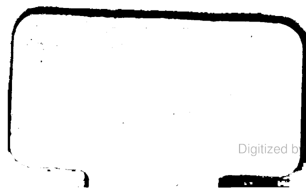




HBC

Petitot

LES

GRANDS ESQUIMAUX

PAR

ÉMILE PETITOT

ANCIEN MISSIONNAIRE, OFFICIER D'ACADÉMIE
LAURÉAT DES SOCIÉTÉS DE GÉOGRAPHIE DE PARIS ET DE LONDRES
MEMBRE DE PLUSIEURS SOCIÉTÉS SAVANTES

Ouvrage accompagné d'une carte et de sept gravures d'après les croquis de l'auteur

« *In fines orbis terræ verba eorum.* »

(Ps. XVIII.)



PARIS

LIBRAIRIE PLON

E. PLON, NOURRIT ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS

RUE GARANCIÈRE, 10

1887

1. O.K. — Canada.

2 Northwest Territories, Canada — Descr. and trav.

AH

LES

GRANDS ESQUIMAUX

DU MÊME AUTEUR :

Coup d'œil sur la Nouvelle-Bretagne. *Missions cathol.* Lyon, PITRAT aîné, 1865.

Étude sur la nation Dènè ou Tchippewayane. *Ibid.*, 1865.

Géologie générale de l'Athabasca-Mackenzie, in 8°. Paris, A. HENNUYER et fils, 7, rue d'Arcet. 1875.

Géographie du Mackenzie et de l'Anderson. *Ibid.* et Ch. DELAGRAVE, Paris, 1875. Avec carte. *Bulletin de la Société de géographie.*

Grammaire comparée et Dictionnaire des dialectes Dènè-Dindjié, grand in-4°. Paris, 1875, E. LEROUX, 28, rue Bonaparte, et MAISONNEUVE frères et Ch. LECLERC, 25, quai Voltaire. San-Francisco, H. H. BANCROFT.

Notes grammaticales et Vocabulaire esquimau, in-4°. *Ibid.*

Monographie des Dènè-Dindjié, avec un *Essai sur leur origine*, in-8°. *Ibid.*

Monographie des Esquimaux Tchiglit, in-4°. *Ibid.*

Deux légendes américaines (fragment). Dans la *Revue d'ethnographie et de philologie.* Paris, 1875.

Sur des armes de pierre rapportées de l'Amérique arctique, avec atlas. Dans les *Matériaux*, de M. E. CARTAILHAC, Toulouse, juillet 1875, et *Bulletin de la Société de géologie.*

Six légendes américaines identifiées à l'Histoire de Moïse, in-8°. Paris, A. HENNUYER, et *Missions cathol.*, 1877, CHALLAMEL et C[ie].

Ethnographie des Américains hyperboréens, avec atlas. Paris, 1878. *Ibid.*

Nouvelles Notes ethnographiques sur les Américains. Paris, 1883. Dans le *Bulletin de la Société de philologie.*

On the Athabasca. Being a paper on the geography of this district, with map. London, 1883. *Royal geographical Society.*

Essai sur la légende Crise d'Ayatç. Paris, 1883. Dans le *Bulletin de la Société de philologie.*

La Femme serpent. Paris, 1884. Dans *Mélusine.*

Parallèle entre la famille caraïbo-esquimaude et les anciens Phéniciens. (Fragment.) Rouen, 1883. *Association pour l'avancement des sciences.*

De la formation de certains mots, par un procédé bilingue. (Fragment.) *Ibid.*

Habitat et fluctuations des Peaux-Rouges en Canada. Paris, 1883. Dans le *Bulletin de la Société d'anthropologie.*

De la prétendue origine orientale des Algonquins. *Ibid.*

Du cannibalisme dans le Canada nord-ouest. Paris, 1883-1887. Cinq articles. Dans la *France illustrée.*

Une rencontre émouvante; Un épisode tragique; Loups enragés; Un demi-sauvage; Anthropophages. Paris, 1886-1887. Dans le *Journal des voyages.* G. DECAUX, 7, rue du Croissant.

Traditions indiennes du Canada nord-ouest. Paris, 1886, MAISONNEUVE frères et Ch. LECLERC, 25, quai Voltaire. XXIII[e] vol. de la collection des *Littératures populaires.*

Les mêmes. Textes originaux avec traduction littérale. En préparation pour 1887, dans le *Bulletin de la Société de philologie.*

En préparation :

De la Méditerranée au Grand Lac des Esclaves.

PARIS. TYPOGRAPHIE E. PLON, NOURRIT ET C[ie], RUE GARANCIÈRE, 8.



ÉMILE PETITOT,

PRÊTRE MISSIONNAIRE, EN COSTUME DE VOYAGE D'HIVER.

D'après une photographie.

LES GRANDS ESQUIMAUX

PAR

ÉMILE PETITOT

ANCIEN MISSIONNAIRE, OFFICIER D'ACADÉMIE
LAURÉAT DES SOCIÉTÉS DE GÉOGRAPHIE DE PARIS ET DE LONDRES
MEMBRE DE PLUSIEURS SOCIÉTÉS SAVANTES

Ouvrage accompagné d'une Carte et de sept gravures d'après les croquis de l'auteur

« *In fines orbis terræ verba eorum.* »
(Ps. XVIII.)



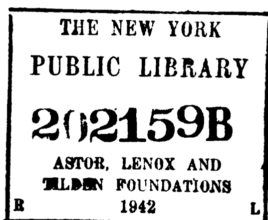
PARIS

LIBRAIRIE PLON

E. PLON, NOURRIT ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS

RUE GARANCIÈRE, 10

1887



DÉDIÉ

A MA BONNE COUSINE

MADAME PROSPER DESPINE

INTRODUCTION

Ce volume n'est point destiné à la jeunesse. Elle ne saurait trouver dans les Esquimaux des modèles en quelque genre que ce soit.

Les vertus humaines que ces hyperboréens possèdent ne sont point de celles que l'on propose à l'imitation de jeunes gens biens élevés, moraux et chrétiens. Laissons-les à la méditation des gens du monde. Eux seuls pourront y trouver des exemples salutaires, sinon dans le genre positif, du moins *ex absurdis*.

Mais un livre de voyages ne se pique pas d'être une nouvelle édition de l'*École des mœurs*. Pour que le mien fût acceptable, je n'étais nullement tenu de sacrifier la vérité ou de la farder. De crainte de blesser certaines oreilles trop pudibondes, je n'étais pas obligé de pallier le mal et de me faire optimiste quand même.

Et cependant je taxerais de pharisaïsme les personnes qui se scandaliseraient de ces pages, sous prétexte qu'elles démontrent l'incapacité d'une nature

viciée à s'élever d'elle-même au-dessus d'un certain niveau de moralité bien inférieur au nôtre.

Quoique chrétiens et civilisés, nous tomberions nous-mêmes au-dessous de ce niveau, si nous adoptions entièrement et suivions à la rigueur les maximes antichrétiennes que l'on s'efforce, de nos jours, d'inculquer à la masse des Français.

Fort heureusement que nous valons mieux que nos principes.

J'ai une autre raison pour tenir à être clair et sincère : ce volume n'est point une œuvre d'imagination ni une traduction de l'anglais. C'est une petite portion de mon journal de voyages, qui comprend vingt et une années de séjour dans l'Amérique britannique, passées principalement sous le cercle arctique, et que je me propose de livrer peu à peu à la publicité.

Cela dépendra de l'accueil que recevra le présent volume.

Désormais, en narrant mes longues pérégrinations dans l'autre hémisphère, je procéderai par ordre chronologique. Quatre années de voyages ont précédé les présentes excursions chez les *grands Esquimaux*. Seize autres années les ont suivies. Ce volume est donc destiné à reprendre la place que les événements qu'il relate ont occupée dans cette période, entre 1862 et 1883.

Mais l'enchaînement naturel qui se forme nécessairement dans des événements ou des épisodes arri-

vés à la même personne, pendant un si grand laps de temps, sous des cieux divers et chez des peuples différents, me fait un devoir de n'en rien distraire d'important, de tout y consigner comme en un journal de bord, de n'en rien exagérer ni pallier, afin de ne point mériter l'application du vieil adage canadien :

Menteur comme un voyageur.

Si cette épithète déshonorante fut encourue par certains Coureurs de bois peu scrupuleux, j'espère que mes relations de voyages feront mentir le dicton par la véracité qui y présidera.

D'ailleurs, les documents ne feront point défaut aux critiques impartiaux et judicieux qui voudront contrôler mes assertions.

Le public en jugera.

Maintenant, amis lecteurs, deux mots d'explication sur ma présence au fort Anderson ou des Esquimaux, en 1865.

Parti de France au commencement de l'année 1862, je me rendis directement à l'extrémité occidentale du grand lac des Esclaves, au lieu d'où le fleuve Mackenzie en sort pour former le premier de ses rapides.

J'y demeurai jusqu'au mois de mars de l'année suivante, non sans avoir fait plusieurs voyages intermédiaires sur cette mer d'eau douce. Je la traversai alors pour la sixième fois, afin d'aller prendre la

direction de la mission Saint-Joseph, sur l'île de l'Orignal, en vue du fort Résolution, et je demeurai dans ce poste jusqu'au mois d'août 1864, époque à laquelle je descendis en barque au fort Bonne-Espérance, objet de mes vœux les plus ardents et des promesses épiscopales.

Le printemps d'avant, j'avais déjà eu l'honneur de visiter, le premier, les immenses déserts des Flancs-de-chien, qui s'étendent entre les deux grands lacs des Esclaves et des Ours.

Ce fut de Bonne-Espérance, et le 7 mars 1865, que je partis pour visiter, seul et le premier encore d'entre les missionnaires français ou anglais, les grands Esquimaux du fleuve Anderson et de la baie Liverpool. J'ai raconté dans le *Journal des Voyages* (n° 496) un épisode de ce voyage d'aller, accompli en compagnie du commis du fort Good Hope, un excellent Français du Canada, père d'une famille patriarcale, et de l'amitié duquel je m'honore.

Au fort Anderson seulement commence la narration qui fait le sujet de la première partie de ce volume.

Revenu inopinément et malgré moi au fort Bonne-Espérance, j'en repartis encore le 22 octobre suivant, dans les mêmes buts, mais avec encore moins de succès. Une épidémie qui décima l'entière population peau-rouge du Nord-Ouest mit obstacle à mes efforts d'évangélisation auprès des Esquimaux. Je dus les tourner vers les Loucheux ou Dindjié qui

chassaient dans les environs du grand lac des Esquimaux.

Je ne donne point ici la relation de ce voyage, ces pages étant entièrement consacrées aux *Innoït*.

De retour à Anderson, j'en repartis presque aussitôt pour diriger mes pas vers une autre contrée : le pays des Bâtards-Loucheux ou gens du Bout du monde. J'explorai le cours du haut Anderson et les vastes steppes, parsemés de grands lacs et peuplés de rennes qui, de ce cours d'eau, s'étendent jusqu'à Bonne-Espérance.

Que la crainte de lire des relations vieilles de vingt années ne décourage pas mes aimables lecteurs. Le niveau civilisateur et égalitaire que les Européens étendent sur toutes les classes et sur toutes les variétés de l'humaine espèce n'a pu pénétrer encore dans les latitudes arctiques. A peu de chose près, le cercle polaire est encore ce qu'il était à l'époque où j'y arrivai pour la première fois. Et si Dindjié et Dènè ont appris des Blancs à se construire des cabanes, à jouer du violon, à porter des redingotes de drap noir ou des châles de tartan, par contre, les Esquimaux ont sagement conservé leurs antiques coutumes et les us de leurs ancêtres. Vous les trouverez aujourd'hui tels qu'en 1865, respectablement enfouis dans leurs yourtes demi-souterraines, emmitouflés dans leurs fourrures comme des chats angoras, sirotant avec bonheur de l'huile de phoque et avalant de longues tranches d'*ortchok* rosat.

Ce *nec plus ultrà* du bonheur esquimau durera, hélas! longtemps encore. Ne craignez point, chers lecteurs, de vous en inculquer les principes ; à moins pourtant que vous ne redoutiez la contagion de l'exemple. Ce qu'à Dieu ne plaise.

Émile PETITOT, prêtre.

Presbytère de Mareuil-lez-Meaux, 24 janvier 1887.

LES
GRANDS ESQUIMAUX

LIVRE PREMIER

MA PREMIÈRE EXCURSION D'HIVER CHEZ LES ESQUIMAUX DE LA MER GLACIALE.

CHAPITRE PREMIER

AU FORT DES ESQUIMAUX.

Le fort Anderson. — *Noulloumallok-Innonarana.* — Costumes esquimaux. — La fantaisie fait la mode. — Le général Bottom, mon cuisinier. — Préparatifs de départ pour la mer glaciale. — Générosité et hospitalité du *chief-factor* R. Mac Farlane.

Au mois de mars 1865, je me trouvais au fort Anderson, plus connu sous le nom de fort des Esquimaux, poste commercial situé à quatre-vingts lieues au nord-est du fort Bonne-Espérance, par 68° 30′ de latitude nord, et sur la rive droite du fleuve *Sio-Tchrô Endjig* ou des Poissons Inconnus.

Ne le cherchez pas sur les cartes, vous ne l'y trouveriez pas. C'était alors le plus septentrional des lieux habités par des Enropéens, et le plus éloigné des forts appartenant à la puissante Compagnie de la baie d'Hudson. Construit deux

ans auparavant par M. Mac Farlane, qui le gouvernait lors de mon séjour, il fut abandonné par ladite Compagnie en 1866; de sorte que, à l'exception de ce gentleman et de deux serviteurs écossais ou orcadiens, je fus le seul Européen, et à coup sûr le seul Français, qui eût jamais visité ce point éloigné du globe.

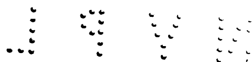
M. Marc Farlane avait baptisé son œuvre du nom du chief-factor Anderson, un explorateur arctique à la recherche de sir John Franklin. Celui plus vulgaire de *fort des Esquimaux* prévalut.

Sa position sur les bords fort peu riants du fleuve *Sio-Tchrô* en faisait le rendez-vous naturel de trois peuplades de langues et de race différentes : les Esquimaux *Tchiglit* ou *Tchizaréni*, les *Dindjié* ou Loucheux, les Dènè-Bâtards-Loucheux, appelés dans leur langue Gens du bout du monde, *Nné-lla-Gottiné*.

Le fleuve des Poissons Inconnus y coule rapide et bourbeux au fond d'une cañada profonde, aux rampes stériles, aux crêtes dénudées, parsemées çà et là de quelques rares bouquets de sapins rachitiques.

En ces lieux reculés, jamais le soleil ne montre sa face glorieuse, de novembre en février; là le thermomètre Fahrenheit descend jusqu'à — 56° 2′ *minus,* ce qui donne au moins — 54° centigrades, et cela pendant plusieurs jours consécutifs.

Le fort Anderson n'est plus maintenant qu'une ruine. C'était un quadrilatère palissadé de 50 mètres de côté, flanqué aux quatre angles d'un bastion de 6 mètres de haut percé de fusilières, auxquelles on n'eut jamais recours. Une galerie élevée en faisait le tour, à l'intérieur, afin de donner aux habitants du fort la facilité de se défendre en tirant sur les assaillants, en cas d'attaque de la part des farouches Esquimaux. Cette galerie reliait les bastions au blockhaus, tour carrée, également en bois, qui



surmontait la porte principale et qui se terminait par une terrasse sur laquelle flottait l'*Union-Jack* au sommet de sa hampe solitaire. (*Fig.* 2.)

Quatre bâtisses construites à la russe, avec de grosses pièces de bois équarries, étaient disposées dans l'intérieur du quadrilatère, dont elles ne dépassaient point les palissades. La maison du maître en occupait le fond, tout en face du blockhaus; les cases des serviteurs, le magasin aux marchandises et le hangar aux fourrures et aux provisions la flanquaient à droite et à gauche, reliées entre elles par des échafauds qui servaient à faire sécher la viande fumée ou le poisson.

On voyait sur ces échafauds, au mois de mars, des traîneaux, deux *kayaït* ou pirogues esquimaudes et la carcasse d'un *oumiak* ou bédare.

Pour compléter cette couleur arctique, une grande cage renfermant des aigles vivants s'élevait sur des poteaux, sur l'un des côtés du préau; tandis qu'une quinzaine de gros chiens esquimaux, à la robe blanche et soyeuse, au regard de chat, doux et patelin, au nez pointu et aux allures souples et sinueuses du renard, y rôdaient d'un air mélancolique, ou guettaient aux portes des cases les déchets de repas qu'on allait leur jeter.

Tel était le fort Anderson, où je me trouvais déjà depuis une semaine, lorsque, le 16 mars, quatre Esquimaux y firent apparition, montant de la mer Glaciale, qui en est distante de quatre journées de marche à pied.

Parmi eux se trouvait le grand chef des *Tchiglit, Noulloumallok-Innonarana,* — un vrai nom japonais, — plus connu parmi les Anglais sous le nom de Horn-Powder ou la Poire à poudre. (*Fig.* 3.) C'était un fort bel homme, de grande taille, bien pris et bien fait, beau de visage et presque blanc de teint. Il portait un élégant costume en peau de renne, poil en dehors, taillé et travaillé avec recherche. Je ne puis en

comparer la forme qu'au costume de nos bons aïeux du temps de Henri IV. Justaucorps, braies gauloises et bottes collantes étaient de belle peau brune de renne d'été, bordée d'un triple liséré de loutre, de loup blanc et de carajou aux poils longs et roux qui formaient autour de la tête de l'Esquimau comme une auréole de flammes. Des franges semblables s'étalaient autour de ses bras et de ses jambes, semblables à des phylactères. Un bandeau taillé dans la tête grimaçante d'un loup entourait son chef nu et largement tonsuré, que l'Esquimau pouvait, à la rigueur, recouvrir à demi d'un petit capuchon fait de la tête d'un renne et muni des oreilles et des cornes rudimentaires de l'animal.

Je ne donne pas ce costume comme étant exclusivement celui des Esquimaux *Tchizaréni,* ni même comme l'apanage de leur grand chef. Il existe une grande variété d'accoutrements dans le répertoire du sauvage, les Esquimaux y compris. L'Indien, d'ordinaire si routinier, si attaché aux us et coutumes de ses ancêtres, ne reconnaît cependant, en fait d'habillement, aucune espèce de mode, aucun costume officiel. Avant d'adopter notre vêtement et de nous imiter servilement, il ne cherchait qu'à se singulariser par sa tenue, à se distinguer de ses semblables par les inventions les plus excentriques, les parures les plus ridicules.

Les Esquimaux sont demeurés ce qu'ils étaient.

Nous n'imitons le sauvage, par rapport à la manière de nous vêtir, qu'une ou deux fois par an : le mardi gras et à la mi-carême. Ces jours-là seulement nous osons faire preuve de quelque initiative en fait d'accoutrement, d'une certaine infatuation de nos perfections, cette supériorité ne consistât-elle qu'en une tête de veau ou un nez de carton.

Mais l'Esquimau nous prime en ceci que, pour lui, tous les jours d'apparat sont des mardis gras. Eh bien, je suis convaincu que c'est la parure sauvage des Esquimaux

qui fait toute leur gloire, tout leur prestige, toute la réputation de bravoure dont ils jouissent parmi leurs voisins, et même dans l'esprit des Européens. Otez à cet habitant des glaces polaires ces longues franges magiques en poils de bête qui entourent par étages ses bras et ses jambes, coupez cette crinière rousse de glouton qui se hérisse autour de sa face sardonique, dépouillez-le de ses talismans, de ces défroques d'oiseaux et de vermiformes suspendues à son dos et à sa poitrine, revêtez-le humblement des habits funèbres et modernes de l'homme civilisé, aussitôt vous lui faites perdre tout caractère d'audace et de bravoure, vous n'avez plus sous les yeux qu'un être timide, laid, gauche et honteux, se méprisant et sans doute méprisable.

Nulle part ailleurs que sur ces plages arctiques un bel habit n'a donné à celui qui le porte plus d'aplomb, d'assurance et, sans doute aussi, plus de supériorité, de prestige et d'honorabilité.

Il ne faudrait pas non plus nous imaginer que c'est un des monopoles et des priviléges de la civilisation que de savoir placer artistement sur la tête de nos femmes et de nos filles tout un jardin potager, une serre chaude ou une galerie taxodermique. Toute la création artificielle que le beau sexe déploie chez nous sur son chef, de nos jours : bonnet aux abricots ou chapeau à perruche, au canard sauvage, etc., les Esquimaux en font usage depuis un temps immémorial, peut-être à l'imitation des Cnuphis, des Ammoun et des Poubasti de l'antique Égypte.

Je suis loin, d'ailleurs, de trouver cette mode déplacée, et il me paraît très-sage de faire concourir à la parure de l'homme tout ce qu'il y a de beau, de gracieux, de brillant dans les quatre règnes de la nature. Il serait à désirer seulement que les dames n'eussent pas le monopole exclusif de ce genre de parure. Nos ancêtres n'étaient-

ils pas plus martiaux avec leur chef couvert de la tête d'un lion, d'un ours ou d'un loup, que nous ne le sommes avec ces affreux tuyaux de poêle qui n'ont d'autre mérite que celui de nous déformer le crâne?

J'avais entendu dire précédemment par M. Mac Farlane que, lors de ses premiers rapports avec les Esquimaux, *Noulloumallok* était intraitable. On ne pouvait le laisser pénétrer nulle part sans qu'il volât ou fît son diable à quatre. Une fois même il leva sa dague sur le bon Écossais.

Mais le commerce a pour effet naturel d'adoucir les aspérités du caractère. L'amour du lucre, plus que celui de la vérité, force les hommes les plus violents à se contraindre, les scélérats à déposer leur férocité. L'intérêt précède souvent les motifs de religion et fraye à celle-ci un chemin que, seule, elle mettrait un bien plus long temps à parcourir.

Quant à moi, sans doute mauvais physionomiste, *Innonarana* m'inspira, par son urbanité, son enjouement, son aisance, ses airs de grand seigneur, une telle confiance que je crus devoir profiter de cette occasion unique pour suivre le Grand-Homme (*Innok-Toyok*) à la mer Glaciale.

Je m'en ouvris, à table, à mon excellent hôte. Il me fit un grand nombre d'objections touchant ce voyage : *Innonarana* était le plus méchant garnement d'entre les Esquimaux de la baie Liverpool; en partant avec lui, je serais entièrement seul et à la merci de ce peuple barbare; dans un mois, il allait envoyer à la mer Glaciale son interprète avec son commis pour traiter des pelleteries, et je pourrais profiter de la circonstance ; j'ignorais entièrement la langue d'un peuple violent, enclin à la colère et pour lequel donner du couteau dans le ventre d'un contradicteur est aussi simple que, chez nous, distribuer des taloches.

Rien ne put m'ébranler dans ma résolution.

Quand M. Mac Farlane me vit résolu à mettre mon dessein à exécution, il s'occupa tout le premier à le faciliter de tout son pouvoir.

— Il ne convient pas, me dit-il, que les Esquimaux vous voient apprêter vos repas, conduire vos chiens, faire votre lit, en un mot, vous servir vous-même comme le ferait un simple voyageur, un serviteur de la Compagnie d'Hudson. Ce serait le vrai moyen de vous rapetisser à leurs propres yeux, et nous en ressentirions nous-mêmes les conséquences par ricochet.

Je vais donc vous donner un jeune Indien Loucheux qui parle un peu l'esquimau et le comprend davantage. Il est intelligent, honnête et fidèle. Son nom est Alphonse *Sida-Jen,* car il est chrétien; mais depuis fort longtemps je l'ai baptisé du sobriquet de *Général Bottom*. Il vous sera très-utile, et vous pourrez le garder aussi longtemps qu'il vous plaira.

Aussitôt, le bon gentleman mit à ma disposition un traîneau à chiens qu'il chargea de ce qu'il avait de mieux en fait de provisions : pémican, viande sèche, langues de renne, farine, riz, sucre, chocolat, thé, café, raisins secs; une vraie boutique d'épicerie, quoi!

Cette délicate initiative fut tout à fait gratuite de la part de cet hôte aimable et généreux, sans demande de ma part, comme sans attente d'une rémunération quelconque, de la sienne. Si un Français eût été à sa place, il m'aurait traversé par tous les moyens en son pouvoir.

M. Mac Farlane fit plus encore. Il donna secrètement à *Noulloumallok* cinq peaux de glouton, c'est-à-dire la valeur de vingt peaux de castor, pour que j'en fusse protégé et défendu contre les outrages et les attaques possibles de son peuple.

Ce dernier trait dénote chez cet officier un cœur bon

et des sentiments aussi élevés que délicats; mais il fallait aussi qu'il crût mes jours bien en péril parmi les Esquimaux, pour m'entourer de tant de sollicitude, afin que ma jeunesse, mon inexpérience des hommes et ma candeur de vingt-cinq ans ne portassent pas ces forbans à abuser de mon complet isolement.

— Vous prenez, me dit-il d'un air moitié sérieux, moitié badin, une détermination qui indique chez vous plus de bravoure et de zèle que de prudence. Vous êtes le premier Européen, à ma connaissance, qui ait encore osé s'aventurer seul et sans armes chez les Esquimaux.

Je ne l'ai jamais fait.

Je ne le ferai jamais.

Non-seulement je ne vous ai pas conseillé cette démarche, mais vous avez vu que j'ai mis tout en œuvre pour vous en dissuader.

Si vous n'avez pas peur, tout ira bien. Mais si vous montrez de la crainte ou seulement de la timidité, de l'irrésolution, vous vous ferez un grand tort et vous nous en ferez à tous; car c'est notre assurance parmi ces misérables qui fait tout notre prestige, toute notre sécurité.

— Soyez sans crainte, lui répondis-je. Que pourrais-je redouter parmi les Esquimaux? Je me complais avec eux; j'aime les sauvages et je le leur fais voir; je n'ai rien à me reprocher à leur égard. Encore une fois, que puis-je redouter?

— C'est bon, c'est bon, fit-il. Ce n'est pas moi qui doute de votre courage ni de votre dévouement; mais, je le répète, il y a loin, bien loin, des *Innoït* aux *Dènè* et aux *Dindjié*. Ces deux derniers peuples sont naïfs, dépourvus de malice, honnêtes, doux, patients, chastes, résignés. Il n'y a que leur vanité, leur grossièreté et quelquefois leur peu de sincérité qui nous froissent et nous irritent.

Ici, vous aurez affaire à un peuple de bandits et d'écu-

meurs de mer, à de vrais forbans malais dont les femmes et les filles sont des courtisanes déhontées. Pour ce peuple, le vol, la violence, la fraude, la colère, le libertinage sans frein, le meurtre même, sont les vertus humaines dont il se glorifie. Je ne sais pourquoi les explorateurs arctiques se sont plu à le dépeindre sous les plus riantes couleurs; mais, vous le reconnaîtrez bientôt vous-même, les Esquimaux sont un bien triste spécimen de l'humanité.

Maintenant que j'ai fait tout ce que j'ai pu pour vous dissuader d'un projet unique jusqu'à ce jour, je cède devant votre volonté formellement exprimée. Tâchez de leur faire le plus de bien possible, *and may God serve your days amongst that bad people!*

Tels furent les souhaits et les adieux de mon noble ami.

CHAPITRE II

SUR LE FLEUVE DES POISSONS INCONNUS.

En marche sur les glaces. — Traîneaux esquimaux. — Un *vade-mecum* peu honorable. — Pipes malaises. — Construction d'une hutte de neige. — Erreur scientifique d'un savant. — L'âge d'or sous le cercle arctique. — Le secret de la vie dans les glaces polaires. — Types esquimaux. — Un grand homme Fils du soleil.

De sorte que, le 18 mars 1865, à neuf heures du matin, je me trouvai de nouveau sur la surface congelée du fleuve Anderson ou des Inconnus, courant derrière le général Bottom, qui courait derrière *Innonarana*, le Grand-Homme, lequel, comme un simple mortel, courait à son tour derrière *Iyoumatounak*, le Galeux.

Deux traîneaux fuyaient entre nous, entraînés par leurs chiens; l'un à lisses, qui était à moi; l'autre à patins, qui appartenait aux deux Esquimaux.

Tel est l'ordre de marche des Indiens en toute saison. Ils n'en conçoivent pas d'autre. Cheminer de front, de conserve, leur semble souverainement ridicule. Le plus digne de la bande passe devant, et les autres suivent à la queue leu leu. C'est l'ordre des oies et des grues qui fendent la nue, des rennes qui émigrent, des bisons qui changent de pâturage; c'est celui des chevaux, lorsque, mis en liberté, ils reprennent pour un temps, dans le désert, les allures de leur nature première.

Les traîneaux esquimaux tchiglit se composent d'une

claie de bois qui repose sur deux patins grossièrement équarris, également en bois. Ce sont des machines pesantes et disgracieuses, dont le moindre défaut est d'enfoncer profondément dans la neige, en y traçant des ornières qui fatiguent beaucoup les chiens.

Pour remplacer jusqu'à un certain point la semelle d'acier dont les peuples civilisés des pays froids garnissent les patins de leurs *sleighs* et de leurs *troïki,* les Esquimaux, pauvres en tout, sauf en génie, font à leurs traîneaux des semelles de glace. Mais comme cette substance s'use par le frottement, ils en sont réduits, toutes les deux ou trois heures, à décharger et à renverser leur *krémoutey,* pour regarnir les pièces de bois parallèles, qui jouent le rôle de patins, d'un bourrelet de vase et d'eau qui, en se congelant aussitôt, et lissé avec leurs mitaines en peau de morse ou d'ours blanc, reforme la semelle usée.

C'est ingénieux, mais long et fastidieux, car il s'agit de se procurer de l'eau. Il faut donc, à cet effet, creuser l'énorme couche de glace qui recouvre la surface de la mer ou des fleuves, — de 5 à 10 pieds d'épaisseur, — travail qui exige plus de temps et de labeur que la réparation du patin lui-même. Aussi ne faut-il pas être pressé pour voyager avec des Esquimaux.

Cinq ou six chiens-renards sont attachés à ce grossier traîneau, non point en file ni au moyen de harnais de cuir, mais de front et par une seule grosse ficelle qui fait le tour du col de chaque chien, passe sous son ventre et se rattache au traîneau. Si ça ne les étrangle pas, ça doit joliment entamer la peau des pauvres bêtes. Heureusement que l'Esquimau est patient et qu'il n'a pas la prétention de faire des Pégases de ses chiens de trait. Il les conduit sans le secours du fouet, stimulant de temps à autre leur allure paresseuse et enjouée par quelques *Koua! Koua!* plusieurs fois répétés, qu'il accompagne de l'impré-

cation *atouwa!* lorsqu'il s'agit de donner un bon coup de collier.

Les habitudes sédentaires, casanières, de ces gens gras et dodus se dépeignent dans ces occasions. Ils sont loin d'avoir la jambe sèche, nerveuse, solide, les reins de fer et l'estomac de chameau des Peaux-Rouges, ces Bédouins de l'Amérique. L'Esquimau chemine aigrement, appuyé sur un bâton, geignant, traînant la jambe, s'arrêtant sans cesse, et finissant toujours par se caser sur son traîneau, en dépit de sa charge.

Puis, il faut à ces sybarites des glaces polaires un confort dont se passent bien facilement les Peaux-Rouges septentrionaux. Ils charrient avec eux toute leur batterie de cuisine, un vrai bazar de robes de fourrure, de marmites, de chaudrons, de lampes, de bottes et de vêtements de rechange, de joujoux pour la marmaille, indépendamment des provisions de bouche, mais surtout un certain vase sans couvercle, qui paraît être pour eux un *vade-mecum* de première nécessité, aussi indispensable que s'ils devaient manger dedans.

D'aucuns voyageurs malicieux ont même prétendu que ce vase d'ignominie est à double usage. Mais je crois devoir dénier le fait. Bien que j'aie vu des Esquimaux se laver dans leur urine, je crois pouvoir dire qu'ils sont assez raffinés pour établir quelque différence entre une soupière et un... vase de nuit.

A midi, nous prîmes terre sur les *Barren-grounds,* appelés ici *Ontrié-nendjig,* pour y prendre notre repas. Du poisson boucané, trempé dans de l'huile de marsouin, composait le menu de nos deux compagnons esquimaux. Le général Bottom partagea mon ordinaire après avoir fait ma cuisine. Je suis peut-être le premier Français qui ait eu l'insigne honneur d'avoir un général pour maître-queux.

J'offris à mes deux *Innoït* une galette beurrée et une

tasse de café. Ils mangèrent le beurre parce qu'ils le prirent pour de la moelle de bœuf fondue; mais ils refusèrent le reste avec un dédain obstiné, murmurant du bout des lèvres : « *Kimnartoat!* Ce sont des médecines! »

Cela nous mit parfaitement à l'aise pour l'avenir, *Sida-Jen* et moi. Rien de si gênant que de manger d'excellentes choses devant des gens à qui l'on ne peut les faire partager. Cela diminue le plaisir, et l'on se cache comme des voleurs. Désormais nous étions sûrs de ne point exciter leur envie, ni eux non plus.

Le repas fut suivi de la pipe. En voyant fumer des Esquimaux, il devient impossible de douter que ce peuple ait connu l'Asie orientale et, qui sait? peut-être l'archipel malais lui-même. Leurs calumets ont la forme malaise. Ce sont de vrais pipes à opium, petit plateau percé d'un fourneau lilliputien et porté sur un pédicule qui repose à plat sur un manche ou tuyau recourbé, formé de deux pièces unies par une ligature ou par des anneaux.

Cet instrument, on le rencontre, le même quant à la forme, la matière, la construction et l'usage, dans tout l'Alaska, chez les Ingaliks et les Tchouktchis, chez les Innoït occidentaux, les Kamstchadales, les Kouriliens, les Chinois et les Malais.

Ici, seulement, le tabac remplace l'opium, et une pincée de poils de renne, arrachée à leur vêtement, est introduite préalablement dans l'orifice pour l'obturer en partie. Il résulte de ce mélange, que l'Esquimau avale gorgée par gorgée, l'odeur la plus infecte qui puisse sortir d'une bouche humaine.

Cette opération terminée, l'Esquimau, hagard, tremblant, haletant, baigné de transpiration, rassemble ses esprits distraits par cette absorption anormale, et ingurgite une tasse d'eau fraîche qui achève de le rétablir.

J'en ai vu qui éprouvaient de l'angoisse, qui pâlissaient

et se laissaient choir hors de leurs sens, les yeux renversés dans leurs orbites. Mais ces accidents, qui ne peuvent être que très-préjudiciables à leur santé, n'ont pas le pouvoir de provoquer chez eux la moindre appréhension.

Il est à remarquer qu'un peuple qui habite aux antipodes des Esquimaux, les Patagons, ont la même coutume. Elle est renouvelée des Scythes ou Sarmates, peuple pélasgique, dont les guerriers, au rapport de Maxime de Tyr, « s'assemblaient en rond pour *avaler* en commun la fumée d'une plante vertueuse [1]. » Cette plante était-elle le tabac ou le pavot?

Ce que je sais positivement, c'est que les *Tchiglit* des bouches du Mackensie ont reçu cette coutume scythe des Esquimaux de la mer des Castors ou de Behring. D'eux aussi ils tiennent l'usage de se perforer les joues pour y introduire des labrets ou jumelles de marbre, de serpentine, de jade ou de porphyre.

Les Esquimaux centraux et orientaux ignorent complétement ces pratiques asiatiques.

Au double confluent des rivières *Klya-Konlli* et *Inttsen-tchiéré* avec l'Anderson, nous fîmes une rencontre qui parut être fort agréable à mes nouveaux hôtes. Nous nous proposions de bivouaquer en ce lieu et d'y construire, pour y passer la nuit, une hutte de neige ou *igloriyoark*, et voilà que nous en trouvâmes une déjà en construction, que deux vigoureux jeunes gens, *Tchiatsiark* et *Tavéyanark*, étaient occupés à terminer.

Si j'avais su que c'étaient deux meurtriers! Mais je l'ignorais alors, comme j'ignorais tant d'autres choses, et c'est cette ignorance qui faisait mon aplomb et ma sécurité.

Comme ces deux Esquimaux étaient munis d'une lampe

[1] M. DE PORTO SEGURO, *L'origine touranienne des Tupis-Caribes*. Vienne, 1876, I. et E. de *Faésy et Frick*.

de pierre et de lard de baleine frais, objets importants dont *Noulloumallok* était dépourvu, il fut aussitôt décidé que nous partagerions la même hutte. Elle me parut bien exiguë pour six personnes. On me répondit que nous n'y aurions que plus chaud.

Les chiens dételés, chacun s'employa de son mieux à parachever le petit dôme d'albâtre. J'aurais bien désiré me réchauffer en travaillant comme les autres; mais je me rappelai les recommandations de M. Mac Farlane; il fallait sauver ma dignité en gardant le décorum, et je m'empêchai de geler debout en battant la semelle de toute ma force.

La perspective de passer la nuit sans feu sous cette grande cloche à fromage me souriait médiocrement. J'avais peur d'y geler. Puis, le contact d'hommes aussi nidoreux que les Esquimaux révoltait toutes mes délicatesses. Ces gens-là sentent la momie. Leur odeur soulève le cœur.

Avisant dans un ravin un unique bouquet de sapins, de l'autre côté du fleuve, il me prit une envie démesurée d'aller y passer la nuit. Je fis part de mon désir au général Bottom.

Le pauvre garçon goûtait bien mes raisons, mais la prudence lui conseillait de faire contre mauvaise fortune bon cœur. Il ne s'y prêta point.

Pendant quelque temps, je fus vivement intéressé par la construction de la hutte de neige. A l'aide du long couteau dont ils sont tous et toujours munis, deux Esquimaux taillaient dans la neige durcie qui recouvrait la glace du fleuve des moellons en forme de voussoirs, qu'un troisième Esquimau transportait sur la bâtisse en construction. Il les disposait de champ en manière de colimaçon, égalisant les pans à l'aide de son coutelas, les faisant joindre tant bien que mal, pendant que le chef répandait sur ces matériaux de l'eau froide qui, en se congelant instantanément, en formait un tout solide, éblouissant de blancheur et hermétiquement fermé.

En moins d'une heure le dôme fut achevé. Une véritable clef de voûte termina ce petit Panthéon, qui fut arrosé d'eau abondamment et enseveli ensuite sous de la neige granuleuse que l'on y jeta par grandes pelletées.

En trois coups de couteau, une porte de 30 centimètres de haut fut percée dans la ruche. De fenêtres, il n'en était pas question. Pendant que l'un des voyageurs garantissait cette ouverture d'un petit mur circulaire, du côté où soufflait le vent, un autre s'introduisait en rampant dans la hutte, disposait sur la glace du fleuve, qui en formait le plancher, des rondins alignés, et sur les rondins des peaux d'ours blanc et de renne. Nous eûmes ainsi un divan propre à recevoir deux et même, à la rigueur, trois personnes étendues, ou quatre assises; mais six, jamais on n'eût osé les y introduire.

A droite du divan, tout à côté de la porte, un recoin reçut la lampe en pierre ollaire. Elle était noire et avait la forme d'une petite barque.

A gauche, le fameux, l'indispensable *krorvik* fit pendant à la lampe. Ici, comme partout ailleurs, ce vase, le seul qui devrait toujours être couvert, demeura béant.

La pensée que nous allions avoir une lampe fumeuse pour fourneau de cuisine, et que la même pièce allait devenir à la fois office, salle à manger, tabagie, chambre à coucher et latrines publiques, suffisait pour me donner des haut-le-cœur. Je me sentis malheureux.

Aussi ce fut avec un dégoût mal dissimulé que je m'affalai sous la cloche de neige. Le chef, après s'être épousseté pour la vingtième fois depuis le départ, s'empara d'un coin du divan. On me donna l'autre. Ce sont les places d'honneur. Les autres gentlemen se casèrent à l'avenant.

Puis on tira sur nous le pan de glace que l'on avait détaché de l'ouverture, on coula de l'eau tout autour sans y laisser la moindre fente, et nous demeurâmes claque-

murés, sans aucune autre communication avec l'air extérieur que les pores de la neige croutifiée qui composait nos murs.

Je me rappelai involontairement le rat de La Fontaine dans son fromage.

Le premier mouvement que je surpris chez les Esquimaux, quand la porte fut close, ce fut de me considérer curieusement. Ce mouvement fut spontané et général chez eux. A quoi pensaient-ils? Voulaient-ils voir si j'avais peur? Peur de quoi? Il eût suffi de se jeter tête première contre la muraille pour y faire une trouée et se trouver libre.

Cherchaient-ils sur mon visage un signe d'admiration, comme un dédommagement de leurs labeurs? C'est plus probable.

J'admirais, certainement j'admirais, mais j'avais trop grand froid pour me répandre en cris d'enthousiasme. Je grelottais, et demandai à *Sida-Jen* qu'il allumât un peu de feu devant l'entrée de l'*iglou*.

— Non pas, non pas, me dit le chef. Un peu de patience, *Kratétséy;* bientôt tu auras plus chaud que tu ne le voudras. Imite-nous plutôt.

Et, me donnant l'exemple, *Innonarana* se mit en costume d'Adam avant son péché. Tous les autres l'imitèrent, à l'exception du général Bottom et de moi-même. Un Peau-Rouge ne se découvrirait pas devant un tiers pour tout l'or du monde. Naturellement, j'imitai sa retenue, gardant le pantalon et la chemise; mais je dus plus tard me débarrasser de ma chaussure, tant mon sang bouillonnait, et demeurer nu-pieds sous cette neige.

Noulloumallok enfonça alors de petites baguettes au-dessus de la lampe de pierre dans laquelle il avait disposé six ou huit mèches de mousse qu'il imbiba d'huile de phoque. Sur ces baguettes, il disposa à califourchon des

morceaux de lard de baleine, pour qu'en fondant ils entretinssent la lampe sans le concours de personne.

Grâce aux flammes de la lampe et aux effluves chauds qui sortirent du corps de mes compagnons, en moins de dix minutes mon sang avait repris son cours et s'était tellement accéléré que je demandai à grands cris du froid, de l'air et de l'espace. Il me semblait que j'étais muré dans un réduit caverneux. J'étouffais.

Les Esquimaux se rirent de mes angoisses pour respirer. Je leur faisais l'effet d'un poisson qui se pâme hors de l'eau.

En rien de temps, la chaleur s'éleva au moins à 30° centigrades dans cette cabane de neige transformée en étuve et en sentine, et les murailles se prirent à suer comme les vitres d'un appartement trop fortement chauffé. Elles se transformèrent en glace opaque à travers laquelle nous pûmes apercevoir la clarté blanche de la lune, comme à travers des vitres dépolies on voit la lumière des bougies.

Lors de l'Exposition universelle de Paris, un savant distingué fit paraître dans le *Correspondant* un article sur les Esquimaux, où il daigna faire mention de mon voyage à la mer Glaciale.

Il eut l'extrême attention de m'en envoyer un exemplaire au fort Bonne-Espérance, ce dont je lui sus gré.

Mais cet érudit crut que j'avais péché contre la physique en fermant hermétiquement la porte de notre hutte, et il crut devoir *laisser un peu de l'air extérieur pénétrer par les fentes de la porte*. Ce savant avait peine à concevoir comment on pouvait tenir six dans cet air vicié, sans qu'il se renouvelât par quelque fente.

Sa difficulté, qui n'en est pas une, tenait à ce qu'il croyait ces huttes de *glace*, alors qu'elles sont de *neige* durcie. C'est le P. Bresciani, dans sa *Maison de glace*, qui a le plus contribué à répandre cette erreur en France.

Pour quiconque a résidé sous le Cercle et chez les Esquimaux, ce livre est plein d'ineffabilités et d'erreurs scientifiques.

Par le fait, on conçoit que la neige, quelque durcie et semblable à du grès ou à de la molasse qu'elle puisse être, est assez poreuse pour permettre aux chaudes émanations de l'intérieur de se transmettre au dehors en une buée intense. Et ce qui le prouve, c'est que les chiens esquimaux trouvent encore le moyen de se chauffer en se couchant au sommet de ces fragiles constructions de neige.

Il suffit que le nombre des occupants soit proportionné aux dimensions de l'édifice, pour qu'on y jouisse de tout le bien-être désirable à pareille latitude. L'évaporation de la glace du plancher et de la neige des parois est suffisante pour permettre à l'air de s'y renouveler, et aux poumons d'y fonctionner librement, dès qu'ils y sont accoutumés.

Pardonnons donc au regretté et savant Augustin Cochin d'avoir cru devoir corriger ce qui lui semblait, de ma part, une erreur scientifique, en laissant *quelques fentes* à la porte de ma hutte.

Mais voici où la rhétorique de l'académicien a triomphé des rigueurs et de l'exactitude de la science; voici où sa muse lui a fait oublier la physique :

« Vienne la nuit, dit l'écrivain, viennent l'*orage* et la *pluie,* la *grêle* et l'*avalanche,* la maison de glace résiste, et, à son abri, la chaleur entretient la vie. »

Point n'est nécessaire de se répandre en une longue démonstration pour prouver que, par une température qui varie entre 40° et 58° ou 60° centigrades *au-dessous de zéro,* par 68° ou 70° de latitude nord et au cœur de l'hiver, il ne peut se produire de pluie, de grêle ni d'orage.

Évidemment, le savant avait commis une distraction un peu forte, ou bien il faudrait admettre qu'il eût de singulières idées sur les climats arctiques.

D'ailleurs une hutte, fût-elle de *glace,* tiendrait-elle sous une pluie d'orage? Elle fondrait et croulerait sur ses habitants.

Certain navigateur arctique, placé dans une position analogue à la mienne, n'a pu s'empêcher de pousser des cris d'admiration, et de promulguer « qu'il avait retrouvé, chez les bons Esquimaux, *l'innocence et la candeur paradisiaques de nos premiers pères* ». Je n'ose pas me prononcer sur le degré d'ingénuité et d'innocence que possèdent les Innoït. Je préfère laisser ce soin à mes lecteurs. Tout ce que je puis constater, c'est qu'ils n'éprouvaient pas en ma présence plus de gêne ni de timidité de leur costume adamique que s'ils eussent eu quatre pattes et une queue en trompette.

Avez-vous vu, ne serait-ce qu'en effigie, des Napolitains mangeant du macaroni? Eh bien, vous avez là une idée de la manière élégante dont les Esquimaux ingurgitent leur lard de baleine. Découpé en longues et minces lanières, ce lard est suspendu d'une main au-dessus de la bouche, qui en tient l'extrémité. Puis, avalant l'*ortchok* avec une bruyante aspiration des lèvres, les Esquimaux le coupent au ras de leur bouche, au grand danger de se couper les lèvres ou le nez.

Quand je leur voyais faire cette opération gastronomique, j'avais toujours peur qu'il ne tombât dans leur plat quelque bout de cet appendice.

Ce lard est d'un blanc verdâtre et opalin. J'y ai goûté. Sa saveur est fade et approchant de celle de l'huile d'olive. S'ils le faisaient cuire, il ne m'aurait pas répugné. Mais c'eût été pour eux une hérésie culinaire. Le lard de baleine se mange toujours cru. Quand je leur en demandai de cuit, *Innonarana* prit, au-dessus de la lampe, une des tranches qui, en fondant, venait de l'alimenter, et me la tendit de l'air le plus gracieux du monde.

Je la refusai avec dégoût. Je dus leur paraître incompréhensible ou bien capricieux.

La large figure du chef et celle non moins circulaire du galeux *Iyoumatounak* s'illuminèrent lorsque les deux nouveaux, qui montaient de la mer, leur eurent appris que la tempête avait jeté et laissé sur le rivage, dans la baie Liverpool, l'automne dernier, la carcasse d'une baleine franche; que plusieurs familles avaient vécu, tout l'hiver, de ce cétacé, comme une bande de nécrophores, et qu'il en restait encore pour bien des bouches.

Aussitôt, nos hôtes s'écrièrent tout d'une voix qu'ils allaient déménager et transporter leurs pénates dans le voisinage de cette opime dépouille. *Innonurana,* ne se possédant plus de joie, jubilait en me dépeignant les délices d'un bon repas de viande de baleine, et surtout de cet *ortchok* qui en provenait et qui rend les Esquimaux si pansus, si rebondis.

Il est de fait qu'une nourriture composée en majeure partie d'huile et de graisse est le secret qui permet à ces peuples hyperboréens d'endurer impunément les froids les plus intenses. Elle garnit leur corps d'une épaisse couche de ouate naturelle qui, bien mieux que les fourrures dont ils sont revêtus, met les organes de la vie en état de réagir contre un climat aussi mortel.

Des viscères fonctionnant bien sont le meilleur des calorifères, et un sang entretenu avec ces matières grasses possède un degré de chaleur dont nous ne nous faisons pas une idée.

Mes hôtes arrosèrent leur *ortchock* de bonnes rasades d'huile de phoque. Non-seulement je ne pus goûter à ce dernier ingrédient, mais il me fut impossible d'en supporter l'odeur infecte. Cette huile doit être faite avec les entrailles de ces animaux, exposées et fermentées au soleil durant les longs jours d'été. En comparaison d'un tel breu-

vage, l'huile de foie de morue serait du sirop de gomme. Il ne faut donc pas nous étonner qu'il n'y ait pas d'Esquimaux étiques, qu'ils soient corpulents comme des nababs et gras comme des *pigs* du Lincolnshire.

En guise de dessert, mes compagnons avalèrent les morceaux de lard qui alimentaient la lampe et qu'ils remplacèrent par du lard frais. Les vieilles mèches elles-mêmes ne furent pas épargnées. Elles furent exprimées et sucées avec délectation et force claquements des babines et de la langue.

Mon Dieu ! pourquoi nous en étonner? Ceci est une nouvelle preuve de la discutabilité des goûts, lorsqu'ils sont consacrés par des habitudes invétérées d'enfance. Nos gastronomes les plus raffinés ne se délectent-ils pas en mangeant crus des huîtres et autres coquillages? N'exigent-ils pas que la venaison soit faisandée, c'est-à-dire dans un état plus ou moins avancé de *putréfaction?* Est-ce que nous ne savourons pas avec appétit les harengs saurs, la morue sèche, les anchois rouges de fermentation, les sardines crues et confites dans l'huile, le fromage qui pue et qui grouille, les petits oiseaux rôtis dans leur fiente, etc.? Ne sommes-nous pas, en cela, de dignes émules de nos frères esquimaux?

Je ne voulus pas rester en arrière de politesse vis-à-vis de mes hôtes. Fort heureusement que la superstition leur prohiba de goûter à mes provisions, sans quoi ils n'auraient pas mis un bien long temps à en voir la fin.

Cependant, *Tchiasiark,* qui était déjà allé au fort Mac-Pherson, où il avait mangé des mets des *Krablunet,* c'est-à-dire du bœuf salé, de la galette, du beurre, et dégusté du thé sucré, en rendit un si excellent témoignage qu'il faillit me devenir funeste. *Innonarana* prit bravement une de mes petites galettes beurrées, en présenta une autre à *Iyoumatounak,* et ils se mirent à grignoter comme des souris,

murmurant d'une petite voix mielleuse qui, chez eux, m'a paru être le comble de l'étonnement et de la stupéfaction : « *Kratsia! nakraptchi mamma!* Dieux! que c'est donc bon! »

J'avais sous les yeux quatre types de visages différents. *Noulloumallok* avait un visage large, mais blanc et assez beau. Ses yeux étaient presque droits ou même tout à fait.

Tavéyanark avait le nez carré, le teint rose d'un Européen et l'air sérieux. Peut-être était-ce un métis écossais ou russe.

Iyoumatounak le galeux, était couleur de café au lait, avec une face plate, le nez court et camard, les yeux petits, obliques et chassieux, l'air traître et faux comme celui d'un matelot maltais.

Tandis que *Tchiasiark,* avec son grand nez busqué, ses yeux à fleur de tête et son teint de bronze mordoré, avait un air insolent et frondeur. On l'aurait volontiers pris pour un Tchippeway.

Tous quatre, néanmoins, possédaient les caractères de la variété esquimaude : face quasi circulaire, tête grosse, carrée, portée sur un cou robuste, bouche large et béante à lèvre pendante, garnie de petites dents serrées, limées jusqu'aux gencives, yeux obliques et brillant d'un éclat ophidien. Ajoutez à cela une barbe claire à la Confucius et des sourcils de chèvre, et vous aurez au grand complet tous les traits d'un visage esquimau. Le *Voyage* du docteur Kane en a donné des échantillons très-véridiques. Les dessins de sir Georges Back ne sont pas mauvais non plus, mais ceux du premier voyageur leur sont préférables.

Les Esquimaux *Tchiglit* sont dans l'habitude de se raser la tête, en n'y laissant qu'une couronne monacale. Ils sont d'une taille moyenne ou au-dessus de la moyenne, et c'est pourquoi on appelle les *Innoït* occidentaux, grands Esquimaux, pour les distinguer de ceux des îles, du Labra-

dor et du Groënland, qui, paraît-il, se rapprochent, pour la taille, des Lapons et des Samoïèdes, ces autres Esquimaux de notre hémisphère.

Leur peau n'a point le pigment serré, glabre, fin et luisant des Peaux-Rouges. Elle est mate, molle, velue et poreuse comme celle de l'Européen. Leurs membres ne sont point nerveux comme ceux de l'Indien. La fibre en est lâche, flasque, accusant un tempérament lymphatique, une constitution scrofuleuse, des affections cutanées dues à l'âcreté d'un sang chargé d'humeurs.

Leur couleur n'est ni blanche ni rouge; c'est un gris olivâtre clair qui se rapproche du teint du Japonais, de l'Espagnol et du Provençal.

A l'exception de leur odeur et de leur nudité, la compagnie des Esquimaux n'est nullement désagréable. Ils conversent avec naïveté et intelligence. Leur esprit d'enfant est curieux et avide d'instruction. Ils parlent d'une petite voix douce, harmonieuse, emmiellée, par phrases courtes, entrecoupées et comme sentencieuses, qu'ils articulent lentement et qui sont écoutées avec patience.

Chaque période, prononcée entre les dents ou du bout des lèvres d'un air important et mystérieux, est suivie d'un temps d'arrêt destiné à juger de l'effet des paroles. Alors les auditeurs de prendre un air de stupéfaction, d'ouvrir démesurément les yeux et la bouche en prononçant d'un ton pénétré : « *Kralé!* » ce qui semble être pour eux le *nec plus ultrà* de l'admiration.

Le sauvage, dans ses discours comme dans sa conduite, cherche sans cesse à faire impression, à se rendre intéressant. Nulle part au monde la déesse aux cent bouches n'a eu plus d'adorateurs. Ces gens sont infatués d'eux-mêmes, de leur race, de leurs usages, de leur pays, de tout ce qu'ils font. Ils se croient évidemment des hommes supérieurs.

Dans la présente occasion, *Innonarana* raconta en détail sa visite au fort Anderson, la manière bienveillante dont l'avaient accueilli Mitchi Paloum (M. Mac Farlane) et Mitchi Goddem (M. Gaudet); la détermination valeureuse qu'avait prise Mitchi Pitchitork (M. Petitot) d'aller manger du phoque à la mer Glaciale.

Alors les yeux obliques des deux nouveaux me toisèrent curieusement de la tête aux pieds et des pieds à la tête, faisant l'inspection détaillée de ma personne comme s'ils ne m'eussent pas encore vu. Fier de l'effet de ses paroles, le chef les avertit de ne pas pousser trop loin leurs investigations, vu que j'étais le *Fils du soleil, Tchikreynark miyayé*.

Je protestai vivement contre ce titre pompeux mais faux et ridicule, avertissant les Esquimaux que nous ne considérons le soleil ni comme un dieu ni comme un père. Mais, soit qu'il eût pensé qu'une feinte modestie seule me dictait cette protestation, ainsi qu'il faisait lui-même en niant qu'il fût un chef; soit qu'il craignît qu'elle ne diminuât la gloire qui allait lui revenir de la protection qu'il accordait à un *fils du ciel,* le brave homme n'en continua pas moins à me départir cette épithète, me transformant ainsi en demi-dieu sans qu'il y eût de ma faute.

Comme cela me coûtait moins qu'un titre nobiliaire, que c'était une garantie pour ma sécurité et celle du général Bottom, et que ma nouvelle dignité devait joliment contribuer à grandir *Noulloumallok* aux yeux de ses compatriotes, je ne poussai pas mes protestations jusqu'à me mettre en colère et à déchirer mes vêtements dans un beau mouvement d'indignation *modo judaïco*.

Oh! quand on pense que la réputation de tous les demi-dieux eut une origine semblable! C'est égal, il est beau d'avoir été traité en héros une fois en sa vie. C'est un honneur qui n'échoit pas à tous les mortels que cette apothéose *ante mortem*.

« *Oh! innok toyok!* Oh! grand-homme, grand-homme! » s'écriait de temps à autre, au milieu du discours du chef, l'Esquimau *Tchiatsiark,* en me flattant doucement sur l'échine, de la même manière qu'on passe la main sur le dos d'un animal farouche, pour qu'il ne se mette pas en colère, « *oh! innok toyok!* »

Cependant le grand-homme se décrochait les mâchoires par des bâillements réitérés, et *Innonarana,* grand-homme lui-même, nous manifestait parfois un four d'une ouverture phénoménale. On résolut de se coucher.

Ah! je ne pus fermer l'œil, ou plutôt je dormis si mal, si fiévreusement, qu'il me sembla avoir eu le cauchemar toute la nuit. J'étais gêné par mes vêtements, suffoqué par l'extrême chaleur, comprimé entre mes compagnons comme un hareng dans une caque pleine, oppressé par des miasmes délétères et par le manque d'air respirable. Oh! que je souffris durant cette nuit!

Il ne me restait qu'un moyen pour ne pas m'asphyxier, c'était de perforer la muraille de sucre candi qui nous renfermait, au grand risque de procurer un rhume de cerveau à mes cinq compagnons. A l'aide de mon couteau de poche, j'y pratiquai un petit trou, auquel j'appliquai mes lèvres, humant par ce petit orifice l'air frais et délicieux du dehors.

Grâce à ce secours, je pus m'endormir paisiblement sur le matin.

CHAPITRE III

CONTINUATION DU VOYAGE.

Puanteur des huttes de neige. — Le désert arctique. — Les montagnes Rouges et le cap Bathurst. — Seconde nuit de bivouac sous la neige. — Tourmente de neige. — Méfiance de mes hôtes. — L'isatis ou renard bleu. — Un village esquimau. — Costume grotesque des femmes *innoït*.

Combien je fus satisfait, quand le jour parut à travers le dôme de cristal qui nous abritait, de voir les rayons d'un soleil radieux en compénétrer les murailles et se jouer délicieusement à travers cette neige transformée en glace opaline par l'effet du suintement des parois!

Tels que des poussins sortant de l'œuf, nous éventrâmes notre maison et nous nous trouvâmes en plein air, humant le froid du matin à pleins poumons.

J'abandonnai avec satisfaction l'infâme sentine, hier soir neige immaculée, maintenant latrines puantes et nauséabondes, repaire putride comme un cloaque communal.

Les miasmes s'attachent si fort à cette neige poreuse, ils la compénètrent tellement, qu'un *igloriyoark* ne perd jamais l'odeur infecte qu'y ont laissée ses habitants d'une seule nuit. En vain, pour l'assainir, y établit-on un courant d'air en perforant la hutte de part et d'autre; les miasmes huileux sont indélébiles. C'est une peste qui s'attache aux murailles de neige, s'y incruste avec le dégel et résiste au froid le plus intense. Il faut les feux du soleil et

la destruction complète du fragile édifice pour purifier cette souillure, image, hélas! bien fidèle de celle que le vice cause à l'âme.

Nous voilà donc de nouveau arpentant le lit glacé du fleuve des Inconnus. Sa vallée, étroite et tortueuse, est bordée de hautes grèves de 130 à 150 mètres d'élévation qui grandissent toujours, au fur et à mesure que nous approchons de la mer Glaciale, et prennent ensuite les proportions d'une chaîne de montagnes de granit rose ou de diorite, qui les a fait nommer *Chié-intsik,* montagnes Rouges, par les Dindjié.

L'extrémité de ce système, parfaitement aride, est le cap Bathurst.

L'embanquement des falaises borde parfois le fleuve de son talus rapide, semblable à un rempart. D'autres fois il s'en éloigne de quelques centaines de mètres, et se trouve remplacé par des langues de terre sédimenteuse sur lesquelles poussent des sapins rabougris, des saules nains et sans tronc, dont les rameaux flexibles s'élancent à même le sol glacé.

Ces derniers vestiges de végétation arborescente ne servent qu'à mieux faire ressortir l'extrême désolation de ces lieux reculés. La mort règne ici en maîtresse. On la sent vivre. Elle y commande et vous domine. La gloire de leurs habitants est de lutter avec elle tous les jours de leur vie, de la dompter, de la briser comme un animal féroce. Il y a un certain plaisir, une satisfaction réelle dans ce duel pour la vie, — *the struggle for life,* — et c'est peut-être ce qui attache tellement l'Esquimau aux horribles plages de cette mer solaire, aux rivages arides et nus de ses affluents glacés.

Si l'absence de végétation arborescente se fait cruellement et hideusement sentir dans ces parages arctiques, à défaut, le bois sec ne manque pas. Le fleuve Anderson en

charrie d'immenses quantités pendant la belle saison, déposant ees arbres, arrachés et transportés depuis sa source, sur tous les bancs de vase et de sable, sur toutes les pointes de terre, les entassant surtout à la mer Glaciale, où ils forment de grands deltas entièrement composés de vase et d'arbres empâtés, dont le niveau s'élève d'une année à l'autre.

Les arbres que n'arrêtent pas les bancs dérivent jusqu'au pôle, loin, bien loin des forêts qui les ont vus naître et qui les ont nourris. Ils fournissent aux Esquimaux, perdus dans les îles, le combustible dont ils se chauffent en été, et les matériaux dont ils construisent la charpente de leurs maisons d'hiver.

De grands et nombreux fleuves ont reçu de la Providence la mission de répandre les richesses végétales de leurs rives jusqu'aux extrémités du monde. La nature est une bonne mère qui connaît et pratique admirablement le système des compensations. L'exubérance de bois de chauffage et de construction sur les plages esquimaudes semble défier le froid mortel et les longs hivers des climats arctiques.

Outre l'immense et majestueux Mackenzie, le tortueux Anderson, les pétulants Mac Farlane et La Roncière, la Coppermine blanchissante de chutes, la Natowdja qui sort du grand lac des Esquimaux, la Colville, le fleuve Back avec ses innombrables rapides, le Wiseman et autres longs cours d'eau tout aussi inconnus des géographes et dont plusieurs ont été dénommés par moi-même, roulent dans leurs eaux fougueuses les détritus des forêts et les dégorgent dans l'océan Glacial.

Plus on se rapproche de cette mer glacée, moins la neige est épaisse, plus les glaces le sont. Lorsque l'hiver est très-sec et très-rigoureux, il n'y a même pas de neige du tout.

C'est ainsi que les extrêmes se touchent.

Ce second jour, au coucher du soleil, nous atteignîmes

le confluent d'un large cours d'eau qui descend des montagnes Rouges, la *Chié-intsik nillen,* pour se jeter dans le fleuve Anderson. Elle y forme plusieurs grandes îles qui divisent le cours de ce fleuve sur un parcours de deux lieues environ.

— Il y a douze ou treize ans, me dit le général Bottom, cet endroit fut le théâtre d'un drame de sang. Des Esquimaux nous y surprirent pendant la nuit et assassinèrent cinq de mes compatriotes.

— Comment! tu te trouvais là aussi, toi? demandai-je à Sidajen.

— Oui, dit-il, et bien que je ne fusse qu'un petit enfant de quatre à cinq ans, je m'en souviens comme si c'était d'hier.

— Est-ce que tous les Dindjié de ce camp furent tués?

— Oh! non. Seulement cinq hommes qui ne se réveillèrent pas à temps pour échapper aux ennemis. A cette époque, continua-t-il, nous étions encore *bêtes*. Il nous arrivait de chasser et de demeurer avec ces têtes pelées d'Esquimaux; nous espérions pouvoir les adoucir. C'est ce qui me fait dire que nous manquions d'esprit.

— Tu considères donc les Esquimaux comme bien féroces?

— Ah! chef, fit-il, ce sont de vrais loups que nous n'apprivoiserons jamais. Ils sont trop sauvages pour vivre jamais en hommes!

Et l'homme qui me tenait ce langage était un sauvage lui-même!

— N'y a-t-il jamais eu d'unions matrimoniales entre vous et les Esquimaux? repris-je quelques instants après.

— Jamais de mariage proprement dit. Quant à des relations sexuelles, il y en a eu plusieurs fois. Peut-être y a-t-il de notre sang dans les veines de quelques-uns de leurs enfants. Je ne sais. Mais parmi les Dindjié, il n'y a pas un

seul métis esquimau, et chez les Sambos issus du croisement des femmes Dindjié avec des hommes Dènè, je ne connais qu'un seul enfant qui soit réputé né d'un Esquimau; c'est le plus jeune fils de *Yékkéri-Winkkwin,* et c'est pourquoi on l'appelle l'Esquimau.

L'une des principales raisons qui fit naître la haine des Esquimaux contre les Dènè-Dindjié fut que ces Peaux-Rouges appellent les Innoït *Anakrén,* ce qui, dans leur langue, signifie Pieds Ennemis. Mais en langue esquimaude ce même nom signifiant *Stercoraires,* il excite l'indignation et la colère des voisins des Dindjié.

Nous devions camper au confluent de la *Chié-intsik-nil-len*. Mes hôtes y avaient construit, en venant au fort, une hutte dans laquelle ils comptaient coucher encore. Le vent l'ayant comblée de neige, Sidajen et moi nous la vidâmes à l'aide de nos raquettes. Néanmoins, elle exhalait une telle puanteur que je me demandais comment je pourrais me résoudre à y passer la nuit.

Il le fallut bien pourtant, car on n'apercevait plus de bois nulle part.

Quand *Innonarana,* que nous avions devancé, arriva, je gelais sur place, malgré le mouvement que je venais de me donner. J'avais hâte de voir la hutte garnie de ses fourrures, le bienheureux lampion allumé et la porte fermée sur nous; ce ne fut donc pas sans terreur que le chef nous apprit qu'il n'avait plus de lampe, qu'il en avait disposé en faveur des deux jeunes gens, qui, en manquant, la lui avaient empruntée, et que, si je n'avais pas de bougie dans mon bagage, force lui serait de construire une autre lampe.

Construire une lampe! mais je gelais debout; comment aurais-je jamais le temps de la voir achevée? J'allais être transformé en glaçon.

Cependant, il fallut en passer par là.

Dans l'un des portages que nous avions franchis pendant la journée, *Noulloumallok* avait coupé un morceau de bois. Il lui donna, à l'aide du couteau, la forme d'une lampe esquimaude, y incrusta trois cailloux ramassés sur un îlot, tressa une façon de mèche avec trois brins de peau de renne, et l'ustensile se trouva prêt pour la nuit.

Il était temps que nous nous missions à l'abri ; mes pieds ne pouvaient plus endurer le froid de la glace qui nous portait.

Moins comprimé que la nuit précédente, je pus goûter dans cette hutte un sommeil réconfortant et ininterrompu.

Avant de me coucher j'avais donné à *Iyoumatounak* de la pommade camphrée pour qu'il en oignît sa tête galeuse. Quel compagnon de chambre et de lit! grands dieux!

Pendant la nuit, il venta très-fort. Le vent descendait d'aplomb et par rafales des hautes montagnes blanches de neige. Ne rencontrant aucun obstacle dans cette vaste expansion du fleuve, large comme une petite mer, il fit table rase sur la glace, il en balaya toute la neige et en accumula un banc de trois mètres de haut sur trois côtés de notre hutte, enfouissant hommes et chiens dans ses strates glacés.

La glace du fleuve, secouée et pressée par le vent, oscilla tellement que nous craignîmes bien des fois qu'elle ne s'entr'ouvrît sous nos personnes. Le cas n'est pas rare. J'ai vu une de ces larges crevasses se former presque sous nos pas, sur le grand lac du Carcajou, au mois de novembre suivant. L'eau en jaillit comme d'un puits artésien, mais avec l'apparence et le développement d'une large et longue vague qui vint se répandre sur la surface de la glace. Nos chiens durent se mettre à la nage, et nous-mêmes ne pûmes traverser la fissure qu'en nous jetant à plat ventre sur nos traîneaux et en nous laissant atteindre par l'eau.

Dans la présente circonstance, nous en fûmes quittes pour la peur. Les protocarbures d'hydrogène enfermées

entre le fleuve et la glace y occasionnèrent toute la nuit des roulements et des détonations semblables à ceux du tonnerre. La glace craquait, tremblait et se secouait comme si elle allait s'entr'ouvrir, mais aucun autre phénomène ne se produisit. J'eus seulement l'avantage d'obtenir une démonstration prise sur le fait de la formation des phénomènes volcaniques.

Le soleil était haut dans le firmament quand nos paresseux d'Esquimaux se résignèrent à sortir de notre clapier. A cet effet, nous dûmes creuser un véritable tunnel sous la neige qui l'encombrait, opération qui nous fit découvrir nos chiens, que la poudrerie avait littéralement ensevelis vivants. Les pauvres bêtes n'en paraissaient nullement fâchées. Jamais elles n'avaient dormi plus chaudement et plus moelleusement que sous cette neige foulée par l'ouragan.

Durant la troisième journée, nous dépassâmes une bifurcation des bouches du fleuve Anderson, que nous laissâmes à gauche pour suivre la branche mère. Cette bouche se jette, au dire des Esquimaux, dans un grand canal naturel d'eau salée ou *ikaratsark* qui sépare la prétendue île Nicholson de la terre ferme. Je donnai à ce canal le nom du grand empereur Napoléon III, lequel était alors dans toute sa gloire.

Ce canal n'a encore été vu ni exploré par aucun voyageur. En ce lieu, nous fîmes un nouveau portage.

Le pays que nous parcourions était devenu d'une stérilité affreuse. Pas un seul vestige d'arbre, pas un saule, pas un buisson, mais des pentes neigeuses à droite et à gauche, des falaises escarpées s'élevant par rangées superposées dans une aridité sépulcrale, des montagnes désolées qui ressemblent à une chaîne de gigantesques glaçons, avec leurs pointes acérées, leurs aspérités tranchantes, leurs déclivités rapides, leurs précipices presque perpendiculaires.

C'est plus qu'un deuil de la nature; c'en est la mort, mais une mort vivante, animée, mille fois plus horrible que celle du tombeau.

La vie, par le fait, s'affiche dans cette mort par cette multitude d'empreintes de carnassiers dont la neige trahit le passage ou le séjour. Le sol est jonché de leurs pas, de leurs pistes : arvicoles jaunes, gerboises du Nord, martres, hermines, renards de toutes les variétés, loups. Ces derniers, à en juger par l'écartement et la largeur des empreintes, accusaient une haute stature.

Ces pistes nombreuses font tressaillir de joie les deux Esquimaux, qui y voient l'espoir d'une chasse abondante et d'une brillante campagne pour le printemps.

Après avoir traversé une lagune, nous redescendîmes sur le fleuve, où nous trouvâmes encore une toute petite oasis de sapins rachitiques et clair-semés. Ces arbres n'y avaient pas plus de trois mètres de haut. Nous nous y réfugiâmes pour prendre notre repas de midi.

A dîner, je remarquai avec un certain étonnement que mes hôtes refusaient avec obstination le thé, les galettes et même le beurre. Le galeux *Iyoumatounak* ne voulut plus s'oindre la tête de mon onguent à dartres. Quel revirement mystérieux l'esprit étroit de ces sauvages avait-il donc subi tout à coup? Avaient-ils reçu quelque important avis de leurs génies, ou bien avaient-ils fait quelque rêve effrayant à mon endroit? L'Esquimau est demeuré enveloppé de tant de superstitions!

Sidajen, qui reçut cette observation, répondit :

« C'est parce qu'ils se trouvent tout à fait chez eux qu'ils en agissent ainsi. Il ne faut pas t'en étonner et encore moins t'en formaliser.

« Tant qu'ils étaient en pays neutre, sur un territoire depuis longtemps consacré aux échanges, ils se croyaient permis de vivre comme les Indiens et les Blancs.

« Maintenant, ils sont sur leurs terres, où jamais Dindjié ni Dènè n'ont mis le pied. Ils croiraient offenser leur bon dieu en se conformant à nos communs usages. C'est à nous maintenant de les imiter. »

C'était bien le cas de se rappeler le dicton des anciens : « *Romæ vivite sicut Romæ.* »

Nous repartîmes en longeant le pied des montagnes Rouges, lesquelles nous accompagneront désormais jusqu'à la mer.

Sur le fleuve, j'aperçois et examine une trappe à renards entièrement faite de glaçons. Elle me fait admirer le génie des Esquimaux une fois de plus. Aucune difficulté n'arrête ce peuple. Il surmonte tous les obstacles.

Des pas nombreux de *pichoukté*, l'*isatis* des Russes, se font remarquer sur la glace, dans ce *pays des fourrures* chanté par le romancier Jules Verne. En effet, nous longeons le prolongement du cap Bathurst, ce fameux cap de granit que son imagination fit se détacher du continent pour aller se promener, je crois, dans le Pacifique!

Que les lecteurs se désabusent, le cap Bathurst est toujours à sa place, et la diorite dont la nature l'a bâti subsistera autant que le monde.

Il existe plusieurs variétés de renards en pays esquimau, mais elles n'appartiennent qu'à deux espèces, la jaune ou vulgaire, et l'arctique, qui donne des sujets de cinq ou six couleurs : le *tériennak* ou renard blanc de neige, la plus abondante et la plus commune des fourrures; elle ne vaut ici que 2 fr. 50; le *kéatsarolik,* qui est noir avec l'extrémité des poils blanche : c'est le renard *argenté* des Canadiens. Une autre variété de même nom est le renard *croisé,* dont le pelage noir est coupé, le long du dos, par une raie blanche. Le renard *bleu,* ou isatis, qui, à mes yeux, est gris de plomb avec des reflets métalliques, porte le même nom que le renard blanc et est encore moins estimé. Quant au

superbe *krénertork* ou renard noir, le plus rare de tous, qui a la couleur et le lustre du corbeau, sa peau est payée 15 francs aux Esquimaux, cette peau que la Compagnie d'Hudson vendait alors jusqu'à 1,000 francs la pièce aux mandarins du Céleste Empire!

Depuis que les Américains ont trouvé le secret de teindre les fourrures d'une manière qui défie l'œil le plus exercé, on fabrique des renards noirs du plus beau pelage, et les véritables *krénertork* ont perdu de leur ancienne valeur.

Le soleil se couche. Il est temps de camper, et cependant *Innonarana* ne parle pas de bivouac, ni de lampe ; mais il s'est singulièrement rembruni et presse le pas, soucieux. Quelle préoccupation agite donc le noble chef?

Nous quittons une quatrième et dernière fois le lit du fleuve des Inconnus pour gravir la rive gauche et nous enfoncer dans l'intérieur, un autre grand circuit de l'Anderson nous obligeant à ce nouveau portage dans un steppe aussi désolé, aussi morne que les précédents. Les hauteurs du canal ou *ikaratsark*, dont j'ai parlé plus haut, le bordent à gauche. C'est pour la première fois que nous apercevons cette chaîne de collines qui nous annonce l'approche de la mer Glaciale.

Tout à coup, au bout de deux heures de marche, le sol manque devant nous. Il descend par plusieurs terrasses rapides jusqu'au rivage. L'Anderson reparaît de nouveau, mais élargi, formant une vaste et dernière expansion dont le *terminus* est son déservoir dans la baie Liverpool. (*Fig.* 4.)

Entre ses rives de 60 à 70 mètres, qui ne sont plus des falaises, mais de simples rivages sédimenteux, j'aperçois une douzaine de grandes huttes de neige disséminées, comme des nids de rats musqués, sur le bassin du *Kraksitorméork*. C'est le village le plus méridional et le plus oriental des Esquimaux Tchiglit. Il appartient à la tribu

des *Kragmalivéït,* dont *Noulloumallok-Innonarana* est le grand-homme ou chef.

Sitôt que les chiens esquimaux aperçoivent leurs huttes, ils font entendre des hurlements de joie, échappent à leurs conducteurs et, s'élançant à fond de train sur les déclivités du sol, ils roulent pêle-mêle, leur traîneau sur les talons, jusqu'au bas de la côte, et atteignent les premiers la plus rapprochée des huttes.

Tout paraissait congelé et mort à notre approche : point de cris d'enfants jouant et se vautrant dans la neige; pas de jeunes gens faisant rebondir leurs légers fuseaux sur la surface du fleuve; pas un seul panache de fumée blanche au-dessus de ces dômes blancs et mornes. Mais, aux cris des chiens, plusieurs êtres étranges surgissent de terre à quatre pattes, et se dressent comme des ours sur leurs jambes de derrière; puis ils lèvent vers le ciel leurs pattes de devant et font entendre des *Krayanapa! Krayanana!* répétés. La plus âgée de ces bêtes singulières, douées de queue, de poils et d'oreilles pointues, se frappe sur la cuisse dans un enthousiasme inexplicable : « *Kratsia! kralé!* Merveille! merveille! » répète-t-elle.

Mes lecteurs ont deviné. J'avais sous les yeux *the femelles,* les femmes et la fille de mes hôtes : des femmes vêtues comme des ours avec des sayons de poil, des pantalons velus, des bottes velues, et la tête renfermée dans un affreux et immense capuchon semblable au chapeau à claque d'un suisse que l'on aurait garni d'une auréole de longs poils roux.

On aurait dit une mascarade.

Mon apparence grave et mon vêtement noir firent expirer sur les lèvres de ces dames les rires et les exclamations de joie. Elles prirent un air sérieux et presque farouche.

J'allai à elles en souriant, et je leur tendis la main avec toute la gentillesse possible. Elles ne comprirent rien à

mon geste et se défendirent de me donner la leur, cachant leurs bras derrière le dos comme autant de petits enfants craintifs et boudeurs.

Cependant *Noulloumallok* et son galeux compagnon, plus hargneux, plus refrognés que tantôt, s'époussetèrent pour la dernière fois et se jetèrent l'un après l'autre dans le trou ténébreux et visqueux qui avait vomi leurs compagnes. Celles-ci les y suivirent, et nous demeurâmes seuls, le général Bottom et moi, à nous morfondre au dehors, avec les chiens pour compagnons.

C'était une réception sinon discourtoise, du moins bien étrange : de grands éclats de rire, un refus absolu de nous donner la main, des regards maussades, puis une éclipse totale de l'une et de l'autre nymphe. Peste de l'entrevue!

Cependant tout cela s'expliquait. A l'aspect de sa demeure, plus semblable à un grand nid de castors qu'au palais d'un chef puissant, le grand-homme des *Tchiglit Kragmalivëit* venait d'éprouver cette dépression d'esprit que ressent le pauvre qui reçoit le riche, cette gêne, ce malaise de l'humble qui héberge le puissant; car, il ne faut pas se le dissimuler, dans ma pauvreté et mon dénûment, j'étais encore un riche et un potentat aux yeux de ces déshérités de la nature.

Le visage d'*Innonarana* s'était donc assombri; il avait témoigné une tristesse manifeste, que son sourire forcé n'avait pu déguiser, en me disant :

— *Kratélsey,* chef, ma maison est petite, bien petite, trop petite pour tant de monde!

C'est ainsi que j'expliquai plus tard la scène peu hospitalière que venaient de nous donner nos hôtes. Mais alors et de prime abord, je ne compris pas cette réception si peu cérémonieuse. Combien elle différait de la franche gaieté, de l'empressement jovial, de l'enthousiasme enfantin que me témoignaient les Dènè et les Dindjié.

Sidajen, le pauvre général, n'en parut que médiocrement flatté.

— Le chef n'est pas content, me dit-il. Et cependant je ne devine pas pourquoi. N'importe; entrons toujours. Il ne nous arrivera rien sous son toit. Et, se baissant sur les mains et les genoux, il pénétra dans le clapier, après avoir mis en sûreté mon traîneau et son contenu.

J'imitai Sidajen dans cette marche à quatre pattes; un apprentissage, ma foi! peu glorieux pour la nature humaine.

CHAPITRE IV

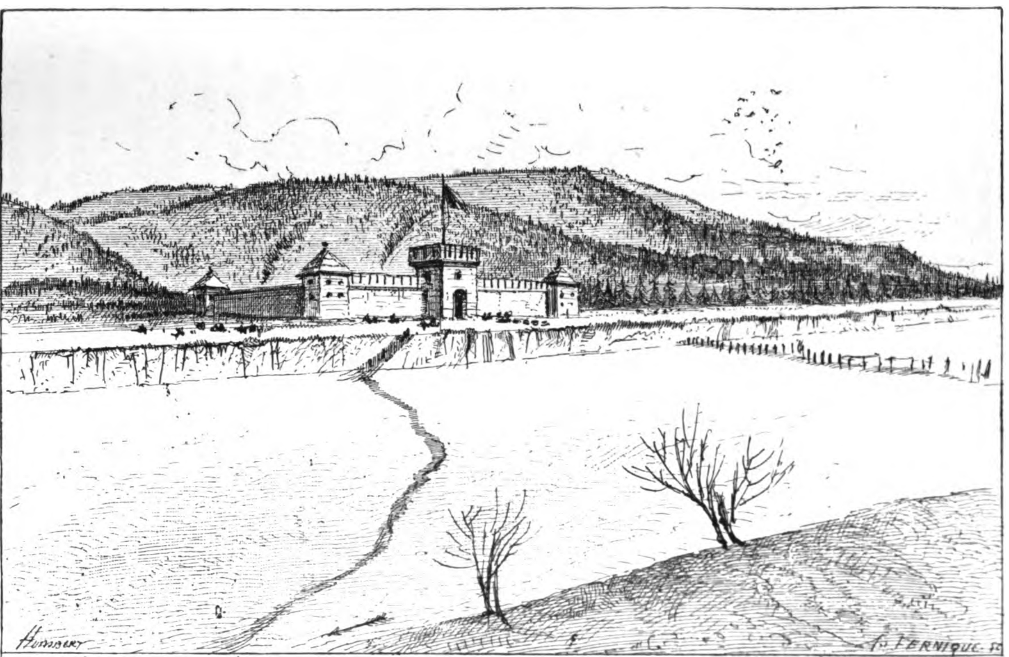
DANS UN TERRIER D'ESQUIMAUX.

Description d'une *iglou*. — *Illamma*. — Réception peu hospitalière de *Noulloumallok*. — Aménité des dames. — Un quiproquo plaisant. — Confort des habitations esquimaudes.

Que d'événements singuliers, que de choses bizarres venaient de se passer, dans une quinzaine de jours seulement, pour un Français accouru des bords de la Méditerranée! Que de sujets d'observations et de remarques pour un ethnographe! Que de matières à réflexions pour un penseur!

Je me trouvais presque subitement transporté en face du peuple le plus reculé et le plus abandonné de la terre, au milieu de la nation la plus voisine du pôle nord, la plus paradoxale, la plus étrangère à nos croyances, à nos coutumes et à nos mœurs.

Sans contredit, j'étais parmi les plus pauvres, les plus méprisés et les plus disgraciés des hommes, et cependant je trouvais beaucoup à amender dans mes jugements à leur encontre. J'avais déjà lu toutes les relations des explorateurs arctiques qui m'avaient précédé, des savants, des hommes de génie dont les découvertes ont enrichi la géographie et l'ethnologie. Depuis mon enfance j'étais familiarisé avec le peuple esquimau. Je croyais en connaître les coutumes, les aptitudes, le portrait, le genre de vie; et cependant je ne savais rien, par



FORT ANDERSON OU DES ESQUIMAUX II

SUR LE FLEUVE SIO-TCHRÔ-ONDJIG OU « DES GROS INCONNUS ».

D'après un croquis de M. Petitot.

le fait. Le simple aspect de quelques Esquimaux, une heure passée en leur compagnie, une journée écoulée sous leur toit m'instruisaient plus que toutes les lectures passées et à venir.

Ah! c'est que *expérience passe science* en toutes choses, mais surtout à propos des peuples sauvages. La science puisée dans les livres est souvent erronée, spéculative, fondée sur de simples imaginations. L'expérience donne la raison des faits, redresse les écarts de l'esprit et n'admet pas d'hypothèses.

Telles étaient les réflexions que je me faisais en rampant dans le boyau étroit et bas qui conduisait à la hutte de *Noulloumallok-Innonarana,* pendant que j'avais à préserver mes mains et mes genoux des immondices accumulées dans cette antichambre primitive.

La hutte ou *iglou* du chef se trouvait adossée d'un côté à un défaut de la côte, et protégée, de l'autre, par le couloir en question, lequel ressemblait à ces monuments mégalithiques appelés *allées des fées;* avec cette seule différence que de grands glaçons plats et équarris y remplaçaient les dalles de pierre. Cette allée regardait la mer et était semi-circulaire, présentant sa convexité à l'aire du vent le plus fort et le plus rigoureux : celui de l'est.

Sans un large glaçon parfaitement translucide, encastré au sommet de l'*iglou* qu'il éclairait comme un ciel ouvert, cette hutte aurait ressemblé à une meule de foin enfouie sous la neige. Ce ciel ouvert est la seule issue par laquelle la lumière puisse pénétrer dans ces yourtes arctiques; mais elle y entre joyeusement, abondamment, de haut en bas et en tous sens, sans laisser un recoin qui ne soit éclairé, à l'exception peut-être des alcôves qui divisent la maison.

Au commencement du printemps, c'est-à-dire à l'époque où nous nous trouvons, les Esquimaux sont dans l'habitude

de démolir la partie supérieure du *kranitat* ou allée des fées qui précède l'*iglou,* et de la remplacer par une tente conique. Cet expédient leur permet d'allumer du feu à la porte de leur demeure, d'y faire la cuisine, d'y tenir leurs chiens plus chaudement.

Il y avait donc une *itsark* ou tente par-dessus le *kranitat* d'*Innonarana*. Dans cette tente je vis un jeune garçon, entièrement vêtu de phoque, et qui, armé d'une cuiller à pot en bois, surveillait l'ébullition d'une chaudière de fer de fabrique russe.

Si j'avais été tant soit peu physionomiste, j'aurais pu reconnaître celui qui me parut être un nouveau personnage ajouté aux trois femmes que j'avais déjà vues.

C'était un jeune garçon de quatorze à quinze ans, à la face plate, un peu blême, à l'œil inerte, à la physionomie vide d'idées et d'imagination. Un petit capuchon presque carré l'encadrait étroitement.

Il me fit l'effet d'un grand chat botté. Il en avait même les oreilles. La queue seule faisait défaut. Et, comme le poil de son vêtement à la samoïède était tourné en dedans, on l'aurait pris pour un chat écorché.

A mon entrée peu glorieuse dans son appartement, le jeune cuisinier se leva, me sourit agréablement et me tira un pied de langue, à la mode thibétaine; salut que je lui rendis de la même façon. Il me fit encore d'autres minauderies auxquelles je ne compris rien, et d'un geste me montra la continuation du couloir.

Puis il reprit son poste de surveillance auprès de la chaudière fumante.

Au fond du *kranitat,* je me trouvai nez à nez avec une muraille. Levant alors la tête, j'aperçus au-dessus de moi une peau grasse de marsouin que je soulevai de mon occiput, et aussitôt la partie supérieure de mon personnage émergea en pleine lumière dans l'intérieur de l'*iglou,* par

une trappe en plan incliné qui y remplissait les fonctions de porte.

Je crus pénétrer dans un colombier, ou dans la lanterne d'un édifice très-élevé, tant cette lumière de ciel ouvert me surprit au sortir des ténèbres de l'allée quasi souterraine.

Mais quelles émanations, grand Dieu! Je crus que j'allais être renversé dans le couloir. Combien je me sentis malheureux d'être condamné à passer je ne sais combien de temps dans une pareille sentine, à respirer les miasmes les plus fétides!

Que faire? Je me trouvais en présence de mes hôtes. Le chef, enfoui dans une robe de renne, souple et moelleuse, occupait déjà l'un des angles du lit; *Iyoumatounak* était étendu sur le dos dans l'autre; tandis que leurs deux épouses, nues jusqu'à la ceinture, étaient assises entre eux, m'invitant par les plus gracieux sourires à pénétrer dans leur sanctuaire conjugal.

Il n'y avait pas à hésiter. Je rengainai mon dégoût, contins mon cœur prêt à monter dans ma bouche, et, illuminant ma physionomie de l'admiration la plus enthousiaste, je me frappai la cuisse droite en m'écriant : « *Kratsia! Kralé!* » comme je l'avais vu faire à ces dames. — « *Plaude super femur tuum potentissime* », disait le Prophète, et j'applaudis cette fois *modo judaïco* sur ma cuisse puissante.

Jamais je n'avais été plus hypocrite de ma vie; mais la politesse a des rigueurs. Ici je fus plus que poli, je fus courtisan. Les rôles étaient changés.

En dépit de leur embonpoint de sultanes, ces deux femmes se nommaient toutes deux *Aoularéna,* c'est-à-dire la Petite-Aiguille. Elles s'écartèrent pour me faire passer entre elles, tout en me tirant poliment la langue en signe de salutation. Je dois convenir qu'il n'y avait rien, dans les manières de ces femmes, qui ressemblât à la grossièreté peau-rouge. On aurait dit des dames chinoises ou japonaises.

Avec toute la gravité possible, je leur exhibai donc ma langue en les gratifiant du plus courtois des *salam*.

Mais tout à coup deux cris d'effroi retentissent, et ces femmes me repoussent en riant. Grands dieux! En m'inclinant, ne venais-je pas de saupoudrer de neige leur belle basane couleur de chair! Hélas! j'avais oublié de m'épousseter avant d'entrer, malgré les exemples prolongés que m'avaient donnés mes hôtes.

Sans m'en douter, je venais de commettre une incongruité impardonnable, un véritable acte de sauvagerie. « Ah! ces *Krablounet* qui se croient si polis, comme c'est grossier! » durent murmurer ou penser ces braves gens.

Les deux dames saisirent charitablement un lambeau de peau et m'époussetèrent elles-mêmes; puis elles m'attirèrent entre elles sur le lit-divan, où elles se rassirent en riant aux éclats comme de grandes enfants.

Les peuples sauvages sont très-jovials. Il n'en est point de plus gais lorsqu'ils sont avec quelqu'un qu'ils aiment et dont ils se sentent aimés.

Les deux maris boudèrent cependant, et il y avait de quoi; on serait jaloux à moins. Pourtant, ils demeurèrent convenables et silencieux. N'étais-je pas leur hôte?

Quant à Sidajen, les deux femmes l'engagèrent aussi à entrer et à s'asseoir, mais sans lui faire fête. Le pauvre diable, d'ailleurs, était loin d'être à son aise. Je voyais bien que mon assurance seule lui donnait du courage. Il surveillait tout, de sa paupière pesante et oblique, sans faire aucune remarque. Il n'était pas chez lui, le pauvre garçon; il savait n'y être pas aimé. Il se renfermait donc dans ce prétendu stoïcisme que les romanciers ont prêté aux Peaux-Rouges, et qui n'est que l'expression de la méfiance ou de l'indifférence pour des étrangers qu'ils méprisent ou redoutent.

Autant les deux *Petites-Aiguilles* se montraient aima-

bles et avenantes, autant leurs maris étaient bourrus et refrognés.

— Ma maison est petite, trop petite pour tant de monde! observa de nouveau le chef, en regardant autour de lui d'un air ennuyé. Le chef blanc ne pourrait-il aller loger ailleurs?

— Où veux-tu que j'aille, grand-homme? lui dis-je d'un air étonné. Ne t'es-tu pas chargé de ma personne et de celle de mon domestique que voici? N'est-ce pas à toi que Mitchi Paloum (M. Mac Farlane) a fait présent de cinq belles peaux de carcajou en payement de l'hospitalité que tu me donnes et du peu de nourriture que nous consommerons chez toi?

M. Mac Farlane avait eu la délicatesse de ne point me parler de cet acte de générosité; mais Alphonse, qui en avait été témoin, m'en avait instruit. Surpris de se voir percé et découvert, mis en demeure de s'exécuter en honnête homme ou de passer aux yeux des siens et des Blancs pour un félon et un fourbe sans hospitalité, *Innonarana,* le bandit, grimaça un sourire en montrant un embarras manifeste.

Il ne me croyait pas instruit du fait.

Il passa ses doigts dans les poils roides et rares de sa barbe tartare, pour se donner une contenance; puis il me dit d'un ton tout à fait radouci :

— *Katoun,* ma maison est bien petite, à la vérité; c'est une toute petite maison, *iglouaralouk,* n'ayant qu'une seule alcôve; toutefois tu es chez toi, ici. Quitte ton vêtement, mets-toi à l'aise, et montre que ton cœur est blanc comme tes paroles sont bonnes. »

Je ne lui montrai pas mon cœur blanc, il ne faisait pas assez chaud pour cela dans l'*iglouaralouk;* mais je quittai mon pardessus, mon casque et mes mitaines, et je demeurai en frac noir et en pantalon de même couleur, semblable à un catafalque ambulant.

A cette vue, les deux dames firent un brusque mouvement d'effroi. Elles se pressèrent contre leurs maris respectifs et plissèrent le nez comme des chattes en colère, en se regardant l'une l'autre; — un signe de méfiance.

— « Dieux! quelles intentions peut avoir un homme tout de noir habillé? » Voilà ce que je lisais sur leur physionomie ahurie. On aurait dit qu'elles venaient d'être témoins d'une apparition tartaresque.

Je commençai alors à tout comprendre. Ces deux dames m'avaient pris pour le commandant du fort lui-même, auquel, par le fait, je ressemblais alors un peu, et c'est cette erreur qui avait dicté l'assaut de galanteries par lequel j'avais été accueilli.

Et maintenant que mon visage boursouflé par le froid, que ma barbe dépouillée de glaçons, et mon costume funèbre leur apprenaient que j'étais un étranger, un inconnu, un Priant, elles s'éloignaient de moi avec terreur ou timidité, cherchant un refuge près de leurs protecteurs naturels.

— Qui est-ce donc? murmurèrent-elles.

— *Mitchi Pitchitork, Tchikraynark iyayé*. M. Petitot, le fils du soleil.

Deux pieds de langue me furent de nouveau tirés, et deux paires d'yeux s'ouvrirent démesurément pour mieux me reluquer. Tableau!

— *Mitchi Pitchitork?* répétaient-elles; le fils du soleil?

— *Hi!* oui! répondit le chef, glorieux et triomphant de la frayeur et de la déconvenue de sa moitié.

Ce fut alors au tour des deux maris d'exulter, en se raillant de leurs compagnes.

Je voulus faire disparaître la fâcheuse impression que la découverte de mon origine solaire venait de produire sur ces pauvres et douces petites dames. J'ouvris donc le coffret qui contenait tout le bagage que j'avais apporté, et

j'en tirai des aiguilles à coudre, objets extrêmement prisés par les femmes esquimaudes, aux yeux desquelles ils ont la plus grande valeur, dans l'impossibilité où sont leurs maris de fabriquer des instruments aussi ténus.

Je donnai à chacune d'elles deux aiguilles rondes et une grosse aiguille carrée, servant à coudre les peaux. Des exclamations de joie s'échappèrent de leur bouche. En même temps, madame *Aoularéna* N° 1, hélant le chat écorché qui cendrillonnait toujours dans l'allée noire, lui cria :

— *Illamma,* viens donc voir; des aiguilles!

A ces mots, le jeune garçon que l'on appelait *Illamma* bondit dans la hutte, joyeux, empressé et me tendant les mains. Puis voyant, à son tour, mon costume de drap noir encadré d'un col blanc, l'habit le plus lugubre que l'imagination humaine ait pu inventer, son visage s'immobilisa, ses regards s'hynoptisèrent, et son bras retomba à son côté, inerte.

Il eut à peine le temps de déposer sur le lit-divan, qui devait aussi nous servir de table, une grande sébile de bois pleine de viande et de langues de renne bouillies.

— *Illamma!* répéta la mère, en lui tendant son petit trésor. Vois donc!

L'enfant, un peu rassuré, tendit de nouveau la main.

Je me mis à rire de sa frayeur et de sa demande.

— Donne-t-on aussi des aiguilles aux garçons? fis-je en langue peau de lièvre, en m'adressant au général Bottom.

— Que dit le chef? demanda *Innonarana*.

Sidajen lui répéta ma question en esquimau.

Alors ils partirent tous d'un violent éclat de rire, qu'*Illamma* partagea lui-même et me fit partager sans que j'en comprisse la raison.

Alphonse me la fournit aussitôt :

— Ce n'est point un garçon, me dit-il. C'est une fille, la fille du chef. Si tu n'étais pas si étranger chez les Esquimaux, tu t'en serais bien aperçu dès notre arrivée.

Ce fut à mon tour de rire de ma méprise, et je ne m'en fis pas défaut.

Cette petite aventure rompit entièrement la glace qu'un je ne sais quoi avait formée entre *Noulloumallok* et moi. Le grand-homme riait en se tenant le ventre. *Illamma* reçut sa part d'aiguilles, le souper fut servi, et je le partageai avec mes hôtes en toute gaieté et sécurité. La même historiette revint plusieurs fois sur le tapis, pendant la soirée, à défaut d'autres topiques, soulevant chaque fois l'hilarité de ces gens simples et naïfs.

Soyez bien sûrs qu'ils en rient encore dans leurs veillées; il faut si peu de chose pour rompre l'extrême monotonie de la vie de ces hyperboréens.

Alors seulement je pus m'expliquer les gestes aimables, les tirements de langue et les minauderies qu'*Illamma* m'avait faits dès mon entrée dans le *kranitat*. Cette enfant, elle aussi, m'avait pris pour le facteur du fort Anderson, tellement un froid de 45° décompose le visage d'un homme qui y a été exposé pendant toute une journée!

Ce que je ne savais pas alors, c'est que *Noulloumallok* était un autre Cosme de Médicis. En 1870 seulement, les Esquimaux eux-mêmes, qui, tout mauvais qu'ils sont, ne pouvaient plus supporter la dépravation de ce chef, m'apprirent que, dans cette circonstance, j'avais couru le plus grand danger pour ma vie, n'eût été ma méprise vis-à-vis d'*Illamma*. Mon erreur, en prouvant à un père incestueux que j'ignorais complétement sa conduite, sauva la dignité de cet homme ombrageux et dissolu, ainsi que ma propre vie.

Mais le général Bottom, bien qu'il se fût aperçu, sans

pouvoir se les expliquer, des soupçons et de la méfiance jalouse d'*Innonarana,* ne se douta jamais de leur motif ni du péril que nous avions couru tous les deux.

Les demeures des Esquimaux sont des édifices primitifs, construits comme des cages. (*Fig.4.*) Quatre arbres enfoncés en terre, les racines en l'air, à moins qu'ils ne soient fourchus, reçoivent des poutres transversales qui supportent un plafond composé de rondins alignés. Il en résulte une sorte de table gigantesque dont le milieu est occupé par le glaçon ciel-ouvert.

Des perches, reposant obliquement sur le sol et aboutissant au plateau de cette table, forment les parois de la demeure. Elles sont chevillées par le haut, et consolidées avec de grosses pièces de bois par le bas.

De la mousse, du lichen, de la glaise, de la neige et de l'eau congelée complètent l'édifice, en obturant hermétiquement tous les interstices de cette construction primitive. Le froid arctique est à la fois le meilleur des ciments et le plus habile des maçons. Il a le double avantage de fournir les matériaux et la main-d'œuvre. Ne riez pas, lecteur, ceci n'est pas une plaisanterie; c'est de la plus exacte vérité. Nous devons apprendre à admirer les œuvres de Dieu, là où la nature ne permet pas celles de l'homme. Nous considérons beaucoup trop le monde et toutes choses à un seul point de vue : celui où nous nous trouvons. Notre jugement n'est bien souvent que trop concret, tandis que d'autres fois il généralise trop. C'est que nous ne voyons que le moellon, la brique que nous occupons sur terre, et, d'après ce petit coin, nous jugeons de tout le reste.

Cela est injuste et irrationnel.

Quant à moi, j'admire autant et plus la simplicité et la commodité de l'humble yourte de l'Esquimau que les superbes constructions des capitales de l'Europe, lesquelles ici seraient d'immenses glacières sans aucune raison d'être.

Chacune des faces de l'appartement forme une alcôve que l'on munit d'un divan ou estrade, — usage chinois, — qui reçoit deux couples ou une famille.

Celle des faces, qui contient l'orifice du *kranilat,* fait seule exception. Elle est disposée en plan incliné dans lequel s'ouvre la trappe recouverte d'un morceau de parchemin qui tient lieu de porte à ces demeures.

Le plan à terre de ces ingénieux édifices affecte donc la forme d'une croix grecque, à laquelle l'*allée* sombre servirait de nef; c'est une catacombe en miniature, dont la chambre funéraire recevrait du jour par le haut de la voûte.

A l'extérieur, recouvertes de terre et de neige, elles ressemblent à des monticules naturels.

Ainsi donc, le pauvre Esquimau est meilleur physicien que bien des civilisés. Il sait que l'air chaud est plus subtil et moins dense que l'air froid. C'est pourquoi il élève sa demeure au-dessus du sol et lui donne pour vestibule un couloir qui lui est inférieur. De cette manière, sa maison est une sorte d'alambic dans lequel l'air tiède est forcé de demeurer. C'est peu hygiénique, à la vérité ; mais le froid forme à cela une compensation suffisante pour que les poumons n'en souffrent pas trop.

Ces demeures sont dépourvues de foyer. On n'y voit que des lampes de pierre ollaire ou de kersanton, dont les femmes mariées ont seules l'entretien. Selon l'usage antique, chaque femme a sa lampe. Leur place est au pied de chacun des quatre poteaux qui soutiennent l'édifice. Elles y sont élevées d'un pied sur des pieux enfoncés en terre.

Un plancher de rondins plus ou moins bien allignés tient lieu de parquet à la maison, et chaque lampe est surmontée d'un gril de bois ou *panertsivik,* sur lequel on dispose les ustensiles de cuisine, les viandes que l'on

veut faire dégeler, ou les vêtements qui ont besoin d'être chauffés ou séchés.

La température étant maintenant très-claire, le soleil rutilant, et les jours allongeant de plus en plus, les lampes ne servent guère que la nuit. Encore quelques jours, et l'Esquimau les éteindra avec bonheur pour les serrer dans son trésor. Désormais il pourra allumer du feu dehors et s'y chauffer à son aise comme tout le monde.

Mais c'est pendant les longues et noires nuits d'un hiver sans soleil; c'est lorsque le jour se réduit pour lui à deux heures d'un crépuscule sombre et brumeux; lorsque l'horrible contrée qu'il habite est ensevelie dans les brouillards que cause la puissante évaporation des glaces et des neiges sous la pression du froid, autant que le refroidissement graduel des eaux de la mer et des fleuves, que ces luminaires de granit sont d'une nécessité absolue et d'un prix inestimable.

Combien seraient heureux ces pauvres hères si nous parvenions un jour à illuminer leurs nuits par des appareils à pétrole, ou seulement par des lampes modérateur! Cependant ils y perdraient peut-être au change, du moins les dames. Elles ne pourraient plus se payer la fantaisie de lécher leur tisonnier et d'avaler les émouchures de leur lampe; consolation et luxe dont j'apprécie hautement la valeur.

En comparaison de tout ce que j'avais déjà vu et expérimenté en fait de demeures sauvages : loges pointues ou tentes coniques, yourtes arrondies, cahutes en torchis ou maisons *proprement dites* en simples branchages, campements en plein air ou feux à double ménage, ces maisons esquimaudes me parurent posséder tout le confort et l'aisance que l'on peut se procurer sous 69° de latitude nord.

La température s'y maintient entre + 5° et + 18° centigrades, ce qui est grandement suffisant pour ne pas souf-

frir du froid. Ni l'eau ni l'huile n'y gèlent. Et, certes, on ne peut en dire autant des demeures des Canadiens civilisés, qui, aussitôt le poêle éteint, deviennent de véritables glacières. Aussi l'Esquimau, qui demeure nu dans son *iglou*, souffre-t-il du froid chez l'Européen, et gèle-t-il chez le Peau-Rouge.

De plus, ces maisons respirent une certaine aisance, telle qu'il convient à des gens sédentaires; ce que ne peuvent se permettre des nomades. Ainsi, elles sont munies d'un magasin à provisions ; le *kranitat* y tient lieu de chenil; et l'on trouve à l'intérieur une foule de petits meubles et d'objets que l'on ne voit jamais dans la tente des Peaux-Rouges : jarres et outres pour l'eau et pour l'huile, provision de lichen sec et blanc, lits à demeure servant aussi de siéges et de tables, étagères garnies de bibelots curieux, tels qu'ivoires sculptés, coffrets en os gravés et burinés avec soin, sachets en peau de poisson ou d'animaux à fourrure, colliers de griffes d'ours ou de serres d'aigle, hameçons en stéatite rouge, blanche ou verte, d'autres en ivoire qui affectent la forme de petits poissons ayant des yeux en verroteries bleues ou rouges et des nageoires en relief.

Suspendus aux murs par des chevilles, s'étalent avec complaisance des arcs et des carquois tartares, avec les pointes des flèches en l'air, et non pas les barbes, ainsi que le représentent les peintres; des vêtements de luxe à demi achevés, des ornements en verroterie, occupation des dames de céans, des bandeaux, des pipes de métal incrustées, des pendeloques d'ivoire, des peaux empaillées d'aigle ou d'autres oiseaux, enfin un vrai muséum de curiosités ethnologiques du plus haut intérêt, capable de donner la fièvre à un collectionneur.

CHAPITRE V

MES AIMABLES HÔTES.

Analogies entre *Innoït* et Chinois. — Les deux Petites-Aiguilles. — Nudités révoltantes. — Faux cheveux. — Salut nasal. — Première nuit dans l'*iglou*. — L'estuaire du fleuve Anderson. — Mauvaise plaisanterie du chef.

Il y a certainement du Chinois dans l'Esquimau, et en beaucoup de choses.

Cette espèce de luxe, de recherche de soi-même, ce bien-être qui préside dans sa demeure m'en seraient garants.

On pourrait encore trouver d'autres vestiges de parenté avec les habitants du Céleste Empire dans la forme et l'usage de leurs pipes, dans celle de leurs bottes, qui leur servent de poches, et dont le modèle et l'ornementation semblent avoir été empruntés aux Célestials, dans cette estrade-lit où l'Esquimau passe toutes ses journées et ses nuits, assis, accroupi ou couché, etc. Voilà pour les indices ethnographiques.

Quant aux caractères anthropologiques et psychologiques, voyez ce teint verdâtre, cette face large et ronde, ces petits yeux obliques et bridés ; notez cette exquise politesse, ce génie inventif et imitateur, cette aptitude pour les arts et le commerce ; observez surtout cette insolence, cette absence de crainte, ce défaut de toute pudeur et honnêteté.

L'originalité de l'Esquimau le distingue des Peaux-Rouges en une foule de choses. Couché, il placera ses pieds contre le mur et sa tête vers le milieu de l'apparte-

ment. C'est afin de n'être point surpris pendant son sommeil et de pouvoir faire face à l'ennemi. Sur le divan, il ne s'assiéra jamais au milieu; c'est la place des enfants et des étrangers. Il prendra place aux extrémités. Et s'il reçoit des hôtes, il les fera coucher en sens inverse de sa moitié. C'est moral, mais peu poli.

Cependant notre repas était terminé. Mes hôtes essuyèrent leurs mains, toutes grasses de bouillon et de moelle, sur leur visage, sur leur torse nu et dans leur chevelure; puis ils prirent une poignée de copeaux très-menus, dont les hommes font sans cesse provision en baguenaudant, et ils s'essuyèrent proprement mains, bouche et visage.

Quant aux bains d'urine, que les Esquimaux emploient à l'instar des Hottentots et des Australiens du Sud, ils sont réservés pour certaines cérémonies religieuses ou civiques. L'acide urique est, par le fait, un alcali puissant très-propre à enlever les matières grasses, avec lesquelles il se combine; mais le principal savon que j'ai vu employer par les Esquimaux, c'est le poisson cru.

Cette opération terminée, les deux ménages avalèrent une pipe; puis les deux maris se couchèrent sur le dos et tambourinèrent sur leur ventre tendu, avec une satisfaction évidente.

Les deux Petites-Aiguilles demeurèrent assises, et se prirent à m'étudier avec une attention piquante et une effronterie mérétricieuse. Leur obstination me déconcertait. Je savais que tous les explorateurs arctiques s'accordent à reconnaître chez le beau sexe esquimau une licence effrénée. Elle n'est peut-être pas considérée comme plus vicieuse par ce peuple qu'elle ne l'était dans l'antiquité païenne; toutefois je constatais que, chez les Esquimaux, la naïveté, l'absence de coquetterie et l'approbation ou l'indifférence des maris contribuent immensément à donner à ces dames des allures de courtisanes.

Madame *Aouléréna* N° 1 avait des yeux chassieux sur une figure tartare fort peu avantageuse; mais sa compagne, la Fine-Aiguille N° 2, qui n'accusait pas plus de vingt hivers, était une grosse et belle fille aux traits beaux et presque distingués. Yeux droits, grands et noirs comme ceux d'une odalisque, bien qu'aussi vides d'idées que les leurs, lèvre supérieure fièrement retroussée, et nez au vent. En un mot, ce petit air lutin et vainqueur qui donne tant de charmes à la grisette parisienne. Une bouche petite et régulière, une poitrine majestueuse, un pied et une main de duchesse complétaient cette riante et un peu dédaigneuse beauté.

On me dira peut-être qu'il y avait du sang européen là dedans. Dame! cela se pourrait. Tout ce que ma philosophie aurait pu désirer en cette jeune âme, c'est qu'elle fût un peu moins court-vêtue. Mais ne nous hâtons pas de condamner chez ces gens pauvres et ignorants un procédé qui, aux yeux de notre pruderie, prend peut-être mal à propos les apparences d'un forfait.

La principale excuse des peuples sauvages, et surtout des Esquimaux, en se dépouillant de leurs vêtements, est le manque de linge, la privation de peignes, d'onguent napolitain, d'insecticides Bouvarel et Vicat, enfin de tout ce qui les empêcherait d'être envahis jour et nuit par une vermine qu'engendrent et entretiennent les pelissons dont ils sont revêtus. Que voulez-vous que fassent ces malheureux pour s'empêcher d'être dévorés vivants, dans les étuves qui leur servent de demeures?

Force leur est bien de se dépouiller de leurs fourrures, qu'ils se hâtent même d'exposer au froid du dehors pour les purifier et les maintenir nettes.

Et puis, ces infortunés désirent montrer à leurs hôtes ou à leurs voisins que *leur cœur est blanc,* qu'ils n'ont aucune arme cachée sur eux, qu'ils ne nourrissent contre

eux aucun sentiment de haine, aucun désir de nuisance. Et c'est en se montrant à leurs yeux sans vêtement qu'ils espèrent leur inspirer cette confiance. N'est-ce pas de la charité?

Cela est si vrai que, la première fois que je me déshabillai, à l'européenne cependant, pour me coucher, chez des Esquimaux, ils me surent tellement gré de cet acte de confiance qu'ils m'en remercièrent les larmes aux yeux.

Après cela, s'il est encore des gens assez rigoristes parmi nous pour condamner quand même le costume et les poses académiques de malheureux privés de toutes les jouissances, de tous les plaisirs que possède chez nous l'homme civilisé, je les renverrai à nos monuments publics, où nous soumettons publiquement, à la contemplation de nos femmes et de nos filles, des formes aussi belles mais aussi peu voilées; au Salon, où annuellement nous admirons, nous couronnons et reproduisons ensuite par milliers des indécences autorisées parce qu'elles sont réputées *artistiques;* au théâtre, où la grande fureur (je devrais dire l'horreur) de notre époque, — la femme nue, — que ne connut pas le paganisme, s'étale sous un simple maillot qui la déguise à peine. Et alors, si nous ne nous reconnaissons pas plus coupables que les Esquimaux, il ne nous restera plus qu'à proclamer que le corps humain étant la plus noble et la plus artistique des créations sorties des mains de Dieu, ce qui est vrai d'ailleurs, nous sommes des gens stupides de rougir de ce qui devrait faire notre gloire; que les Esquimaux ont plus de bon goût, de noblesse et de simplicité que les civilisés, et que nous ne sommes, après tout, que des Tartufes, incapables d'avoir le courage de notre opinion ni de la soutenir par nos actes.

Je suis loin de soutenir que les Esquimaux sont meilleurs que nous. Loin de là. J'ajoute seulement que, en considérant leur indécence à un certain point de vue, on peut dire

qu'il n'est rien comme cette nudité pour éteindre la concupiscence et dégoûter l'homme délicat.

La force d'une habitude invétérée, contractée dès le berceau, la dépouille de tout blâme aux yeux des *Innoït* et la rend excusable; d'autant plus que ces sauvages seraient blessés et scandalisés qu'un Européen se permît à leur égard des libertés malséantes ou des regards indiscrets.

Le costume des dames esquimaudes est, à peu de chose près, le même que celui des hommes. Leur sayon en peau de renne, ou *kapitouark,* est échancré sur les côtés, et seulement un peu plus long que celui de leurs maris. Il ressemble, pour la coupe et l'ornementation, au vêtement des diacres appelé dalmatique.

Ceci me porte à dire que l'ethnographie devrait un peu plus se préoccuper des costumes, les rechercher, les collectionner, ou tout au moins les reproduire par le dessin, afin d'établir des comparaisons avec les costumes des anciens peuples. De cette manière, on pourrait tirer bien des conjectures par voie d'analogie.

J'ai déjà dit que les Esquimaux portent des braies gauloises, c'est-à-dire la culotte courte, qui rejoint la botte au-dessous du genou. Leurs femmes portent le pantalon collant, également en peau, et qui se soude avec la chaussure en dessinant les formes.

Mais ce qui n'est ni beau ni élégant dans le costume des matrones tchiglit, c'est ce vaste capuchon en forme de chapeau de garde champêtre, qui est nécessité par le volumineux chignon qui surmonte le chef de ces dames.

Elles se coiffent à la manière des Chinoises, relevant leurs cheveux au sommet de la tête, où elles les lient en botte. Telle est aussi la mode groënlandaise. Mais, ce que les femmes du Groënland ne font point, c'est de fixer à ce chignon toutes les dépouilles capillaires de leurs maris et de leurs amants. Les dames tchiglit font de ces reliques capi-

tales deux grosses pelotes qu'elles attachent de chaque côté de leur botte de cheveux naturels. Cela constitue le plus affreux des chignons. Il ressemble au jouet appelé *diable*.

Deux autres paquets de cheveux, également postiches, pendent sur leur poitrine sous forme d'énormes boudins ou catogans égyptiens, qu'elles entourent de verroteries bleues. Cela leur donne un faux air de sphinx.

Voilà une coutume louable chez ces bons Esquimaux. Voilà ce que devraient imiter les dames civilisées qui portent de faux cheveux. En se parant des dépouilles de leur mari, elles n'auraient pas du moins à rougir de leur manie, ce qui est au mari appartenant aussi à sa femme.

Ce que j'approuve un peu moins chez les Esquimaux, c'est leur méthode de s'embrasser, en appliquant leur nez contre celui de la personne qu'ils veulent honorer de ce témoignage d'amitié ou d'amour. C'est animal.

On a trouvé le même usage au Groënland, dans toute la Polynésie, dans la Malaisie et chez une foule de peuplades américaines. Les Dènè septentrionaux et les Dindjié le connaissent également. Le capitaine anglais J. H. Lewis l'a constaté chez plusieurs peuples de l'Hindoustan qui, « dans les circonstances où nous disons : Embrasse-moi! emploient, dit-il, la phrase bien plus délicieuse, à son avis, de : *sens-moi!* »

Je ne partage point le sentiment de ce marin. Je persiste à croire qu'un baiser vaut mieux qu'une reniflade, surtout lorsqu'il émane des lèvres de corail d'une jolie femme. Je crois que, sur ce point, beaucoup de gens seront de mon avis, surtout s'ils considèrent que les Esquimaux ne se parfument pas précisément au portugal ou à l'opoponax.

Parmi eux, les hommes ont la voix singulièrement grave et forte ; mais les femmes ont le timbre éraillé, éteint, glapissant. Je crains bien qu'il ne faille attribuer cette aphonie au dérèglement de leurs mœurs.

Cependant je concéderais volontiers que l'abus de l'huile peut ramollir et distendre les cordes vocales; de même qu'il expliquerait le tempérament mou, lymphatique et scrofuleux de ces dames, si leurs maris s'en ressentaient aussi.

La chassie à laquelle elles sont sujettes peut aussi être attribuée à la grande consommation que les Esquimaudes font de l'huile ; car telle est la raison que des observateurs judicieux ont donnée de la chassie des Juifs égyptiens : l'abus de l'huile de sésame et d'arachides.

*
* *

Il faisait nuit depuis longtemps, et, bien que je fusse à peine depuis trois ou quatre heures dans l'*iglou,* il me semblait déjà que j'y avais passé une semaine, tant j'avais fait de remarques, tant j'avais observé de choses curieuses.

Le sommeil me gagnant, je fis ma prière du soir et m'enfonçai dans le sac de fourrure qui me sert de lit dans les voyages d'hiver, procédé qui m'a admirablement servi pendant les seize années que j'ai passées sous le cercle polaire.

Mes hôtes, je le voyais, n'attendaient que ce signal pour se livrer au repos. Aussitôt, les deux hommes se mirent sur leur séant, ils se recueillirent, se penchèrent en avant, et entonnèrent une vocalisation faible et lente, une sorte de plainte en sourdine qui ne dura que trois minutes.

Était-ce une hymne adressée à quelque génie protecteur du foyer, ou bien un exorcisme contre mes maléfices probables ou supposés? Je ne sais. Toutefois j'avoue que j'éprouvai une sorte de respect devant cet acte de foi en une puissance supérieure et occulte. L'homme qui croit et qui prie est toujours digne de respect.

Les femmes, elles, ne firent pas de prière ; ceci est l'apanage exclusif des chamans ou sorciers ; la prière et le chant,

chez le sauvage, ayant la réputation de pouvoir *attirer le ciel sur la terre*. N'était-ce pas la persuasion des anciens?

« *Carmina vel cœlo possunt deducere lunam.* »

Peut-être aussi que ce chant n'avait d'autre but que d'obtenir de *Tornrark,* pour eux et leurs moitiés, le don de faire des songes plaisants; car le rêve est le *nec plus ultrà* de la science et du pouvoir des chamans américains. Pourquoi pas? mon Dieu! Le Talmud, qui émane de gens civilisés et savants, ne dit-il pas que le rêve est la soixantième partie de la prophétie? Dame! c'est une satisfaction pour un homme d'être ou de se croire un peu prophète, ne fût-ce qu'un soixantième d'unité.

Cette évocation terminée, mes hôtes s'enfouirent sous les ondes rutilantes de coruscations électriques de leurs robes de fourrures.

Je dormis mal. Le changement, l'incommodité de cette estrade faite pour cinq personnes et où nous nous pressions au nombre de sept, les miasmes de l'*iglou* et une chaleur suffocante me réveillèrent souvent.

A la lueur rouge des lampes qui veillent sans cesse dans ces demeures, j'en voyais tous les habitants occupés à se déchirer l'épiderme à belles mains. Les malheureux étaient dévorés par la vermine.

Illamma surtout, après s'être grattée au point que son cou et ses oreilles en étaient ensanglantés, se mit à pleurer et à se lamenter, en dépit de ses quinze ans. Sa mère l'attira à elle pour lui rendre cet éminent service social dont les guenons ont inculqué, au dire de Darwin, l'exemple à l'espèce humaine. Les exclamations de surprise et de stupéfaction qui sortaient de la bouche de madame *Aoularéna* N° 1 me prouvaient que la moisson était abondante et que cette toilette n'avait pas été faite de longtemps...

Mais *stop,* ma plume! Je m'aperçois que tu pénètres dans

un domaine délicat où des yeux et un cœur français te suivraient difficilement. Tirons, tirons donc un voile là où... il n'y en avait point!

Mes hôtes interrompirent dix fois leur sommeil pour s'asseoir, faire le réveillon, causer, boire et fumer. Ces bonnes gens auraient voulu que je les imitasse. C'était bien là ce que les Dènè disent, dans leurs traditions, des hommes-chiens : « qu'ils ne connaissent pas le sommeil. » Liwingstone en dit autant des nègres des grands lacs africains. La paix et le sommeil ne sont le partage que de l'homme vertueux que n'éveille ni le remords du crime, ni les appétits du vice, ni les terreurs nocturnes.

— *Kratétsey* (chef), *tsitlé* (homme), comme tu dors! Mais éveille-toi donc!

— Et pourquoi faire? demandais-je en bâillant et en me retournant sur l'estrade d'un air maussade.

— Comment! ne veux-tu pas manger? n'as-tu pas soif?...

— Nullement; j'ai sommeil, voilà tout. Laissez-moi dormir.

— *Kratétsey*, disait un autre, passe-moi ma pipe, tu dois être couché dessus. Dis donc, ne veux-tu pas un peu fumer?

— Au nom du ciel, laissez-moi donc dormir! répliquai-je. La nuit est faite pour dormir.

Alors c'étaient des éclats de rire déraisonnables.

— Qu'il est drôle! comme il dort fort! Quel dormeur tu fais, *tsitlé, matchi!* (merci!)

Je vous demande pardon de tous ces détails, chers lecteurs; ils sont d'un prosaïsme si banal, peut-être même si malséant, eu égard à notre politesse, à nos susceptibilités, à nos délicatesses, que j'aurais peut-être mieux fait de les omettre. Mais je suis d'avis que ce sont ces détails de la vie domestique qui font surtout connaître et apprécier un

peuple. A la vérité, les mœurs des Esquimaux sont communistes. Je ne les admire ni ne les approuve; mais elles ont l'avantage d'être naïves et amusantes, et comme telles je les dévoile au public. C'est le seul sel dont elles soient épicées.

Quand je m'éveillai, le lendemain, le soleil entrait à pleins bords par le ciel ouvert de glace. La cabane esquimaude me parut gaie et joyeuse, et mes hôtes, depuis longtemps levés, étaient de nouveau occupés à manger du lard de baleine et à boire de l'huile de phoque.

Combien les Esquimaux font-ils de ces repas dans les vingt-quatre heures? Dieu le sait. Ils sont, en tout, comparables à l'animal qui paît, digère en se reposant, repaît pour redigérer, et se repose pour repaître. Leur estomac paraît ignorer la fatigue et la maladie qu'un tel exercice nous occasionnerait. Il a la chaleur d'un gésier d'oiseau et l'ardeur d'une fournaise qu'attise un courant d'air glacé. Comme l'autruche, je crois qu'ils digéreraient des cailloux.

Il me tardait de respirer l'air pur et frais du dehors. Je sortis de la hutte avec empressement, afin de donner à mes poumons la satisfaction de se dilater à leur aise, pendant que le général Bottom préparait notre déjeuner commun.

La plus grande solitude, le silence le plus morne régnaient dans le hameau tchiglerk. On ne percevait aucun bruit de voix, nul chant, nul cri, nul bruissement d'insecte. Aucun panache de fumée ne couronnait ces dômes de neige épars dans la neige. On aurait pu se croire dans une nécropole indienne, au milieu de *mounds* sépulcraux. Le froid était extrêmement sec et mordant; il ne devait pas y avoir moins de 50 à 52° centigrades; mais l'atmosphère était si limpide, l'azur du ciel si bleu et si pur, les montagnes, dorées par le soleil, si belles et si transparentes; elles dessinaient leur silhouette en dents de scie si délicatement sur la teinte pâle des fonds; la large et dernière expansion du fleuve des Poissons Inconnus respirait un tel calme, une telle paix,

que ce paysage arctique me charma malgré sa désolation et son aridité.

J'en crayonnai promptement un dessin (*Fig.* 5), puis je me hâtai de rentrer dans l'*iglou,* car le froid venait de me saisir les doigts dans sa morsure de fer rouge. Dans le *kranitat,* les chiens vinrent à moi pour recevoir mes caresses. Ils y erraient gentils et résignés, une patte attachée au cou pour les retenir prisonniers, couverts des frimas de la nuit comme tous les objets qui m'entouraient.

Après une journée chaude de printemps, ce boyau, dans lequel ces animaux passent le temps où ils ne travaillent pas, se transforme en un égout où le pied et la main ne rencontrent qu'un brouet noirâtre sentant l'huile, la graisse et l'urine de chien.

Quand je rentrai dans l'*iglou,* on y parlait de moi avec admiration. On continua en ma présence.

— As-tu une femme? me demanda tout à coup *Innonarana.*

Cette question indiscrète me déplut. Je n'y répondis que par l'intermédiaire de Sidajen.

— Dis au chef, lui dis-je, que les *Krablounet* peuvent et savent se passer de femmes quand il le faut. Quant à moi, je n'en ai jamais eu.

Je ne saurais rendre l'expression d'étonnement et d'admiration qui se peignit sur le visage de mes hôtes. Cette faculté de pouvoir s'abstenir de ce qui, pour eux, est une nécessité de la nature, comme le boire, le manger et le dormir, leur parut si incompréhensible qu'ils se regardèrent les uns les autres sans rien dire.

— *Kratsia!* répéta le chef à plusieurs reprises, se parlant tout haut à lui-même, *Kratsia! aouyoarmik nalouïyork! Kouyayouïktouark, arkralé!* Voyez donc! il n'a pas encore eu de femme, il ignore le mal. Quelle merveille!

Il demeura quelques instants pensif et comme perdu dans

ses réflexions, cherchant une solution naturelle à ce phénomène incompréhensible pour son intellect de sauvage.

Qui sait? peut-être me crut-il d'une nature autre que la sienne; peut-être me pensa-t-il androgyne, ou bien cryptogame comme le Castor noir, leur ancêtre.

Tout à coup il parut avoir trouvé la solution qu'il cherchait. L'esprit léger, insouciant et superficiel du sauvage se révéla, *Noulloumallok* fit entendre un grand éclat de rire et s'écria, à ce qu'il me sembla :

— *Pilate!*

Ce fut le signal d'une explosion de rire générale. Hommes et femmes se vautrèrent comme des enfants, riant à cœur joie. Sidajen lui-même, si grave d'ordinaire, ne put s'empêcher de partager l'hilarité générale.

Si j'avais compris le sens de ce mot esquimau, je n'aurais pas manqué d'en relever aussitôt l'impertinence, avec gravité et indignation. Mon ignorance de leur langue sauve garda ma dignité; mais mon calme et mon air sévère ne servirent qu'à déterminer de nouvelles explosions de rire chez ces grands enfants.

Au fond, cela me réjouissait, parce que je voyais que j'en étais aimé, que je leur plaisais, que je n'excitais ni crainte, ni envie, ni méfiance.

— Allons donc, voyons, Alphonse, dis-je au général Bottom, me diras-tu ce que me veut ce loustic en m'appelant *Pilate?*

— Il n'a pas dit Pilate, répondit naïvement le Dindjié, il a dit *Pilakto*. Et il se mit à rire de nouveau.

— Eh bien, soit! Pilakto ou Pilate, qu'importe! Qu'est-ce que cela veut dire, *Pilakto?*

— *Lla!* Je n'en sais rien. C'est un mot de leur langue.

Mais en proférant ce mensonge, mon truchman partit d'un nouvel éclat de rire, auquel les autres firent chorus.

Cela commençait à m'impatienter. Ce que les sauvages

savent le mieux faire, c'est de railler, surtout lorsque leur dignité n'y est point engagée et que leur hilarité s'exerce à l'égard d'un étranger.

— Comment! tu n'en sais rien, maraud! Si, tu le sais. Veux-tu bien me dire ce que cela signifie?

— Je n'en sais rien, je n'en sais rien. Demande-le au chef qui a proféré ce mot. Moi je ne l'ai pas dit; je ne le pense pas.

Voyant que je ne gagnais rien à le presser, je fis ce que je fais toujours en pareille circonstance. Je me renfermai dans ma dignité blessée, je pris un livre, tournai le dos à la compagnie et me mis à lire avec indifférence.

Il n'en fallut pas davantage pour faire rentrer les rieurs dans le silence. Je ne connus le sens du mot *pilakto* que longtemps après. Ces gens simples m'avaient pris... le dirai-je? pour un eunuque!

Pendant que je lisais, les chuchotements admiratifs recommencèrent de plus belle. Je vis bientôt un nez, puis deux, trois, quatre nez s'avancer curieusement et allonger leur ombre sur mon livre, et je les eus tous les cinq sur mes épaules, regardant tour à tour mes lèvres, mes yeux et le papier.

Encore un autre mystère. Que diable peut-il faire à regarder ces caractères noirs?

— *Tchouva-tchouva?* dit bientôt le chef; qu'est-ce que cela?

— *Kraléouyark,* un livre, répondit Sidajen.

— *Ah! Tchouna-tchouna tchénaviak*. Et que fait-il à ce livre?

— Il lui parle.

— Ah! oui. Et que dit-il à ce *maman-ouriaïl?*

— Ah! je l'ignore. Je ne le sais pas plus que vous.

— Quoi! *tsillé,* tu vis avec les Blancs, et tu ne sais pas ce que ces gens-là disent aux livres?

— En vérité, je ne le sais pas.

Un sourire méprisant effleura la lèvre du chef esquimau.

Les voyant redevenus sérieux, je leur parlai des mœurs de mon pays, de la chasteté et de la fidélité des femmes mariées, de la douceur et de la bonté des époux, de la pureté des jeunes filles, de la rareté des infanticides, de l'amour des mères pour leur nombreuse progéniture, des châtiments que reçoivent le vol, l'homicide, l'adultère; enfin de tout ce qu'il y a de respectable et de vertueux dans une société chrétienne et civilisée. Je me gardai bien de parler des vices et des crimes qui s'y commettent.

Alphonse, qui interprétait mes paroles, les confirmait en assurant ces pauvres Esquimaux que ses parents avaient déjà quasiment atteint cette perfection, qui leur paraissait si idéale.

Alors les rôles furent changés. Mes hôtes, de sérieux devinrent tristes. Les deux hommes baissèrent la tête comme s'ils eussent reçu une humiliation publique, et gardèrent un air morne. Les femmes firent une grimace significative et fixèrent leurs maris comme pour les interroger. Mais ceux-ci ne répondirent rien.

C'était le *durus hic sermo* de l'Évangile.

Noulloumallok essaya encore de détourner l'attention des femmes, assombries et craintives, en lançant dans la conversation son *pilakto*. Et un éclat de rire fou fut la conclusion dernière qui répondit à mon discours.

J'avais prêché dans le désert.

CHAPITRE VI

COMMENT JE PRIS MA REVANCHE.

Ces sorciers de Fils du soleil ! — Menu d'un repas esquimau. — Un concert improvisé. — La boîte à Pandore du chef. — Tradition esquimaude. — Manière de calculer. — Soins de ménage. — Le *tiktalerk* ou Poisson inconnu.

Mes Esquimaux conçurent beaucoup plus d'attrait pour ma montre, pour ma boussole et mes allumettes chimiques que pour la morale chrétienne et la fidélité conjugale, que je venais de leur révéler.

Le tic tac de mon chronomètre attira plus leur attention que nos théories transcendantes.

Je leur demandai de fabriquer un nom à cet instrument qui leur plaisait tant, et qu'ils considéraient comme une grande médecine, créée par Dieu aussi bien que nous-mêmes.

Le chef me répondit :

— *Kraviartoan*, un petit objet qui tourne, un petit tourniquet.

— Non, lui dis-je. Ce mot n'est pas exact. Une montre n'est pas un tourniquet. C'est un objet dont le mécanisme est semblable à la fois au cœur de l'homme, avec lequel vous voyez qu'il bat à l'unisson, et au soleil, qui est le cœur et le régulateur de la nature.

Faites-moi un mot qui exprime ces deux choses.

— *Tchikreynéralouk,* dit une femme, un petit soleil.

— Ce n'est pas encore ça. Une montre n'éclaire pas; elle règle.

— Alors, *Innouaralouk*, un petit homme, reprit *Innonarana*.

— Cela ne me satisfait pas davantage.

J'aurais voulu un mot qui exprimât le régulateur du temps. Mais j'eus beau m'évertuer à leur faire comprendre cette définition; elle était trop abstraite pour eux. Le chef s'obstina avec une sorte de mauvaise humeur. D'après lui, c'était à prendre ou à laisser. Il fallait choisir entre le petit tourniquet, le petit soleil ou le petit homme. Il n'y avait pas à tortiller, je devais opter entre les trois.

Après leur avoir laissé toucher, manipuler et écouter ma montre, j'exhibai à leurs regards stupéfaits ma boussole, leur disant que cela du moins était un véritable petit tourniquet.

Mes hôtes n'en crurent pas un mot. Ils pensèrent que la petite aiguille tremblotante obéissait au gré de ma volonté, et que je mentais, de crainte d'être pris pour un sorcier, ce qui, chez les peuples sauvages comme partout ailleurs, est une fort mauvaise note.

Or, pour ces gens simples, un érudit n'est autre chose qu'un magicien, un sorcier. Beaucoup de nos paysans n'en sont-ils pas eux-mêmes encore là?

Voilà ce que l'on gagne souvent à dire la vérité, et toute la vérité, et rien que la vérité, à qui n'est point capable de la recevoir ou préparé à la porter. Les hommes d'un esprit faible préfèrent souvent être dupés et se tromper eux-mêmes que de voir la lumière et d'être obligés de se conduire d'après elle.

N'importe! Je ne regrette pas ce que j'ai dit à ce peuple; parce que, lorsque la connaissance lui viendra, il ne maudira pas ma mémoire, en me reprochant d'avoir abusé de sa crédulité et de son ignorance pour me grandir à ses yeux.

Je ne convainquis pas davantage les Esquimaux avec mes allumettes; mais, à leur encontre, du moins, je pus leur rendre les risées qu'ils avaient faites de moi avec leur *Pilate*. Ces gens simples ne m'eurent pas plutôt vu allumer un de ces petits bâtons en le frottant contre mon vêtement, qu'ils s'empressèrent de l'éteindre afin de se procurer le plaisir de le rallumer eux-mêmes en renouvelant l'opération.

Naturellement, ils ne purent y parvenir; ils s'escrimèrent en vaines tentatives, et je passai décidément pour un *Anrégok* des plus puissants.

Ainsi se passa notre matinée. Sur ces entrefaites, *Illamma* servit le dîner. En voici le menu sans carte :

Premier service : viande de renne crue, tant soit peu dégelée sur la lampe qui l'a aromatisée de sa fumée huileuse; lard de baleine rosat, entregelé.

Deuxième service : aileron de marsouin, et huile de phoque proprement filtrée.

Dessert : moelles de renne crues. Boisson : de l'eau; pour moi, du thé. Glaces à discrétion.

Est-il besoin d'ajouter que je m'abstins de toucher à ces mets absurdes et écœurants? Je fis pourtant une exception pour la moelle de renne, dont j'avais appris à apprécier le goût délicat et exquis.

Le repas fini, les deux Esquimaux sortirent pour aller visiter leurs trappes à renards et à martres zibelines, me laissant seul avec les trois femmes. Certes, il fallait que ces deux hommes mariés, si jaloux la veille, eussent bien vite conçu de moi une haute idée pour me confier ainsi la garde de leur ménage. Que de progrès j'avais fait en un seul jour dans leur esprit et leur confiance!

Sidajen me demanda la permission d'aller visiter les autres huttes, ce que je lui accordai.

Les femmes de mes hôtes avaient de petites croix bleues tatouées aux commissures des joues, et une série de petits

traits parallèles de la bouche au bout du menton. Les mêmes ornements se font remarquer sur les portraits des almées égyptiennes exposées au Jardin des Plantes, à Paris.

Je remarquai sur le corps de ces créatures de nombreuses cicatrices, soit que ce fussent d'anciennes caresses du couteau marital, ou des marques d'éruptions tuméreuses et scrofuleuses.

Dans le but de me récréer, ces dames entonnèrent un chant esquimau qu'elles accompagnèrent de gestes et d'une pantomime expressive. Comme je n'y distinguais que des *éh! yan yan, éh !* répétés à satiété, ce n'était pas bien difficile à retenir. Je m'empressai de faire chorus avec elles, en entonnant la tierce en dessous pour faire l'accord en faux-bourdon.

Elles en furent dans l'admiration.

Afin de ne pas demeurer en arrière de bons procédés, je notai vivement au crayon deux ou trois des airs qu'elles répétaient, je traduisis, à l'aide d'un vocabulaire que je composais depuis que j'étais avec les Esquimaux, un hymne français et l'appliquai à l'air si doux et si naïf de la chanson de Lautrec, dans le *Dernier des Abencérages :*

Combien j'ai douce souvenance...

puis je le leur chantai.

Les pauvres femmes battirent des mains en signe de joie, et, si je les eusse laissées faire, elles m'auraient embrassé volontiers.

Quand leurs maris rentrèrent de leur chasse, il y avait grand concert dans l'iglou, et l'enthousiasme des *dilettanti* éminins était à son apogée. Il se communiqua aux deux hommes, qui firent aussitôt chorus et répétèrent mon hymne jusqu'à ce qu'ils l'eussent appris.

« Comment a-t-il pu faire cela en si peu de temps? » se disaient-ils. C'était là pour eux un problème.

Et pourtant j'ose assurer, sans me flatter, que les paroles de mon chant étaient d'un ordre un peu plus relevé que le thème matériel de ce pasteur anglican qui, plus tard, dans une occasion semblable et probablement pour marcher en tout sur mes brisées, composa sur le bonheur des élus la strophe si cocasse que voici :

Kreylark iglou
Kouyok tekouïtor,
Touktouk anhéyok
Krayanapa!

Ce qui signifie, en traduisant librement :

« La demeure céleste n'est pas mauvaise;
« On y voit beaucoup de viande de renne.
« Grand merci! »

Il avait de l'esprit, ce bon ministre.

Le concert fini, *Noulloumallok* passa mystérieusement sa main sous sa blouse, qu'il n'avait point encore dépouillée, et en tira un magnifique renard noir de 15 francs. Cette exhibition inattendue fut accueillie par des hourras prolongés.

Aussitôt tous, comme d'un commun accord, me regardèrent en s'écriant : « *Matchi! matchi!* Merci! merci! »

Ces bonnes gens étaient persuadés que c'était là un don de ma générosité, de mon pouvoir occulte. Je vous assure, chers lecteurs, qu'il y a dans le calendrier une foule de saints qui n'ont pas fait autant de miracles que ces cœurs simples m'en ont attribués bien innocemment pendant mon séjour chez eux.

Je crus, un moment, que le chef, confondu à la vue d'une telle merveille, allait s'écrier, comme jadis le centurion : « Retirez-vous de moi, Seigneur, car je ne suis pas digne que vous demeuriez dans ma maison. »

Je suis persuadé que ma réputation de thaumaturge a grandi avec le temps, qu'elle a pris des proportions considérables, et que mes amis d'Anderson ne parlent qu'avec

enthousiasme et les larmes aux yeux du grand pouvoir de ce Blanc vêtu de noir et fils du soleil, qui prenait ses repas lorsqu'un petit soleil qu'il tenait en poche le lui conseillait, qui se guidait, en marche, d'après un petit tourniquet, qui n'avait qu'à frotter un morceau de bois sur sa manche pour l'enflammer, et qui leur procurait des renards noirs en regardant dans un livre. Oh! le grand homme, le grand homme!

Ce jour-là, *Innonarana* parut convaincu que, s'il voulait m'inculquer une haute idée de son propre mérite et du génie de sa nation, il ne devait pas se contenter d'engloutir trois kilogrammes de chair crue par jour, de ronfler sur le dos, dans sa robe d'ours blanc, ou d'avaler la fumée de sa pipe lilliputienne. Il commença donc à chanter aussi, passant en revue tout son répertoire d'homme de médecine.

Sa science musicale exhibée, il voulut me montrer ce qu'il pouvait comme dessinateur; il prit donc sur une étagère une boîte circulaire exactement semblable à ces massepains qui contiennent les joujoux du Beaujolais; puis, avec de l'ocre rouge et du charbon détrempés d'huile, il y traça une scène de chasse au renne, et une autre de pêche à la baleine, et me le donna.

Enfin il alla chercher un coffret, œuvre de ses mains, et il en étala avec complaisance le contenu à mes yeux, ayant grand soin de me prévenir que c'étaient des bijoux fort rares que tout le monde n'avait pas. Or ce trésor contenait simplement des coquillages, des pierres polies ramassés sur les grèves, des cailloux de jade et de serpentine, des dards ébauchés et d'autres achevés et vraiment beaux, des queues de faucon disposées en éventail, un petit *krayak* en miniature, des pipes à demi forgées et mille autres bibelots.

De l'ethnographie il passa à la géographie. Il saisit du charbon et, sur le revers d'une peau, il me dessina nettement les contours du rivage de la mer depuis la baie Franklin jusqu'aux bouches du Mackenzie, le canal ou *ika-*

ratsark qui fait communiquer ces bouches avec celles de l'Anderson, le grand lac des Esquimaux et la prétendue île Nicholson.

— N'est-ce pas, me dit le grand-homme, que le pays que nous habitons est une île?

— Les *Irkréléït* en disent autant, lui dis-je. Par le fait, on ne peut y aborder que par mer, de quelque côté qu'on y arrive. Cependant ce n'est pas précisément une île, ou, si tu veux, c'est une île, mais si grande, si grande qu'elle occupe presque toute l'étendue de cet hémisphère, du nord au sud.

Il agita la main d'un air capable et entendu :

— N'importe, n'importe! Tu avoues que notre terre est entourée d'eau salée; c'est donc bien une île. C'est bien là ce que disent nos histoires.

— Et que disent-elles, vos histoires?

— Elles rapportent que le Castor noir créa deux hommes, bien loin dans l'Ouest, sur une autre île de la mer, et que de cette île ils abordèrent dans celle-ci pour y chasser les perdrix blanches. Ces tétras, les deux frères les tuèrent de concert, puis ils s'en disputèrent la possession, et finalement ils se battirent pour les avoir. Ils se les arrachèrent des mains...

— Ce n'était pas la peine de se battre pour si peu.

— Quand l'homme a faim, continua le chef, il ne raisonne pas. Ce fut la famine qui porta les deux frères à se battre pour cette maigre pitance.

— Le pays où ils abordèrent n'est donc pas riche?

— Oh! que si, chef, *Natérovik* est un bien beau pays situé dans l'Ouest; il y fait plus chaud qu'ici, et le soleil y *montre toujours le nez, en hiver*. Mais il paraît que la famine régnait sur cette plage, à cette époque. Maintenant les choses sont bien changées; les *Natervalinet* sont bien plus riches et plus heureux que nous.

— Et quel fut le résultat de cette rixe? continuai-je à demander.

— Ce fut qu'ils en vinrent à une séparation. L'un des deux frères demeura sur notre île et devint notre ancêtre. L'autre s'en retourna sur l'île occidentale; celui-là fut le père des *Innoït tchoublouraotit* ou Souffleurs, lesquels ne portent pas de *toutaït* ou boutons d'ivoire dans les joues.

Nous pensons que tous les *Krablounet* sont issus de cette seconde souche, conclut *Innonarana* avec un sourire courtois.

— Et tu oublies les *Irkrélëit* (Peaux-Rouges). D'où sortent-ils ceux-là?

— Oh! ceux-là ne sont pas des hommes braves, ingénieux ni illustres. Ils sont sortis, dit-on, des lentes de nos poux, comme l'indique leur nom. Mais, acheva-t-il en riant, sans doute pour ménager l'amour-propre de Sidajen, je n'en suis pas bien sûr.

Les *Tchiglit* ont une singulière manière de compter. Je vis et entendis le chef énumérer les martres et les renards qu'il avait pris depuis l'automne. Il comptait couramment jusqu'à six, *arbnati;* après quoi il reprenait : six-un, six-deux, six-trois, etc; *arbnati-aypa, arbnati-illaa, arbnati-tchitamat,* etc., jusqu'au chiffre dix, *krolit,* c'est-à-dire un tout complet.

Ce sont les premiers Américains que je vois compter de la sorte.

Pour exprimer les dizaines, ils ajoutent les pieds aux mains. Ainsi vingt se rend par : *un homme entier;* trente, par : *un homme et deux mains;* quarante, par : *deux hommes, innoun mallerok*.

Dans ces calculs, les Esquimaux, grands gesticulateurs, joignent la pantomime à la parole, rapprochant leurs pieds de leurs mains étendues devant eux. Tout ceci est rationnel.

Mais je ne puis comprendre pour quelle raison ils

expriment le nombre cent par *itchangnerk,* qui signifie *croisé* ou *croix,* à moins qu'ils ne fassent une croix au charbon sur une latte ou un poteau chaque fois qu'ils ont ce chiffre à écrire.

Les *Tchiglit* comptent les jours par *nuits,* les mois par *lunes,* les années par *hivers.* Ils reconnaissent beaucoup plus de saisons que nous, d'après les différents états de la terre et les divers degrés de force et de gradation du soleil; mais ils ignorent les heures, la semaine et toutes les divisions du temps autres que celles que leur fournissent les phases de l'astre des nuits.

Je fus vivement satisfait de l'exhibition que *Noulloumallok* venait me faire de son savoir. Elle le grandit dans mon estime et je lui en témoignai ma gratitude.

Le compagnon du chef, le galeux *Iyoumatounak,* était allé sur le bord de la mer, au-devant d'une bande d'Esquimaux qui, paraît-il, se rendait au fort Anderson. Il ne put donc à son tour me manifester son savoir-faire ; mais sa jeune femme, la belle *Aoularéna* N° 2, voulut le suppléer en m'initiant aux soins et aux apprêts d'un ménage esquimau.

Elle commença par nettoyer sa lampe de pierre, ou *krolerk,* des vieilles mèches carbonisées qu'elle contenait, afin de les remplacer par de nouvelles et de mettre ainsi sa lampe en état de lui faire honneur, en présence des hôtes nombreux que l'on allait recevoir par le retour de son mari.

Son premier soin fut d'arroser de l'huile de sa lampe un morceau de poisson entre-gelé mais cru, qu'elle m'offrit ensuite avec toute la grâce dont elle était susceptible. Je déclinai l'acceptation de sa tartine avec courtoisie, et la Petite-Aiguille ingurgita le friand morceau d'une seule bouchée.

Alors, prenant sa lampe à deux mains, elle la nettoya

avec sa langue aussi parfaitement qu'une petite chatte gourmande aurait pu le faire d'une jatte de lait.

Finalement, avec ce que ses mains, son nez et son front avaient attrapé de cette huile fétide et du marc de la lampe, *Aoularéna* oignit sa chevelure, son visage et le haut de son corps avec une satisfaction et une coquetterie dignes d'une petite-maîtresse.

Sa toilette achevée, elle alla chercher un gros *Inconnu* pesant près de 10 kilogrammes (il en est qui atteignent jusqu'à 15 kilogrammes), le fit à moitié dégeler sur sa lampe ainsi appropriée, et nous le servit tout cru pour notre dîner.

Les Esquimaux ne sont pas les seuls à manger le poisson cru ; on sait que les Japonais ne le mangent pas autrement. D'après Hérodote, les riverains de l'Indus en agissaient aussi de la sorte, et les Dindjié du fleuve Youkon mangent cru un certain poisson rouge et huileux qu'ils nomment *dhikki*. C'est ce même poisson que les riverains du Pacifique allument comme des torches, tant il est huileux.

Le *Tiktalerk* est un poisson inconnu dans nos muséums, et que Franklin ou Richardson a baptisé du nom de *Salmo Mackenzii*. C'est, en effet, un salmonide comme le *Coregonus* et autres poissons de la zone glaciale arctique ; mais il est loin de ressembler au saumon. Il n'en a ni la figure, ni la chair rouge, ni la saveur. C'est un grand poisson à chair blanche et huileuse, au goût fort et vulgaire, sauf lorsqu'on le pêche dans de l'eau de roche. Il justifie pleinement le nom d'*inconnu* que lui donnèrent les premiers voyageurs français du Canada. Les Dindjié l'appellent *Schiow,* qui est un mot racine, mais qui n'a pas le sens du nom français ; et c'est d'après lui qu'ils ont dénommé le fleuve Anderson *Schiow-Tchro nillen,* rivière des Gros-Inconnus.

Les *Dènè* Peaux-de-lièvre l'appellent *Si,* et les Tchippewayans *Béroullé,* c'est-à-dire *Édenté.*

Mes hôtes avaient en magasin une bonne provision de ce poisson. Il est, chez eux, très-savoureux. Au grand lac des Esclaves, jusqu'où il remonte depuis la mer Glaciale, il est détestable et bon seulement à faire de l'huile lampante ou à donner aux chiens.

D'ordinaire, les magasins à provisions des Esquimaux sont des réduits de glace recouverts de grandes dalles de même matière. Ici, ils sont remplacés par un échafaud ou tréteau qui, outre le poisson ou la viande gelés et abrités sous un prélart huilé, supporte également les vêtements de rechange ou d'apparat, les fourrures des animaux capturés, les *kayaït* ou pirogues de peau en vaçance, et l'*oumiak* ou bédare de famille, dépouillé de son revêtement de peau de marsouin, les grands tambours de médecine et les talismans domestiques.

Enfin, au faîte de l'habitation elle-même, la peau lustrée et chatoyante du renard noir, capturé le matin même, se balance au gré de la brise de mer, suspendue à une gaule comme un drapeau. Elle y restera jusqu'à ce que le froid l'ait fait sécher; car la gelée a la propriété d'essorer le linge et de dessécher les peaux tout aussi bien que le vent et le soleil, et avec moins d'inconvénients que la chaleur solaire, laquelle recoquille souvent les pelleteries. Plus le froid est rigoureux, plus l'évaporation est prompte et puissante.

Pendant notre repas, *Iyoumatounak* revint du village où il était allé prendre des renseignements; puis, son repas terminé, il repartit avec sa jeune et jolie moitié pour la baie Liverpool, qui n'est éloignée que de quatre heures de marche de notre *iglou*. Ils allaient y préparer une autre maison où le chef et son compagnon se proposaient d'aller habiter bientôt, afin d'y vivre à proximité de la fameuse baleine jetée à la côte.

CHAPITRE VII

NOS VISITEURS.

Femmes *innoït*. — Costumes d'enfants. — *Neypatouna*. — Comment le commander Pullen faisait sortir des phoques de la lune. — Ma puissance évocatrice est reconnue. — Irascibilité des Esquimaux.

Enfin, ces visiteurs de la mer si longtemps et si ardemment attendus par mes hôtes solitaires arrivèrent; mais, comme notre maison était fort petite, tous ces Esquimaux ne nous visitèrent pas à la fois. Ils se répartirent dans les différentes *iglou* du village, et ne nous vinrent voir que par petits groupes.

Il nous arriva d'abord quelques femmes, parmi lesquelles se trouvait une vieille extrêmement ridée, noire, décrépite, au visage parcheminé d'une momie, à la chevelure blanc jaunâtre. Cette créature était la hideur même avec ses yeux sauvages bordés de rouge, son rictus sardonique aux dents limées d'où sortait une voix qui n'avait plus rien d'humain, un souffle rauque, étranglé et toutefois énergique.

La pauvre vieille, elle avait dû bien souffrir dans sa longue carrière, pour être si horriblement défigurée : la mort personnifiée!

Elle m'adressa une longue harangue à laquelle je ne compris rien. Je ne pus même dire si c'étaient des paroles affectueuses ou des impertinences qu'elle me débita, car



III

NOULLOUMALLOK-INNONARANA,

GRAND CHEF DES ESQUIMAUX KRAGMALIVEIT DE LA BAIE DE LIVERPOOL.

D'après un croquis de M. PETITOT

Sidajen n'était pas là pour me servir de trucheman; mais ses gestes, son timbre de voix, son air de hyène courroucée respiraient une telle sauvagerie que je fus bien en peine d'interpréter le discours de cette sibylle d'Endor.

Par charité, je lui donnai un bout de tabac en carotte, persuadé que cela la satisferait plus qu'une réplique, à laquelle, d'ailleurs, elle ne devait guère s'attendre de ma part.

Une femme toute jeune portait un petit enfant dans l'intérieur de sa dalmatique serrée autour des reins par une lanière. Le marmot était tout nu dans ce nid doux et chaud. Pour l'allaiter, la mère n'avait qu'à se pencher de manière que la tête du petit enfant atteignît le sein.

Cette vue m'inspira un grand respect pour ces jeunes mères esquimaudes que leur amour porte à endurer patiemment et pendant de longs mois les incongruités de leur progéniture. En vérité, nous sommes inférieurs aux sauvages au point de vue de la maternité. Qui sait si ces ignorants, ces païens, ne seront pas un jour les juges et les accusateurs d'une foule de chrétiens prétendus civilisés!

Un petit enfant de cinq à six ans suivait cette douce petite mère, la tenant par les pans de sa dalmatique comme le font les enfants du peuple quand ils s'accrochent aux jupes de leur mère.

On sentait l'amour maternel dans l'accoutrement de ce gros bébé, qui semblait déjà avoir perdu la candeur et l'innocence de son âge. Il était vêtu, — ici nous dirions travesti, — en faon de renne, un mignon petit faon avec ses oreilles dressées de chaque côté du front et ses petites cornes naissantes. Les yeux de l'animal avaient été remplacés par des morceaux de drap rouge bordés de verroteries blanches, et son museau surmontait le front du bambin en y déposant trois perles bleues semblables à des larmes suspendues aux naseaux de l'animal.

Le restant du costume, de la tête aux pieds, était taillé dans la peau de l'animal.

Ce vêtement était si gracieux que je priai aussitôt la mère de me laisser prendre un croquis de l'enfant. Mais, dès qu'elle me vit exhiber papier, crayon et canif, bien vite elle attira à elle le marmot en le pressant contre ses jambes bottées, comme pour le soustraire à mes artifices.

L'enfant d'une autre femme, vêtu de peau de lynx blanchâtre aux longs poils soyeux, faisait l'effet d'un gros chat angora ébouriffé et en colère. La tête de l'animal manquait. A la place, on avait substitué un capuchon garni de ces poils de carcajou longs, fauves et rayonnants, qui entourent la tête des Esquimaux d'une sorte d'auréole diabolique.

Cet enfant, d'ailleurs, était un vrai lutin. On l'aurait cru possédé.

Comme je m'extasiais devant ces gracieux costumes, souriant bénignement aux mères de ces petits bambins, le général Bottom entra, suivi d'un jeune homme de vingt-cinq ans environ, nommé *Neypatouna*, et la scène changea.

L'Esquimau s'accroupit devant moi, rabattit son capuchon et se mit à me considérer de cet air béat et toujours souriant qui les fait prendre, de prime abord, pour des benêts et des idiots.

Ce jeune homme était très-beau garçon, mais ses yeux étaient méchants, obliques et injectés de sang. Son teint était celui d'un homard qui sort du pot. Après m'avoir examiné à son aise, il me dit brusquement :

— Que viens-tu faire parmi nous, *tsitlé?*

— On ne m'appelle pas *tsitlé* (homme) ; on m'appelle *katoun* ou *kratétsey* (chef).

— Eh bien ! que viens-tu faire chez nous, chef?

— Voir les Esquimaux, parce que je les aime...

— Oh ! c'est bien pensé, répondit-il.

Et toutefois ses traits montraient, par la méfiance qu'ils respiraient, que mon interlocuteur ne croyait pas un mot de ce que je lui disais.

— Cependant... cependant, que viens-tu faire ici? reprit-il avec insistance. Car enfin, tu y viens pour quelque chose. Serait-ce pour voir la mer glacée?

— Précisément, lui répondis-je, enchanté qu'il vînt au-devant de mes réponses. Et si tu veux bien m'y conduire, je t'y suivrai avec plaisir ; je te donnerai...

— Mais nous sommes à la mer ici, chef; la mer est là, tout près d'ici ! fit-il en me désignant l'extrémité de l'expansion du fleuve qui s'étendait devant le hameau. D'ailleurs je ne vais pas à la mer maintenant; j'en viens et je me rends chez Mitsi Paloum, où l'on dit que Mitsi Goddem (M. Gaudet) est arrivé.

— C'est vrai, nous y sommes arrivés ensemble, voilà plus de quinze jours. Tu l'aimes donc bien, Mitsi Goddem?

— Ah! oui, c'est un *Kroléarkoutchi* (un Français) que j'ai vu bien souvent, étant enfant, au fort des *Irkréléït* (le fort Mac Pherson).

— Eh bien ! si tu tiens à le voir, tu peux faire diligence; car il est probable qu'il se dispose à repartir, s'il n'est déjà en route.

Sidajen m'apprit alors que les Tchiglit entretenaient une vieille rancune contre M. Gaudet pour une fille de leur nation qui leur avait été enlevée et qui est devenue la femme d'un chef de poste orcadien.

Neypatouna nous fixait avec méfiance de ses yeux ronds et sanglants, qui allaient de l'un à l'autre comme pour saisir nos paroles à la volée.

— Eh bien, *tsitlé*, que dit le chef blanc? continua-t-il en s'adressant à mon interprète dindjié.

— Il dit comme ça..... qu'il veut aller à la mer de glace, pour voir la baleine échouée.

— Ah! c'est bien. Et puis qu'est-ce qu'il a encore dit?... Il parlé longtemps, longtemps...

— Il a dit..... qu'il veut vous voir pêcher des phoques et goûter de leur chair.

— Ah! c'est bien, cela. C'est toujours ce que nous disait le *captain Pullen,* lorsqu'il vint nous voir à la mer, pendant l'été, il y a longtemps. J'étais alors un enfant, mais il m'en souvient bien.

Lorsqu'on lui disait : « *Krablouna,* que venez-vous faire ici? » il répondait sans cesse : « Voir la mer glacée et puis manger du phoque. » Et cela nous faisait plaisir.

Et quand il prenait son grand tuyau de cuivre jaune dans lequel il regardait le soleil et la lune, et que nous lui demandions : « *Krablouna,* que vois-tu là-haut, dans la lune, ou dans le soleil? » il répondait toujours : « Ah! j'y vois des phoques; j'y vois que vous ferez sous peu une grande tuerie de phoques, et que vous aurez beaucoup, beaucoup de viande pour l'hiver. » Et cela nous faisait plaisir.

Ah! il était bon, bien bon, ce captain Pullen, qui nous faisait venir des phoques de la lune et du soleil!

Captain Pullen!..... murmura-t-il d'un ton dévot et abstrait, comme un *lazzarone* qui invoquerait quelque *santi belli.*

Je me mis à rire du fond du cœur; mais *Neypatouna* me lança un regard oblique et méfiant.

— Le grand-homme Pétchitork voit-il aussi des phoques dans la lune? demanda-t-il avec timidité à Sidajen. A-t-il un grand tuyau de métal pour regarder les phoques?

Le pauvre Dindjié avait une grande envie de rire, mais il redoutait *Neypatouna,* qui était un mauvais coucheur, un garçon très-colère; il fit donc tous ses efforts pour garder le sérieux, et répondit en hésitant :

— Je ne sais... Peut-être?... Oh! oui..... sans aucun

doute... il est capable de faire venir des phoques, mais... pas de la lune.

— Ah! fit l'Esquimau. Et d'où, alors?

— De la mer, donc, et sans le secours d'aucun tube de métal. Il parle dans un livre, et les phoques accourent.

La foi du Dindjié venait subitement de découvrir cet expédient. Et assurément il croyait ce qu'il disait.

— Ah! fit de nouveau l'Esquimau, et sa mâchoire inférieure, retombant de tout son poids, il demeura bouche bée, comme un homme perdu dans un océan de réflexions trop profondes pour son intelligence bornée.

Par le fait, il y avait de quoi embrouiller une tête de sauvage. Cet ignare jeune Esquimau n'avait encore vu que deux Blancs à la mer Glaciale, le captain Pullen et Mitsi Pétchitork, et tous les deux faisaient venir des phoques, l'un de la lune en reluquant dans un grand tuyau, l'autre de la mer, en parlant dans un livre. Évidemment ces merveilles de premier ordre étaient de trop difficile compréhension pour être à la portée de ses lumières.

Ébloui et convaincu de ma supériorité, *Neypatouna* ne poussa pas plus loin ses investigations. Il tira de son carquois deux de ses plus vieilles flèches et, les offrant à Alphonse :

— *Tsitlé,* fit-il, *kè, kè, niouvertork!* Homme, dis donc, vite, achète cela.

— As-tu encore un peu de tabac à me donner? me demanda l'Indien. Si je refuse à ce gars-là, il va me sauter dessus. Je le connais de longue date; tout souriant qu'il est, il est très-méchant.

— Mon bon ami, je t'ai donné tout ce que j'avais. Je ne possède plus rien absolument. D'ailleurs, quoi que tu en dises, ce jeune homme à l'air bonasse.

— *Aypa tchouïtork!* Je n'ai plus rien, lui dit le général Bottom d'un air timide.

— *Kè, kè, kèata, niouvertork!* Vite, vite, te dis-je, achète ceci! continua l'Esquimau, patiemment d'abord, puis en pressant de plus en plus.

— Je n'ai plus rien, absolument plus rien! répliqua Sidajen.

Je vis que le pauvre diable se troublait et tremblait, car il n'y avait là aucun de nos protecteurs naturels, les maîtres du logis; pas même leurs femmes. On aurait pu croire qu'ils avaient déguerpi à dessein, pour nous livrer sans défense aux injures ou aux assauts de ceux qui ne nous connaissaient pas.

A ce nouveau refus, motivé cependant avec politesse et d'un ton, ma foi, bien trop humble pour le sire, le visage de *Neypatouna,* tout à l'heure si gracieux et enjoué, devint pourpre de colère. Ses lèvres pâlies s'amincirent; elles se collèrent à ses dents et tremblèrent d'un mouvement fébrile de rage contenue.

Je vis de la fureur dans ses yeux injectés de sang. Il demeura immobile, sans voix, en proie à un fol accès de colère concentrée.

On n'aurait pu trouver mieux dans un asile d'insensés, au département des frénétiques.

Je fus obligé de lui faire mes plus gros yeux et de lui indiquer la porte ou plutôt la trappe de l'*iglou* d'un geste impérieux et d'une voix qui ne souffrait pas de réplique.

Il résista un moment, sans parler et toujours tremblant; mais je le fixais sans sourciller, comme si c'eût été une bête féroce. Il soupira profondément, remit ses flèches dans son carquois et, après avoir lancé au Loucheux un regard de haine, il quitta la hutte.

Ma présence seule épargna à Sidajen un coup de couteau.

A l'exception de cet accès de colère inqualifiable, que *Neypatouna* put cependant maîtriser assez pour ne pas faire

d'éclat, je n'eus à me plaindre d'aucun de mes hôtes ni de mes visiteurs.

Une aiguille trouvée à terre par un petit garçon me fut rapportée. En tout autre lieu et dans toutes autres circonstances, le même enfant m'en eût volé mille.

Un bouton qui se détacha par accident de mon gilet me fut rendu. Si notre entrevue avait eu lieu au fort Anderson, ils me les eussent tous coupés jusqu'au dernier, à mon insu.

Un petit coffret qui contenait tout mon avoir ne fut jamais ouvert ni fouillé par qui que ce fût. Dans une autre occasion, me trouvant dans un poste de la Compagnie d'Hudson, des Esquimaux dévissèrent les charnières de ce même coffret pour s'en approprier le contenu.

Ce peuple est donc hospitalier dans toute la force du terme. Il l'est à la manière de l'Arabe nomade et du Bédouin; mais enfin l'hospitalité est pour lui un devoir sacré qu'il ne viole jamais.

Aussitôt que vous aurez franchi la frontière de ses steppes désolés ou le couloir de sa maison de neige, il vous dévalisera et vous tuera même peut-être; mais tant que vous demeurerez chez lui vous serez un être sacré et inviolable.

Ceci est louable. C'est une vertu, et une vertu très-antique, que les civilisés modernes tendent de plus en plus à oublier. C'est le droit d'*asyle* appliqué au foyer domestique, au sanctuaire de la famille, qu'il ennoblit, exalte et consacre, comme le droit d'*asyle* de nos bons aïeux le faisait jadis des autels, et les Hébreux des villes lévitiques.

Généralement, toutes les relations qui ont été publiées par les navigateurs sur les Esquimaux ont fait un grand éloge de ce peuple, au point de vue de la moralité.

A mon avis, cet éloge a été beaucoup trop pompeux pour être sincère, ou bien, peut-être, ceux qui le leur rendaient ne les valaient pas.

Je ne puis encore, par moi-même, porter de témoignage

pour ou contre leurs actes, ne les ayant jamais surpris dans des actions répréhensibles; je dis seulement que l'état de nudité, souvent complète, dans lequel les individus des deux sexes demeurent dès leur extrême jeunesse ne saurait être un indice de chasteté. L'habitude contractée dès l'enfance diminue sans doute pour eux le danger que cet état ferait naître dans une jeunesse élevée dans les lois de la décence et de la moralité chrétiennes; mais il n'en est pas moins vrai qu'ils se permettent sans honte ce que l'on ne voit, chez nous, que dans la classe des créatures qui ne savent plus rougir.

Je les ai excusés plus haut, jusqu'à un certain point, de cette immodestie qu'une habitude invétérée rend, sans aucun doute, beaucoup moins coupable pour eux; mais, en homme moral, je ne saurais en approuver la pratique en elle-même.

Les Esquimaux rougissent quelquefois pourtant; c'est lorsque, ayant commis un larcin, proféré un mensonge ou joué un mauvais tour à quelqu'un, il se sont laissé surprendre par celui dont ils comptaient faire leur dupe.

Ceci prouve que l'étalon de leur moralité n'est pas bien élevé, puisqu'ils ne tiennent pour mal ou injuste que ce qui parvient à la connaissance de leurs semblables, ou plutôt de leurs victimes. Mais je puis assurer que, sous ce rapport, j'ai connu bien des gens civilisés qui n'avaient pas plus d'honnêteté que des Esquimaux, et qui professaient exactement la même théorie.

Un peuple qui n'a pas d'idées plus saines ni plus élevées de l'honneur, de la justice et de la vertu, mérite fort peu de confiance, parce que c'est évidemment un peuple dégradé et corrompu. Mais il reste toujours à décider si les Esquimaux le sont plus que la masse de nos chrétiens dévoyés et retombés dans une infidélité systématique.

Je ne le pense pas.

CHAPITRE VIII

UNE SCÈNE DE JONGLERIE.

Pourquoi je ne vis pas la mer Glaciale. — La jonglerie. — Fuseaux rotatoires renouvelés des Chaldéens. — Congédié.

Le voyage de *Iyoumatounak* ne fut pas de longue durée. En moins de quatre heures de marche à pied, — les Esquimaux sont très-lents, — il avait atteint le bord de la mer. Il en revint le lendemain matin.

Je lui avais proposé de le suivre, et il y avait consenti. Il fallut toutes les épouvantes du général Bottom, qui se croyait déjà mort si je le quittais, pour m'empêcher d'exécuter un dessein que j'avais tant à cœur.

Puis, ne devais-je pas retourner à la mer avec M. Mac Farlane, au mois de mai, pour y passer l'été, ou même avec M. Murdoch Mac Leod, dans un mois?

Il est vrai que, logeant à quatre heures de marche de l'océan Glacial, dont je voyais de la hutte du chef les hautes falaises montagneuses, je pouvais assurer sans mentir que j'étais allé à la mer Glaciale. Et cependant, qui le croira? je ne me rendis pas jusqu'à son rivage, je ne vis pas la mer, malgré l'immense désir que j'en avais, la sécurité de mon serviteur me faisant un devoir de m'en abstenir.

Quand je réfléchis maintenant à mon indifférence d'alors, je ne me comprends pas moi-même. Il faut avoir vécu des années en ces contrées reculées; il faut être accoutumé à la sauvagerie, au désert; il faut avoir compté sur tant et

tant d'autres voyages subséquents, pour comprendre comment l'on n'a pas fait quelques pas de plus, dans une telle occasion, pour se procurer la satisfaction et la gloriole de dire : « Je suis allé telle et telle part, j'ai vu ceci et cela », dans tant de circonstances où ces quelques pas n'auraient coûté qu'un simple dérangement de quelques heures.

Ce n'est là qu'un travers des grands voyageurs. Ils se disent : « Que verrai-je de plus, deux ou trois lieues plus loin, que je ne vois ici? Vaut-il la peine de me déranger pour si peu, alors que je puis me vanter d'avoir vu telle chose, puisque je m'en suis approché de si près, si près, que personne ne me croirait si je disais que ne l'ai pas vue? »

Comprendriez-vous l'original qui traverserait la France pour voir la Méditerranée et qui s'arrêterait à une lieue de Marseille, sans pousser plus loin? Ou, si vous voulez, ce provincial qui, parti de Bordeaux pour voir Paris, s'en retournerait des barrières?

Assurément non; ils seraient absurdes l'un et l'autre. Mais on comprend que des habitants du littoral de la Méditerranée, vivant depuis leur enfance à une lieue ou deux de la mer, ne l'aient jamais vue que de loin, du haut de leurs collines, sans avoir eu même le désir d'aller y tremper leurs pieds. Ne sont-ils pas des habitants du bord de la mer?

On conçoit que des maraîchers de la banlieue de Paris passent leur vie aux abords de la grande ville sans avoir jamais admiré le Louvre ni passé sous l'arc de l'Étoile. Ne sont-ils pas Parisiens?

Eh bien! voilà ce qui m'est arrivé en cette circonstance, comme en une foule d'autres. Je suis allé jusqu'aux rivages de la mer Glaciale, et je ne l'ai point vue; j'ai descendu le fleuve Youkon, dans l'Alaska, jusqu'à la moitié de son cours, et je n'ai pas poussé jusqu'à la mer de Behring. J'aurais pu parcourir en entier et en tous sens un et chacun des

grands lacs du Nord-Ouest, et je ne l'ai pas fait. Pourquoi? Mais, mon Dieu! parce que j'étais devenu un habitant du Nord-Ouest; parce que je comptais y passer toute ma vie; parce que je ne pensais nullement alors à la publicité. Ma curiosité n'eût pas été plus satisfaite pour quelques lieues de glace ou de neige que j'aurais vues de plus. Elles ne m'auraient rien appris de nouveau.

Comprend-on maintenant?

Dans la présente occasion j'avais eu une très-bonne excuse pour modérer ma curiosité. Le pauvre général Bottom, qui sans doute avait été moqué et menacé dans ses promenades à travers le hameau, se considérait absolument comme jugulé du moment que je le quittais, ne fût-ce qu'une demi-journée. Donc, je restai.

Mais pourquoi *Iyoumatounak* fronça-t-il le sourcil en rentrant dans l'*iglou* et en reprenant sa place sur le lit-divan, à côté de sa belle moitié en costume de Léda? Pourquoi chercha-t-il à m'intimider en me disant à brûle-pourpoint que je lui avais donné un onguent scélérat, et qu'il voulait rejeter toutes mes méchantes médecines?

Cet homme était-il piqué dans sa jalousie d'époux par l'affabilité de sa femme à mon égard, ou bien la colère de *Neypatouna* et son extradition forcée de la hutte avaient-elles déteint sur son humeur de propriétaire?

Je ne me suis pas avisé d'en rechercher la cause.

L'Esquimau qui est mécontent baisse la tête le plus bas possible, et, si vous lui adressez la parole, il ne vous répond point, mais il s'adresse à un tiers. C'est ce que fit *Iyoumatounak,* sitôt arrivé chez lui.

— *Tsitlé,* dit-il à Sidajen, le chef blanc m'a fait me frotter la tête avec un méchant onguent; l'*akoutoyark* (galette) qu'il m'a donnée à manger, en voyage et ici, est une méchante médecine. Je n'ai point trouvé de lard de baleine à la mer; ils ont tout mangé. Et ce sont l'onguent et la galette

du chef blanc qui ont été la cause de mon échec. Dis-lui cela, *tsitlé !*

— Demande-lui s'il désire un vomitif ou un purgatif, répondis-je à Sidajen.

— Je vais faire la magie contre le chef blanc, répondit l'Esquimau d'un air farouche. Il apprendra ce qu'il en coûte de donner de méchantes médecines à un guerrier *tchiglerk.*

Tout aussitôt il s'accroupit sur le divan, bien en face de moi, prit un bâton flexible terminé par une pelote de peau à laquelle était fixée une lanière qu'il enroula autour du bâton, puis il commença à chanter, en déroulant et enroulant alternativement sa courroie autour du fuseau qu'il faisait tourner rapidement.

Il débuta d'un ton bas et sourd, puis il s'anima petit à petit, faisant vibrer la baguette, la secouant avec colère, lui imprimant des mouvements rotatoires très-vifs, et entremêlant son chant de paroles bourrues, d'ordres violents, comme s'il s'adressait à un être soumis à ses ordres.

Bientôt *Iyoumatounak,* s'enhardissant de plus en plus, passa du chant aux cris, des cris aux clameurs et des clameurs aux hurlements. C'était toujours des *Yan! yan! èh!* chantés sur le même rhythme, mais accompagnés de trépidations, de contorsions, d'affreuses grimaces et d'espèces de convulsions.

Le malheureux suait à grosses gouttes, il soufflait, roulait les yeux, écumait, rejetait de ses vêtements le peu qu'il avait conservé; il bavait, il se traînait à quatre pattes comme un animal. Enfin, *il faisait son diable,* et, en vérité, il se mit tellement hors de lui que l'on aurait dit que l'homme avait disparu pour faire place à la brute, mais à une brute pensante et parlante. Quoi de plus diabolique?

En s'agitant d'une manière aussi insensée, il avait tant secoué et fait vibrer son fuseau magique qu'il l'avait brisé. Il le remplaça par sa longue dague, et, tout en rugissant

et en écumant comme un possédé, il se rapprocha peu à peu de moi, dans un état de surexcitation impossible à décrire.

Il était effrayant, horrible. Son visage avait perdu la forme humaine, ses yeux semblaient vouloir me poignarder. Il s'était tellement rapproché de moi que sa face était presque collée à la mienne, que je sentais son souffle haleter sur ma figure et ses regards de hyène en colère se plonger dans mes yeux.

Noulloumallok était absent. Je jetai les yeux sur les deux *Aouloréna*. L'enthousiasme du frénétique s'était communiqué à elles et les avait gagnées par sympathie. Elles chantaient et piaulaient avec lui les mêmes *èh! yan! yan! èh!* un ton aigre et perçant qui me faisait tinter les oreilles. Elles avaient, comme le jongleur, saisi leur couteau, dont elles se frappaient en cadence le dessus de la cuisse ou la paume de la main gauche. Leur regard était aussi vicieux que le sien. On aurait dit que tous trois se grisaient de bruit, de cris et de contorsions, comme d'autres se grisent d'alcool et de tabac, pour se donner le courage de faire un mauvais coup.

Assurément il s'était comploté quelque méchant projet contre moi à la mer. J'ai toujours pensé que cet homme y avait reçu l'ordre ou le conseil de chercher à m'intimider pour m'empêcher d'aller plus avant ou pour connaître à fond la trempe de mon cœur. C'était quelque chose de si neuf, de si inouï, pour cette troupe de forbans, que de voir un étranger jeune, faible et sans la moindre défense, s'aventurer tout seul au milieu d'eux, que l'on pouvait bien leur pardonner un peu de superstition à mon égard.

Ils voulaient voir maintenant si leur diable ne serait pas plus fort que moi, s'ils ne parviendraient pas à me faire bondir le cœur de crainte, si mon courage ne faiblirait pas, si je n'allais pas me mettre à trembler devant eux

comme *Neypatouna* avait tremblé et fui devant mes regards et mon geste, le jour d'auparavant.

Dans ce cas, je le compris bien, j'étais perdu, et le Loucheux Sidajen avec moi.

Ce dernier avait un teint verdâtre. Il s'attendait à chaque instant à voir la dague de *Iyoumatounak* se plonger dans mon ventre.

Mais je demeurai calme, froid, impassible, je dirai plus, méprisant, fixant le sorcier d'un air résolu, quoique sans colère ni irritation, mais avec indifférence.

Quand je sentis son haleine sur mon visage, et mes oreilles tinter de ses stupides clameurs ; quand je le vis promener son couteau à un pouce de ma poitrine, je le repoussai doucement mais résolûment en lui touchant la poitrine, et je lui dis :

— *Ké, tayma!* Allons, c'est assez!

Puis je pris mon livre, je tournai le dos à l'Esquimau et me mis tranquillement à lire.

Cette action si simple fit expirer le chant et les cris sur les lèvres d'*Iyoumatounak*. Il cessa aussitôt. Mais tout son corps, pris d'un tremblement si violent que le divan en ressentait les commotions, ne put se calmer aussi vite ; son agitation avait été trop forte. Sans doute il se croyait en proie à son esprit familier.

Il reprit ses vêtements en souriant ; mais je voyais qu'il était à bout de force et de voix. Une sueur abondante ruisselait de tout son corps. En cet état, je crois que j'aurais pu le terrasser sans beaucoup d'efforts, en dépit de sa haute taille et de sa corpulence toute chaldéenne.

— *Ouninnin!* murmura-t-il faiblement. Ce n'était que pour plaisanter!

— Qui en doute? répliquai-je. Et je continuai ma lecture.

Mais alors ce fut une autre histoire. Le pauvre garçon,

s'imaginant que j'allais, à mon tour, lui donner, au moyen de mon livre, un échantillon de mon pouvoir d'enchanteur ou de sorcier, renouvela la scène qu'Atahualpa fit à Pizarro. *Iyoumatounak* prit mon livre, le considéra, le tourna et le retourna, l'ouvrit et le ferma, l'approcha de son oreille, se mit gravement à me contrefaire en marmottant des sons inintelligibles dans les feuillets, puis finalement laissa tomber le bouquin sur le divan en éclatant de rire.

Je l'avais vaincu en sang-froid, mais pas en magie, évidemment, et il en prenait occasion de se rire de mes prières.

Cependant les choses n'allèrent pas plus loin, et le jeune fou ne me parla plus de son besoin d'évacuer ce qu'il appelait mes méchantes médecines.

Le lendemain, le chef était soucieux. Avant le déjeuner, il me dit :

— Chef, voilà que je vais bientôt partir pour la mer. *Iyoumatounak* dit qu'il y a là-bas beaucoup de chair de baleine.

Ce jeune homme m'avait donc menti, la veille, en m'assurant qu'il n'y en avait plus.

— Tant mieux, répondis-je à *Noulloumallok;* j'en suis bien aise. Il me tarde beaucoup de voir la mer glacée et d'y demeurer avec toi. C'est si près d'ici! quatre heures de marche à peine.

— Certainement, certainement, c'est bien près, puisque nous sommes ici au bord de mer (c'était une métaphore); mais c'est inutile, c'est inutile, ajouta-t-il en se rembrunissant et en laissant percer un mécontentement manifeste.

— Pourquoi donc, inutile? Je te payerai ma nourriture et ne te serai point à charge.

— C'est inutile, te dis-je, chef, reprit-il en agitant vivement la main avec ses grands airs de gentilhomme. Là-bas je ne serai plus chez moi. J'habiterai chez mon beau-père.

La maison y sera encore trop petite. Il faut que tu t'en retournes avant mon départ.

— Et quand partiras-tu pour la mer?

— Dans trois ou quatre jours au plus. J'ai faim de baleine, vois-tu. J'ai faim d'*ortchok*, j'ai soif d'huile fraîche. Je ne tiens plus ici.

C'était toujours la même rengaine. Qu'avait donc cet homme pour me congédier ainsi avant que dix jours se fussent écoulés?

Hélas! chers lecteurs, la raison de ses craintes, je vous l'ai fait entendre au commencement de ces pages. Je ne la connus ni cette journée-là ni les suivantes, mais seulement huit ans après, lorsque ce père dénaturé, ce mari indigne mit publiquement le comble à son infamie en répudiant la femme de son choix, la mère de son enfant, pour épouser qui...? sa propre fille!!

Les Esquimaux ses compatriotes eux-mêmes révélèrent à tous les Blancs cette turpitude, qui faisait autant d'horreur à ces païens qu'aux chrétiens eux-mêmes.

— Telle est l'unique raison qui porta *Noulloumallok* à se débarrasser de toi le plus tôt possible. Tu mettais, sans t'en douter, obstacle à sa passion coupable. Mais aujourd'hui encore, bien que sa méchante conduite l'ait fait mépriser, bien qu'il ait perdu son rang de chef parce qu'il ne cesse point de vivre dans le crime, il parle encore de ta vaillance et de ta bonne humeur avec amitié et admiration.

Pauvre *Noulloumallok!* infortunée *Illamma!*

Quinze ans plus tard, en 1877, je revis au fort Mac Pherson madame *Aoularéna* N° 1, triste, tombée au pouvoir d'un autre maître, et pleurant encore sa fille incestueuse.

Il y a donc un certain degré d'immoralité que ne foulent pas vainement aux pieds les hommes de la nature, lors même qu'ils se sont fait une réputation d'hommes immo-

raux. Il y a donc chez les païens une conscience publique devant laquelle doit ployer le sentiment d'un chacun!

Cela réjouit l'âme.

Mais il y a aussi de la contrainte et d'inénarrables douleurs même au cœur de ceux qui jouissent du plus haut degré de liberté qu'il soit possiblé à l'homme d'imaginer.

Et cela console ceux qui en ont moins.

CHAPITRE IX

NAVIKAN.

Arrivée de plusieurs étrangers. — « L'idéal charmant de l'homme primitif. » — Méfiance réciproque. — Le grand-homme *Navikan-Pabian*. — Curiosité indiscrète. — L'Esquimau est-il heureux? — Triste sort des femmes. — Grand chef, grand voleur.

Trois jours avant mon départ du village où *Noulloumallok* était chef, il y arriva de la mer Glaciale une douzaine d'Esquimaux, hommes et femmes, dont quelques-uns venaient même des bouches du Mackenzie.

J'ai rarement vu, dans un salon bourgeois, régner plus de politesse, s'échanger des sourires plus aimables, un air plus affable, plus obséquieux; j'ai rarement entendu employer plus de paroles emmiellées, plus de compliments banals, plus de périphrases et de louanges que dans le taudis de *Noulloumallok*, entre mes hôtes et ces nouveaux venus.

Ceci me confirme de plus en plus dans la pensée qu'un sang chinois ou japonais n'est pas étranger à mes Tchiglit.

Cet assaut de politesse de part et d'autre dura près d'un quart d'heure. Que ceci me transportait loin des Peaux-Rouges et de leur rusticité! Jusqu'ici, les Esquimaux sont le seul peuple aborigène de l'Amérique chez lequel j'ai vu nos règles de politesse en honneur, bien qu'ils ne nous les aient pas empruntées.

Les compliments échangés, nous jouîmes d'un changement de décor à vue. C'était à qui des visiteurs montrerait

au plus vite *son cœur blanc*. On aurait dit qu'il allait y avoir une séance de lutteurs ou un assaut de nageurs, quelque représentation de pugilat entre bulleys de fête de banlieue.

C'est au bain de vapeur que nous allions recevoir que se préparaient ces bonnes gens; car on peut bien s'imaginer que, eu égard à un si grand nombre de personnes rassemblées dans un espace si restreint, la petite hutte allait bientôt être transformée en étuve.

Dans ces préparatifs, j'admire toujours la simplicité et le sans façon des *Innoït*. Ces gens-ci ignorent la honte. On ne sait comment caractériser leur impudeur, puisqu'ils n'y pensent même pas, qu'ils ne rient point les uns des autres, qu'il ne se fait entre eux aucune remarque déplacée. Ils seraient même scandalisés qu'on se permît à leur égard une parole ou un regard indécents. Cela serait aussitôt relevé et condamné. C'est pourquoi je les compare aux petits chiens, lesquels ne peuvent rougir parce que Dieu les a créés sans culottes.

Voilà pour ceux qui veulent absolument que les Esquimaux soient l'innocence même, l'*idéal charmant de l'homme primitif sortant des mains du Créateur,* etc., comme les appelle un sensible Anglais de notre époque.

Quant à ceux qui croient les Esquimaux aussi portés au mal et à la concupiscence que nous le sommes nous-mêmes, je leur citerai cette réponse, que me fit un jour un jeune homme que je réprimandais touchant son manque de pudeur, surtout devant ces étrangers :

— A quoi bon me gêner devant eux? Ce ne sont pas des Blancs. Ils ne sont ni plus respectables ni moins coquins que moi. Nous nous valons tous. Tu ne nous connais pas. A quoi bon me gêner devant eux?

Je trouve ce raisonnement très-rationnel dans son cynisme même, et quand je considère ensuite notre conduite de vertugadins, il me semble que nous sommes des imbé-

ciles. Ne vous fâchez pas, amis lecteurs, mais mettez avec moi la main sur le cœur. Nous valons souvent moins que des Esquimaux, et cependant nous nous efforçons toute notre vie de paraître meilleurs que nous ne sommes. Nous vivons d'hypocrisie, trompant les autres, nous leurrant nous-mêmes, et ne gagnant absolument rien au change qu'à nous rendre misérables, guindés, composés, méprisants et méprisables; car nous ne sommes jamais dupes de la fausse vertu ni de la duplicité des autres.

Ne serait-il pas plus simple et plus commode, lorsque nous sommes dénués de certaines vertus, de nous manifester tels que nous sommes, sans affecter de les posséder ou de les priser? Nous mettrions tout le monde à l'aise, et, au moins, si nous nous damnions, ne serait-ce pas sans avoir enjoui nos volontés et nos désirs de vices pendant quelque temps. Mais vivre de contrainte ici-bas pour souffrir encore davantage dans une autre vie, voilà le comble de l'aberration. On me dira : Nous devons éviter le scandale.

« Le scandale, dit la Sagesse, vaut mieux que le mensonge. » Et je le comprends, parce qu'il appartient au moins à la vérité. Un seul degré de vérité vaut mieux que cent de fausseté.

Ah! cette police, combien elle est plus exigeante et moins logique que les curés? Voilà cependant ce que l'on gagne à abandonner la loi de Dieu : la police en ce monde et le diable dans l'autre. C'est peu attrayant.

Je trouve les Esquimaux plus rationnels et plus sensés. Je ne les crois pas exempts de concupiscence; mais je les trouve plus sincères et, partant, plus heureux que nous. Voilà.

Quoi qu'il en soit de la vertu des Esquimaux, cet *idéal charmant de l'homme primitif* commença à exhaler certain arome fort peu comparable à de l'essence de rose.

Sous l'impression des effluves chauds et nidoreux qui

sortirent de ces calorifères ambulants, la hutte de *Noulloumallok,* convertie en établissement hydrothérapique, se mit à fondre, à suinter, à distiller comme un parapluie percé de constellations, par une pluie d'orage. Tic, tic, tic, tombaient les gouttes, d'abord une à une, puis plus pressées, et enfin ruisselantes. Et chacun d'éponger le divan, ou son dos, ou sa tête, de tamponner la voûte et les murailles fondantes avec du lichen, de la mousse, des peaux.

Nous étions vingt-deux personnes dans cet espace de douze pieds carrés, déjà embarrassé d'ustensiles, de siéges, de lampes, d'outres à eau et à huile. On peut juger à combien de degrés de chaleur avait été subitement élevée l'atmosphère de l'appartement.

Une grosse chaudière pleine de viande bouillie, qui fut apportée et déposée au milieu de l'*iglou,* lui communiqua un degré de plus de calorique, alors qu'elle en avait déjà trop. Une buée épaisse se répandit parmi nos hôtes, les voilant et les dérobant les uns aux autres.

On aurait dit une assemblée des dieux dans l'Olympe, assis au milieu des nuages.

Noulloumallok semblait avoir hâte de voir les talons de tous ces visiteurs, car il se plaignait souvent des douches qu'il recevait sur la tête; toutefois l'étiquette et l'hospitalité lui faisaient un devoir de rire de tout, de montrer sans cesse une parfaite bonhomie, sans laisser percer la moindre impatience.

Cependant je fus bientôt amené à comprendre que cette longanimité de l'Esquimau dans ses rapports avec ses semblables ne vaut pas la rondeur et la franche familiarité des Dènè-Dindjié, bien qu'elles frisent souvent la grossièreté. Les *Innoït* se ménagent parce qu'ils se redoutent. Ils cachent leur crainte ou leur haine les uns aux autres sous le masque de la douceur et de l'urbanité; mais ils sont prêts à jouer du couteau à la première rixe.

Je le compris lorsque je vis *Noulloumallok* et *Iyoumatounak* saisir leur grand couteau dès qu'ils virent paraître les hôtes qui les visitaient, et ne plus se défaire de cette arme tant qu'ils demeurèrent sous leur toit; je le compris encore quand je vis le grand-homme *Innonarana* gesticuler avec cet instrument de seize pouces de lame sous le nez de son plus proche voisin, le grand-homme *Navikan*, grand chef des Esquimaux *Taréorméout* ou gens de la mer Glaciale, un fieffé brigand s'il en fut jamais.

Ah! c'est que nous sommes ici en pleine sauvagerie; c'est que les Esquimaux, en dépit de toute leur politesse, de leurs minauderies chinoises, de leurs allures de gandins et de petits-maîtres, des grimaces prétentieuses de leurs dames et demoiselles, sont de vrais sauvages, les seuls véritables sauvages que l'on rencontre dans le nord du Canada, dès que l'on quitte les tribus hilléni.

Navikan-Pabian est un grand diable d'un soixantaine d'années, aux cheveux gris, au grand nez busqué en bec d'aigle, à l'air cauteleux et perfide, en dépit de l'éternel sourire qui se joue sur sa bouche sarcastique. Sa face de satyre ressemble un peu à celle de Henri IV, moins la bonté.

Pour les Blancs comme pour les Esquimaux, *Navikan* est un scélérat, un assassin. Ses hauts faits sont inscrits sur sa face en autant de lignes tatouées en bleu qui passent à califourchon sur son nez, en s'étendant d'une oreille à l'autre, qu'il a commis de meurtres; horribles chevrons qui stigmatisent à tout jamais le *Torkrota*.

Ce tatouage ne fait point de celui qui le porte un guerrier, ni même un soldat; encore moins le constitue-t-il un héros. Non, c'est le signe du meurtre, car *torkrota* vient de *torkro,* la mort, et de *torkron,* un meurtre.

Aussi, même parmi les Esquimaux, ce signe, que je crois avoir été primitivement une condamnation, un stigmate imposé par l'usage, inspire-t-il l'abhorrence et l'effroi.

De son côté, *Navikan,* pendant cette entrevue amicale, ne se défit pas de son arme, un sabre d'abordage troqué ou volé dans l'Ouest à quelque baleinier russe ou américain.

Tous les autres Esquimaux, même les petits enfants de dix à douze ans, étaient armés. Et dans cette occurrence, Sidajen, quoique pour la forme, avait tiré son couteau de poche, avec lequel il se jouait. J'étais le seul à avoir les mains vides.

Navikan se pencha vers moi avec un sourire de fauve. Il me tâta les poches en tous sens avec un sans gêne de pickpocket.

— *Ké! Pitiktçi-aria kitor?* Dis donc, où est ton petit fusil (revolver)?

— Je n'ai point de petit fusil ni d'arme quelconque, lui répondis-je. Je n'en ai que faire, parce que je n'ai point d'ennemis et que mon cœur est blanc.

Le grand chef sourit, mais il ne répondit rien à l'allusion; elle le condamnait trop.

Noulloumallok recommença pour ces nouveaux visiteurs la narration qu'il avait faite précédemment à tous ceux qu'il avait vus en route ou de passage chez lui. Il raconta comment je mangeais, de quelle manière bizarre je me couchais dans un sac de peau; il dit que je me mouchais dans un carré de coton, conservant ensuite précieusement dans ma poche, — qu'il appelait des mamelles de vieille femme, — ce que eux s'empressent de rejeter avec dégoût. Il me contrefit chantant, toussant, éternuant, crachant, à la grande délectation des nouveaux venus, qui ne se faisaient pas défaut de me rire au nez.

J'eus beaucoup à faire pour sauvegarder ma dignité, fort compromise en cette circonstance; car, le récit de la Poire-à-poudre terminé, *Navikan-Pabian* me pria de pousser la condescendance jusqu'à répéter devant lui et ses gens ces différentes opérations, à l'européenne.

J'étais donc, pour ces civilisés de la mer polaire, une sorte de sauvage ridicule, ou tout au moins un curieux barbare, une sorte de talapoin cynghalais voyageant et me montrant pour le plus grand plaisir de leur société. Si, par malheur, il y avait eu par là quelque Jardin d'acclimatation ou quelque Barnum ambulant, c'en eût été fait de moi ; on m'y eût interné d'urgence, à la manière de nos Omahas et de nos Tamouls nomades, sous l'étiquette : *Peau-Blanche barbare et intraitable, venu des pays du soleil brûlant.*

Je dois avouer que, à la façon des sauvages qui daignent visiter Paris pour voir couler la Seine, je me prêtai de bonne grâce aux vœux de ces bonnes gens, chantant, toussant, me mouchant, crachant et lisant, à leur grande admiration.

Je me dispensai seulement de danser, comme d'un acte incompatible avec ma dignité personnelle.

Tout ceci ne m'empêcha nullement de beaucoup rire dans ma barbe, ainsi que doivent le faire les Omahas et les Cynghalais qui nous font l'honneur de nous visiter.

Enfin, lorsque la chaudière fut vide, que toutes les nouvelles eurent été échangées de part et d'autre, que chacun eut satisfait sa curiosité en contemplant, palpant, manipulant ma montre, mes livres, ma boussole, ma boîte d'allumettes, mon petit couteau de poche et surtout le possesseur de ces objets ridicules et absurdes, l'assemblée se dispersa après avoir repris son costume, par la crainte où ils étaient de voir les murailles et le plafond de notre *iglou* tomber comme un cataclysme sur nos têtes.

Néanmoins nous demeurâmes encore douze à passer la nuit sur cet étroit lit-divan construit pour cinq personnes. C'est dire combien exigu fut l'espace alloué à chacun de nous. Aussi je ne dormis guère plus cette nuit-là que la première que je passai dans une hutte de neige.

Dans ce cas, je me mets à philosopher. J'envisage sous

tous les aspects la vie de ces sauvages, essayant de me rendre compte du degré de bonheur dont ils peuvent jouir.

La conclusion de mes réflexions fut que, considérés en eux-mêmes et sans faire aucune comparaison avec l'état de vie plus fortuné de peuples qu'ils ne connaissent pas et dont ils ignorent la félicité et la richesse, les Esquimaux sont le peuple le plus heureux qu'il y ait sous... la lune. Ils le sont du moins tout autant que l'ours blanc et le loup arctique au milieu des glaces polaires, aussi contents de leur sort que le phoque dont la chair sert à leur subsistance, et que le marsouin dont ils boivent l'huile en guise de vermout avant le déjeuner.

Qu'est-il besoin de démonstrations par voie de raisonnement ou d'autorité? Du moment que l'Esquimau ne se plaint pas de son destin, qu'il est satisfait et glorieux de sa yourte de bois et de neige, qu'il se contente d'une mince lisière de sables et de steppes au bord de la plus inhospitalière des mers, et qu'il ne lui vient pas même à l'esprit le désir de chercher un climat plus fortuné, cet homme est heureux, très-heureux.

D'idées politiques, il n'en a pas plus que de poétiques. Lui parler des unes et des autres serait se faire traiter d'insensé. Sa politique est la chasse et la pêche; sa poésie, l'embonpoint de sa chère Ève, une bonne pipe et un plat de lard fondu.

Faut-il autre chose sur terre pour faire la félicité d'un homme charnel?

Au point de vue des sentiments religieux, l'Esquimau n'a aucune de ces craintes que la foi met au cœur du croyant. Il ignore s'il a des œuvres pies à faire, s'il doit mériter pour avoir droit d'entrée dans son Élysée sous-marin; il ne sait si les crimes qu'il commet peuvent lui valoir des peines dans l'autre vie. Tout ce qu'il connaît, c'est qu'après sa mort son âme s'en ira dans la mer pour y

pêcher, y manger du lard et y boire de l'huile avec les mânes de ses ancêtres, tout comme pendant la vie.

Ce qui m'a le plus étonné chez eux, au début, c'est que les femmes y sont traitées plus humainement et avec plus de douceur que chez les Peaux-Rouges. On n'en voit aucune qui ait eu le nez coupé dans un moment de jalousie incontrôlable. Ceci est à l'honneur des Esquimaux.

Mais j'eus bien vite la raison de cette différence. Elle est contenue tout entière dans la complète abjection de la femme esquimaude. Chez ce peuple de bandits, les femmes se laissent vendre, acheter, troquer, échanger, prêter, traiter en filles de joie. Elles y ont perdu toute honte, toute pudeur, toute réserve, toute fierté. Elles me paraissent avoir appartenu à une race conquise que les hommes se sont assimilée en en épousant les femmes et les filles. Je ne puis expliquer autrement cette complète servilité du beau sexe.

Voilà toute la raison de la supériorité des maris esquimaux sur les Peaux-Rouges. Ce sont des sultans ou des souteneurs; de maris, il n'y en a point chez eux.

*
* *

Le lendemain, à quatre heures du matin, la bande de *Navikan-Pabian* continua sa marche vers le fort Anderson, en profitant de la fraîcheur de la matinée, dans cette période des longs jours où le soleil a déjà trop de force, vers midi, pour que des gens vêtus de fourrures puissent cheminer sans transpirer et fatiguer beaucoup.

Navikan me tira par les pieds, en guise de gentillesse.

— *Katoun*, *anakranan*, *tsavitoranouk*. Chef, au revoir, nous partons.

Et comme je faisais à peine un mouvement imperceptible, oppressé par le sommeil que me permettait le divan redevenu libre :

— Nous partons, te dis-je, répéta-t-il plus fort.

— Eh bien! c'est bon; partez donc! répondis-je en lui tendant la main. Puis, rabattant ma couverture par-dessus ma tête, je me replongeai dans les bras de Morphée.

Cette manœuvre sans gêne excita l'admiration et les rires joyeux des Esquimaux réunis pour le coup de l'étrier; mais je n'en compris nullement la raison. Elle ne me fut révélée que longtemps après, par l'un des assistants.

— Ah! *kratétsey,* tu nous avais donné, en cette occasion, me dit-il, la plus grande preuve de confiance et d'amitié que nous ayons jamais reçue d'un Blanc.

Les capitaines marins qui nous avaient visités avant toi étaient toujours armés quand ils venaient nous voir, et, lorsqu'ils passaient la nuit chez nous, il y en avait toujours un qui faisait la garde en fumant sa pipe pendant que les autres dormaient.

Les commerçants en fourrures de la baie d'Hudson en agissent de même avec nous.

Mais tu es le premier Blanc qui soit venu nous voir sans armes et qui ait dormi sous notre toit avec la confiance et l'abandon d'un petit enfant. C'est pourquoi tous les Esquimaux t'en ont conservé de la reconnaissance.

Il y a donc du cœur chez ce peuple grossier et sauvage; il est accessible aux bons mouvements, à la bravoure, à la générosité, parce qu'il est énergique et violent.

Malheureusement, hélas! à mon réveil, à neuf heures du matin, ce fut une tout autre histoire, et je dus en rabattre de mon enthousiasme. Tel est l'homme, sous tous les cieux et dans tous les pays : alors qu'on l'exalte, c'est alors qu'on se voit contraint de le mépriser; être double, participant de la nature de l'ange et de celle du démon!

Illamma rentra à cette heure, tout effarée, débitant une longue tirade... et balalin! et balalan!... dans laquelle je

ne perçus que les mots *takelou* (raquettes), *kreymirk* (chien), et *mitko* (viande sèche).

Sidajen n'était pas là pour m'interpréter, mais grâce à mon excellente mémoire et aux efforts que je faisais pour apprendre, je pus engager conversation avec le chef.

— Qu'y a-t-il ? demandai-je à *Innonarana*.

— Il y a, chef, répondit-il, que *Navikan*, qui se dit un grand chef, un grand-homme, mais qui, après tout, n'est qu'un *torkrota*, est aussi un *tigiliktork* (un voleur).

— Et qu'est-ce qu'il t'a dérobé ?

— Oh! à moi, rien; il a trop peur de moi pour cela. Je suis méchant, moi; tu ne me connais pas encore, je le vois bien. Les choses ne se passeraient pas bénignement, s'il me volait.

— Cependant tu n'as jamais tué personne, toi, fis-je d'un air confiant et glorieux; tu n'as pas le nez barré.

Il se mit à rire.

— Non; c'est pourtant vrai cela! fit-il avec un petit air de modestie qui me fit rire. Mais le grand-homme *Pabian* a abusé de ta confiance. Profitant de ton sommeil, il t'a volé. C'est indigne, cela! fit-il en s'animant. Il aurait dû respecter ma maison. Il a violé les lois de l'hospitalité; il m'a fait honte. Mais, ajouta-t-il par manière de boniment, il n'est pas de notre tribu, vois-tu. Il est du Mackenzie; c'est un méchant *Kravàné;* tandis que nous, qui sommes de bonnes gens, nous sommes des *Irtsàné*.

— Et que m'a-t-il volé, chef?

— Il t'a pris tes raquettes, puis tes provisions; mais non pas toutes, seulement la moitié.

Je compris alors que les rires de Navikan, lorsqu'il me vit me rendormir sans méfiance, cachaient plus que de l'enthousiasme. C'était un rire de renard, faux et narquois.

— Il ne faut pas te formaliser de cela, continua le chef avec une petite moue de coquette. Tous les *Innoït* ne se

ressemblent pas. Ils ne sont pas semblables aux Irkréléït. Il en est de bons et de meilleurs, de mauvais et de pires.

— Comme partout ailleurs! répliquai-je.

— Où est donc Sidajen? demandai-je à *Illamma*.

— Il court après ton chien, me dit-elle, car il n'en reste plus qu'un; Navikan t'a pris l'autre.

Cette nouvelle m'indigna plus que la disparition des raquettes et de la viande, parce que je savais que ces chiens étaient nécessaires au bon M. Mac Farlane, et qu'il s'était privé de leur secours pour me les prêter. Il me les avait chaudement recommandés. Sous le Cercle, un chien vaut un cheval.

En attendant le général Bottom, on servit le déjeuner. Il fallait que le Loucheux eût une bien grande peur d'être tancé par l'officier anglais, pour qu'il se résolût à courir seul après les Esquimaux partis depuis quatre heures du matin.

— Chef, me dit *Noulloumallok* pendant le déjeuner, chef, je te remercie d'avoir daigné manger et dormir sous mon pauvre toit. Tu nous a montré que ton cœur est blanc et qu'il ne connaît pas la crainte, comme celui des Irkréléït, qui nous fuient, et celui des Krablounet, qui viennent chez nous armés de leurs petits arcs détonants (revolvers).

Tu n'as point d'armes sur toi, parce que ton cœur est bon pour nous. Merci!

Mais je ne puis demeurer plus longtemps ici; les provisions me manquent, et à la mer je ne serai pas chez moi; je logerai chez mon beau-père. Tu feras donc bien de partir avec la première bande qui montera au fort.

C'est sans doute pour t'obliger à partir avec lui que *Navikan* t'a volé tes raquettes, ta viande et ton chien.

Ce disant, le chef se trahissait aussi; mais j'affectai de ne pas prendre garde à toutes ces excuses de voleurs.

Alphonse revint sans chien ni provisions, à dix heures.

Les Esquimaux avaient trop d'avance sur lui pour qu'il eût pu les rejoindre, ou bien il n'avait pas cherché à les rattraper, de crainte de recevoir des avanies.

Je dus faire de nécessité vertu.

Deux jours après, à la nuit tombante, il nous arriva une nouvelle bande de la mer. Elle se composait de trois Esquimaux : *Anhoutchinak, Inontakrark* et *Tchimitsiark,* suivis de leurs femmes et d'un petit enfant.

Ils arrivaient également du Mackenzie par la voie du canal naturel auquel je venais de donner le nom de Napoléon III.

Tous les trois se vantaient d'être des chefs, à l'encontre des grands chefs *Navikan* et *Noulloumallok,* qui prétendaient, avec un petit air de modestie ineffable, qu'ils n'étaient pas chefs du tout. Mais chefs je les crus, parce que les Esquimaux, à l'instar des Francs, ne reconnaissent, après *Tornrark* ou le diable (qui me rappelle *Thor,* le dieu des Scandinaves), d'autre maître qu'eux-mêmes ou plutôt leur épée ou *tsavirasiark*.

Avec de telles convictions, tous les hommes sont chefs, nobles et grands-hommes.

CHAPITRE X

RETOUR AU FORT ANDERSON.

Anhoutchinak et *Inontakrark*. — Attaque bénévole. — Le général est en déroute. — Voleur confondu. — Départ d'Anderson.

Ce serait tomber dans des redites inutiles que de parler en détail de mon voyage de retour au fort Anderson.

Je partis de chez *Noulloumallok* en compagnie d'*Anhoutchinak* et d'*Inontakrark*. Le premier avait une femme qui s'appelait *Aoularéna*, comme les deux épouses de mes hôtes. Décidément, me dis-je, les Esquimaux affectionnent les aiguilles! Ce nom doit leur paraître extrêmement poétique pour qu'ils le prodiguent de la sorte.

La première nuit, je bivouaquai avec mes compagnons dans une hutte de neige. Mais aussitôt que nous eûmes atteint la limite des sapins et que nous en aperçûmes quelques rares bouquets dans les ravins qui bordent le fleuve, nous nous hâtâmes, Alphonse et moi, d'aller y camper à la belle étoile, heureux de rendre à nos poumons l'air dense et froid de la nuit, et de permettre à nos jambes fatiguées de s'étendre à leur aise devant un feu de conifères parfumés.

Le matin de notre troisième journée, je jouis de la contemplation de la plus belle parhélie que j'aie jamais vue sous le cercle arctique; et Dieu sait pourtant si j'en ai vu!

Le temps était très-beau, le soleil rutilant, et cependant une brume diaphane comme un voile de femme était

répandue dans l'air et se dispersait sous forme de prismes de glace d'une ténuité extrême, tombant du ciel devant l'astre du jour avec des coruscations de paillettes d'or.

C'est ce météore qui engendra celui de la parhélie, bien plus remarquable encore.

Le soleil apparut tout à coup flanqué de douze spectres solaires, disposés en croix sur trois rangs de cercles concentriques. Chacun des faux soleils était le centre d'autant d'arcs-en-ciel qui, sur leurs tangentes, formaient huit autres spectres un peu plus pâles que les premiers. Enfin, le vrai soleil était lui-même le centre d'une croix rayonnante d'une splendeur sans égale.

Je n'avais encore rien vu de si prodigieusement beau, et je ne vis, par la suite, aucune parhélie comparable à ce *labarum* polaire. Sur l'azur profond d'un ciel sans nuages, ce météore scintillait comme une décoration splendide de diamants sur un uniforme bleu de roi.

Cette même journée fut témoin d'un incident qui ne fit pas honneur à la bravoure du général Bottom, en dépit de son titre honorifique. Je me convainquis, en cette rencontre, du peu de compte qu'un Européen doit tenir du courage d'un Peau-Rouge, pour sa propre défense, chez des Esquimaux ou parmi des Indiens d'une nation différente de celle de son guide.

Nous venions de prendre notre repas de midi au même endroit où nous l'avions pris treize jours auparavant, en compagnie d'*Innonarana*. C'était à l'extrémité d'un portage qui coupe une pointe de la rive droite. Comme nous redescendions sur le fleuve, Alphonse me dit tout à coup avec épouvante :

— Voilà la bande de *Navikan,* qui s'en revient du fort !

Je jetai les yeux sur la glace, et je vis effectivement une troupe d'Esquimaux qui s'en retournait à la mer avec armes et bagages.

— Tant mieux! dis-je à Sidajen, j'aurai au moins mes raquettes; car je me fatigue à marcher dans la neige sans leur secours.

Mais le pauvre garçon pensait à autre chose.

— Ils vont tout nous voler, me dit-il. On voit bien que tu ne les connais pas. Si tu as peur, nous sommes perdus. C'est quand ces gens-là partent des forts qu'ils font leurs mauvais coups.

Pour toute réponse, je l'avoue, j'éclatai de rire au nez de ce jeune homme, qui tremblait toujours. Il s'en formalisa.

— Tu les crois bons, n'est-ce pas? me dit-il avec humeur. Eh bien! tu vas voir. S'ils ne nous pillent pas, ce sera une merveille. Ce sera le moins qu'ils puissent nous faire, ces meurtriers de ma nation!

Cette assurance m'intimida un peu. Je commençai à croire que le général disait vrai. Toutefois, je fis le dédaigneux, justement pour lui donner du cœur.

— Si c'est le cas, lui dis-je, le mieux est de payer d'audace et de risquer le tout pour le tout. Au moins je défendrai mon bien et je pourrai peut-être leur en imposer par mon sang-froid.

Quelques minutes après, les Esquimaux nous entouraient sur le fleuve congelé, non pas avec ces égards qu'ont les Peaux-Rouges lorsqu'ils rencontrent des Blancs, non pas en nous mettant la main dans la main, ou le nez contre le nez, mais à la manière d'une troupe de bandits.

Deux jeunes gens arrêtèrent le seul chien qui me restât pour traîner mon mince bagage. Les autres se pressèrent autour de moi et me séparèrent d'Alphonse, que je perdis de vue.

Puis, tout en riant, en folâtrant, en me prodiguant les noms de chef, de père, de *krablouna* ou couronné, de grand-homme, etc., ils commencèrent bel et bien à fouiller et à retourner mes mamelles de vieille, c'est-à-dire mes

poches, ni plus ni moins que l'eussent fait des voleurs de grand chemin.

Les femmes surtout excellaient dans cet exercice de pick-pocket. Elles m'étonnèrent par leur impudence et leur audace.

Sans me fâcher, ce qui n'aurait servi à rien, et avec la même jovialité, la même bonne humeur qu'ils en mettaient dans leur œuvre de filouterie, je distribuai quelques bonnes taloches aux messieurs, je serrai les poignets des dames entre mes doigts, de manière à leur faire crier grâce, afin qu'elles fussent moins impertinentes et indiscrètes.

Je leur arrachai sans pitié des mains tout ce qu'ils avaient accaparé sur moi et qu'ils me demandaient avec instance : mes lunettes, mon mouchoir, ma boussole, mon couteau fermant, ma montre et sa chaîne, mon chapelet, ma boîte d'allumettes, ainsi que des cordons pour raquettes.

Ils ne me prirent donc rien, puisqu'ils me rendirent tous ces objets. Ils s'excusèrent même de leur malhonnêteté en me disant qu'ils n'en agissaient ainsi à mon égard que par pure curiosité, pour s'assurer s'il était vrai que je ne fusse pas armé, que j'eusse un cœur aussi blanc et aussi bon qu'on le prétendait.

Convaincus que j'étais sans armes et, par conséquent, sans mauvais desseins, ils se répandirent en cris d'admiration, en *Krayanapa !* et en *Krayanana !* sans fin.

Finalement, ils me dirent :

— *Kè ! kè ! tsaviktaoun !* Vite, vite, hâte-toi de partir !

Ce fut alors seulement que, me retournant, je m'aperçus que j'étais seul.

Qu'étaient devenus le pauvre général Bottom et mon traîneau? Ils étaient déjà rendus à un kilomètre de distance, courant l'un derrière l'autre aussi vite que faire se pouvait, sans se soucier plus de moi que de Colin-Tampon.

— Qu'est-ce à dire? demandai-je aux Esquimaux. Que s'est-il donc passé? Qu'avez-vous fait à cet homme?

— Nous n'en savons rien, répliquèrent-ils. Il en est toujours ainsi entre nous et les *Irkréléït*...

Enfin, ils me serrèrent tous la main à l'anglaise, avec une joie que la panique du général semblait accroître, puis ils s'éloignèrent en me saluant de *Krayanayné!* et d'*Illaranayné!* retentissants. Ces deux mots équivalent à « Merci! grand merci! Je suis content! »

Tant que nous pûmes nous voir et nous entendre, les pauvres malheureux firent retentir les échos du fleuve des mêmes bruyantes salutations.

J'étais ému jusqu'aux larmes.

Je ne rejoignis mon général en déroute que plus d'une heure après, à cause du manque de raquettes. Elles ne s'étaient pas trouvées sur les traîneaux des Esquimaux. Ils me dirent que *Navikan* les avait cachées sous la neige, ou bien qu'il avait dû les remettre à M. Mac Farlane. Ce chef était encore au fort avec un ou deux hommes de sa troupe.

Quand je pus enfin rattraper mon Alphonse, il était encore livide et à bout de souffle. Je lui reprochai doucement de s'être sauvé lâchement en m'abandonnant à la merci des Esquimaux, sans même m'avertir de sa fuite. Il me répondit :

— J'avais bien autre chose à faire qu'à t'avertir. Tu n'as donc rien vu, pendant que les Esquimaux t'entouraient et t'amusaient?

— Mais certainement non.

— Tu n'as donc pas vu le gros joufflu *Neypatouna* sauter sur moi, son couteau à la main, et me dépouiller de tout ce que je possédais?

— Mais non, mais non, mon pauvre ami. Je pensais que les Esquimaux te faisaient les mêmes gentillesses qu'à moi, ou plutôt je ne pensais pas à toi du tout.

— Des gentillesses! ah! bien oui. Ils m'ont dévalisé comme des voleurs, comme des ennemis. Ils m'ont pris ma pipe, mon sac à fumer avec tout ce qu'il contenait : tabac, battefeu, silex et amadou, mon couteau de poche, mes lunettes à neige, mes bagues, mes souliers de rechange. Ils ont fouillé dans ton traîneau, et peu s'en est fallu qu'ils n'en aient arraché tes couvertures.

— Mais enfin, Dieu merci! tu n'as reçu aucun coup?

— Parce que je me suis exécuté. Mais pendant que l'on me dépouillait, *Neypatouna* tenait son grand couteau levé sur ma poitrine; il ricanait et grinçait des dents, m'avertissant que si je faisais mine de me défendre ou de crier, il allait frapper.

Et alors, continua-t-il plus doucement, tu comprends que tu aurais été perdu comme moi. Je les connais, te dis-je. Ce n'est pas lorsqu'on demeure avec les Esquimaux qu'ils sont à redouter, c'est lorsqu'on les quitte. Le chat consent à jouer avec la souris et à la laisser vivre tant qu'elle demeure avec lui; mais si elle s'avise de vouloir se sauver, alors maître Mitis, d'un coup de patte, vous la tue bel et bien. Voilà.

Navikan-Pabian était encore au fort Anderson quand j'y arrivai à pied, sans raquettes, avec un seul chien à mon traîneau. Dieu sait si j'étais glorieux!

Je le trouvai chez M. Mac Farlane. Sitôt qu'il me vit, il vint à moi de l'air le plus câlin, et voulut me prendre la main pour la serrer à l'européenne. Je la lui refusai. Je ne voulus pas même le regarder, et je passai outre en lui disant :

— Tu n'es qu'un méchant voleur.

J'ai dit qu'au physique cet homme ressemblait à Henri IV; mais combien différent au moral!

— Prenez garde, sir, me dit M. Mac Farlane. Il faut ménager ces gens-là, ne point les brusquer de la sorte; ce ne sont pas des Peaux-Rouges.

— Il faut ménager tout honnête homme, lui dis-je, — peut-être un peu trop vivement, car j'étais ému contre l'Esquimau, — qu'il soit Peau-Rouge, Blanc ou Esquimau; mais il faut au moins savoir reprendre sévèrement les coquins qui le méritent, lorsque l'on est dépourvu des moyens de les châtier autrement.

Cet homme m'a dérobé un de vos chiens, mes provisions de voyage et mes raquettes, alors que j'étais sous un toit hospitalier, qu'il a déshonoré. Ce n'est pas un chef.

Navikan, le grand-homme, s'était fait aussi humble que possible. Il me promit de me rendre mes raquettes, qu'il avait cachées hors du fort, dans la neige. Il assura M. Mac Farlane, qui ne savait rien de sa conduite, que mon chien l'avait suivi malgré lui, ce qui était impossible, et qu'il l'avait rendu aux serviteurs du fort. Ceci était exact. Enfin, loin de se mettre en colère, il finit par me faire mille protestations de respect et d'amitié. Il savait bien, disait-il, qu'il avait tort, qu'il s'était laissé prendre en flagrant délit de larcin, seule faute pour laquelle un Esquimau ait de la contrition, et m'assurait que cela ne lui arriverait plus.

Je lui donnai la main à son départ.

En somme, M. Mac Farlane ne fut nullement fâché de la mercuriale bien méritée que ce forban venait de recevoir de moi, d'autant plus que cet officier n'avait pas eu la responsabilité de cet acte, que j'avais assumée volontiers.

Mes trois compagnons de route esquimaux, ainsi que leurs femmes, n'arrivèrent que le lendemain. On se rappelle que je les avais laissés dès le matin de notre seconde journée de marche.

Je leur avais confié mon petit coffret, parce que mon chien était trop chargé. Je dois leur rendre ce témoignage qu'ils me le rendirent intact, au grand ébahissement de M. Mac Farlane, qui me dit que ces Esquimaux venaient de réaliser en ma faveur un prodige d'honnêteté jusque-là sans exemple.

A Anderson, nul ne voulait y croire.

— Je pense, monsieur, dis-je à l'officier anglais, que la meilleure manière de corriger un voleur est de le traiter en honnête homme et de lui témoigner une entière confiance, parce qu'alors on le met au pied du mur. Jusqu'ici ce système m'a réussi, dans ce premier voyage chez les Esquimaux, sauf auprès de *Navikan,* dont j'aurais dû me méfier.

Beaucoup de gens ne sont mauvais que parce qu'ils sont connus et n'ont plus d'espoir de récupérer une réputation d'honnêteté. Ils ne demanderaient pas mieux que de vivre en honnêtes gens, si on les traitait comme tels et qu'on voulût bien oublier leur conduite passée.

*
* *

Telle fut ma première excursion chez les grands Esquimaux ou *Tchiglit,* de la baie Liverpool, en 1865. Il avait été convenu, entre l'aimable M. Mac Farlane et moi, que je l'accompagnerais, au mois de mai suivant, à la baie Franklin, où nous devions passer l'été sur les rivages de la mer. Je me promettais beaucoup de plaisir de cette expédition arctique, dont un mois de séjour à Anderson me séparait seulement. Une lettre de mon confrère, datée du fort Bonne-Espérance, vint déranger tous mes plans. Cet ami me mandait qu'il était malade et impotent, et me priait de ne point prolonger mon absence, mais de hâter mon retour le plus possible.

Je me rendis au désir exprimé par cette dolente épître et retournai au fort Bonne-Espérance peu après mon retour de la mer Glaciale.

Hélas! mal m'en prit. Je retrouvai mon compagnon dans un excellent état de santé, et il ne me fut plus possible, pour cette saison, de penser à la baie Franklin, à la mer Glaciale ni aux pauvres Esquimaux.

LIVRE SECOND

EXCURSIONS D'ÉTÉ CHEZ LES GRANDS ESQUIMAUX.

CHAPITRE PREMIER

ITINÉRAIRE DU FORT BONNE-ESPÉRANCE AU FORT MAC PHERSON.

Départ du fort Bonne-Espérance en pirogue. — Le *Naotcha-Kotchô*. — Abondance de fossilès. — Le Premier-Cap. — L'alignement des piles de boulets. — Détroit du Mackenzie. — La rivière Rouge arctique. — Pointe Séparation. — Les bouches du Mackenzie. — Débâcle. — Aspect du soleil à minuit. — Historique. — Le fleuve *Arvéron* ou Peel. — Erreurs géographiques de Franklin et de Pullen. — L'année froide. — Éboulements.

Trois années venaient de s'écouler depuis une épidémie qui, en 1865, fit plus que décimer les pleuplades du Nord-Ouest. Oh! qu'il me tardait de m'en retourner parmi ces malheureux Esquimaux pour leur porter les paroles de paix de Celui qui envoya ses apôtres vers toutes les créatures.

Mais mon supérieur ne semblait nullement porté à donner son acquiescement. Le bruit courait que ces Esquimaux, exaspérés par la contagion qui les avait presque exterminés durant l'automne, avaient juré de massa-

crer tous les Blancs qui oseraient s'aventurer sur leurs terres stériles.

Je n'en croyais pas un traître mot; mais d'autres n'étaient pas de cet avis, et il me fallut temporiser.

Au printemps de 1867, la défense épiscopale fut enfin levée, et permission me fut octroyée de reprendre mes voyages à double fin chez ce peuple arctique : explorations géographiques et évangélisation. Je reçus cette sanction au grand lac des Ours, où j'avais passé l'hiver, et je me disposais avec bonheur à repartir pour les plages arctiques, lorsque mon confrère et compagnon du fort Bonne-Espérance me pria, par lettre, de n'en rien faire cette année et de lui céder ma place pour une fois, parce qu'il désirait, lui aussi, s'assurer de la réception qui lui serait faite chez les Esquimaux. La relation qu'il me fit de son voyage, à son retour, fut pleine d'intérêt. Il eut le bonheur d'aller jusqu'à l'eau salée et de passer trois ou quatre semaines avec les Esquimaux, qui le traitèrent à merveille.

Mais il ne m'appartient pas de raconter ici ce voyage. Je me suis fait un devoir de ne jamais mettre le pied dans le jardin de mon voisin.

Ce ne fut donc que l'année suivante, 1868, et le 9 juin, que je pus reprendre le cours de mes explorations apostoliques.

L'été s'annonçait devoir être beau. Le printemps avait été chaud et hâtif; la grande débâcle du Mackenzie avait eu lieu, par exception, le 26 mai, et la crue du fleuve était telle que son niveau avait atteint dix mètres au-dessus de l'étiage, et menaçait d'envahir et d'emporter nos demeures de bois. Les bordages et les *maceriæ* de glace formaient de chaque côté du Mackenzie des remparts de cinq ou six mètres d'élévation.

Je partis du fort Bonne-Espérance en canot d'écorce de bouleau, accompagné de deux jeunes Peaux-de-lièvre du

Bout-du-Monde nommés, l'un, Jean *Trou-Kwéyé* (le Lac-Allongé), surnommé *Captain Ball,* et l'autre, Jean *Oullayan* ou le Petit-Chanteur.

Je dirigeais la pirogue, eux pagayaient.

Afin d'offrir le moins d'appât possible aux désirs peu honnêtes des *Innoït,* je n'emportai qu'un bagage très-mince : point d'autres vêtements que ceux que j'avais sur le corps, et un seul rechange de linge, ma chapelle et ma pharmacie de voyage, ma boussole, une montre, un thermomètre et quelques menus articles servant de monnaie, pour nous procurer de la nourriture.

Nous comptions également sur la chasse et la pêche. Je m'étais donc muni de deux longs filets à poisson-blanc, d'hameçons à truite et à saumon, de fil de caret et de munitions de chasse. Nous avions tous les trois un fusil de chasse à bassinet.

J'avais aussi avec moi une tente de toile écrue, de dix aunes, deux couvertures de laine enfermées dans une bâche huilée, deux haches de voyage et plusieurs sacs de provisions sèches que je comptais mettre *en cache,* afin de m'assurer la possibilité du retour.

Ces provisions consistaient en pémican, viande boucanée, langues de renne, graisse en pain, avec un peu de farine, de sucre, de riz et de thé.

Nous quittâmes Bonne-Espérance par un temps ravissant et une douce brise du sud-est. Elle nous permit de tendre une petite voile aurique qui nous poussa doucement à travers les longues îles Manitou, toutes hérissées de grands et noirs sapins, et qui divisent pendant cinq grandes lieues l'immensité du fleuve géant du nord.

Un pavillon blanc timbré d'une croix rouge flottait à l'arrière de ma pirogue, qui s'éloigna aux joyeux et harmonieux refrains de ma *concertina.*

C'était la première fois que je descendais le majestueux

Naotcha-Kotchô au delà du fort de Bonne-Espérance ; aussi quelle joie était la mienne ! A gauche s'élevaient les rochers-remparts de *Unkkayé-Kfwé,* vastes assises de grès et de phonolithe qui se prolongent durant plusieurs lieues en formant les plus jolis sites, enclosant des lacs qui ressemblent à des cratères. A droite, nous avions un talus roide et coupé de nombreux affluents, la plupart fougueux et tout écumants de cascades. Au reste, nobles cours d'eau presque aussi larges que la Seine. Je fais grâce au lecteur de leurs noms barbares.

Tout à coup, de grands rochers calcaires, rangés par larges assises au-dessus d'une colline sablonneuse et arrondie, que revêt une armature de noirs sapins, s'élèvent devant nous. N'était cette forêt de conifères qui ondoie majestueusement sous la brise du soir, on les prendrait pour les remparts d'une grande cité.

C'est le Premier-Cap, *Eta-tchô-kfwéré,* qui, par son nom même, indique que les Indiens auxquels il le doit vinrent du septentrion.

Ce qui déroute le géologue, dans ce promontoire, ce sont ces strates calcaires qui reposent sur une base terreuse dépourvue de stratifications. Elle est formée, en effet, de boues alluviennes et de sable jaunâtre. Ce terrain meuble, qui, en Amérique, caractérise, d'après le professeur Dana, la période dévonienne, renferme une profusion de fossiles bivalves des genres *atrypa, spirifer* et *cyrtia,* que les pluies et les crues du fleuve lavent et désagrégent journellement. Ils sont ici dans leur terrain. En Europe, on les considérerait comme hors place[1]. Les rivages en sont jonchés.

A huit heures du soir, nous abordâmes, sous ce rempart, à un rivage riant, couvert d'une pelouse de bruyères al-

[1] Voir la liste de ces fossiles à la fin du volume.

pestres aux baies de corail rafraîchissantes; c'est le raisin d'ours, le même que celui de la Sibérie.

Ce lieu fut tristement célèbre par une hideuse scène de meurtre et d'anthropophagie qui eut lieu en 1842 ou 1845. Comme j'ai raconté cet épisode dans un article qui a paru au mois d'août 1866 dans la *France illustrée,* mon lecteur indulgent voudra bien me dispenser de le répéter ici.

A dix heures du soir, après un frugal souper, nous reprîmes notre navigation fluviale sur le Mackenzie, large de six kilomètres.

A cette époque de l'année, le soleil ne se couche plus, à cette latitude (67° nord). Il est aussi rutilant à dix heures du soir qu'à six heures en Europe, et, par une coïncidence qu'explique l'état de l'air, qui demeure inchangé, le sommeil fuit les paupières, le jour continu pénètre tous les sens d'une joie et d'un bien-être inexprimables. C'est comme une faible anticipation de la vie sempiternelle, de l'immortalité.

Aussi orientons-nous notre voile et laissons-nous drosser doucement notre pirogue au gré du zéphyr qui la pousse sur ce beau lac bleu qui marche vers la mer.

A droite et à gauche s'élèvent de basses montagnes, premiers contre-forts des montagnes Rocheuses, la *chaussée du Castor* et la *montagne des Truites*.

Le lendemain matin, nous saluons en passant le site de l'ancien fort Bonne-Espérance. Il s'élevait sur une pointe trop basse pour les crues subites et périodiques du fleuve. Il fut emporté par une inondation, en 1836, et reconstruit au lieu qu'il occupe de nos jours.

En face de ce lieu s'élèvent d'autres roches calcaires coupées de filons de phonolithe qui portent des traces d'une ignition ancienne. Les sulfates de fer et de magnésie suintent à travers ces assises et y forment des dépôts. On y trouve aussi du carbonate de soude ou natron.

En d'autres endroits, des gisements de fer oligiste déchirent les falaises comme des plaies qui saignent.

C'est un vieillard nommé *Tchané-Zélé* ou le Vieux-Chauve qui découvrit jadis ces gisements métallifères en même temps que le Mackenzie. Il venait du versant occidental des montagnes Rocheuses, où vivaient alors les Peaux-de-lièvre.

Les rives du *Nakotchrô-ondjig,* ainsi que les Dindjié appellent le Mackenzie, sont sévères et tristes. Rien ici ne rappelle les riants bocages de l'Athabasca et de la rivière d'Eau claire. Les côtes alluviennes, composées de sables et de galets roulés, qui forment le lit le plus récent du fleuve, ne nourrissent que de maigres sapins, des touffes d'*Eleagnus argentea* ressemblant à notre pourpier gris, de l'absinthe, de l'armoise et de l'érigère visqueuse ou faux copahu.

Ces côtes, qui se prolongent pendant des lieues avec le même niveau, sont découpées, à intervalles réguliers, par des ravins profonds qui les font ressembler à une immense et double enfilade de piles de boulets. C'est pourquoi sir John Franklin leur départit, en 1825, le nom de *Cannon-shot Reach*.

Cette *vue* reçoit plusieurs gros affluents, parmi lesquels la rivière Travaillant. A son extrémité, nous franchîmes les seconds remparts du Mackenzie, que Franklin appela *the-Narrow* ou Détroit.

C'est un sinus en forme d'équerre double que forme le *Naotcha* avant de se diviser en bouches. Il y est bordé de rochers de soixante mètres d'élévation qui prennent le nom de remparts, comme ceux du fort Bonne-Espérance. Le Mackenzie y atteint seize mètres de profondeur par un courant de onze kilomètres à l'heure.

Le Détroit est une limite naturelle que ne franchissent jamais les Esquimaux. Une fois cependant ils la dépassèrent, mais ce fut pour massacrer un parti de quarante Loucheux campés au confluent de la *Schital-Kréng*. C'est

dans les rochers phonolithiques du Détroit, et non dans les remparts naturels du fort Bonne-Espérance, ainsi que le dit à tort le docteur Richardson, que les Esquimaux venaient jadis se pourvoir des pierres plates dont ils fabriquaient leurs couteaux et les dards de leurs harpons. Ces pierres sont noires, sonores, et se clivent comme de l'ardoise.

Les Dindjié nomment ces rochers-remparts *Krézjia-Konhén*, et les Esquimaux *Kreyrotchouk*.

Vers les deux tiers du Détroit, le fleuve Mackenzie reçoit sur la rive gauche un affluent important, la *Tsi-kka-tchig* ou rivière Terre-Blanche, que les Canadiens ont nommée par erreur rivière Rouge. C'est la *Kradziak* des Esquimaux et la *Talè-Niliné* des Peaux-de-lièvre. Elle coule dans une vallée des montagnes Rocheuses et prend sa source sous le 64ᵉ parallèle.

Les Dindjié des fleuves Mackenzie et Anderson se réunissent deux fois par an à l'embouchure du premier de ces cours d'eau pour y traiter, soit avec le fort Mac Pherson, soit avec les Esquimaux eux-mêmes. J'y retrouvai un grand nombre de mes amis des déserts d'Anderson, et ne m'arrêtai que le temps nécessaire pour leur donner la main; puis je repartis en hâte pour le fort Mac Pherson.

De ce confluent, la vue s'étend en aval jusqu'à douze ou treize kilomètres, c'est-à-dire jusqu'à la sortie du Détroit dans l'estuaire du Mackenzie, que les Indiens nomment la Division des courants (*Sa-tra-wélin*).

A la pointe Séparation, désormais devenue célèbre par les voyages des Franklin, des Richardson, des Back et des Pullen, je fis une *cache* de provisions et d'objets de première nécessité, tels que souliers, allumettes, amadou, filets de pêche, munitions. Je renfermai ces objets dans un sac de caoutchouc qui fut suspendu dans un sapin.

De la conservation de ce sac dépendait la sécurité de notre retour.

Quelques heures après, nous nous trouvions dans cet immense estuaire du Mackenzie, qui, depuis la mer jusqu'à la pointe Séparation, ne mesure pas moins de cent quarante-deux kilomètres, et qui s'étend, en largeur, depuis la chaîne des monts Cariboux jusqu'au pied des montagnes Rocheuses, sur un espace d'au moins soixante kilomètres. Le fleuve y perd son nom dindjié de *Nakotchrô-ondjig* ou *odendjig,* pour prendre celui de *Nakotchrô-tschig*[1]. Il y est partagé en quatre grandes branches principales qui se subdivisent en un multitude de canaux naturels ou bayoux.

La crue exceptionnelle de ce printemps avait élevé le niveau du fleuve à un tel point que tous les deltas avaient disparu. Il en résultait une nappe d'eau immense dont les horizons vaporeux se confondaient avec le ciel et permettaient à peine aux derniers éperons des montagnes d'apparaître faiblement, dans l'Ouest.

Pour celui qui n'aurait jamais vu la mer, l'illusion eût été complète. Il se serait cru transporté sur les plages de l'océan Glacial arctique, bien que nous en fussions encore à trente-cinq lieues !

Un moment, je fus moi-même déçu : à droite et à gauche, un atterrage bas et couvert de forêts inondées s'effaçait en s'éloignant jusqu'à ce qu'il s'enfonçât dans le fleuve. Nulle terre ne sortait du sein des ondes limoneuses pour dessiner à nos yeux l'entrée des quatre chenaux dont on nous avait parlé et qui, jusqu'à la mer, divisent, en temps ordinaire, les eaux fougueuses du Mackenzie.

Évidemment, cette expansion dut être la véritable embouchure du fleuve à l'époque, peut-être peu reculée, où il avait les proportions que l'afflux des neiges fondues lui communiquait présentement. A mesure que le niveau des eaux

[1] Ne pas le confondre avec le *Nakotchrô-ttsigæ,* qui est le nom du fleuve Youkon ou *Kouïk-pak.*

a baissé, le fleuve s'est creusé des canaux dans les matières sédimenteuses, dans les terreaux noirâtres et gras qu'il a accumulés pendant des siècles, et il en est résulté l'estuaire actuel, immense égout collecteur formé de quatre branches principales que relient une foule de bayoux de moindre importance. Nul doute que d'autres îles ne se forment continuellement dans la mer à l'embouchure de ce fleuve ; car les Esquimaux m'ont assuré que, sur une étendue de plus d'un kilomètre, l'eau y atteint à peine de la cheville au genou, et que ce n'est que beaucoup plus loin que l'on y rencontre un fond capable de recevoir leurs légers oumiaks.

La pointe Séparation est placée par 67° 49′ de latitude nord. La branche mère se termine à l'île Ellice, qui occupe 69° 14′. Depuis le grand lac des Esclaves seulement jusqu'à cette île, le gigantesque Mackenzie ne mesure pas moins de 1,045 milles géographiques, soit 1,149 kilomètres 500 mètres ou 287 lieues et demie.

Mais si nous le mesurons depuis sa source dans les montagnes Rocheuses, l'Athabasca-Mackenzie compte 2,500 milles géographiques de cours et arrose une superficie de 443,000 milles carrés !

La branche occidentale, qui est la plus considérable, porte le nom esquimau d'*Illouvéartor* ou de *Kour-vik*, Grande-Rivière. La branche orientale, seconde en grandeur, est le *Nalron*. Quant aux deux chenaux centraux, ils se nomment *Kiglarvé-kourk* et *Kiglarvé-toupalouk*.

Mais, je le répète, à notre entrée dans l'estuaire ou *Koutéroalouït*, rien de tout cela ne paraissait. Nous savions bien que la rivière Peel ou Plumée a son embouchure principale dans la *Kour-vik ;* mais, rien n'étant visible, il ne nous restait qu'un moyen pour ne pas manquer le confluent que nous cherchions : c'était de longer le rivage occidental de cet immense lac d'eau trouble.

Comme aux jours du déluge, les eaux limoneuses, tour-

billonnant dans un courant insensé, enveloppaient toutes choses; les arbres étaient submergés jusqu'au-dessus des mères branches, les îles disparaissaient sous un entassement fabuleux de glaçons.

— Nous nous sommes trop pressés de venir, dis-je à mes jeunes gens. Maintenant, que faire et comment découvrir l'entrée de la Peel, au milieu de telles obstructions?

A mesure que la soirée avançait, le grand chenal lui-même se trouva tellement obstrué que tout progrès nous fut interdit. Un peu avant minuit, les banquises qui adhéraient encore au rivage ou qui s'étaient collées les unes aux autres, détachées par la fraîcheur relative de ce moment ou par le mouvement ascensionnel des eaux, se rompirent avec un bruit de tonnerre; elles tombèrent à l'eau et se mirent en marche. Elles nous cernèrent si complétement que je craignis qu'elles ne broyassent notre frêle embarcation. Nous les repoussions d'abord de l'aviron, avançant au milieu d'elles avec lenteur, de crainte de nous heurter à leurs aspérités et de crever notre canot.

Mais enfin il vint un moment où ces glaces se précipitèrent dans le fleuve avec une telle fréquence, une telle abondance et un si grand fracas, en y déterminant de telles vagues, que nous dûmes absolument songer à nous mettre en sûreté jusqu'à ce que le soleil, par sa force, vînt augmenter l'adhérence des glaces et en empêcher la chute.

Mais où aborder? C'était une grave affaire. On ne voyait que glaçons énormes, de toutes formes, de toutes dimensions, amoncelés les uns sur les autres, posés en équilibre ou suspendus en encorbellement au-dessus de l'abîme. La terre était loin sous l'eau, écrasée sous le poids et le nombre des banquises.

Où allumer du feu pour nous sécher et nous réchauffer? Où trouver un pouce de terrain sec où nous pussions garantir nos pieds de l'humidité et du froid?

Nous essayâmes encore de poursuivre notre route. Des masses mouvantes et mugissantes, à la force acquise desquelles s'ajoutait encore celle d'un courant rapide, nous barrèrent le passage tout à fait. Que faire?

Avisant une sorte de baie ou de sinus, que je reconnus plus tard être l'embouchure de la rivière Double ou rivières Jumelles, nous y poussâmes notre pirogue et accostâmes sur un grand glaçon plat qui nous parut reposer sur terre, du moins en partie.

En ce lieu, le rivage n'est sec et exondé qu'en juillet. C'est un delta sédimenteux. Il était alors tellement détrempé par les eaux que ce n'était plus qu'un bourbier de plusieurs pieds de profondeur. Malheur à qui y aurait posé le pied.

Les grands glaçons qui dormaient sur ce terrain délayé en avaient haché et broyé les saules et autres arbustes. Nous dûmes nous résigner à demeurer sur la glace, au grand risque de la voir se précipiter dans les flots avec sa cargaison humaine.

Nous coupâmes une grande quantité de branches de saule odorant, nous les disposâmes en une couche épaisse sur la banquise qui nous tenait lieu d'île déserte, et, nouveaux Robinsons, nous nous livrâmes, sur ce lit improvisé, à un repos dont nous avions le plus grand besoin.

J'ai prononcé tantôt le mot minuit. Bien que ce ne fût pas chose nouvelle pour moi de jouir de la vue et de l'éclat du soleil en plein minuit, jamais pourtant ce phénomène ne m'avait impressionné comme il le fit ce jour-là.

Ici l'étoile du jour ne rase pas l'horizon, à la mâle heure, comme cela arrive au fort Bonne-Espérance. Elle s'en trouve éloignée de plusieurs degrés. L'astre ne prend point cette teinte rouge ou violacée qui ressemble à la face bouffie et décomposée d'un noyé; l'azur des cieux, devenu vert pâle, ne s'est point assombri, et cependant la couleur que le soleil projette sur les montagnes Rocheuses est celle du soir.

Tout à coup, et comme par un secret enchantement, cette teinte sanguinolente est devenue dorée, l'air a fraîchi, les montagnes, voilées d'une gaze bleuâtre, se sont épanouies comme une alcôve qui s'entr'ouvre ; la vapeur diaphane qui les emprisonnait depuis un instant s'est déchirée comme un voile de femme, laissant voir leurs crêtes étincelantes de neige et leurs linéaments osseux.

Ce n'était plus le soir, c'était le matin. Un instant avait opéré cette merveilleuse transformation, et cet instant, que je guettais, avait échappé à mon observation comme le *quod quid est* de tout fait scientifique.

Pendant que mes jeunes sauvages dormaient sous les feux peu réchauffants de ce soleil renouvelé, je me laissais aller aux rêveries que faisait naître en moi ma singulière position. Je pensais à ces flots calmes, limpides, azurés de la Méditerranée, qui tournoient en vous regardant de leur œil glauque, dont la fascination attire ; je les comparais à ces ondes turbulentes, bourbeuses et glacées qui fuyaient sous mes yeux vers le pôle, entraînant des pans de forêts, des morceaux d'îles, et roulant d'énormes galets dont le bruit imite, du fond de l'eau, les susurrements d'une chaudière qui bout et qui chante.

Se pouvait-il que, parti des bords de cette mer d'azur qui baigne les rivages parfumés de la Provence et de l'Italie, je me trouvasse maintenant seul, isolé, perdu au bord de ces rivages arides, déserts et inhospitaliers qui ont fait la réputation des Mackenzie, des Franklin et des Back ?

Les voyages les plus aventureux ont illustré ces parages arctiques ; et ces explorations, dont les récits firent les délices de mon enfance sans y avoir laissé cependant de souvenirs précis, j'allais les goûter et les partager. Que dis-je ? Je les renouvelais moi-même, quoique sur une plus petite échelle, mais, partant, avec beaucoup plus d'initiative et de dangers.

En 1789, Alexandre Mackenzie, officier de la Compagnie du Nord-Ouest, descendit le premier ce fleuve, qui depuis porta son nom, jusqu'au lieu où je me trouvais. Là il prit le chenal central-est, le *Kiglarvé-toupalouk,* et atteignit la mer Glaciale au mois d'août. Six ans après, en 1795, l'infortuné Liwingstone, autre officier de la même Compagnie franco-écossaise, tenta également d'atteindre la mer Glaciale pour s'y aboucher avec les Esquimaux. Il campa à l'extrémité de la *vue* des Piles-de-boulets, prit le canal central-est, et alla se faire massacrer avec tout son parti sur l'île Mac Gillivray.

En 1825, le capitaine de vaisseau de la marine anglaise John Franklin entra dans le chenal oriental, ou *Nalron,* avec l'interprète métis français Baptiste Boucher, et atteignit l'océan Glacial avec deux barques non pontées. Il y fut volé et pillé par les Esquimaux, à la pointe Rencontre, et ne dut son salut et celui des siens qu'au secours des armes à feu qui terrifièrent ces pirates arctiques, desquels elles étaient inconnues.

L'année suivante, il renouvelait la même tentative du côté de l'ouest, et poussait ses explorations jusqu'au récif du Retour, situé par 151° 57' de longitude ouest de Paris, et 70° 24' de latitude nord.

Plus tard, de 1848 à 1852, le capitaine Pullen et le lieutenant de vaisseau Hooper entreprirent la même expédition par une autre route; c'est-à-dire que, entrés dans la mer Glaciale par le détroit de Behring, ils en sortirent par le Mackenzie, ou plutôt par l'une des bouches du fleuve Peel, qu'ils remontèrent jusqu'au fort Mac Pherson, malgré les avis de leur guide français, Jérôme Saint-Georges de Laporte. Là seulement ils s'aperçurent qu'ils s'étaient mépris, et redescendirent la Peel jusqu'au Mackenzie, pour remonter enfin ce fleuve.

D'ailleurs, Franklin avait commis la même erreur en

1826, et les cartes anglaises continuent à ne donner aucune embouchure à la Peel dans la mer Glaciale.

L'année 1850 vit la dernière expédition arctique du Mackenzie, celle du docteur John Raë, qui s'en allait à la recherche des restes de Franklin. Son guide était le Canadien français Maneul, qui, frappé d'épouvante à la vue rébarbative des Esquimaux, les accueillit à coups de fusil, un peu au-dessus de la pointe Séparation, blessa l'un d'entre eux et fit avorter l'expédition.

Je retourne à mon bivouac.

A dix heures du matin du lendemain, le fleuve charriait beaucoup moins. La chaleur solaire, par la moiteur qu'elle donne à la glace, la fait adhérer soit au rivage, soit aux autres glaçons, et la rend stationnaire.

Il fallait aussitôt profiter de cet état de la rivière pour y reprendre nos recherches. Nous passâmes entre une grande île occidentale nommée *Krimertchivik* et l'île *Ollàne,* dont la position ne nous était indiquée que par les *maceriæ* de glace qui la recouvraient comme une forteresse. Nous doublâmes trois bouches de la Peel, alors aussi larges que la Seine et coulant à pleins bords, mais presque entièrement à sec pendant l'été, et découvrîmes enfin une quatrième embouchure qui n'était pas plus large que les précédentes, mais où se trouvaient trois *mais de joie* ou sapins à branches élaguées, excepté au sommet.

C'était le point de repère que l'on nous avait indiqué pour reconnaître le vrai chenal de la Peel ou *Arvéron* (la rivière des Baleines); car on se rappelle que mes deux pagayeurs peaux-de-lièvre étaient aussi neufs que moi dans ce pays esquimau.

Ces *mais* furent le secret des Esquimaux pendant de longues années. Ils en fabriquaient à l'entrée et à l'issue de chaque chenal pour leur servir de points de reconnaissance dans le dédale des bouches du Mackenzie. Mais les Blancs,

qui mettent le nez partout, ont aussi éventé ce secret des enfants du Pays-Plat. Tout chenal où ne se trouve qu'un seul *mai* est une impasse, excepté pendant les crues. La présence de plusieurs *mais* indique, au contraire, une voie navigable en toute saison.

Il y a une vingtaine d'années, les Esquimaux massacrèrent, à l'entrée du chenal de la rivière Peel, un village loucheux. Il n'en réchappa qu'un jeune garçon qui se sauva à travers bois et put gagner le fort Mac Pherson.

A midi, nous entrâmes dans l'*Arvérovalouk-tchinia* (le bras de la grande rivière aux Baleines), qui, au bout d'une douzaine de circuits, nous fit débarquer dans l'*Arvéron* proprement dite, que Franklin découvrit, après les métis français, en août 1826.

Il lui donna le nom de sir Robert Peel, alors lord Premier, c'est-à-dire premier ministre d'Angleterre; mais celui de *rivière Plumée,* que ce noble cours d'eau avait déjà reçu de nos compatriotes du Canada, prévalut toujours, même parmi les officiers de la Compagnie d'Hudson. Aujourd'hui encore, nul ne connaît, dans le Mackenzie, la rivière Peel, à l'exception d'un petit nombre d'érudits.

Lorsque Franklin, qui avait remonté la Peel en croyant naviguer dans le Mackenzie, s'aperçut enfin de son erreur, il supposa, erronément encore, que la Peel était un *grand cours d'eau* que Baptiste Boucher lui assurait devoir le conduire en six jours à l'océan Pacifique. Il douta de la connaissance de son guide et commit une seconde faute dont se ressentit la composition de ses cartes.

Que ne crut-il le bon métis! Il aurait découvert le gigantesque fleuve Youkon, dans l'Alaka, et aurait accompli le périple de toute la partie nord-ouest du continent américain avant le capitaine Pullen.

Le cours de la Peel ou rivière Plumée est donc fautif

sur les cartes de sir J. Franklin. Ce cours d'eau ne prend pas sa source à l'ouest de la chaîne des Pics, mais entre cette chaîne et celle des *Tdha-tsen* ou montagnes Sales, qui en est le contre-fort oriental.

La plus méridionale de ces sources est par 64° de latitude nord.

La Peel est une belle et large rivière, la seconde en importance des affluents du Mackenzie, depuis le grand lac des Esclaves. Elle en est aussi le plus septentrional, puisque son confluent est par 68° de latitude.

Ses bouches sont aussi multiples que celles du Mackenzie lui-même. Elles se marient si bien avec celles-ci que le courant y éprouve des va-et-vient périodiques. La bouche la plus occidentale est tributaire de l'Océan; de sorte que la Peel est en même temps fleuve et rivière.

Le réseau de deltas et de chenaux qui résulte de l'union des bouches de ces deux gigantesques cours d'eau en rend le relevé hydrographique difficile. J'ai cherché, dans ce voyage, à débrouiller de tout mon pouvoir ce chaos de chenaux; mais, pour faire de ce double delta une carte rigoureusement exacte, une expédition serait nécessaire; elle courrait de grands dangers de la part des Esquimaux, et je doute qu'un seul été pût suffire à un travail aussi compliqué.

Rien de moins intéressant que la navigation dans l'estuaire commun de ces deux fleuves. Point de rivages, mais des falaises de boue noire ne contenant pas le moindre caillou et s'éboulant sans cesse, avec leur revêtement de végétaux. Ne vous fiez pas à quelques pointes basses, quand même elles vous paraîtraient couvertes de gazon. Vous vous y enfonceriez dans une vase visqueuse et noire comme du goudron, et vous y enterreriez tout vivant. Impossible donc de penser à y touer une embarcation. En dépit d'un courant violent, il nous faut ramer, ramer sans cesse, nous

contentant de nous reposer de temps à autre en nous cramponnant à quelque arbre submergé.

Toutes les cinq minutes, des détonations ébranlent l'air et, en remuant l'onde, nous apprennent qu'un pan de forêt s'est abîmé dans le courant, dans quelque *pointe forte,* battue en brèche par le flot. Des îles de verdure se forment ainsi de toutes pièces dans le sein de la rivière, jusqu'à ce que, lavées et désagrégées, elles abandonnent leurs épaves au gré du courant.

Le plus grand des dangers que nous ayons à redouter dans ces eaux limoneuses n'est cependant pas d'être engloutis par un de ces énormes et fréquents éboulements; c'est celui de voir notre pirogue d'écorce crevée par quelque chicot caché traîtreusement dans l'eau, et de ne pouvoir nous sauver à terre, faute d'un pouce de terrain assez ferme pour pouvoir y poser le pied ou nous y cramponner des mains.

Ce fut ce qui m'arriva en 1870. Fort heureusement, j'étais en compagnie de plusieurs Dindjié qui nous reçurent dans leurs canots, mes pagayeurs et moi, et sauvèrent aussi mon bagage. Ma pirogue, défoncée par un arbre caché sous l'eau, sombra tout d'une pièce en un clin d'œil.

Dans l'*Arvéron* proprement dite, nous jouîmes de magnifiques points de vue sur les montagnes Rocheuses, qui, ici, prennent le nom anglais de chaîne Richardson. Elles ne m'ont pas paru avoir plus de 2,000 mètres d'altitude au-dessus du fleuve. Mais je pourrais bien m'y tromper comme sir John Franklin, qui les estimait distantes de 11 kilomètres seulement de la Peel, tandis qu'elles en sont à 45.

Le samedi 13 juin, j'atteignis enfin le fort Mac Pherson, sans avoir fait la rencontre d'un seul Esquimau, et après avoir parcouru par eau 468 kilomètres depuis le fort Bonne-Espérance, et 1,021 depuis le grand lac des Ours, où je venais de passer l'hiver.

CHAPITRE II

LES ESQUIMAUX DU FLEUVE PEEL.

Le fort Mac Pherson. — *Xiet.* — Arrivée des Esquimaux. — Mes nouveaux amis. — Libertinage des femmes *innoït.* — Surexcitabilité des Esquimaux. — Intolérance d'un presbytérien. — Loi du talion. — Superstitions.

A trente lieues du Mackenzie et à cent trente du fort Bonne-Espérance, sur un plateau dont la falaise s'éboule annuellement, et dans un terrain si marécageux que les bâtisses y éprouvent des failles continuelles, s'élève et s'étend le *redoutable* fort Mac Pherson, construit en 1848 (?) par M. Bell, officier de la baie d'Hudson.

Dûment couché sur les cartes anglaises comme une ville de troisième ordre, Mac Pherson n'est qu'une simple enceinte de cent mètres carrés de palissades mi-croulantes, de bastions vermoulus, par les meurtrières desquels ne passa jamais un fusil, et surmonté d'un blockhaus qui n'est là que pour la figure, puisqu'on ne peut pas même y monter.

Quatre maisons, ou plutôt quatre baraques en troncs d'arbres équarris, composées d'un simple rez-de-chaussée, sont disposées sur trois côtés de ce quadrilatère, laissant libre, sur celui de devant, une cour ou préau.

Au fond est la maison du traiteur, qui, ici, n'a point le titre de *facteur,* mais seulement celui de *chef de poste*. En flèche, derrière cette maison, qui ne se compose que de deux pièces et d'une entrée, est la cuisine; puis, de chaque côté,

les magasins et les cases des servants, blonds et grands orkneys.

Voilà, ne vous en déplaise, amis lecteurs, ce que l'on nomme le fort Mac Pherson, que vous pourrez voir porté sur les cartes par 67° 20′ de latitude nord et 136° 35′ de longitude ouest de Paris.

Dans la paroi du *store* aux marchandises, on voit un vasistas que défend un volet à coulisse, comme cela se pratique dans les cabanons de fous.

C'est derrière ce fenestron que se tient le chef du poste; c'est par là qu'il reçoit et compte les fourrures des farouches Esquimaux, entre deux revolvers chargés et déposés sur un comptoir; c'est par là que ces sauvages reçoivent, de la main à la main et séance tenante, le prix de leurs pelleteries, sans qu'ils soient jamais admis à pénétrer dans le magasin, de crainte que leur profond amour du beau et du bon ne porte ces communistes à s'annexer le contenu de céans.

Chaque soir, les Esquimaux sont poliment éconduits hors de l'enceinte palissadée ; puis les portes du blockhaus sont barrées et verrouillées avec soin par le vieux Baptiste Boucher, jadis interprète esquimau, maintenant guide, factotum et homme de confiance à Mac Pherson.

Le chef du poste était alors un Orcadien, grand, froid et solennel, appelé *Xiet* par les Dindjié, parfait honnête homme d'ailleurs, excellent père d'une nombreuse famille, traiteur consciencieux, dévoué corps et âme à la Compagnie d'Hudson et qui, de simple pêcheur devenu charpentier, s'était ensuite élevé au grade qu'il occupait parmi les employés de la puissante corporation. Mais c'était un homme sans culture ni lettres, et zélé pour sa religion, le presbytérianisme, jusqu'à l'intolérance.

Muni d'une permission du chef du district, M. Hardisty, *Xiet,* qui, sans cette pièce, m'eût éconduit sans scrupule,

me reçut froidement et sans un sourire. Il se contenta de me dire que je serais admis à sa table pendant tout le temps que je séjournerais dans son fort, mais qu'il ne pouvait me recevoir chez lui faute de place. Il me permettait cependant de dresser ma tente dans l'enceinte palissadée du fort, « *en cas que j'eusse peur* des Esquimaux ».

La fin de cette phrase me fit sourire, car je savais que le bon chef de poste avait de ces sauvages une peur bleue. Je lui répondis que je préférais demeurer sur la pelouse, hors du fort, à proximité des Esquimaux et de la rivière; ce qui lui fit pousser un *indeed!* de stupéfaction.

Du fort Mac Pherson, la vue est assez bornée. Une basse montagne, le plateau *Nakotchrô-Kloundiè*, y intercepte la vue des montagnes Rocheuses, dont on n'aperçoit que les crêtes les plus septentrionales, qui s'enfuient à droite du fort, confondant leur silhouette bleue avec l'azur du ciel arctique.

A gauche, des collines arides et grises de lichen masquent entièrement la perspective du fleuve Peel.

En attendant l'arrivée des Esquimaux, que la crue extraordinaire de ce printemps hâtif et le mouvement des glaces retenaient encore à la mer, je m'occupai des Dindjié ou Loucheux, dont je n'ai point à parler dans ces pages, que j'ai réservées exclusivement aux *Innoït*.

Enfin, le 18 juin, les Esquimaux commencèrent à paraître, et ils continuèrent les jours suivants jusqu'à concurrence de trois à quatre cents âmes. Au fur et à mesure qu'ils arrivaient au fort, ils atterrissaient avec leurs *oumiaït* ou bédares, directement sous la falaise ocreuse, ils nivelaient une petite place sur l'étroit rivage qui restait entre cette côte et l'eau, et y dressaient leurs tentes côte à côte.

En peu de jours, le rivage en fut entièrement bordé. Telle est leur coutume. Jamais ils ne se hasardent à camper sur l'esplanade où s'élève le fort; encore moins pensent-ils à aller bivouaquer à l'ombre salutaire des bois et à

proximité d'une source fraîche et limpide. Semblables au castor, dont ils se disent issus comme les Celtes, les Esquimaux ne quittent jamais le bord de l'eau. S'ils avaient une queue, ils dormiraient avec cette queue dans l'eau, à l'instar de leur ancêtre amphibie, de crainte d'une surprise.

Les premiers arrivés furent trois de mes connaissances de 1865, le chef *Kouninan,* un grand-homme (*innok-toyok*) qui vient de succéder à son père, le vieux *Krouvalark,* à titre de *katoun* ou chef des Esquimaux de l'Ouest, puis *Anhoutchinak* et *Inontakrark,* mes deux compagnons de voyage lors de mon retour de la baie Liverpool.

Ces bonnes gens me remirent parfaitement et me firent fête aussitôt. Ils me rapportèrent qu'un baleinier américain avait été pris par les glaces en deçà de la pointe Barrow, qu'il y avait hiverné, et qu'il était peu probable qu'il pût se dégager cet été, parce que, disaient-ils, nous nous trouvions dans l'*année froide*.

D'après eux, il règne sur l'océan Glacial arctique une alternance régulière dans la succession des années, un été chaud succédant toujours à un été froid et pluvieux, de manière à ne pas laisser aux glaces le temps de se fondre ni de disparaître du large.

Voilà un phénomène qu'ont ignoré sans doute les navigateurs arctiques. Il explique pourquoi certains marins ont trouvé la mer libre et ouverte dans les mêmes parages où, l'année d'auparavant, d'autres navigateurs n'avaient vu qu'un champ de glace immobile.

L'Esquimau n'est point timide, taciturne comme le Peau-Rouge. Il est confiant, bavard; il aime à raconter ce qu'il sait, à faire parade de son savoir, à pérorer comme un rhéteur, avec accompagnement de gestes prétentieux et d'une noblesse de maintien naturelle ou affectée.

Comme les Polynésiens et les Peaux-Rouges des prairies, il tient à se choisir parmi les étrangers un ami qu'il

nomme sa doublure (*illoua-laralou*) et qui rappelle l'*umbra* des anciens Latins. Cette amitié, une fois reconnue et sanctionnée, devient inviolable. Elle constitue une sorte de parenté et établit entre les deux amis un communisme complet.

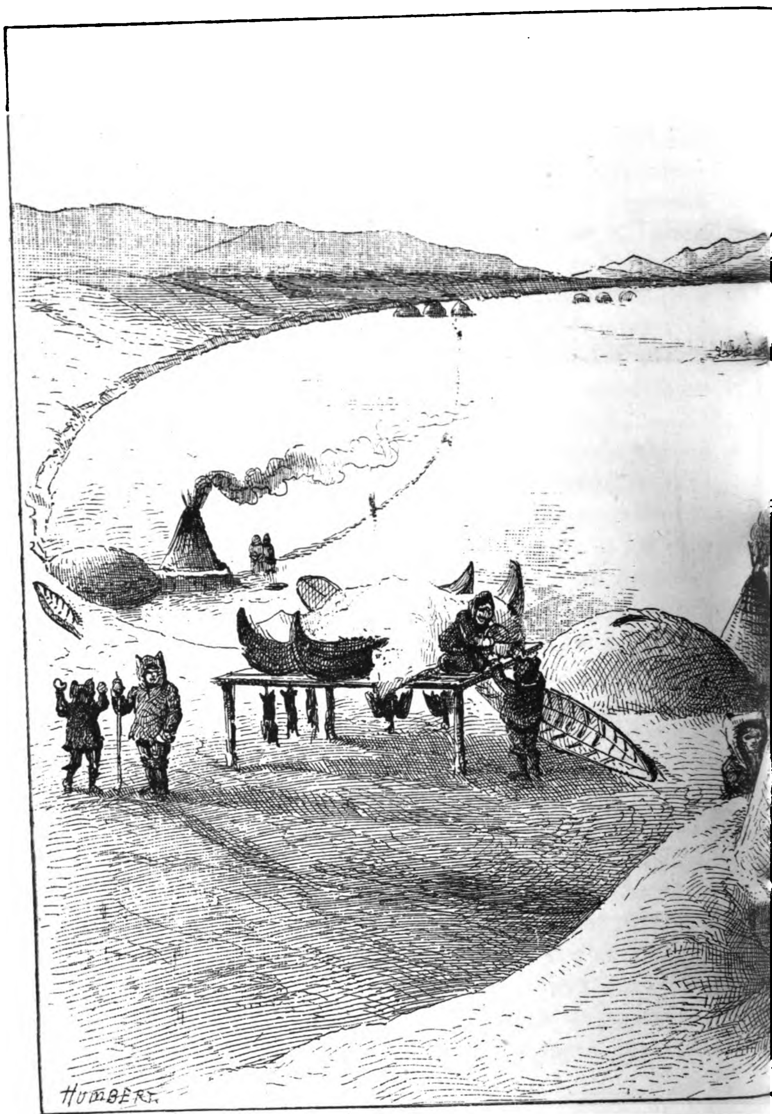
Je fis aussi connaissance avec le frère aîné de *Noulloumallok*. C'était un homme sur le déclin de l'âge, nommé *Kroanark,* excellent cœur, homme de bon sens et plein d'humanité. J'eus la bonne fortune de lui faire du bien en le guérissant, avec de l'alcool camphré, d'un vilain ulcère qu'il avait à la lèvre inférieure. Il m'en témoigna la plus vive reconnaissance, m'appelant son frère, ne laissant passer aucune occasion de me protéger, de prendre ma défense et de me dicter des termes de sa langue maternelle.

Mais ce vieillard avait pour fils un très-méchant garçon nommé *Tchianark.* Il était long, fluet, dégingandé, boiteux des deux jambes, comme Miphiboseth, horriblement louche en dedans, et possédait les yeux les plus bridés et les plus obliques que j'aie vus chez ce peuple; des yeux de bête. On sait que tous les animaux ont les yeux obliques, même le chien, l'ami de l'homme et le plus franc des animaux, mais que les bêtes les plus rusées, telles que les félins, les vermiculaires, sont celles dont l'obliquité du regard est la plus prononcée.

C'est là un pronostic qui ne trompe jamais chez l'homme. L'homme au regard oblique est faux.

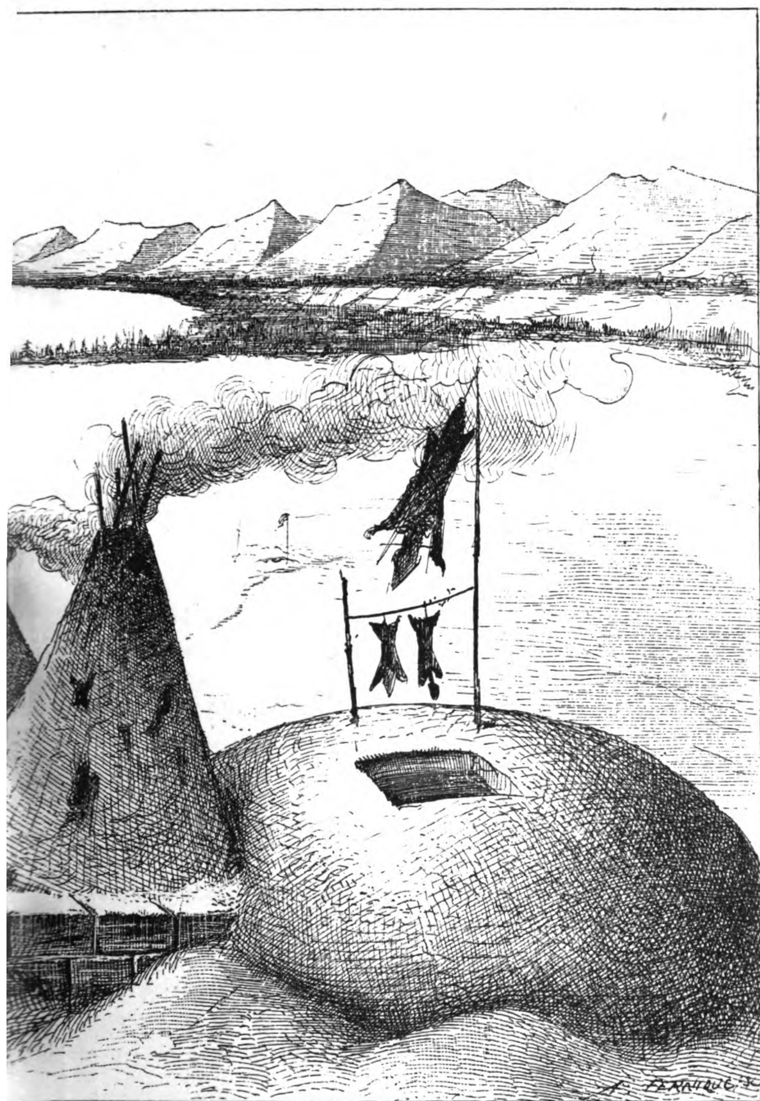
Bien qu'ils se prétendissent chefs, en 1865, je vis bien qu'*Inontakrark* et *Anhoutchinak* ne l'étaient guère plus que moi, en 1868. C'étaient toutefois des hommes influents et honnêtes. Je résolus de m'en faire des amis.

Parmi ces Esquimaux venus de l'Ouest, il y en avait un dont la chevelure et la grande barbe étaient d'un roux ardent. Son visage était blanc et marqué de rousseurs. C'était sans contredit un métis russe. J'appris, en effet,



VILLAGE ESQUIMAU D

D'après une aquar



IV

E KRAKTSITORMÉORK.

le de M. PETIT JT.

qu'il venait de *Natérovik,* sur les bords de la mer de Behring, probablement la redoute russe Mikaëlowski.

Un autre venait des bouches du fleuve Colville, grand cours d'eau arctique que le capitaine Mac Clure prit pour le fleuve Youkon. On me le désigna comme un *Avànéméork;* mais je ne reconnais sous cette désignation qu'un nom locatif se rapportant probablement au fleuve Colville. C'était un Chaman émérite, petit et trapu comme un Bas-Breton, avec une physionomie méfiante qui ne m'inspira aucun attrait.

Un excellent Esquimau, nommé *Nakoyork* ou le Bon, m'avait fait promettre qu'il viendrait au fort Mac Pherson pour me chercher et se charger de moi dans le nouveau voyage que je me proposais de faire à la mer Glaciale.

Il manqua au rendez-vous et demeura à *Ikotsik* (le Coude), principale pêcherie d'été des Esquimaux, sise à l'extrémité de l'île Halkett. Mais le bon vieillard m'avait envoyé son gendre, *Pabian-Kkrarayalok,* neveu du grand chef *Navikan-Pabian* et frère de cette jolie Esquimaude jadis enlevée par M. Gaudet pour être épousée par un chef de poste.

C'était un gros et beau garçon de vingt-cinq ans, toujours joyeux, toujours souriant, et qui me promit monts et merveilles si je voulais bien avoir confiance en lui. Le bon garçon enfonçait une porte ouverte. Je ne demandais qu'à partir pour la mer Glaciale, et il eut aussitôt mon acquiescement.

Deux jours après, il vint me trouver, la tête basse et l'air attristé.

— Le chef blanc m'a engagé à aller voir ma sœur, au grand fort des *Krablounet.* Je ne puis me charger de toi ni te conduire à la mer.

Je reconnus aussitôt un effet du fanatisme presbytérien.

— Mais, continua *Pabian,* voici un de mes parents

auquel tu peux te fier entièrement ; c'est le vieux *Kroyanapa*.

Ce disant, *Krarayalok* me présentait un homme sur le retour de l'âge, à figure de fouine, à la bouche pincée et au regard plein d'astuce et de fourberie. Il me déplut tellement que je résolus aussitôt de ne pas l'accepter.

— Je te remercie, mon frère cadet, dis-je à l'Esquimau, de ta sollicitude pour moi. Mais puisque tu dégages la parole que tu m'as donnée, il y a si peu de temps, tu me permettras aussi de reprendre la mienne. Je veux être libre de partir avec qui je voudrai.

L'un et l'autre se retirèrent l'oreille basse.

Je fus bien étonné de retrouver à Mac Pherson madame *Aoularéna* N° 4, jeune veuve du chef *Kranerktork,* décédé à Anderson en novembre 1865. Elle était, cette fois-ci, avec *Anhoutchinak,* qui, par conséquent, me parut avoir deux femmes du même nom. Mais aussitôt que *Krarayalok* se décida à monter au fort Simpson pour y voir sa sœur, il s'entendit avec *Anhoutchinak* pour qu'il lui cédât cette femme ; de sorte que la malheureuse passa, comme une marchandise que l'on troque à volonté, en la possession transitoire de *Pabian,* lequel avait laissé sa femme, avec son beau-père, au bord de la mer.

Cet odieux et dégoûtant trafic de femmes est chose si commune, si admise parmi les Esquimaux, que ces dames ne s'en étonnent ni ne s'en plaignent. Peut-être même y trouvent-elles leur compte. En tout cas, elles y perdent le glorieux et sacré pouvoir de la maternité et demeurent stériles et improlifiques comme des bois secs ou pourris.

Ces femmes esquimaudes ont des expressions, des mots et des finales de mots que n'emploient point les hommes. Ce m'est un nouvel indice d'une origine étrangère à celle de leurs époux. Par là s'expliquerait ce dualisme dans le type, le teint et le caractère des Esquimaux.

Ils sont le premier peuple que je vois se haïr entre eux,

se jalouser, se méfier et se décrier, même en présence des étrangers et de leurs ennemis.

Le déportement des mœurs est tel chez eux que, aussitôt le temps du repos arrivé, et bien que le soleil demeure toujours très-haut sur l'horizon, on voit leurs femmes et leurs filles se glisser dans les cases des serviteurs du fort, comme dans les loges rondes des Dindjié, pour y quêter du tabac.

La jeunesse libertine comprend aussitôt ce que cette collecte signifie.

Dès la première nuit de leur arrivée, j'étais à peine couché dans ma tente, un peu après minuit, que je fus tiré de mon sommeil par deux jeunes Vénus au teint de café au lait qui s'y étaient introduites en l'absence de mes serviteurs, lesquels passaient ce temps à jouer.

Elles me firent des gestes provocants en me demandant du tabac, ce qui leur valut une bonne mercuriale et un congé promptement donné.

Elles se retirèrent avec des éclats de rire.

Je n'étais pas encore rendormi que *Aouloréna* N° 4 elle-même entr'ouvrit indiscrètement les pans de ma tente et s'y glissa sans m'en demander la permission. Elle n'appartenait, disait-elle, pas plus à *Anhoutchinak* qu'à *Krarayalok;* elle pouvait entièrement disposer d'elle-même, et, en conséquence, venait me demander du tabac.

La malheureuse reçut l'accueil que méritait son offre mérétricieuse; mais elle ne prit point mes remontrances d'un air aussi jovial qne les filles qui l'avaient précédée. C'était une ancienne connaissance d'Anderson. Elle s'attendait à un peu plus d'affection de ma part. Elle me répondit avec indignation que j'étais un *fort méchant homme,* et que je ferais bien de ne point descendre à la mer, puisque je haïssais tant les beautés esquimaudes.

La pauvre créature n'y voyait pas plus de mal que cela.

J'intéressai vivement les Esquimaux en leur jouant des airs gais sur ma *concertina* américaine, à cette époque un instrument assez nouveau. Dès qu'ils en entendaient les accords, ils accouraient en foule à ma tente et faisaient cercle autour, battant la mesure avec leur couteau sur le plat de la main gauche.

Un jour, j'essayai de chanter le *Requiem,* en m'accompagnant de cet instrument. Aussitôt, je vis qu'ils percevaient parfaitement le thème funèbre de cette belle musique. Elle produisit sur eux un curieux effet. Leur front se rembrunit, ils écoutèrent en silence, puis se mirent à chuchoter le mot *ounin-hoyouark* (jonglerie). Après quoi, ils baissèrent la tête et se mirent à regarder par terre, ce qui, chez eux, est un signe convenu de mécontentement et de désapprobation.

J'entonnai alors le *Dies iræ*. Les éclats tour à tour terrifiants, douloureux ou suppliants de ce cantique sublime, les mirent tellement hors d'eux-mêmes qu'ils s'enfuirent tous jusqu'au dernier, sans qu'un seul d'entre eux se sentît assez de nerfs pour endurer cette musique inexprimable.

J'avais observé le même effet sur les Peaux-de-lièvre, au fort Bonne-Espérance, en d'autres temps.

Étant à Mac Pherson, je m'aperçus bien vite que je n'avais point, dans le chef du poste, un gentleman et un ami tel que l'avait été pour moi M. Mac Farlane, trois ans auparavant. J'avais commis l'imprudence de traiter ce chef de poste comme mon égal et mon ami, en lui faisant part de mon projet de suivre les Esquimaux chez eux. Il manifesta d'abord de l'incrédulité et de l'étonnement.

Personne n'avait jamais commis l'imprudence de tenter une semblable démarche, disait-il. Les Esquimaux étaient la personnification de la perfidie et de la méchanceté. Il ne garantissait pas qu'il ne m'arriverait rien de fâcheux.

— Cependant, lui répondis-je, vous m'avez assuré que

les Esquimaux sont doux et timides, et que vous n'avez jamais eu à vous plaindre d'eux.

C'est la rengaine menteuse de tous les navigateurs arctiques.

— *Yea, yea,* me répondit-il. Ainsi sont-ils au fort, parce que je suis entouré de serviteurs blancs et loucheux, tous armés de fusils, de couteaux et de haches. Mais il en est tout autrement chez eux, soyez-en sûr.

— N'importe, lui dis-je, mon parti est pris. Je suivrai ce peuple à la mer.

Ce même jour, un Loucheux fanatique et turbulent nommé *Venkléssé,* cousin de la femme du chef de poste, réunit les Esquimaux autour du mât de pavillon du fort, et essaya de les dissuader de se charger de moi pour ce voyage.

Je ne puis transcrire ici son discours. Je ne le comprenais pas assez pour cela; mais ce que j'entendis parfaitement, ce fut la réponse que lui fit mon vieil ami *Kroanark :*

— *Tsitlé,* ce que tu dis là n'est pas vrai; car mon frère *Noulloumallok* m'a assuré qu'*il* est bon et qu'*il* nous aime.

Comme on le pense bien, je ne me mis nullement en peine des paroles déloyales de cet homme, assuré que si c'était la volonté de Dieu que je visitasse ce peuple, il saurait bien m'en aplanir les voies et renverser les obstacles. Cependant je ne pus m'empêcher de parler de cette scène au chef de poste, le soir à souper.

— Monsieur, lui dis-je, mon sort est entre vos mains. Vous connaissez les Esquimaux; vous savez combien ils sont soupçonneux, combien facilement ils jouent du couteau. Dire aux Dindjié, comme cela n'arrive que trop souvent ici, que les prêtres français sont la cause des épidémies, qu'ils viennent chez les sauvages pour leur apporter des maladies et la mort même, ne tire pas à grande conséquence. Ces

Indiens savent bien à quoi s'en tenir touchant nos intentions et ces mensonges audacieux. Mais répéter la même chose aux Esquimaux pourrait avoir des conséquences dont la Compagnie de la baie d'Hudson aurait ensuite à se repentir pour ses propres intérêts.

L'orkney demeura silencieux. Il avait compris.

Je vis aussi à Mac Pherson *Terter*, l'ancien chasseur de M. Mac Farlane, qui est devenu depuis le compétiteur et l'ennemi du chef *Navikan*. Jusqu'à cette époque, *Terter* était demeuré un émule et un imitateur fidèle des Européens, épargnant systématiquement, par douceur de caractère et pour ressembler aux Blancs, deux frères esquimaux qui lui ont tué son frère.

Terter était un homme de six pieds de haut, svelte, bien découplé, avec un air de visage et des façons germaniques, un peu froid, quoique sans fierté.

Il me fut amené à ma tente par mon ancienne connaissance *Navikan,* aussi souriant, aussi obséquieux qu'il l'était à Anderson, le vieux renard.

La gloire de ce scélérat est le *tsaviratsiark* dont il fait usage contre ses propres subordonnés. Voilà tout le secret de son ascendant sur les Esquimaux. Du jour où le grand-homme aura tourné l'œil, ils entonneront un hymne de joie. Ils l'auraient même expédié proprement dans le pays des chasses célestes, si *Navikan* ne possédait cinq ou six grands garçons, pères de famille, et un frère, *Tsapoutaytok,* une sorte de François Ier pour le physique et la stature, qui n'est guère meilleur que son aîné *Henri IV*.

Or la *vendetta* ou loi du *talion* est autant en honneur chez les Esquimaux qu'elle l'est en Corse. L'impunité d'un meurtrier est attribuable à sa parenté. Malheur à l'homme seul, à l'orphelin qui se rendent coupables d'un assassinat! Mais si un homme est chaudement appuyé, il pourra se permettre de tailler de temps à autre des boutonnières dans

la peau de ses semblables, sans qu'ils lui en fassent payer trop cher la façon.

En faisant le dénombrement des Esquimaux qui se trouvaient au fort, je constatai chez eux la même singulière habitude que j'avais remarquée chez les Déné, et qui consiste à ne point décliner son nom devant un étranger.

Est-ce une inconvenance, à leurs yeux, de se nommer soi-même? Je ne le pense pas; ils ont trop d'orgueil pour cela. Il y a donc là-dessous quelque superstition que je n'ai pu découvrir. Elle n'a probablement pas d'autre raison d'être que la majorité des superstitions, puisqu'il est de l'essence de la superstition d'être déraisonnable ou tout au moins irrationnelle.

Quoi qu'il en soit, il est assez singulier de voir un Esquimau, auquel on demande son nom, se retourner vers son camarade pour lui dire :

— Dis donc, *illoualaralou,* comment est-ce que je m'appelle?

Et le tiers de répondre pour sa doublure, qui lui rendra, si besoin est, le même service l'instant d'après.

Chez ce peuple, comme chez les Peaux-Rouges, l'imposition du nom n'est pas toujours le fait des parents, ni un sobriquet puéril, une épithète gracieuse donnée à l'enfance; le plus souvent elle est le privilége des chamans ou jongleurs. C'est une cérémonie qui comporte la révélation du rêve. Les *anrékoït* en fabriquent à dessein de fort bizarres et même d'incompréhensibles pour le vulgaire lui-même, mais auxquels ils feignent d'attacher une importance mystérieuse très-grande pour l'avenir de l'enfant auquel ils l'imposent. Naturellement, ceci ne se fait point sans rétribution.

L'imposition du nom qui accompagne le baptême est donc une cérémonie qui cadre parfaitement avec le goût et les théories des sauvages américains. C'est un de ces nombreux points où le christianisme s'est rencontré avec leurs

persuasions, où il a trouvé un écho fidèle dans leur intelligence.

A Mac Pherson, presque tous les hommes avaient la tête rasée plus ou moins largement, à la façon des moines. Ils appellent cette tonsure *krigork*. Je leur en demandai la raison. Voici ce que me répondit *Navikan* :

— C'est afin que la bonté du soleil, notre père à tous, en réchauffant notre cerveau transmette sa chaleur bienfaisante à notre cœur.

Cette explication est presque touchante; mais elle le serait beaucoup moins, à mon avis, si l'on connaissait les insolations au bord de la mer Glaciale.

CHAPITRE III

MŒURS ESQUIMAUDES.

Impudence d'un guerrier. — Filous pris sur le fait. — La danse des adieux. — Une vieille cabotine. — Danse des morts.

Un Esquimau d'une quarantaine d'années, superbement costumé, à l'air hautain et impérieux, au nez busqué, arrogamment levé, aux yeux faux et lançant des éclairs féroces, à la bouche pleine de sarcasmes, un vrai Robert le Diable, en un mot, entre un matin dans ma tente sans m'adresser un sourire, et vient tout bellement et sans se faire prier s'asseoir silencieux à côté de moi.

Tout en jouant de son couteau d'un air indifférent et qui frisait l'impertinence, il tourne vers moi sa tête encadrée et hérissée de poils roux comme celle d'une hyène en colère, et me toise, avec un mépris affecté, des pieds à la tête et de la tête aux pieds.

Je récitais mon bréviaire.

Les manières de cet homme me déplurent. Je fermai mon livre en y laissant l'index de la main gauche, et je me mis à considérer mon homme de la même manière qu'il le faisait de moi, mais sans plus sourciller que lui-même.

Il fit un geste de tête et se retira en arrière comme pour me dire : « Ah! tu me nargues. »

Alors il daigna ouvrir le bec et me dit, en frappant de sa dague sur mon petit coffre fermé à clef :

— *Tchouva ouva?* Qu'est-ce que cela?

— *Takouyaren, tchoulootit.* Tu le vois, c'est un coffre.

Il sourit d'un air moqueur qui voulait dire : « Ce n'est pas ce que je te demande. » Puis il ajouta :

— *Tchouva atân?* Qu'y a-t-il dedans?

— *Tchouratsiark.* Des hardes.

— Je veux les voir ; ouvre le coffre.

— Non.

— Comment, non? Je te dis que je veux voir ces hardes.

— Et moi je te dis que non. Suis-je ou non le maître de mon coffre?

— Je suis un chef. Je ne suis pas accoutumé à être refusé.

— Et moi aussi je suis un chef, et plus chef que toi. Je n'ai pas pour habitude d'être commandé.

A cette réponse, je crus que l'Esquimau allait me sauter au collet. Ses lèvres frémirent de colère, son haleine devint bruyante, et sa salive sortit en écumant par les ouvertures latérales de ses labrets. Mais je ne fléchis pas. Je soutins son regard froidement, sans cligner des yeux, sans colère, mais cependant avec un commencement d'irritation concentrée qu'il dut lire sur ma face.

Mon homme était devenu trop furieux pour pouvoir parler. Il frappait convulsivement sur mon coffre avec le pommeau de sa dague à double taillant, en répétant avec impatience : « *Kéata! kéata!* Vite, vite! » Pour toute réponse, je repris mon bréviaire, et, sans plus m'occuper de lui ni de sa colère, je lui montrai la porte du doigt et je continuai mes psaumes.

Toute son ire tomba ; il sortit et je ne le revis plus chez moi. Si j'avais cédé, il m'aurait pillé tout le contenu de mon coffre, ou bien il se serait répandu en demandes interminables.

J'ai eu l'ennui de m'apercevoir plusieurs fois qu'ils ne venaient s'asseoir en grand nombre dans ma tente ou sur le pas de la porte que pour me dérober quelque objet. Ils avaient l'air d'être attentifs à ce que je leur disais ; ils

paraissaient tout yeux et tout oreilles, pendant que leurs mains, cachées derrière leur dos ou sous leurs jambes, s'employaient à des manœuvres inavouables. Tantôt ils fouillaient dans un sac, tantôt ils dévissaient les charnières de mon coffre avec leurs ongles, ou bien ils détachaient le silex du fusil de mon serviteur, ou lui dérobaient les flèches qu'ils venaient de lui vendre l'instant d'auparavant.

Je n'avais qu'à interroger leur physionomie pour savoir à quoi ils s'occupaient, leur fausseté n'allant pas jusqu'à leur permettre d'en dissimuler le jeu. En cela, ils sont inférieurs aux Peaux-Rouges. Quand ils jouaient quelque tour de ce genre, leurs yeux respiraient une telle rouerie, ils prenaient un air si malin, que je n'avais qu'à me lever subitement et à saisir les bras du mauvais farceur pour le surprendre dans l'acte même du larcin.

Dans ce cas, ils ne se fâchaient jamais. Ils rougissaient comme des jeunes filles, se levaient aussitôt et se dérobaient par la fuite en riant aux éclats. C'est le seul cas où j'aie vu rougir des Esquimaux.

Un jour que je m'entretenais dans ma tente avec une femme dindjié qui était assise devant des Esquimaux, je m'aperçus, à la malice empreinte sur les traits de ces voyous arctiques, qu'ils jouaient quelque tour à la pauvre créature. Je lui dis donc dans sa langue :

« Ma fille ne sent-elle donc pas les mains qui travaillent sur son dos? »

Elle se détourna vivement et surprit un des trois jeunes gens avec les mains pleines de verroteries bleues qu'il venait de couper à sa pèlerine. Le voleur en devint tout rouge de honte et se vit obligé de restituer les rassades, car la Loucheuse lui débita une tirade qui le couvrit de confusion.

Se voir pris en flagrant délit, c'est la seule faute pour laquelle un Esquimau conçoive de la douleur et du remords.

Un autre jour, un jeune homme doué d'une figure mali-

cieuse, un vrai gamin d'atelier parisien, entra chez moi sur le midi, s'étendit de tout son long contre les falbalas de ma tente, ventre à terre, et parut s'y endormir de lassitude et de chaleur.

Je ne fis aucune objection à ce qu'il se reposât en cet endroit. Mais voilà que, quelques instants après, il feignit de se réveiller et sortit aussitôt de la tente. Par hasard, mes regards tombèrent sur le fusil du Petit Chanteur, qui se trouvait précisément étendu le long de la paroi de la tente, et je m'aperçus que le *chien* en avait été détaché. Aussitôt je courus après le jeune Esquimau et repris cet objet, qu'il tenait encore entre les mains.

Enfin, une autre fois, ce fut une femme qui vint audacieusement dérober dans ma tente la pitance de mes serviteurs. Poursuivie aussitôt, elle eut l'effronterie de pousser des cris et de protester comme si je lui enlevais sa propriété. Peut-être s'imaginait-elle en avoir acquis la possession par la réussite de son entreprise, le code de ces gens-là étant lacédémonien. Les larmes qu'elle répandit et les cris qu'elle poussa alors en défendant l'objet volé étaient si comiques, que je ne pus m'empêcher d'éclater de rire. Toute ma mauvaise humeur tomba, et je la traitai comme une petite enfant volontaire et inconsciente, lui abandonnant la viande qu'elle avait dérobée.

Ce dernier épisode nous initie à l'éducation de l'enfance esquimaude. Tous les enfants dènè sont libres de leurs actes, ils ne reçoivent jamais aucune correction, ils ont le pas sur leur mère dès qu'ils peuvent parler et marcher seuls, et la dominent entièrement sitôt qu'ils sont capables de tuer un animal à la chasse. Mais, du moins, il y a chez eux un fonds de bonté, de douceur, d'honnêteté et de pudeur qui leur est naturel, qui tient à la race et qui s'est transmis jusqu'à eux par voie d'hérédité.

De l'enfant esquimau il en est tout autrement. N'ayant

sous les yeux que des exemples de piraterie, de meurtre, de colère, de brigandage, d'impudicités révoltantes, il est cynique comme un petit chien, parce qu'il n'a jamais été repris et que, par suite de la vie sédentaire que sa famille mène durant l'hiver et de la promiscuité forcée des sexes, il connaît dans un âge bien tendre tout ce que les enfants des Blancs n'apprennent jamais dans leur famille. Il est voleur parce que son père vole et que sa mère lui en inculque les premières notions comme d'une action louable et héroïque. Ce cynique est aussi un esprit fort, un libre penseur. Il rit de tout, se moque de tout, brave tout le monde, ne craint personne, commet le mal sans peur comme sans remords. J'allais ajouter : et il meurt sans crainte et sans reproche. Mais je m'avançais trop. Je n'ai jamais vu mourir d'Esquimau, et ignore absolument si, dans ce terrible moment, ils sont aussi calmes et aussi doucement résignés que les Peaux-Rouges chrétiens.

Il y a pourtant chez les Esquimaux des exceptions. Ces pages l'ont prouvé. Ce serait trop malheureux, s'il n'y en avait point; mais combien elles sont rares! Et même, parmi ces exceptions, quelle différence avec les bonnes familles dènè et dindjié!

Krarayalok étant décidé à se rendre au fort Simpson, je fis choix, à sa place, de deux protecteurs qui voulussent bien consentir à me conduire avec eux à la mer Glaciale. Ce furent *Inontakrark* et *Anhoutchinak,* mes connaissances d'Anderson, qui s'offrirent à moi de grand cœur.

Tous les deux se disaient bons, et on les disait aussi tels. C'était une excellente recommandation. Mais je sus bien vite en quoi consiste la bonté esquimaude.

— Tous les *Innoït* ne se ressemblent pas, me dit le second de mes bons amis. Tous ne sont pas bons. Quant à moi, je ne manque jamais un animal à la chasse, je suis un excellent pêcheur, et jamais ma famille n'a souffert de

la faim. Je ne dérobe rien et je n'ai jamais tué personne. En un mot, je suis bon.

A ces paroles je reconnus l'honnête homme de Proudhon, qui n'a jamais ni tué ni volé, qui vit confortablement, mais qui, au demeurant, a fait ou peut faire tout le reste. Voilà le *nec plus ultrà* de la perfection de l'incrédule et du libre penseur.

Pendant la dernière nuit que nous passâmes à Mac Pherson, il se fit une grande danse, la danse des adieux. Toute la population du fort se rassembla sur l'esplanade. Loucheux, Esquimaux et Européens se mêlèrent et conversèrent ensemble dans une entente mutuelle et une confiance apparente. J'observai toutefois que tous, jusqu'aux enfants, jusqu'aux femmes, étaient armés d'un couteau, d'une dague ou d'un fusil. Ceci est la caractéristique de toutes les réunions esquimaudes. La méfiance couve sous tous ces dehors de politesse et de contentement général.

Je voulus m'assurer jusqu'à quel point je leur inspirais, moi du moins, de la confiance. Avisant une très-belle dague aux mains d'un jeune homme de mon âge, — j'avais alors vingt-huit ans, — je la lui pris des mains pour l'examiner.

Il me la donna sans résistance; mais aussitôt il passa la main droite dans sa botte et tira une seconde dague, dont il demeura armé. Je lui pris encore celle-ci sans lui rendre la première. Mon homme la céda; mais fourrant alors la main dans son sein, il en tira une troisième dague, et, d'un air de défiance, se mit en garde.

Cependant les Esquimaux avaient roulé des billots sur l'esplanade. Ils en formèrent un grand cercle, qu'occupèrent les spectateurs. Au premier rang, les hommes, assis; par derrière, les femmes, debout; au fond de l'hémicycle, deux grands gaillards tiennent chacun un disque traversé d'un manche et sur lequel est tendue une peau. Ce sont des

tambours. On ne les bat point sur la peau, mais sur les bords, tout en marquant la mesure par le balancement du corps et un mouvement de va-et-vient imprimé à l'instrument. L'harmonie qu'on en tire est à peu près celle que l'on obtiendrait en heurtant ensemble deux tibias ou deux crécelles d'office des ténèbres.

A peine les tambours ont-ils donné le ton, que des piailleries s'élèvent de la galerie qui forme en même temps le chœur musical; les hommes d'une voix sourde, les femmes en fausset glapissant : « *Eh! yan yan yan yan hé! Eh! yan yan yan...!* » Ainsi va la musique, avec rhythme et cadence, mais sans diversion. Toute l'assemblée se balance, tressaille, ressaute, comme transportée par cette harmonie macabre, tandis qu'un ou plusieurs danseurs s'élancent dans l'arène, étonnant l'assemblée par leurs évolutions, leurs poses outrées, leurs gestes véhéments. (*Fig.* 6.)

Inontakrark ouvrit la danse. Il avait la réputation d'un parfait danseur. Il s'élança dans le cercle, capuchon hérissé en tête et un long couteau à la main, pour battre la mesure. Sa danse fut gracieuse. Il commença par sauter et retomber en cadence, rebondissant encore, faisant avec la tête, les bras et le torse, des gesticulations singulières. Tantôt on aurait dit un oiseau étrillant son plumage, tantôt les contorsions bizarres que font les perroquets devant un miroir. D'autres fois il me semblait reconnaître les allures ridicules du coq de bruyère qui se pavane et fait la roue devant ses poules.

Le rhythme changeant, il prit un air sévère et martial. Ce n'était plus un oiseau, c'était un guerrier défiant un ennemi invisible. Il tendait en avant son bras armé du glaive, en poussant le hurlement du loup arctique, cri de guerre des Innoït; il se cabrait fièrement, frappait du pied la terre avec fureur, bondissait sur son insaisissable proie, la déchi-

rait, la brisait, pour redevenir ensuite et tout à coup souple, doux et gracieux comme au début de la danse.

Cette danse de caractère a certainement du mérite.

A *Inontakrark* succéda un quadrille composé de deux jeunes hommes et de deux matrones. Les premiers étaient superbement vêtus de costumes en peau, blancs comme neige et bordés de lisérés de fourrure de différentes couleurs. L'un portait un bandeau en loutre surmonté d'une aigrette de grue. Il avait aux reins une grosse queue de renard noir qui traînait derrière lui et lui donnait l'aspect d'un animal dressé sur ses jambes de derrière.

Le second portait un corbeau pendu derrière son échine, plus une hermine sur chaque épaule. Sa tête était ceinte d'un bandeau en peau de plongeon arctique, au plumage bleu métallique tiqueté de blanc. La tête de l'oiseau et son long bec noir étaient placés sur le front du danseur. On aurait dit des cimiers égyptiens ou tapuyas.

Les deux dames, en chasubles de peau ouvragées, leur immense capuchon à plumets en tête, se dandinaient d'un air qui affectait la majesté et qui était suprêmement niais. Toute leur action consistait à fléchir à peine les genoux alternativement, à la manière des Cris, pinçant les lèvres d'un petit air précieux, fermant leurs petits yeux obliques, et balançant la tête en présentant tantôt un bras et tantôt l'autre, avec des minauderies affectées.

J'ignore ce que pouvaient signifier des gestes aussi ridicules.

Quant à leurs deux partners, ils tournaient autour des deux dames avec des poses furibondes et dévergondées, roulant des yeux hideux et se démenant comme des frénétiques.

Il fallait voir le dédain que manifestaient les Dindjié spectateurs de ces danses d'un caractère tout polynésien. Ils pouvaient à peine contenir leur mépris et me disaient, en me montrant ces beaux et élégants danseurs :

— *Nachi kouttchin!* Quelles folles gens!

Toutefois ces critiques impitoyables ne laissaient pas d'applaudir par courtoisie, criant plus fort que les autres :

— *Anakranan! anakranan!* Encore! encore!

Tout à coup les tambours font un vigoureux appel au silence. Un air vif et rapide est entonné, et une horrible petite vieille, la mère du grand-homme *Navikan,* s'élance dans le cercle en affectant les allures et la vivacité d'un jeune homme.

Elle est vêtue en homme, sans le capuchon ni les *touglit* de son sexe; son visage ridé et parcheminé est décoré d'une moustache au charbon et d'une barbiche postiche; elle a la main armée du glaive des guerriers.

A l'aspect de ce hideux personnage, âgé de quatre-vingts ans, une immense hilarité s'élève de la foule, qui pousse des *anakranan* frénétiques. L'enthousiasme fait redoubler les chants, les tambours battent furieusement, et les *yan! yan! hé!* deviennent intolérables pour des oreilles musicales.

La vieille gambade, bondit, grimace et se démène comme les mimes d'un autre sexe. Elle imite à la perfection les gestes grotesques des hommes, leurs contorsions véhémentes, ululant tout le temps comme le loup et se tordant comme le carcajou.

La joie et l'admiration de la foule tenaient du délire. Mais la folie de la vieillesse qui singe les espiègleries du jeune âge est un spectacle trop navrant et trop hideux pour que je pusse lui accorder un seul sourire. J'avais presque envie de pleurer sur un tel dévergondage dans la femme caduque.

Le dernier acte de cette représentation scénique, qui ferait fureur à Paris, consista en une danse de médecine. Ce furent *Krarayalok* et un autre jeune Esquimau qui s'y

livrèrent, en l'honneur des morts de l'hiver qui venait de s'écouler.

Dès les premiers sons des tambours, changeant leur rhythme après l'exitus de l'affreuse vieille, un Dindjié me dit :

— Ah! cela va tourner mal. Les voilà qui vont danser pour leurs morts. Leur pensée devient mauvaise.

Je me ris des appréhensions de ce chrétien et voulus voir la représentation jusqu'au bout.

Krarayalok et son partner s'étaient élancés dans le cercle d'un air gai et jovial. Après quelques poses gracieuses et innocentes, semblables à celles du comique *Inontakrark,* ils parurent se recueillir et changer tout à coup de genre.

Leur visage, jusqu'alors naturel et souriant, s'attrista. Ils cessèrent de hurler comme le loup et demeurèrent silencieux, les yeux rivés à terre et pleins de mélancolie. Ils se prirent à sautiller d'une curieuse façon, feignant probablement d'imiter la démarche des mânes, des esprits des morts.

Peu à peu le visage des danseurs s'assombrit davantage et se décomposa, je ne sais trop comment. Leurs traits changèrent au point d'être méconnaissables. C'était une transfiguration inexplicable dans le genre horrible. Ces jeunes hommes devaient évoquer intérieurement toutes les imaginations les plus lugubres, former les projets les plus sinistres, pour que leur extérieur s'en ressentît aussi vivement. Ils interprétaient admirablement leurs sentiments. Quelque chose de diabolique, qui respirait la haine et la vengeance mêlées au deuil le plus noir, au désespoir le plus complet, se dépeignait sur leurs traits.

Plusieurs Loucheux ne purent soutenir davantage la vue de ces deux hommes effrayants; ils s'éloignèrent épouvantés, en disant :

— *Tschizjé, Anakren nizjin krwa !* En vérité, les Esquimaux sont de méchantes gens !

En même temps que changeait leur visage, les danseurs changeaient aussi de mode. *Krarayalok* bondissait comme un énergumène, les bras pendants, les yeux fixés sur la pelouse. Ses sauts atteignaient près d'un mètre de haut et, ce qu'il y a de plus inconcevable, c'est qu'il retombait sur la pointe des pieds et qu'après avoir trottiné quelque temps sur cette pointe, à l'instar de nos danseuses, il rebondissait sur lui-même au milieu du cercle, sautillant tristement et remplissant le rôle de l'âme. L'autre était l'évocateur, le chaman, le vengeur.

L'enthousiasme des danseurs et des spectateurs avait atteint son plus haut période; le chef du poste et ses serviteurs se hâtèrent donc de se retirer; aussitôt les portes du fort se fermèrent, et ordre fut donné de prendre toutes les précautions nécessaires pour parer à une attaque nocturne.

De leur côté, les Dindjié s'étaient éclipsés l'un après l'autre, et se renfermèrent dans leurs yourtes, où ils ont toujours leurs fusils chargés à balle et leurs dagues préparées à leur chevet.

Il paraît, en effet, que c'est à l'issue de leurs danses, surtout quand ils se livrent à la danse de médecine ou des morts, que les Esquimaux tentent leurs mauvais coups.

J'ignorais ce fait; je demeurai donc seul jusqu'à la fin. Mais rien de tragique ne se passa. Lorsque les *Innoït* virent qu'ils n'avaient plus d'admirateurs ils cessèrent leurs chants et leurs gambades, et rentrèrent sous leurs tentes; il était deux heures du matin.

Seuls, les jeunes gens continuèrent à jouer toute la nuit (une nuit ensoleillée) à la paume, à la berne, à la perche ou à la corde. Ils n'allèrent prendre du repos qu'à cinq ou six heures.

Les Esquimaux avaient répandu la rumeur qu'ils voulaient s'emparer du fort Mac Pherson et en piller les magasins, sous le spécieux prétexte que ce sont les Blancs qui leur

apportent des épidémies jusqu'ici inconnues d'eux. Mais ils n'en firent rien. Ils auraient trouvé d'ailleurs, dans les Dindjié, des amis et des alliés des Blancs qui ne sont point à mépriser lorsqu'ils sont en corps et qu'ils ont des Européens à leur tête.

Il arrive quelquefois que ces danses des Esquimaux, qui, comme on le voit, sont très-innocentes, ne se passent pas d'une manière aussi décente. De jeunes femmes, des filles, dans le dessein de plaire aux hommes et de s'attirer leurs applaudissements, y laissent tomber tout à coup une pièce essentielle de leur costume, à la jubilation et à l'hilarité générale des assistants.

Mais ces manières insensées n'ont plus lieu au fort Mac Pherson, depuis que le chef de poste actuel, un fort honnête homme, ai-je dit, les leur a expressément défendues. Ceci m'est une preuve que là-bas, sur leurs rivages solitaires, les Esquimaux sont loin d'observer dans leurs danses et leurs jeux les règles de la modestie et de la bienséance.

CHAPITRE IV

LA NIRO-KILOV-ALOUK.

Départ pour la mer Glaciale. — Une rixe. — Sur la Peel. — Le voleur Navikan reparaît sur la scène. — Méfiance de mes hôtes. — La rivière du Sang versé. — Mes protecteurs se montrent. — Avances mérétricieuses. — Un vieux pêcheur de baleines. — Tentes esquimaudes. — Identifications avec les Celtes. — Les éléments se déchaînent contre moi.

Enfin le jour du départ arriva, ce jour si impatiemment attendu. Eu égard à la fête officielle de la nuit, la majeure partie de la journée fut cependant consacrée au sommeil; de sorte qu'il était deux heures de l'après-midi lorsque je pris congé du personnel du fort Mac Pherson.

Moyennant finance, je reçus du chef de poste un ballot de cinquante kilogrammes de viande sèche, un pain de graisse de cinq à six kilogrammes pour nous aider à manger cette viande par trop maigre, et huit mètres de tabac en corde pour payer ce que les Esquimaux pourraient me fournir en fait de nourriture.

Quant aux autres provisions, je les avais apportées du fort Bonne-Espérance, ainsi que je l'ai déjà dit.

J'eus le grand tort de partir dans ma pirogue d'écorce de bouleau et d'amener avec moi mes deux jeunes Peaux-de-lièvre Jean Trou-Kwéyé et Jean Oulla-Yan. En pareil cas, dans une démarche de cette importance et offrant

autant de dangers, on doit imiter Annibal et Cortès, on doit brûler ses vaisseaux.

Déjà l'*oumiak* ou barque de peau de mes protecteurs dansait au rivage, renfloué. Les dames y avaient pris place, les mains armées des larges gaules munies de palettes qui leur tiennent lieu de rames, de vraies pelles de boulanger. Leurs chiens blancs, les pattes attachées, gisaient au fond de la bédare, à côté du bagage, tandis que les enfants des deux familles, trois petites filles de huit à dix ans, nues comme des vers à soie, pataugeaient dans la rivière limoneuse sous l'œil maternel, n'attendant que le signal du départ pour sauter comme des grenouilles de leur baignoire dans la barque de peau.

Inontakrark et *Anhoutchinak* eux-mêmes s'étaient affalés dans leur mince, long et léger *krayak,* ou pirogue de peau. L'aviron double en main, ils attendaient impatiemment que je descendisse de l'esplanade où j'épuisais toute ma rhétorique pour persuader mes serviteurs de me suivre.

Les deux Peaux-de-lièvre faisaient la sourde oreille ; ils affectaient d'avoir oublié quelque chose ; ils allaient, venaient, manifestant une hésitation bien naturelle. Mais leur agitation provoquait les sourires de mes deux Esquimaux.

A peine eus-je pris place avec eux dans mon canot qu'un cri de femme aigu, déchirant, un de ces cris qui vous remuent et vous bouleversent, retentit au sommet de la falaise. C'était un appel strident comme celui d'une personne qu'on assassinerait. Il attira une foule de sauvages et d'Esquimaux, et je suivis le mouvement de la foule.

Je trouvai sur l'esplanade un Esquimau à l'air altier (celui-là même avec lequel j'avais eu une altercation au sujet de mon coffret), un couteau en main, les traits con-

vulsés par la colère, l'écume à la bouche; il frémissait de rage, debout et silencieux devant le Dindjié *Schœkutahyiw,* qui était pareillement armé, mais qui se possédait et n'avait pas sa langue dans la poche.

En les voyant se mesurer de l'œil, et le couteau tiré, mon premier mouvement fut de m'élancer entre eux pour empêcher l'effusion du sang, et de mander leurs chefs respectifs afin qu'ils éclaircissent le litige et le terminassent à l'amiable. Je savais que cet appel aux chefs flatte l'amour-propre des sauvages, en même temps qu'il sauvegarde l'honneur des parties intéressées, qu'irriterait l'interférence d'un tiers, blanc ou rouge.

Nous apprîmes alors que ces deux hommes n'étaient pas les auteurs de la rixe, mais qu'ils se faisaient les défenseurs de leurs deux femmes, lesquelles s'étaient prises mutuellement aux cheveux et se roulaient à qui mieux mieux sur l'herbe, un peu plus loin, en poussant ces cris qui nous avaient glacés de frayeur.

Il s'agissait du vol d'une cuiller en corne que l'Esquimaude avait commis au détriment de la Loucheuse. Chacune d'elles tenait une des extrémités de l'instrument et le réclamait comme sien, la seconde à titre de propriété, la première à titre de conquête, d'annexion. Pourquoi pas? Leur autre main était accrochée à la chevelure de la voisine.

Malheureusement, l'Esquimaude portait perruque, comme toutes ses semblables, et cette perruque était demeurée comme un trophée au pouvoir de la grosse femme de *Schœkutahyiw,* à la confusion de son ennemie, mais à la plus grande hilarité de la population dindjié, qui, le couteau levé ou le fusil bandé, faisait cercle autour des deux combattantes.

L'Esquimaude poussait des cris de rage et pleurait à chaudes larmes, comme Chapelain, obligée qu'elle se voyait d'abandonner la cuiller pour ravoir sa perruque.

La honte d'être prise en flagrant délit de vol était pour beaucoup dans ses larmes.

La Loucheuse, triomphante, véritable mastodonte pour les formes et les proportions, avait un genou appuyé sur le ventre de la voleuse, et tenait bien haut sa cuiller, en protestant que c'était sa propriété, ce qui était confirmé par le chef dindjié et compagnie.

Ainsi prise en flagrant délit de vol et surtout de maladresse et d'infériorité dans la lutte, l'Esquimaude fut huée et dut se sauver bien vite sous sa tente.

Voyant la tournure que prenait l'affaire, et profitant de l'hésitation des deux maris, j'arrachai à ceux-ci leurs couteaux, que je jetai à terre et foulai aux pieds; puis je les forçai à se donner la main et à déposer toute haine, puisque ni l'un ni l'autre n'avait tort.

Ce devoir rempli, je me retirai vers le rivage, en ordonnant aux Dindjié de se disperser; ce qu'ils firent aussitôt, bien qu'ils fussent protestants et presque aussi voleurs et batailleurs que leurs voisins esquimaux.

Mais je compris, en voyant le regard de haine et de dépit que me lança l'Esquimau, qu'il faut plus qu'une poignée de main pour calmer l'ire d'un homme de leur trempe et de leur caractère.

Mes deux Jean, le grand et le petit, étaient encore moins décidés à partir qu'avant cet incident; mais il était trop tard pour reculer. Je m'assis au milieu du canot et, pendant qu'ils nageaient, escortés des deux pirogues de nos hôtes, je me mis à jouer l'air national français de l'Empire : *Partant pour la Syrie,* tandis que l'*oumiak* de famille louvoyait sur la rivière, tirant des bordées à droite et à gauche comme un bateau manié par des femmes sans le secours du gouvernail.

C'était une après-midi splendide que celle du 22 juin 1868. Le soleil rutilait sur le dos de la Peel, qu'il fai-

sait briller comme un miroir d'Archimède, en renvoyant une chaleur intense. Pas la plus légère brise n'en ridait la surface ; la chaleur était celle d'un four. Nous glissâmes le long de ces bords corrodés et bachés par les glaces, jusqu'à la première bifurcation des bouches de la Peel. Puis, au lieu de prendre le grand-chenal de droite qui nous avait amenés du Mackenzie, nous nous engageâmes dans le chenal occidental qui longe le pied des montagnes Rocheuses. Les Esquimaux le nomment *Niro-kilov-alouk,* ce que les Dindjié ont traduit par *Nan-ttsen-nilen* ou le Courant qui longe la terre.

C'est l'*Hosky river,* ou rivière des Esquimaux des Anglais, le principal chenal de la Peel, celui qui conduit à la mer Glaciale et qui de ce cours d'eau fait un fleuve.

A notre départ du fort Mac Pherson, j'avais été vivement acclamé par toute la population dindjié ou loucheuse, infidèle, protestante ou catholique. Ma détermination avait excité un vif enthousiasme ; on la considérait comme un acte de bravoure dont les conséquences devaient être excellentes pour le bien de la religion, pour l'entente générale et la pacification des *Innoït.*

Je ne demeurai pas longtemps sans expérimenter la mauvaise foi de ces nouveaux Carthaginois.

A peine avions-nous pénétré dans la *Niro-kilov-alouk* que ma pirogue fut subitement entourée par plusieurs *krayaït* montés par des Esquimaux que je reconnus pour être le vieux chef *Navikan* et ses trois fils *Oalik, Pabiana* et *Kriméona*.

Comment ces hommes-là avaient-ils pu nous devancer, alors que je venais de parler au grand-homme à l'occasion du différend de *Schækutahyiw?* Quel dessein l'avait porté à venir m'attendre et à me barrer le passage si loin du fort et de toute protection? Se souvenait-il encore de la réprimande que je lui avais faite à Anderson, trois ans

auparavant, et venait-il en tirer vengeance? Ou bien voulait-il mettre ma bravoure à l'épreuve en cherchant à m'en imposer ?

Toutes ces pensées traversèrent mon esprit en un instant.

Quant au vieux chef, la terreur de ses propres subordonnés, il avait abordé mon canot ainsi que ses trois fils, et, s'y cramponnant tous quatre avec ces sourires que rendent si hideux leurs petits yeux brillants et leurs joues perforées et baveuses, il dit à *Inontakrark* quelques mots où je ne compris que ceci : *Je voudrais bien le dépouiller de quelque chose.*

On le sait déjà, leur code est spartiate; le vol est pour eux une prouesse et non pas un délit.

— *Mitchi Pitchitork,* fit-il, monsieur Petitot.

— *Tchouva-tchouva?* Eh bien! qu'y a-t-il?

— Donne-moi du tabac, ou bien je te prends tes chaudrons. Je suis le chef, moi.

— Je n'ai pas de tabac à te donner. Et quant aux chaudrons, j'en ai le plus extrême besoin pour mon voyage à la mer.

Alors il souleva un pan du prélart huilé dont j'avais soigneusement recouvert tout mon avoir, et sur lequel nous étions tous trois assis, mes deux Jean et moi. En même temps, il criait d'une voix impérieuse :

— Les chaudrons! où sont les chaudrons? Il me faut les chaudrons !

Il me prit une envie de rire de ce bonhomme qui n'en voulait qu'aux chaudrons; le noble chef, le grand-homme! Mais je me gardai bien de le satisfaire.

Il serait certainement parvenu, une fois en colère, à me dépouiller, si mes hôtes ne s'étaient interposés et n'eussent appris à *Navikan* que j'étais leur protégé et que je leur avais promis une récompense pour la protection qu'ils m'accordaient dans mon voyage à la mer.

A cette déclaration, la mauvaise humeur du chef se changea de nouveau en sourires. Il nous tendit la main en criant :

— *Anakranan,* nous nous reverrons au bord de la mer; et il s'en alla avec ses trois satellites. Nous nous en étions tirés tout à fait à notre honneur.

Mais je devais passer par une autre épreuve qui me fut plus sensible que celle-là.

Aussitôt que nous eûmes perdu de vue ces quatre coquins, *Inontakrark* s'approcha sournoisement de mon canot, s'y cramponna à son tour, pendant qu'*Anhoutchinak* le tenait de l'autre côté; puis ils se mirent à me fouiller les poches avec une effronterie ou une naïveté qui me déconcerta.

J'eus beau protester par des interjections d'indignation, ils n'en continuèrent pas moins leur manége.

— N'es-tu pas armé? me demanda le premier de mes protecteurs.

— Armé! à quoi bon? lui répondis-je. Me penses-tu capable de tuer mon semblable?

J'avais jugé bon de me débarrasser de mon fusil de chasse. Nous n'avions conservé qu'un seul fusil, et c'était celui d'*Oulla-Yan*.

D'ailleurs, ce jeune homme l'avait si bien caché au fond du canot que mes hôtes ne s'en étaient pas même aperçus.

— Cependant, ajoutai-je en riant, j'ai sur moi une espèce d'arme; et je tirai le petit couteau fermant, avec canif, qui me servait à manger et à tailler mes crayons.

— Comment! s'écria l'Esquimau avec admiration, tu n'as pas seulement un *pitiktçi-ararк?* (un revolver) Oh! que tu as le cœur bon! *Krayanayné!* Grand merci!

Anhoutchinak me montra alors un îlot boisé, de peu d'étendue, que forme entre les deux principales bou-

ches de la rivière Plumée, un canal naturel transversal.

— Tu vois bien cette île, *kratétsey*, eh bien! les Loucheux y ont surpris et tué une fois beaucoup, beaucoup d'*Innoït*. C'est que, vois-tu, nous nous haïssons mutuellement. Et cependant il n'en a pas toujours été ainsi.

— Comment donc avez-vous rompu avec eux?

— Eh bien, au commencement, nous vivions en paix avec ces *Irkréleït;* nous chassions même ensemble, pendant l'été, sur les monts *Kroteylorok*. Mais un beau jour, un Dindjié ne s'avisa-t-il pas de tuer notre grand génie, notre médecine forte, *Toulourark* (le corbeau), pour en empenner ses flèches!

Je te demande, *tsitlé,* si c'était un crime pardonnable! L'un d'entre nous tua donc le sacrilége. A son tour, il fut tué par un Loucheux. Et ainsi de suite, la vengeance alla se perpétuant et se transmettant de famille à famille jusqu'à ce jour.

Dans l'après-midi, nous doublâmes un second chenal oriental nommé *Aouré-kouyoub-kragmalima,* ou la rivière du Sang répandu, puis un troisième, et débouquâmes tout à coup, au détour d'une baie arrondie et creusée par le courant, en présence du premier camp ou village volant, où nos hôtes étaient attendus cette nuit-là.

Il se composait de cinq loges ou tentes de peaux de renne, poils en dehors et dépourvues de toute autre ouverture que de la porte, que recouvrait un lambeau de peau. Elles s'élevaient en ligne sur un rivage sec et couvert d'un gazon de prèles. Au bord de l'eau étaient déjà échoués huit *oumiaït* et quinze *krayaït* qui m'indiquèrent le nombre de chasseurs ou de guerriers que contenait ce campement, à savoir dix-sept avec nos hôtes. (*Fig.* 7.)

Je retrouvai là plusieurs visages connus, sinon encore amis : le vieux *Kroanark,* frère de *Noulloumallok,* l'homme à l'ulcère; *Kouninane* et son aîné, *Oupik* ou le Hibou blanc,

chef des Esquimaux occidentaux; *Tchiatsiark,* mon compagnon de hutte sur l'Anderson en 1865; *Toulerktsen,* beau jeune homme à l'air aimable; *Tsapoutaytok,* impotent toujours hargneux; *Mimirnak,* beau-frère d'*Anhoutchinak,* Esquimau à la face brutale et peu rassurante; le chaman *Avanéméork,* venu du fleuve Colville, et sept grands jeunes hommes de dix-huit à vingt-deux ans, déjà mariés à des fillettes de douze printemps; plus une population de quinze à vingt marmots de treize ans et au-dessous.

Dès que nous fûmes en vue de tout ce monde, *Inontakrark* se mit à crier de sa plus grosse voix :

— Or ça, vous autres, sachez que le chef de prière et ses deux jeunes *Irkréléït* (Lentes de poux) sont sous notre protection, moi et *Anhoutchinak,* et nous vous invitons à les respecter comme il convient à de dignes hôtes.

Il me dit ensuite de ne rien débarquer de mon bagage avant que leur tente fût montée et meublée.

Il me répugnait de camper dès cinq ou six heures de l'après-midi. J'en fis la remarque à mes hôtes.

— Quand je voyage, leur dis-je, je suis dans l'habitude de laisser mon canot drosser toute la nuit, après que nous avons apprêté notre souper. J'ai donc envie de continuer seul ma route jusqu'à la mer, où j'ai hâte d'arriver et où je t'attendrai au village.

Inontakrark sourit dans sa barbe à ma proposition; *Anhoutchinak* manifesta un peu d'humeur.

— Tu as donc envie de te faire piller et tuer ? me dit-il. Regarde et écoute ceux-ci.

Par le fait, je vis et j'entendis les jeunes gens de la bande pouffer de rire et se frotter les mains, en se félicitant d'une détermination qui, en nous soustrayant, moi et mes gens, à la protection de mes bons hôtes, allait nous laisser entièrement à la merci de ces jeunes fous.

Je dus donc abandonner un plan qui me souriait plus

que de m'en aller à petites journées en compagnie des Esquimaux, et il fut tout à fait décidé que je ne me séparerais point de mes protecteurs.

Laissant donc ma pirogue et tout son contenu à la garde de mes deux Jean, qui ne demandaient pas mieux que d'avoir un pied sur l'eau, en cas d'alerte ou de rixe, je pris terre aussitôt pour aller visiter chacune des loges esquimaudes et assister à la confection de la nôtre.

Mais déjà une belle et grosse fille de vingt-trois à vingt-cinq ans m'avait abordé avec son plus gracieux sourire :

— *Noullakré tchouïtor,* me dit-elle, chef, je n'ai point d'époux. Tu me donneras du tabac, n'est-ce pas?

Sa démarche était naturelle et charitable. Aussi son étonnement fut-il grand lorsqu'elle reçut de ma bouche un refus positif d'avoir affaire à quelque femme ou fille que ce fût. Je dus paraître inexplicable aux yeux de ce peuple de sybarites.

Je trouvai des manières affables et un air souriant à tous les gens âgés. Les femmes étaient aussi aimables que leurs maris, mais plus craintives, presque méfiantes. Quant à la jeunesse, elle était ce que sont de partout des voyous de la pire espèce, adonnés dès le bas âge à tous les vices, à toutes les impudicités. Ils riaient, ricanaient, se moquaient, mais avec beaucoup de grâce. D'ailleurs ils ne me connaissaient pas encore.

Kroanark fut le premier à m'appeler sous sa tente. Il m'y convia de sa grosse voix caverneuse qui, chez les Esquimaux, est le partage des hommes mûrs. Une voix de pêcheur et de matelot, la voix éraillée de gens qui sont accoutumés à se héler à travers la brume ou la tempête, à dominer les mugissements du vent et le fracas des flots.

Il m'invita à venir partager le poisson bouilli dont il faisait son souper. J'acceptai son offre aussitôt, ce dont il me remercia par des *Krayanaynè!* répétés.

Ce vieillard à cheveux blancs portait trois croix pattées tatouées sur son épaule droite, et quatre sur la gauche; on aurait dit autant de petits calvaires. Je lui demandai la signification de ces signes, m'imaginant que c'étaient des emblèmes chrétiens ou religieux.

— Ce sont, répondit-il, des marques glorieuses, les signes commémoratifs des baleines franches que j'ai tuées et amenées à la côte. On appelle ces signes *tçavark*.

Ce disant, le bon vieillard était aussi radieux que s'il se fût agi d'autant de trophées ravis à l'ennemi.

La vue de ces croix tracées sur l'épaule me rappela aussitôt cette parole d'un prophète que l'on applique à Notre-Seigneur :

« Il portera sur son épaule le signe de sa gloire ! »

J'admets parfaitement l'application de la prophétie à Jésus-Christ, qui, par le fait, a porté sur son épaule la croix qui l'a élevé sur le monde entier ; mais, pour que cette parole fût compréhensible du temps d'Ézéchiel, qui, je crois, la proféra, ne faut-il pas qu'elle ait eu sa raison d'être dans une pratique analogue à celle que nous voyons chez ces Esquimaux, pratique qui, par conséquent, tirerait son origine de l'Asie occidentale?

Quoi qu'il en soit, ce vieillard, *Kroanark,* durant cinquante ans de sa vie de chasseur, n'avait encore tué que sept baleines, et il était le seul dans cette tribu qui portât ces marques glorieuses. Ceci donne une idée du petit nombre de ces cétacés que nourrit la mer Glaciale arctique.

De fait, plusieurs des jeunes gens alors présents m'avouèrent n'en avoir point encore vu, et ils furent bien étonnés de m'en entendre faire la description. Ils n'avaient jamais vu de morse non plus. Cependant, par le moyen des échanges avec les tribus de l'Est ou de l'Ouest, ils reçoivent du lard et du blanc de baleine, ainsi que de l'ivoire de morse.

Je m'amusai ensuite à voir construire la tente qui devait me recevoir.

Après avoir mis leur *oumiak* en sûreté, sans en rien retirer, les femmes de mes hôtes saisirent chacune une houe faite d'un os de baleine emmanché à l'égyptienne, elles en nivelèrent un emplacement propice, en arrachèrent les souches, coupèrent les petits saules, en battirent la terre et la recouvrirent de rondins placés les uns à côté des autres, comme un plancher sous lequel les eaux pussent filtrer et s'écouler, et qui pût protéger de l'humidité et de la moisissure les peaux d'ours et de phoque marbré qu'elles y superposèrent.

Cette opération terminée, elles apportèrent un faisceau de grandes perches bien droites et bien polies (*kranaït*), unies par le sommet comme les baleines d'un parapluie. Elles ouvrirent ce parapluie, en disposèrent régulièrement les montants tout autour du plancher, et le recouvrirent d'une enveloppe en peaux de renne cousues ensemble le poil en dehors (*itchet,* nom basque).

Il en résulta une tente conique (*touperk*) munie tout en bas d'une ouverture de deux pieds de haut par laquelle on se glisse dans l'intérieur.

Alors, sur le plancher, elles disposèrent un tapis de peau (*krâa*) et sur le tapis des couvertures en belles peaux assouplies (*oulit*), et la demeure fut achevée.

On ne fait point de feu dans ces loges. On l'allume à l'extérieur, sous un trépied auquel on suspend le chaudron.

La loge dressée, nos hôtes allèrent tendre leurs filets dans un remou qu'ils disaient poissonneux. A leur retour, ils m'offrirent de partager leur repas de poisson bouilli, que j'acceptai également. En mangeant avec eux, je protestais virtuellement que je n'étais animé d'aucun mauvais dessein à leur égard, et que je ne leur en reconnaissais aucun envers moi.

Tel est, du moins, le sens que donnent les Esquimaux à la loi de l'hospitalité. En acceptant ce que je leur offrais à manger, ils étaient censés, de leur côté, me jurer alliance; c'est pourquoi je fis apporter de la viande sèche et de la graisse que je leur donnai à tous deux, en retour.

Ces bonnes gens m'apprirent que, tant que je demeurerais sous leur tente, je serais inviolable aux yeux de leur peuplade, parce que l'hospitalité me rendait tabou ou sacré. Tout ce que contenait mon canot l'était également tant que le canot demeurait à flot au milieu de leurs embarcations. Mais si je m'étais séparé d'eux, si j'avais monté ma tente sur le rivage et que j'y eusse déposé mon bagage, aussitôt le tabou aurait cessé d'avoir force de loi, la jeunesse s'y serait précipitée et m'aurait dilapidé.

Aux yeux de ce peuple, un navire, un canot qui touche à la côte est une épave qui devient leur propriété. N'était-ce pas une loi semblable qui portait les anciens Celtes d'Irlande, d'Angleterre et de Bretagne à attirer les navires sur les écueils de leurs rivages par de faux signaux, afin qu'en y échouant ils devinssent leur proie?

Quand nous étions partis du fort Mac Pherson, le temps était calme. Deux heures après notre départ, *Pihangnark,* le vent du sud-est, s'était levé et nous avait permis de continuer notre route à la voile.

La nuit venue, les Esquimaux me prièrent de faire cesser le vent du sud-est, qui, dirent-ils, est très-froid et ne peut que leur être funeste.

— Appelle *Kanhoungnark,* le vent du nord-ouest, me disaient-ils en essayant de m'apitoyer, sinon nous ne prendrons pas de poisson, nous ne tuerons pas d'élans, parce que le vent du sud-est leur portera notre odeur, ils entendront le bruit de nos voix; appelle *Kanhoungnark.*

J'assurai mes hôtes que je prierais Dieu pour que les choses arrivassent telles qu'ils les désiraient, mais que je ne

me reconnaissais toutefois aucun pouvoir sur les éléments, et que nul homme sur terre ne possède une semblable puissance.

Ils me parurent fort peu convaincus de la véracité de mon assertion.

Vers dix heures du soir, le vent du sud prit une intensité qui inquiéta les *Innoït,* et dont je ne me rendais pas compte. Je reçus aussitôt plusieurs visites, entre autres celle du chef *Oupik* ou le Hibou. Il fit ce qu'il put pour paraître aimable, mais ne fut que contraint et gêné. Cet homme était jaloux que je ne l'eusse pas choisi, lui le chef, pour guide et protecteur.

Il accepta un morceau de viande sèche que je lui offris, mais il fit des objections à mes hôtes touchant ma présence parmi eux et mon voyage à la mer ; car j'entendis *Inontakrark* lui faire la même réponse que *Kroanark* avait faite au Dindjié *Venklessé :*

— Ce que tu penses de lui n'est pas exact. Je te dis que cet homme est bon et qu'il nous aime.

Ceci, il le disait d'une voix mielleuse et caressante, d'un ton câlin qui me fit sourire. On voyait qu'il voulait amadouer le chef.

Oupik demeura néanmoins soucieux, car en se retirant il me dit :

— *Ké, ké, outcherktouark tçillariktçidzoun!* Vite, vite, produis-nous du calme !

Je vis bien, hélas ! que le prétendu pouvoir que ces gens simples m'attribuaient quand même sur les éléments serait bien souvent mis par eux à contribution, et que j'allais jouer, bien malgré moi, le rôle de magicien ou de thaumaturge, ce dont je me souciais fort peu.

Quelques femmes qui entrèrent *chez nous,* ayant demandé à l'un de mes hôtes quel était mon but en venant demeurer avec eux, il répondit en les gouaillant :

— Celui de vous donner du tabac, sans doute.

Ce qui les plongea dans une grande hilarité.

Je passai la nuit sous la tente esquimaude; mes deux Jean dormirent dans mon canot, solidement amarré entre deux *oumiak*.

CHAPITRE V

SUR LA NIRO-TOUNAR-LOUK.

L'*influenza*. — Aspect pittoresque d'une flottille esquimaude. — Régates. — Le *Krayark*. — Leçons d'histoire naturelle. — Esprit soupçonneux des Esquimaux. — L'*Oumiak*. — Lares et pénates *innoït*.

Un petit bonhomme de quatorze ans s'étant éveillé quelques instants après moi, le lendemain matin, il saisit aussitôt sa pipe minuscule et avala quelques gorgées de fumée. L'effet du narcotique pris à jeun fut si prompt que ce petit drôle tomba aussitôt sur le nez et dégringola du lit-divan, sur le rebord duquel il s'était accroupi. Je m'empressai d'aller chercher de l'eau fraîche à la rivière pour le faire revenir de sa syncope. En rentrant, je le trouvai déjà remis et souriant :

— Oh! *tsitlé,* cela n'est rien, me dit-il d'un air aimable, cela m'arrive si souvent !

M'étant recouché, je ne me réveillai qu'après neuf heures et ne trouvai plus d'hommes dans la loge. L'ouragan du sud-est secouait les saules gigantesques particuliers au fleuve Peel, et que je n'ai retrouvés nulle part ailleurs; l'atmosphère s'était singulièrement rafraîchie, on aurait dit une rafale de mistral.

Dès que mes Peaux-de-lièvre me virent, ils s'écrièrent qu'ils ne voulaient pas demeurer plus longtemps avec ces méchants Esquimaux; qu'ils n'avaient pu fermer l'œil de

toute la nuit, parce que la jeunesse dissolue était venue les attaquer durant mon sommeil pour piller le canot.

Toutefois, comme les jeunes Esquimaux s'étaient contentés de les menacer par manière de taquinerie, je réussis à calmer les frayeurs de ces pauvres garçons et les engageai à se lever pour apprêter le déjeuner.

Un moment après, nous entendions de grands cris sur la rivière, et voyions arriver plusieurs Esquimaux qui venaient de visiter leurs filets. Ils poussaient des clameurs de détresse qui réveillèrent tout le camp.

Ils racontèrent que, pendant la nuit, l'ouragan avait déterminé une faille considérable de terrain dans le fleuve, et que cet éboulement avait submergé neuf filets de pêche. Le chef *Oupik* y avait perdu tous les siens, et *Anhoutchinak* un seul. Mais les rets d'*Inontakrark,* ainsi que ceux de *Kroanark,* étaient intacts.

Ces pauvres gens m'avouèrent que cette perte était pour eux un vrai désastre. Mais aussi comment étaient-ils assez malavisés que de tendre des filets par une telle crue des eaux ! Il n'y a jamais de pêche possible lorsque les rivières sont hautes et limoneuses. Aussi personne ne rapportait de poisson.

Il me fut dit aussi que l'*influenza,* une sorte de *coryza fluens* propre au Nord-Ouest, s'était emparée de plusieurs enfants sitôt le départ du fort. Un tout petit enfant de *Mimirnak* semblait même dangereusement atteint. Je voyais dans ces contre-temps fâcheux des obstacles que leur dieu *Tornrark,* qui n'est autre que le diable, suscitait à l'introduction de l'Évangile chez ce peuple voué au crime et à la mort. Ils ne servirent pas médiocrement à exciter des soupçons à mon encontre. Déjà les visages s'étaient rembrunis, les sourires avaient disparu ; on chuchotait à mon approche ; les femmes me regardaient de travers, elles épiaient mes moindres mouvements pour les

interpréter, et fronçaient le nez en s'entretenant de moi.

Hélas! que la gloire d'un grand homme est éphémère, chez les peuples sauvages comme parmi les civilisés !

A défaut de poisson, nous déjeunâmes avec des rats musqués ou *kivalot,* puis nous partîmes.

Durant la matinée, le chenal *Niro-kilov-alouk* se bifurqua d'un quatrième chenal conduisant dans la bouche principale et occidentale du Mackenzie, et qui se nomme *Niro-tounar-louk.*

Nous quittâmes alors le principal chenal de la Peel pour prendre cette quatrième fourche, qui devait nous conduire dans les deltas septentrionaux. A mesure que nous avançions vers le nord sur un courant extrêmement rapide, j'observais que la végétation était de plus en plus arriérée. A peine les saules commençaient-ils à bourgeonner et les feuilles des aunes à se développer. Cependant nous étions au 25 juin. Mais le vent du sud-est qui régnait toujours mettait obstacle à la végétation en occasionnant une recrudescence de froid. Nous appelions de tous nos vœux le vent du nord-ouest qui ne venait pas.

Vers midi, le chenal *Niro-tounar-louk* s'élargit d'une façon étrange, au point de ressembler au fleuve Mackenzie, et nous découvrit la chaîne des *Tchi-Kwajen* ou montagnes Noires avec leurs formes pyramidales et leurs précipices perpendiculaires. Le plateau *Nakotchrô Kloundiè* s'était entièrement effacé, ce qui rapprochait ces montagnes à pic de la rivière. Je découvris la profonde entaille qui indique le cours de la *Tdha-zjit* ou rivière du Rat. C'est probablement en ce lieu que Franklin place les montagnes à onze kilomètres de la rivière.

L'immensité de ce panorama me fit comprendre comment Franklin et Pullen avaient pu être induits en erreur, et prendre la Peel pour le Mackenzie lui-même, malgré les protestations de leurs guides respectifs.

En ce moment, la rivière Plumée offrait un coup d'œil des plus pittoresques, avec sa flottille de barques et de *krayaït;* les premières se hâtant avec une lenteur de cloportes, pataugeant sans ordre ni cadence, et marchant en zigzags capricieux, pendant que leurs matelots femelles suaient et soufflaient, malgré le vent, le froid et leur absence de vêtements ; les autres, sveltes et légères, glissant comme des sylphes sur la surface des ondes limoneuses, volant à la recherche des *kivalot* et des *téréarpaït* ou visons, amphibies extrêmement abondants dans l'estuaire des deux fleuves.

Pour cette chasse, les Esquimaux se servent d'un trident dont la hampe cannelée se place dans la rainure d'une règle de bois appelée *notçark* que l'Esquimau retient dans sa main droite. Cette règle lui sert à élever le trident obliquement en l'air et à le lancer, par un mouvement vif et adroit. L'arme décrit une parabole à la manière d'une fusée, et retombe perpendiculairement sur l'ondatra ou le vison qu'elle embroche.

Ainsi se lancent également la javeline et le harpon à phoques. Cet exercice exige une adresse et une justesse de coup d'œil très-grandes.

Tout en se livrant à la chasse du rat musqué, qui leur assure le pain quotidien, dans ces chenaux boueux, les jeunes Esquimaux luttent de vitesse et se livrent à mille évolutions nautiques. Ce jour-là, ils défièrent mes deux Jean à qui l'emporterait en vélocité, d'eux ou de nous. Les pirogues tchippewayanes en écorce de bouleau sont loin d'être paresseuses; les Esquimaux l'ignoraient. Bien que mon canot fût chargé, mes deux Jean et moi nous jouâmes si bien de la pagaie que nous tînmes tête pendant quelques minutes à tous les *krayaït* avec lesquels nous courions de front.

Mais nous nous aperçûmes bientôt que les Esquimaux

s'irritaient de ce que nous osions leur disputer le mérite de la vitesse ; nous fîmes donc semblant de perdre du terrain peu à peu, et enfin nous abandonnâmes la partie tout à fait, mais par pure courtoisie, tout en ayant l'air d'admirer la vélocité de leurs mouvements, et nous reconnaissant vaincus à la course. Cela les remit aussitôt de bonne humeur.

Il n'y a pas de doute que le peuple esquimau ne soit foncièrement pélagique. L'eau est son élément ; sur l'eau il est chez lui, et il participe plus ou moins à la nature des amphibies. C'est un castor humain. Il y a de tels rapports entre toutes les classes d'êtres, dans chacun des règnes de la nature, que l'on peut bien considérer comme un ordre entendu par la Providence qu'il y ait une variété d'hommes qui ne se plaise que sur l'onde et en fasse son séjour de prédilection, au point de placer son paradis au fond des mers. Parmi les êtres aquatiques ne compte-t-on pas des mammifères, des oiseaux, des insectes et des plantes? Pourquoi n'y aurait-il pas des hommes qui le fussent aussi?

Toute la différence consiste en ce que ceux-ci sont par choix et volonté ce que ceux-là sont par nécessité de nature. Mais voyez combien cet homme a su se faire poisson ! Admirez cette frêle nacelle en peaux de marsouin cousues et tendues sur de légers cerceaux de bois habilement entés et soudés sans aucun clou ! Voyez cette unique ouverture (*pàh*) par laquelle l'Esquimau s'y glisse, s'y assied, et qu'il serre autour de sa taille comme un tablier de travail ! Cette svelte pirogue est, en effet, son établi et son vêtement ; elle fait désormais partie de lui-même ; qu'elle sombre et il est perdu, qu'elle chavire et il se noie. Mais il est trop habile pour la laisser chavirer ou sombrer. Un aviron double très-court (*paotik*), à palettes très-étroites et à poignée épaisse et pesante comme la queue du marsouin, à la main, il fait voler homme et machine à la

surface de la mer. Ce n'est point un canot que le *krayak,* c'est une locomotive aquatique, une sorte de vélocipède marin, une création anthropo-ichthyque. L'homme et le canot ne font qu'un.

Pour trouver une embarcation plus svelte, plus légère, plus forte à affronter les lames, à passer dans les houles, à effleurer les eaux calmes à la manière de la mouette, vous scruteriez vainement les peuplades américaines et tous les atoles de l'Océan.

Les jeunes Esquimaux ne chassent qu'en luttant de vitesse. On voit qu'ils éprouvent autant de plaisir à entreprendre ces sortes de régates que les Peaux-Rouges dans leurs courses de chevaux marrons. Ni la gondole vénitienne, ni le caïque ottoman, ni le canot de la Tamise et de la Seine ne sauraient supplanter le *krayak*. Avec une grâce et une adresse parfaites, sans efforts, sans mouvements véhéments, ces jeunes lourdeaux, gras, bouffis et presque obèses, atteignent le rivage sans y heurter leur embarcation sylphique alors qu'elle semblerait devoir s'y briser. Ils se retirent de leur nacelle en rampant, comme des papillons qui éclosent ; puis ils épongent le peu d'eau qui a suinté par les coutures de leur krayak, disposent quatre bâtons eu forme d'X, et sur ce petit tréteau improvisé déposent avec soin leur coursier aquatique, de crainte qu'il ne touche la terre.

On voit que l'Esquimau est aussi fier, aussi amoureux, aussi jaloux de cet objet que le Sioux de son cheval de chasse, le Mexicain de son mustang, l'Arabe de son chameau, l'arrièro de sa mule, le Gaucho de son llama.

Avant de se séparer de son embarcation, il tire de son sein une écuelle de bois et, puisant de l'eau, il l'en arrose soigneusement, de crainte que le soleil n'en dilate la peau et ne la fasse éclater comme un tambour trop tendu. Cette opération, il la renouvellera plusieurs fois dans la journée.

Nous prîmes terre, pour dîner, sur la rive droite. Aussitôt les chefs de famille s'en allèrent tendre leurs filets aux corégones, aux maskinongés et aux inconnus, à l'entrée des petites rivières, à la sortie des chenaux transversaux.

— *Tchiglerk,* homme, me dit *Kroanark* d'un ton qui me parut trop familier pour que je le souffrisse, *tchiglerk, ikidjoun!* allume du feu!

Je lui répondis doucement et sans humeur :

— D'abord, on ne m'appelle pas *homme,* mais *chef,* ou plutôt *père,* ce que je préfère; car, bien que je sois jeune, je suis votre père par les sentiments que je vous porte. Ensuite, il y a ici assez de jeunes gens pour que je ne m'abaisse pas à vous faire du feu.

Le bon vieillard prit cette remontrance sans humeur, et alluma du feu lui-même.

Tchiatsiark, mon compagnon de voyage d'Anderson, apporta alors auprès du feu le produit de sa chasse. Il consistait en huit rats musqués. Ils furent écorchés, embrochés dans des baguettes épointées, et fichés en terre pour y rôtir autour du brasier.

Il faisait un froid piquant. La petite peuplade se trouva bientôt au grand complet, et *Tchiatsiark* raconta ses exploits avec une mimique expressive. Les spasmes des malheureux rats embrochés dans les pointes de son strident et expirants étaient décrits par lui avec des contorsions risibles. Il se faisait rat mourant pour exciter l'hilarité de ses camarades. Quels grands enfants!

Tout à coup, changement de sujet; il me mit en scène. Ce fut à propos d'un petit instrument en *kilékouvark* ou ivoire fossile de mastodonte, lequel abonde sur tout le littoral de la mer Glaciale, dans la vallée du fleuve Youkon, sur les rivages du Kouskokwin et le long de la baie du roi William.

Chez *Noulloumallok,* j'avais déjà parlé de cet animal anté-

diluvien. Je leur en avais fait la description d'après celle de notre éléphant moderne. C'étaient ces détails scientifiques que *Tchiatsiark* voulait me faire répéter, et dont ils me remercièrent avec une effusion qui aurait été risible si elle n'eût montré l'ardent désir que ces pauvres gens ont d'instruction.

J'appris plus tard que les Esquimaux *malingméout* de la baie Norton ont conservé le souvenir de l'éléphant; car un de mes anciens confrères, homme érudit et d'un esprit distingué, M. Lecorre, en a trouvé des représentations grossières dessinées en noir et rouge sur des sarcophages appartenant à cette peuplade.

Il y vit aussi des figures de singes, et cela m'étonne encore moins, car dans la présente occasion je n'eus pas plutôt achevé ma description de l'éléphant, que *Anhoutchinak* me demanda si je connaissais l'animal appelé *okrayéouktouark,* ou l'homme qui ne parle pas. Aussitôt, il me fit la peinture non équivoque d'hommes velus, grimaçants, marchant tantôt à quatre pattes et tantôt debout, grimpant sur les arbres, mais ne parlant pas. Il me fut impossible de ne point reconnaître l'orang-outang, ou le babouin, ou tout autre quadrumane de la Malaisie, dans la mimique grotesque mais vivante dont il accompagna sa description.

D'après les Esquimaux, ces singes auraient habité dans leur pays à une époque éloignée et lorsqu'ils vivaient à l'ouest du continent américain.

Il n'est personne au monde qui aime autant à s'entretenir de sciences et d'arts que les peuples sauvages de l'Amérique. Ils sont insatiables d'instruction et d'une curiosité d'enfants intelligents et sensés.

Comme ils étaient en veine, j'exhibai à leurs yeux une carte de l'Amérique du Nord, sur laquelle je leur fis voir le trajet que j'avais parcouru pour venir chez eux, de la Méditerranée aux bouches du Mackenzie.

Cela ne leur plut pas du tout. Ils me regardèrent d'un air sournois et méfiant, et l'un d'eux, *Toulerktsen,* me dit d'un air sardonique :

— Comment peux-tu connaître notre pays sans l'avoir jamais vu? Tu l'as déjà visité en passant sous terre, n'est-ce pas?

Ceci indique que ces hommes simples n'avaient encore aucune idée de la diffusion des connaissances privées par le moyen de l'imprimerie et de la gravure, ni du mode si aisé de transmission de nos pensées dont les caractères d'écriture nous rendent dispensateurs.

Que de merveilles leur esprit borné n'a-t-il pas encore à connaître et à découvrir!

Les filets furent retirés vides. Ils devaient bien s'y attendre. Nous fîmes donc diligence afin d'aller camper dans un endroit plus propice à la pêche. Mes compagnons esquimaux repartirent en chassant et quelquefois en m'agaçant de leurs sarcasmes, comme si j'étais la cause du manque de poisson, du froid et du vent du sud. De partout le vice, la superstition et l'ignorance s'attaquent au prêtre.

Le vieux *Tchapoutaytok,* entre autres, s'approcha de moi dans son krayak et me demanda de la viande. S'il m'avait fallu en donner à chacun, j'aurais fait les dents longues dès le lendemain.

— Attends un peu, lui dis-je. Quand nous serons arrivés au camp, tu en auras.

— Oui, me répondit-il en ricanant, quand nous serons arrivés au camp, tu auras autre chose que de la viande, va, mauvais. Tu n'auras plus faim ni besoin de manger, meurtrier!

Cette menace jeta mes deux Jean dans une grande perplexité. Elle leur donna froid au cœur.

— Père, ils ne sont pas bons, me dirent-ils. Retournons-nous-en.

Mais ce n'était pas le moment de reculer. D'ailleurs, une parole de mauvaise humeur ne pouvait m'intimider.

Il était bien tard quand nous atteignîmes une cinquième bifurcation orientale de la Peel, mais dont les eaux, — celles du Mackenzie par conséquent, — entraient dans le chenal *Niro-tounar-louk*. Nous nous y arrêtâmes pour dresser le camp. On espérait prendre du poisson en ce lieu.

Il faisait un temps d'hiver, froid, sombre et mélancolique au possible. Les esprits étaient de la couleur du temps. Et c'était le vent du sud qui était la cause de cette tristesse générale. Il roulait vers la mer de lourds nuages gris chargés de neige et gros de cyclones. L'air était plus piquant qu'il ne l'est à Paris au mois de janvier. Je ne pouvais tenir à l'air mes mains nues. Les Esquimaux s'empressaient de remettre leurs chemises d'hiver en peaux de rat musqué. De toutes parts on n'entendait que des invectives contre le vent du sud-est, ce mistral des terres arctiques. Des toussements répétés leur répondaient, sortant de toutes les huttes, de toutes les poitrines. L'*influenza* s'était abattue sur notre camp comme un oiseau de proie. Que faire contre le rhume, quel médicament employer? Aucun. Il fallait que le mal eût son cours. C'est ce qu'il n'était pas facile de leur faire comprendre. Je distribuai quelques morceaux de viande sèche à ceux qui n'avaient pas tué de kivalot, partageai avec mes hôtes mon souper composé de cette même viande, de quelques crêpes et de thé, et donnai quelques globules de belladona aux grippeux, bien que je n'eusse moi-même aucune espèce de confiance en l'efficacité de mon remède.

A quoi sert, je vous le demande, ami lecteur, une médication contre un rhume épidémique à des gens qui, sitôt entrés sous leurs tentes sans feu, de vraies glacières, se dépouillent de tout vêtement ? A la vérité, les grandes personnes se tiennent décemment cachées dans leurs robes

de fourrure; mais les enfants se mettent aussitôt à folâtrer dans ce costume adamique, sans avoir aucun égard à des défenses ni à des conseils hygiéniques qu'ils ne sauraient apprécier.

Au matin, je me levai avant mes hôtes pour écrire mon journal. Il faisait beau. Le vent avait un peu cessé, le soleil brillait de tout son éclat. Je sortis de la tente où j'avais passé la nuit, descendis dans mon canot, tirai mes cahiers de mon petit coffre et me mis à écrire, me croyant à l'abri des regards indiscrets et des questions importunes.

Mais les Esquimaux m'épiaient à mon insu. Quelques instants après, le conjureur *avànèméork* vient m'interpeller du haut du rivage à l'abri duquel mon canot était caché :

— Que fait-il encore? Il ne cesse de noircir du papier ou de parler à un livre. Évidemment cet homme ne saurait être quelque chose de bon.

A ces cris tout le monde accourt au bord de la rivière, le conjureur en tête. Celui-ci me crie brusquement :

— Mais enfin, apprends-nous donc ce que tu fais là!

Je le regardai sans colère, souriant en répondant :

— *Nérountor,* mais rien du tout!

Cette réponse évasive ne satisfaisant personne, je me mis à transcrire des vocables esquimaux au net sur un cahier, les récitant à haute voix au fur et à mesure que je les écrivais. Alors la foule se mit à rire, et le conjureur s'en retourna déconfit. Je venais de leur prouver que leurs soupçons étaient aussi injustes que dénués de fondement.

Tchiatsiark arriva des filets sur ces entrefaites, son canot plein de poissons et son cœur d'enthousiasme. En passant à côté de moi, il m'en remercia avec chaleur comme si j'étais l'auteur de sa pêche, et me remit sur-le-champ deux

énormes inconnus pour mon repas et celui de mes gens.

Tel était donc le rôle que l'on m'assignait. J'étais pour eux une sorte de bon Dieu, blanc ou noir, plutôt noir que blanc, ou les deux à la fois, auquel on attribuait tout le bien ou le mal qui arrivait mystérieusement. C'était un rôle qui ne me plaisait guère.

Le *coryza fluens* continuant de plus belle, par le temps chaud, la peuplade jugea à propos d'exhiber ses fétiches en plein air. Elle fit ses rogations et sortit ses *bondieusetés*, s'il m'est permis d'emprunter ce néologisme expressif à un écrivain marseillais plus pittoresque que religieux.

Donc, après le déjeuner, notre petite flottille de huit *oumiaït* repartit bannières au vent. L'*oumiak* est le véhicule du matériel, de la famille et de la pêche à la baleine; c'est un transport, une patache, une gabare. En voyage, il est monté par les enfants, les vieillards, les impotents, les malades, et conduit exclusivement par des femmes. (*Fig.* 8.)

Les mains munies de leurs longues rames hindoues ou égyptiennes, — une perche terminée par une palette ovale ou lancéolée cousue avec des fanons de baleine, — voyez-les avancer en décrivant ces zigzags disgracieux, marchant à reculons comme les crabes, dressant une de leurs pattes tandis que l'autre plonge dans l'eau, gaffant, pataugeant, sciant, comme autant de cloportes tombés dans une mare. Pour la forme, elles ressemblent à de petites jonques chinoises. La proue en est munie d'un appendice fourchu qui sert à soutenir et à dévider le grelin du harpon qu'emporte la baleine blessée. La poupe, plus élevée, est garnie d'un petit gaillard et d'un autre appendice triangulaire qui rappelle les *harpes* placées à l'arrière de nos navires. Il sert d'ailleurs au même usage. Ces barques sont en peaux de marsouin cousues ensemble et tendues sur une forte membrure en bois.

Or, ce jour-là, chacun des *oumiaït* était décoré de la

défroque d'une bête ou d'un oiseau quelconque, flottant au bout d'une perche et étalée sur de petits bâtons à la manière du papier d'un cerf-volant. Je reconnus dans cette exhibition l'influence du conjureur de l'Ouest.

Inontakrark, mon hôte, avait pour fétiche l'aigle américain à tête blanche. Sa peau était étendue, ailes et queue éployées, comme les armes de Russie, de Prusse et d'Autriche. Qui sait si, primitivement, le blason de ces puissances n'eut pas une origine semblable?

A partir de ce jour, lorsque nous campions, la peau d'aigle éployée était soigneusement transportée dans la tente et suspendue au-dessus de ma tête, talisman ou préservatif. C'était leur rameau béni.

Mimirnak avait pour dieux lares deux pies accolées; un troisième, une belette; *Oupik,* le chef, un hibou blanc, armes parlantes qui faisaient allusion à son nom, etc., etc.

Mais le plus fortuné de tous était sans contredit *Anhoutchinak.* Quand je lui demandai comment il se faisait qu'on ne lui voyait aucun nagual, aucun animal protecteur :

— Ah! me dit-il, c'est qu'il serait beaucoup trop gros à transporter.

— Vraiment! Et quel est-il?

— C'est *arverk,* la baleine franche, ajouta-t-il avec orgueil en me montrant un petit paquet enveloppé dans du parchemin, ayant la forme d'un *Agnus Dei,* et suspendu à son bandeau en carcajou. Voici là dedans un petit morceau de son lard, primeur de la saison et que je renouvelle annuellement. Cette médecine forte, continua-t-il gravement, me rend invulnérable contre les flèches, le couteau et même les balles.

Heureux, trois fois heureux *Anhoutchinak,* tu surpassais le vaillant Achille, qui, lui, du moins, était vulnérable au talon!

Si ce bon cher hôte avait connu le canon à la Paixhans, il l'eût mis, n'en doutez pas, au nombre des armes contre les atteintes desquelles le protégeait son lard de baleine.

Mon Dieu! ne rions pas de ces crédules enfants. Combien de chrétiens sérieux croïent aux amulettes et en sont chamarrés! Combien s'imaginent que le rameau bénit les préserve de la foudre, et le scapulaire de la noyade!

Non-seulement les barques et les tentes, mais encore les vêtements des *Innoït* sont couverts de semblables talismans : plumes de faucon et de hibou, serres d'aigle, griffes d'ours, peaux de putois et d'hermine, têtes de corbeau, breloques de fer, de plomb ou d'ivoire. Cela leur donne l'air de marchands de mort-aux-rats.

Ce bric-à-brac est suspendu par devant, par derrière, sur les côtés; il en est pour la tête et d'autres pour l'épine dorsale. Souvent une queue splendide de loup blanc, de renard noir ou de glouton s'allonge aux reins d'un guerrier, qui se pavane et s'enfle, bête artificielle, comme si cet appendice lui appartenait réellement.

Cela est triste, déplorable. Il y aura toujours un abîme entre les superstitions d'un chrétien ou de tout adorateur du vrai Dieu, et celles d'un fétichiste. Le premier attribue souvent, de fait, un grand pouvoir à des objets qui n'en ont aucun, mais auxquels s'attachent dans son esprit les bénédictions de Dieu. En dernier ressort, c'est donc en Dieu qu'il se repose, quand sa dévotion est éclairée et intelligente. Le second fait des animaux eux-mêmes ses protecteurs; il se reconnaît inférieur aux brutes; il s'enorgueillit de leur ressembler; il les divinise. Et ces hommes qui ne redoutent pas leurs semblables, ces hommes qui se rient de Dieu et qui invoquent le diable, jettent des cris d'épouvante si une mouche bleue les pique, si une libellule effleure leur visage de son aile transpa-

rente. On les voit alors poursuivre à outrance l'innocent insecte, puis chanter victoire lorsqu'il l'ont détruit. C'est une parodie burlesque de la bravoure. A la frayeur qui se peint alors sur leurs traits, à la gloire que respire leur visage quand ils ont tué l'insecte chétif, on peut juger qu'ils attribuent à ces petits êtres ailés une immense malignité, une puissance ridicule et puérile.

Et cependant, les *Innoït* sont loin d'être au pied de l'échelle de la grande famille humaine, ainsi que l'ont prétendu à tort ceux qui ne les ont jamais vus ni étudiés chez eux. Quoique les plus éloignés d'entre les hommes des foyers de la civilisation, ce ne sont pas les Esquimaux qui lui seront les plus redevables, qui la mettront le plus à contribution. Au point de vue matériel, ce peuple souffre beaucoup moins que la majorité des Peaux-Rouges qui vivent dans des contrées plus hospitalières et qui, depuis plus d'un siècle, sont secourus, entretenus et souvent stipendiés par des Européens. Ils vivent même confortablement, eu égard au milieu où ils se trouvent, et, de plus, il est constant qu'ils possèdent seuls le secret de l'existence au milieu de leurs glaces quasi perpétuelles. Les explorateurs arctiques se sont vus contraints de les imiter, et la civilisation a dû se plier aux exigences, souvent cruelles pour des Blancs, de la vie esquimaude, au lieu d'élever celle-ci jusqu'à elle.

La routine n'a pas, chez eux, cette force qui asservit les peuples orientaux aux coutumes surannées et parfois ridicules de leurs ancêtres. Ils savent profiter de ce qu'ils trouvent de bon chez les Blancs, tout en ayant le bon sens de dédaigner ce qui ne saurait convenir à leur mode d'existence ou au rude climat sous lequel ils vivent. En cela ils font preuve de plus de tact que les Dènè, qui, pour avoir imité les Européens en tout, ne sauraient plus s'en passer, après avoir acquis en partage l'ignorance de leurs

anciennes aptitudes, des maladies et une mort précoce.

Depuis mon voyage aux bouches de l'Anderson, je trouvai chez les Esquimaux un progrès sensible. A cette époque, ils refusaient de manger avec moi, ou, s'ils le faisaient, ils accompagnaient l'acceptation du moindre mets d'actes superstitieux à titre de préservatifs de mes prétendus maléfices. Aujourd'hui, ils se montrent aussi friands que les Indiens de tout ce qui constitue ma nourriture, et ne refusent plus rien.

Ce jour-là même, ils me donnèrent une nouvelle preuve de leur esprit d'initiative. Le vent nous étant devenu favorable, je hissai mon prélart dans ma pirogue en manière de voile aurique, et, par ce moyen, je laissai en un instant bien loin derrière moi leurs lourdes pataches de peau aux formes de jonques. Aussitôt ils cherchèrent à m'imiter. Ils avaient des voiles en trapèze renversé tendues entre deux perches écartées par le haut comme un V. Ils allèrent dans la forêt couper des mâts et des vergues, et ils eurent en rien de temps des voiles carrées semblables à la mienne.

Les Tchiglit ornent leurs voiles, à la façon des anciens Égyptiens et des bateliers modernes du Nil, de bandes d'étoffe multicolores, de franges et autres colifichets.

CHAPITRE VI

L'EXPÉDITION AVORTE.

Les soupçons injurieux continuent. — Excellent esprit d'*Inontakrark*. — Un chaman. — *Kroanark*. — Absence de sens moral. — Nous rentrons dans les bouches du Mackenzie. — Mort inopinée d'un petit enfant. — Surexcitation des parents. — Mauvaises dispositions de la peuplade.

Malgré l'influence que je possédais sur les Esquimaux, je m'apercevais bien cependant que j'avais dans leurs rangs des ennemis qui ne dissimulaient même pas leur antipathie ou leur méfiance. J'étais, en quelque sorte, gardé à vue, et je ne jouissais pas de la moindre liberté d'action. Afin de voir jusqu'où s'étendait la latitude qu'ils daignaient bien m'octroyer, je fis à dessein, un jour, de rester en arrière et de ne partir qu'après tout le monde. Un quart d'heure après, lorsque je me croyais seul, deux *krayaït* cachés dans un repli du rivage, débouquèrent tout à coup pour nous surprendre, et vinrent accoster mon canot de chaque côté.

Le chef *Oupik* et le vieux *Kroanark,* qui les montaient, n'étaient demeurés cachés en ce lieu que pour épier mes mouvements. Peut-être le premier des deux était-il le seul à concevoir de la méfiance, tandis que le second ne s'était adjoint au chef que pour nous protéger.

Quoi qu'il en soit, ils me trouvèrent récitant paisiblement mes Heures, ce qui mit le chef d'assez mauvaise humeur.

— Il a encore le nez dans son *kraléouyark!* s'écria-t-il. Ce à quoi son vieux compagnon ajouta d'un ton plus bienveillant :

— Vite, vite, suis-nous. Ne reste donc pas en arrière.

Je ne pris pas seulement garde à eux, et j'achevai tranquillement mon bréviaire. Il aurait fallu bien peu de chose pour que je leur fisse voir combien ces allures méfiantes étaient outrageantes pour mon amour-propre; mais je devais me mettre à leur portée et surtout ne point les pousser à des voies de fait.

Tout à coup, comme je croyais la petite flottille bien loin devant nous, nous nous trouvâmes, à un détour du fleuve, nez à nez avec toute la horde aux aguets derrière ce coude.

On nous attendait, tout prêts à nous poursuivre si nous eussions voulu nous en retourner.

On nous soupçonnait donc de quelque méfait dont nous ne nous rendions pas compte.

— Il en est toujours ainsi avec les Têtes-Rasées, me dit le petit Jean, qui les connaissait de longue date. Si tu penses être libre de tes actes quand tu seras chez eux, tu te trompes beaucoup. Ils seront toujours sur toi comme des maringouins. Quand je te dis qu'ils sont mauvais.

On nous héla d'un *oumiak* d'un ton impérieux. Je pense que c'était encore le vieux *Tsapoutaytok,* le malade. Il nous intima l'ordre de n'aller ni en avant ni en arrière, mais de voguer au milieu d'eux et de conserve avec eux.

Peu après, le chef *Oupik* donna le signal de camper sur la rive gauche, parce que le vent avait repris une grande intensité depuis midi et qu'il faisait trop froid pour tenir les rames. J'étais moi-même tout engourdi dans mon canot.

On s'empressa d'allumer un grand feu de *bois de grève* sous les saules gigantesques, et les deux Jean apprêtèrent le souper. Nous n'avions pas dîné ce jour-là, afin de faire

force de rames vers le village esquimau, où se trouvait le reste de la peuplade.

Pendant que les femmes montaient les tentes et que les kivalot rôtissaient devant le feu, il s'éleva une nouvelle discussion à mon encontre, parmi les hommes. Il s'agissait de savoir si j'étais ou non la cause du froid, du vent hostile à la chasse, et de la maladie qui éprouvait la peuplade depuis que je m'étais joint à elle. Le chef *Oupik,* le conjureur, *Mimirnak* et ses fils, et surtout *Tsapoutaytok* disputaient contre mes deux hôtes et le vieux *Kroanark*.

Mais que pouvaient ces trois honnêtes gens contre le gros de la tribu, sinon répéter (aussi gratuitement, par exemple, que les autres mettaient de feu à inculper) que je n'étais pas un sorcier, qu'il n'y a pas de sorciers parmi les Blancs, que nous sommes bienfaisants, et que c'étaient les Dindjié qui étaient cause du mal qui leur arrivait?

Inontakrark faisait l'impossible pour faire triompher ma cause. Il s'était littéralement constitué mon avocat, et son titre de conducteur en faisant un homme influent, j'eus la satisfaction de voir qu'il tenait tête aux malveillants et parvenait à dissiper quelque peu leur méfiance.

Mais que pouvait dire ce pauvre homme, qui ne me connaissait que depuis trois ans pour avoir voyagé avec moi à Anderson? Eh bien! il leur parlait du commander Pullen et de son expédition arctique, à laquelle il avait assisté, en 1848.

— Les Blancs nous aiment, disait cet homme simple et bon, ils ne sont pas méchants comme nous. Ils ne volent pas, ils ne tuent personne dans un mouvement de colère. Vous n'avez aucune raison de concevoir de la méfiance à l'égard de celui-ci. Ainsi, moi qui vous parle, j'ai vu, observé et étudié, dans ma jeunesse, le captain Pullen lorsqu'il vint à la mer pour manger du phoque. Eh bien! il faisait comme celui-ci (il affectait de ne pas me nommer



INTÉRIEUR DE L'IGLO

D'après un cro



V

DE NOULLOUMALLOK

is de M. PETITOT.

afin de ne pas éveiller mes soupçons), il regardait dans des livres, il griffonnait du papier, il reluquait le soleil et la lune dans un grand tube de métal. Voilà tout.

Sans doute que c'était pour y découvrir du poisson, des élans, des rennes, des phoques, enfin ce qui est nécessaire à la vie. Cela nous surpasse, nous ne comprenons pas comment on puisse trimer son temps à ces choses-là. Cependant, comme ces hommes blancs ont de l'esprit, il est à croire que par ces moyens si drôles on peut trouver sa vie.

Ce disant, *Inontakrark* singeait à merveille le commander anglais. Il avait l'air d'accorder un sextant, de lorgner le soleil et de consulter l'alidade; il le contrefaisait gribouillant du papier, se promenant les mains derrière le dos, à la plus grande hilarité des assistants.

Lorsque le bon *Inontakrark* vit ses compatriotes rassurés et rassérénés, il vint me trouver pour me dire que plusieurs Esquimaux avaient des confidences à me faire, mais qu'ils n'avaient pas osé jusqu'alors. Ces confidences, je les connaissais déjà. Ils voulaient me parler de leurs malades, qu'ils m'avaient cachés soigneusement jusqu'ici.

Oupik fut le premier à me faire l'aveu que son fils avait un rhume alarmant qui l'empêchait même de dormir. Le malheureux père balbutiait en me faisant cet aveu, comme si c'eût été un crime que d'être enrhumé, comme si la découverte de leurs infirmités fût capable de les déprécier dans mon estime.

Anhoutchinak m'annonça que l'enfant de sa sœur se mourait de cette même grippe. On m'en dit autant de *Tsapoutaytok* et de *Toulerktsen*.

Je compris alors toute l'affaire aux façons étranges qui accompagnaient ces aveux. Ces infortunés étaient réellement persuadés que j'étais la cause de ces maux, que mes écritures, mes prières leur portaient malheur. Je pris alors

la résolution de suspendre toute action de ce genre, de crainte de les confirmer dans leurs idées fausses, et je résolus de marcher toujours en leur compagnie.

J'assurai, de plus, les Esquimaux que j'aurais soin des malades, ainsi que je le faisais des Peaux-Rouges et des Blancs qui vivaient dans mon voisinage, et que mes soins seraient entièrement gratuits. Je commençai dès ce soir même à les visiter et à leur distribuer des médicaments. J'aurais même baptisé l'enfant malade de *Mimirnak* si je l'avais cru en danger. Je remis malheureusement cette cérémonie au lendemain. J'eus grand tort, je l'avoue, et je me suis toujours reproché cet excès de discrétion comme d'une négligence. Mes visites faites, j'allai prendre mon repas parmi les Esquimaux, au coin du feu, mangeant de grand appétit et partageant mes provisions avec eux. Mon aménité et les bonnes paroles d'*Inontakrark* et de *Kroanark* parurent ramener la confiance. Combien de fois ce vieillard ne répéta-t-il pas :

— Le Priant est bon. Mon frère *Noulloumallok* l'a dit. Cet homme-là nous aime. Ce sont les Dindjié qui sont cause de tous nos maux.

Il était superflu de défendre les malheureux Loucheux de cette imputation de sorcellerie. Ces gens-là ne m'eussent pas compris et je n'y aurais rien gagné.

J'allai, comme d'ordinaire, prendre mon repas chez mes hôtes, laissant les deux Indiens dans mon canot. Ils n'avaient rien à y redouter. Ils étaient sous ma sauvegarde. Puis, ce n'étaient point des Dindjié. Aucune haine ne les enveloppait.

Mes hôtes voulurent me régaler d'un mets nouveau. Ils m'offrirent des racines de réglisse sauvage (*Hedysarum boreale*) trempées dans de l'huile de phoque.

J'acceptai les racines, qui sont tendres et sucrées; mais je déclinai la sauce.

Ils avaient aussi un autre régal encore plus dégoûtant; ce sont des harengs minuscules ou autres fretins confits tout rouges dans de l'huile de marsouin. Ils les mangeaient crus. Je pensai aux fameux *zhikki* des Dindjié du fleuve Youkon. Mais je ne pus me décider à goûter à ces affreux anchois.

Le jour qui suivit cette froide journée, nous ne marchâmes pas. J'en étais chagrin, parce qu'il me tardait d'arriver au village, sis au bord de la mer, et d'habiter dans une maison de bois confortable. Le séjour des loges m'était devenu odieux à cause de l'obscurité, de l'infection et du froid que j'y endurais et qui me rendit les rhumatismes de cœur dont j'avais souffert l'hiver précédent.

Cette journée passée à terre fut consacrée, sans que j'en eusse avis, à des incantations magiques de la part du conjureur *avànèméork*. J'en profitai pour aller soigner les malades, mais je trouvais toujours l'*anrégok* chez l'un ou chez l'autre. Enfin, étant allé voir *Toulerktsen,* on m'empêcha tout à fait d'entrer; le chaman y faisait son diable, criant, chantant, ordonnant à *Tornrark* de laisser son malade en paix. Le malin m'avait devancé, et il avait prévenu que, si je le dérangeais dans ses incantations, il me ferait un mauvais parti.

Je dus faire le pied de grue à la porte de la tente du malade, où l'*anrégok* criait et soufflait comme un chat en colère. Tout à coup la portière se souleva, et il en sortit courant, furieux, armé d'un couteau sanglant. Il voulait sans doute me donner à croire qu'il était encore sous la puissance et l'inspiration de son dieu, un dieu-bête.

Quand je pénétrai à mon tour chez *Toulerktsen,* je le trouvai couvert de sang. Il me regarda d'un air calme et joyeux, me montrant son sein gauche, où le conjureur avait pratiqué une incision de deux pouces par laquelle il lui avait aspiré du sang.

N'est-ce pas un remède efficace pour le rhume?

Le malade refusa mes services, mais il accepta un morceau de viande, parce qu'il ne pouvait chasser.

Mes visites aux malades, quelques dons de viande sèche, — pain quotidien en ce pays, — parurent toucher les Esquimaux. A midi, ils s'assemblèrent en conseil dans le bois, autour d'un grand feu, et me firent prier de prendre place parmi eux. Cette attention me toucha. Je me trouvais souffrant moi-même de cette recrudescence continue d'une température hiémale.

Je ne cachai pas aux Esquimaux que j'étais indisposé moi-même, mais que j'étais bien loin de les accuser de mon mal. Je pris des globules d'opium devant eux, je distribuai d'autres globules à ceux qui étaient atteints du coriza, et leur fis priser du camphre contre la migraine; minces palliatifs.

Comme j'allais ensuite voir le vieux *Kroanark,* son fils, ce vilain louche et boiteux comme Miphiboseth, me lança un regard oblique, en disant à son père :

— Tu le vois, sur trois il n'y a qu'un seul homme; les deux autres ont peur et se tiennent cois. Il serait bien facile de s'en débarrasser.

Kroanark reprit sévèrement son fils et lui défendit de faire du mal à mes deux jeunes compagnons.

Je me plaignis au vieillard de ce que ce jeune homme m'avait volé de la viande, la nuit précédente, et qu'il avait voulu attaquer mes deux serviteurs. Il m'assura que cela ne se renouvellerait plus.

Après la semonce qu'il donna à Miphiboseth, *Kroanark* me fit asseoir sur son divan, et, tirant un petit coffre fait par lui-même et qu'il appelait sa boîte à médecines, il étala à mes yeux, comme jadis *Innonarana,* toutes les richesses qu'elle contenait, m'assurant d'un air glorieux que tous ses compatriotes n'en avaient pas autant. Par le

fait, mes hôtes n'avaient point de boîte à Pandore comme celle-là.

Or ce trésor consistait bellement en dépouilles d'oiseaux, musaraignes desséchées, papillons morios pris entre deux planchettes, morceaux d'ivoire fossile, dards de harpon en pétro-silex translucide et verdâtre, pipes commencées, hampes de flèche non empennées; en un mot, tout le méli-mélo que nous avons vu exhiber par *Noulloumallok*.

Le vieillard m'apprit aussi qu'il n'y a pas plus de vingt ans que la Compagnie d'Hudson commerce avec les Esquimaux. Avant cette époque, ces Indiens trafiquaient sur le fleuve Anderson, avec les Peaux-de-lièvre du Bout-du-monde, appelés aussi Bâtards-Loucheux, et à *Tsi-kka-tchig* avec les Dindjié, qui, paraît-il, les volaient supérieurement. Ces derniers s'approvisionnaient au fort Bonne-Espérance, alors le fort le plus septentrional de l'Amérique.

Il est probable cependant que l'établissement des forts russes de l'Alaska date d'avant cette époque. Mais, même avant leur fondation, l'île *Asiak* ou de la Traite (Barter island) servait aux Esquimaux de marché où des marchandises venues, dit sir John Richardson, de la foire d'Ostrownoy, sur le Kolima, en Sibérie, se troquaient avec des fourrures apportées par les *Avanéméout* de l'île Herschell et du fleuve Colville, qui les faisaient ensuite passer aux *Tchiglit* du Mackenzie. Les *Natervalinet* étaient les Esquimaux occidentaux qui recevaient directement ces objets de la main des *Tchouktchis* asiatiques.

Aussi Von Baër compare-t-il les Esquimaux aux Phéniciens. Je partage entièrement son sentiment à cet égard.

Après avoir donné aux malades une grande journée de repos, et aux poissons du fleuve le temps de se prendre dans nos filets, nous continuâmes notre voyage vers la mer.

Ce jour-là, le temps était splendide; le soleil radieux faisait rutiler les montagnes Noires de la chaîne Richardson. Elles ressemblaient à des blocs de graphite aux reflets plombés. Les saules parurent enfin revêtus de la livrée du printemps, et les bruants se prirent à glapir aigrement dans le feuillage naissant. Je ne puis donner le nom de chant à leurs cris discordants.

La première vue dont je jouis, à mon lever, fut celle d'une demi-douzaine de petites demoiselles qui pataugeaient dans la rivière bourbeuse, comme des grenouilles.

Je frappai dans mes mains, en prenant ma plus grosse voix :

— Voilà donc le fruit de mes conseils hygiéniques, voilà comment on se guérissait du rhume et de la fièvre!

Mais ces petites sirènes me narguèrent avec des rires innocents. D'ailleurs elles sont tellement accoutumées, depuis leur naissance, à se voir dans le costume de notre mère Ève qu'elles ne manifestent aucune honte. Elles sont, chez leurs parents, à l'école du cynisme le plus révoltant; où apprendraient-elles des sentiments de pudeur et de décence? Est-ce que ces sentiments sont innés dans l'homme? Est-ce que nous ne les recevons pas de la famille, de l'éducation? Nous ne saurions donc faire un crime aux Esquimaux d'ignorer ce qu'on ne leur a pas appris, ce que l'on s'efforce de bannir du cœur candide et pur de nos enfants.

D'ailleurs, là où règne une commune mésestime, un mépris réciproque, là aussi doit régner, par une conséquence nécessaire, le sans gêne, l'immodestie, la haine et la violence. Voilà ce qui explique le cynisme et la dépravation des Esquimaux, même les meilleurs. Chacun sachant qu'il ne révoltera les délicatesses, qu'il n'alarmera la pudeur de qui que ce soit, ne se met nullement en peine d'offenser la morale publique. Que dis-je? l'Esquimau

honnête ignore même ce que c'est que la morale publique, du moins relativement aux actes voulus et autorisés par la nature. Il s'imagine que tout ce qui est naturel et nécessaire peut se faire ostensiblement. Il ne s'en offense donc pas, réservant toute désapprobation pour les offenses grièves, telles que le cas de *Noulloumallok,* cité dans la première partie de cet ouvrage, c'est-à-dire celles que la nature condamne.

Hélas! pour être honnête homme et femme de bien, nous avons besoin, tous tant que nous sommes, de l'estime et de la considération d'autrui. Et c'est ce qui fait que la calomnie et la diffamation sont de grands crimes, parce que, en privant quelqu'un de sa réputation, elles l'avilissent à ses propres yeux et le poussent souvent à commettre le mal qu'on lui impute à tort.

Qu'on juge donc de ce que peut être la vie d'un Esquimau que personne n'estime et qui ne jouit de la considération d'aucun de ses semblables!

Je m'aperçus bien vite qu'ils se contraignaient devant moi, qu'ils ne se permettaient aucun acte d'immodestie en ma présence. Pourquoi? me demandera-t-on. Parce que je n'en commettais pas moi-même, malgré leurs exemples et ce que je savais de leur vie. Voilà toute la raison de leur modestie. Et ceci prouve que ces gens-là, une fois chrétiens et pliés au joug des bonnes mœurs, seraient aussi chastes que nous, puisque la seule crainte d'offenser ma vue leur inspirait du respect pour leur propre personne. Les hommes sont ce qu'on les fait. Rien ne prouve davantage la solidarité qui nous lie les uns à l'égard des autres.

Après déjeuner, nous rencontrâmes un troisième embranchement de la *Niro-tounar-louk,* à notre droite, c'est-à-dire à l'est. Il nous conduisit dans le chenal principal et occidental du fleuve Mackenzie, que nous suivîmes alors

en quittant tout de bon la Peel. C'était le chenal qu'avait pris le capitaine Franklin en 1826, le *Kourvik-illouvéartor*, et qu'il remonta par erreur jusqu'au fort Peel. J'avoue qu'on se tromperait à moins, dans ce dédale de canaux.

Il y a encore ici quelques sapins; mais ils y sont de plus en plus rares. La chaîne des *Tchi-kwajen* est dénudée et couverte seulement d'un lichen épais, appelé pain de caribou.

Nous devions être à la hauteur de la pointe méridionale de la grande île Halkett, par 137° 12′ de longitude ouest de Paris et 68° 30′ de latitude nord. Mais ces prétendues îles des explorateurs arctiques ne sont telles que sur le papier. En réalité, l'île Halkett de Franklin est découpée en une multitude d'îlots par autant de bayous qui la partagent en tous sens. C'est à son extrémité septentrionale que se trouve le village d'*Ikotsik* ou du Coude.

Peu après notre départ, je remarquai que le fils aîné de *Mimirnak*, beau-frère de notre hôte *Anhoutchinak*, et dont le petit enfant était malade, ne quittait pas ma pirogue d'un instant. Ce grand garçon d'une vingtaine d'années, brun, bien fait, gracieux et enjoué jusque-là, avait pris un air malin et sardonique qui me frappa. Tout en me serrant de près, il ricanait entre ses dents je ne sais quoi qui me déplut.

Le petit Jean, qui comprend l'esquimau, me dit alors :

— Père, ne restons pas en la compagnie de ce jeune homme. Je ne sais ce qu'il a, mais il n'est pas bon. Il te déteste.

— Va où bon te semblera, lui dis-je.

C'était le petit Jean, autrement dit captain Ball, qui gouvernait le canot. Il poussa donc l'embarcation au large, pour tâcher de joindre les *kayaït* et l'*oumiak* de nos protecteurs ; mais aussitôt le jeune Esquimau, qui nous suivait du coin de l'œil, joua de l'aviron et vint nous barrer le

passage, nous acculant au rivage bourbeux et écarre, tandis que nos guides paraissaient vouloir nous fuir.

Ce manége m'intriguait. Il inquiétait mes pagayeurs, qui me crièrent :

— Que se passe-t-il donc, Père? Les Têtes-Rasées n'ont plus l'air naturel du tout. On dirait qu'il se complote quelque chose entre eux et contre nous.

— Je m'en aperçois bien aussi, leur répondis-je; mais je n'y comprends absolument rien. Tenons-nous bien et continuons notre route.

Comme nous entrions dans le Mackenzie, il s'opéra parmi les *oumiaït* un mouvement singulier auquel je ne compris rien, mais dont je m'aperçus. On aurait dit que tout le monde était aux aguets et qu'une méfiance générale régnait parmi ces hommes. Tous me regardaient sans que je susse pourquoi.

Je vis alors une barque, celle de la famille *Mimirnak,* se détacher des autres et se tirer à l'écart, vers le rivage de la *Tounar-louk* que nous abandonnions. Au même instant, *Mimirnak,* son fils aîné et le conjureur s'élancèrent en hâte vers ma pirogue. Mais mes bons hôtes et le vieux *Kroanark* opérèrent le même mouvement de conversion, et, poussant leurs *krayaït* entre les deux malveillants et mon canot, ils se saisirent de ce dernier et s'y cramponnèrent de chaque côté et par derrière comme pour le défendre.

— *Tchouva-tchouva ?* leur demandai-je. Qu'y a-t-il donc ?

— *Ouninnin!* absolument rien. Telle fut leur réponse. Et ils me souriaient en disant cela.

Puis le chef *Oupik* étant venu leur intimer l'ordre de partir, ces trois braves lâchèrent mon canot, mais en me recommandant de ne point m'éloigner d'eux d'une semelle, si je voulais jouir de ma sécurité.

Encore une fois, de quoi s'agissait-il?

Tout à coup des pleurs et des cris de femme se firent entendre au confluent des deux rivières, que j'avais déjà franchi. Tout s'expliqua alors : le petit enfant de *Mimirnak* venait de mourir, hélas! et on allait procéder à ses obsèques. Le père et le frère aîné de l'enfant, ainsi que l'*anrégok*, qui était envieux de moi, m'avaient accosté dans un mauvais dessein, et m'auraient sans doute sacrifié comme l'auteur de ce trépas, si mes trois protecteurs n'étaient venus s'interposer et entourer mon canot.

Des expéditions arctiques ont vu se produire les mêmes faits, entre autres celle de sir John Ross, dans le golfe de Booth.

Un rocher qui vint à choir des hauteurs, au dégel, ayant tué un enfant, le père et les frères du défunt se précipitèrent sur le capitaine pour le percer de leurs javelines, et l'auraient fait sans l'intervention d'Esquimaux bienveillants.

Voilà donc comment la superstition et la passion peuvent atrophier le jugement humain!

Par un instinct secret, je compris que le conjureur ou *anrégok* venu de l'île Herschell était l'auteur de cette déconvenue, et qu'il m'avait désigné à la vindicte de *Mimirnak* et de ses fils comme l'auteur de ce trépas. Moi, qu'un zèle désintéressé et mon amour pour ce peuple entraînaient vers des dangers pour ma vie ou tout au moins dans une foule de désagréments pour ma commodité, je me vis considéré comme le meurtrier d'un petit enfant de quelques semaines, par des sorts et des maléfices. Soit par méchanceté ou conviction, soit par manière de jeu, tous les Esquimaux alors présents se tournèrent vers moi et se mirent à ricaner d'une façon sardonique, d'un rire de démons.

Mes Peaux-de-lièvre étaient pétrifiés de terreur; leur couleur cuivrée avait passé au vert pâle.

J'avoue que pendant quelques instants je me sentis mal à l'aise, non point de crainte, mais à la seule pensée que je passais pour un assassin d'enfant aux yeux de ce peuple ignorant et trop crédule, sans que je visse la possibilité de me disculper de cette infamie.

Élever la voix et protester eût été les confirmer dans leur persuasion insensée. Il n'y avait qu'un moyen qui pût me sauver : affecter de ne rien comprendre et payer d'audace. Mais comment dépeindrai-je ma souffrance? J'offris ma vie à Dieu du fond de mon cœur pour le salut de ce malheureux peuple. J'engageai mes deux jeunes gens à faire bonne contenance, et je pris l'air le plus indifférent qu'il me fût possible d'endosser.

Un Esquimau s'approcha de mon canot :

— N'aie pas peur, me dit-il en ricanant, viens avec nous ; on n'est pas fâché contre toi, va.

— Tu as froid? me dit un autre. Encore un petit bout de chemin, et tu n'auras plus froid du tout.

— Peut-être que tu as faim, ajoutait un troisième avec un ricanement malin et bête ; ce soir nous serons rendus, et tu n'auras plus faim. Hâte-toi de nous suivre.

Ces plaisanteries malséantes en présence de la douleur d'une famille et d'une cérémonie funèbre m'impatientaient.

— Allons, qu'est-ce que cela signifie? M'entendez-vous me plaindre? Est-ce que j'ai envie de m'en retourner?

Et pour mettre fin à ce feu roulant de quolibets à double sens, je poussai mon canot au large comme pour devancer la bande vers leur village, qu'ils s'étaient assigné pour être le théâtre de leur stupide vengeance; car *Tsapoutaytok* leur avait dit :

— Il ne faut pas que cela se fasse ici, de crainte des *Irkréléit;* attendons d'être chez nous, au village.

En ce moment, je fus rejoint par *Anhoutchinak,* qui me dit :

— Ne crains rien. C'est le tout jeune fils de ma sœur qui vient de mourir ; mais je *sais que tu n'en es pas la cause*.

Ce peu de mots ne me prouvait que trop que mon hôte lui-même m'attribuait cette mort. Quoi de plus déplacé que de telles expressions, si l'on n'a conçu contre celui auquel on les adresse aucune espèce de soupçon? Les proférer seulement, n'est-ce pas une insulte?

Voyant *Mimirnak,* le père de l'enfant, se hâter vers moi le regard courroucé :

— Donne-lui vite du tabac, me dit *Anhoutchinak,* ça lui rendra le cœur fort.

Il me semblait que lui faire ce présent c'était me reconnaître coupable. La fin de la phrase me donna à comprendre que c'était un usage esquimau, une sorte de compliment de condoléance, et je me rendis à cet avis, accompagnant mon présent d'une poignée de main silencieuse et de quelques bonnes paroles. L'Esquimau, sombre et chagrin, ne me répondit rien.

Nous poursuivîmes ensuite notre voyage jusqu'au soir, les Esquimaux continuant à chasser le *kivalot,* et moi essuyant les sarcasmes de toute la jeunesse et surtout des femmes. On ne me parlait plus en souriant, mais avec des menaces et des ricanements.

Nous campâmes à minuit, à l'embouchure d'un petit cours d'eau ou d'un chenal à moitié sec. Mes compagnons avaient cru pouvoir atteindre le village cette nuit même; mais le vent qui soufflait de la mer, cette fois, était devenu si froid et si violent, il y avait tant de malades parmi eux et les vivres étaient si rares, que nous fûmes obligés de camper, quoique nous ne fussions plus qu'à une petite distance du village *Ikotsik*.

J'étais littéralement transi de froid quand nous mîmes pied à terre. Mes palpitations et mes rhumatismes me faisaient beaucoup souffrir, et j'avais un peu de fièvre.

Avant de me coucher, j'allai visiter la famille affligée, et porter quelques consolations à la mère. Comme je tâchais de lui faire entendre que Dieu est le père et le maître de toutes les créatures, et qu'il ne fait rien que pour notre bien, *Mimirnak* cria du fond de la tente :

— Ne l'écoutez pas. Cet homme parle faussement. C'est un menteur.

Notre position devenait d'autant plus critique que les deux fils aînés de *Mimirnak* répondirent à cette insulte de leur père en me menaçant de leur couteau. *Anhoutchinak* m'avait dit qne *Mimirnak* n'était point fâché contre moi, mais seulement sa femme, mère du défunt, et qu'il se chargeait de lui faire entendre raison. Tout cela m'ennuyait. Évidemment mon hôte lui-même me soupçonnait.

J'avais déjà une *cache* de provisions à la pointe Séparation. Je jugeai l'emplacement où nous étions propre à recevoir un second dépôt destiné à notre retour. Je donnai donc l'ordre à mes deux jeunes gens d'aller faire cette seconde *cache* le long du petit chenal à moitié sec, où je savais bien que les Esquimaux ne s'engageraient pas pendant l'été. Ils prétextèrent une battue aux *kivalot*, et s'acquittèrent de cette opération difficile en toute sécurité. Pas un seul Esquimau ne se douta de ce qu'ils allaient faire.

Pendant l'absence momentanée de mes deux serviteurs, je me trouvai donc seul parmi les Esquimaux. Ce complet isolement, quelque transitoire qu'il fût, les étonna. *Inontakrark* s'approcha de moi, et avec cette effronterie qui caractérise l'Esquimau, il me fouilla de nouveau en tous sens, en compagnie de plusieurs autres hommes. Quelle humiliation pour moi! Puis il s'écria, triomphant :

— Pas seulement un petit couteau dans sa poche!

Décidément, j'étais inexplicable à leurs yeux; mon assurance, fruit d'une conscience tranquille, déroutait toutes

les méfiances injurieuses de ces hommes à mon égard. Mais ces actes audacieux me rendaient la vie lourde. Il était encore trop tôt pour penser à convertir des gens qui étaient si éloignés des sentiments humains et rationnels les plus primitifs.

En l'absence des Peaux-de-lièvre, on tendit les filets de pêche. Ces rets sont en fines lanières de renne et tendus sur deux panforceaux que l'on plante dans la vase du fond. Les flotteurs sont des rondelles de bois léger; les plombs, des disques de pierre percés d'un trou central. Ces filets sont identiques à ceux des anciens Égyptiens. Leurs disques se retrouvent les mêmes dans les trouvailles préhistoriques de l'Europe occidentale.

Au lieu de se coucher dès que leur loge fut mâtée, mes hôtes passèrent une partie de la nuit à monter la garde, en affectant de se chauffer avec le vieux *Kroaňark*. *Oupik* tournait autour d'eux comme un animal plein de méfiance, et eux ne voulaient pas aller se coucher avant que le chef eût rejoint sa tente. En vérité, c'était trop de soupçons de la part de la tribu, et je donnais trop de sollicitudes à mes hôtes. Ces braves gens se trouvaient dans une position fausse et trop tendue pour qu'elle pût durer plus longtemps. Ils ne voulaient pas déceler les coupables desseins de leurs compatriotes, ni trahir leurs sinistres projets à mon égard; et cependant vis-à-vis de ceux-ci ils voulaient tenir la parole qu'ils m'avaient donnée, respecter l'hospitalité et me préserver jusqu'à la fin de tout danger. Quand j'allai prendre mon repos à leur côté, dans leur hutte de peaux, après le retour de mes deux Jean, mes bons hôtes me remercièrent avec effusion de cet acte de confiance.

Ils avaient le cœur bon, ces deux-là, et luttaient contre leurs propres préjugés aussi bien que contre l'antipathie de leur peuplade. Je résolus de mettre aussitôt fin à leur embarras et à mes ennuis.

CHAPITRE VII

ÉCHEC MAIS NON PAS MAT.

Le retour est résolu. — Attaque et pillage. — Adieux touchants de mes protecteurs. — Panique de mes gens. — Retour à Mac Pherson. — L'hiver en plein juillet. — Départ pour le fort Bonne-Espérance avec *Kraraayalok*.

Les douleurs de cœur et l'agitation de la fièvre me réveillèrent souvent. Pendant la nuit, j'entendis une conversation qui se tenait devant le feu allumé en plein air. Le vieux *Kroanark* y discutait avec le chef *Oupik* sur le même sujet, celui qui tenait la peuplade en haleine, le sujet des discussions précédentes : Étais-je, oui ou non, la cause de l'épidémie de 1865, et celle des indispositions présentes? Sinon, comme le prétendait *Kroanark* en s'appuyant sempiternellement sur le témoignage de son cadet *Noulloumallok,* pourquoi ma première visite aux Esquimaux avait-elle été suivie de cette épidémie jusqu'alors inconnue? Pourquoi, dans cette seconde visite que je faisais aux *Innoït,* le malheur et la maladie poursuivaient-ils ceux qui m'accueillaient? Que peut être un homme après lequel la malechance et la déveine s'acharnent avec cette opiniâtreté?

Si oui, comme tout le monde le pensait, comme le chef *Oupik* le croyait, il n'y avait pas à hésiter : il fallait me sacrifier aux mânes de leurs chers défunts; il fallait apaiser *Tornrark,* auquel ma présence déplaisait, que ma vue

offusquait et qui abandonnait ses adorateurs. L'*anrégok avànèméork* l'avait dit.

Kroanark s'entêtant à me défendre, assuré qu'il était de l'appui d'*Inontakrark* et d'*Anhouchinak,* une scission avec leur chef devenait nécessaire, à moins que je ne prisse le parti de rétablir l'ordre et la bonne entente dans cette poignée de sauvages, en reprenant le chemin du fort Mac Pherson.

Je tirai mes plans pendant mes moments d'insomnie.

Revenir sur mes pas, cela coûtait à mon amour-propre; c'était confirmer les soupçons injurieux de la famille *Mimirnak* et du chef *Oupik;* c'était m'exposer à la vengeance des malveillants, qui profiteraient de ce moment pour tomber sur nous et piller notre embarcation de fond en comble.

M'obstiner à demeurer, malgré l'animadversion de la peuplade et mes souffrances renaissantes, avec la perspective d'une rechute sérieuse et d'un échec complet, c'était me mettre, moi et mes serviteurs, dans un embarras réel; c'était occasionner une sollicitude de tous les instants à mes hôtes, et pour quelle raison? En pure perte, sans aucun espoir de conversion. C'était mettre ces deux âmes simples au ban de toute la tribu, la leur rendre hostile peut-être pour de longues années, et sans aucun avantage visible.

Je ne pouvais devenir, de gaieté de cœur, si onéreux à mes amis.

D'un autre côté, mes Peaux-de-lièvre vivaient dans des transes continuelles et me pressaient de partir. J'inclinai donc vers ce dernier plan, ignorant seulement comment les événements me serviraient pour le réaliser, sans confirmer des soupçons déjà si nettement exprimés, ni heurter mes hôtes de front en paraissant leur témoigner une méfiance qui n'était pas dans mon esprit.

Le lendemain de ce jour d'épreuves, les circonstances me servirent à point. On aurait dit que mes honnêtes hôtes comprenaient ma position fausse et voulaient y mettre un terme. Ils affectèrent de dormir jusqu'à ce que presque tous les Esquimaux fussent partis. A tous les appels du chef, ils répondaient par des paroles vagues, par des bâillements prolongés, et n'en demeuraient pas moins dans leurs robes de fourrure.

Le vieux *Kroanark* avait fait la même chose.

Oupik était déconcerté. Ces trois hommes narguaient ouvertement son autorité. Sa dispute nocturne avec *Kroanark* n'avait pu influencer le vieillard, qui continuait à affirmer que le missionnaire ne voulait que leur bien et ne s'engageait si avant dans leur affreux pays que par amour pour eux. Puisse Dieu leur tenir compte à tous trois de leur fidélité et de leur amitié pour moi, de leur défense héroïque d'une vérité qu'ils entrevoyaient à peine. Hélas! ils sont morts, ainsi que tant d'autres de mes amis; morts sans connaître cette religion de paix et de joie que j'étais venu leur apporter, et pour laquelle ils semblaient avoir un cœur tout préparé. Que le juste Juge leur soit favorable!

Par leur abstention et leur absence de déférence aux ordres de leur chef, ces trois hommes lui donnaient souvent à entendre qu'ils voulaient se séparer de la tribu pour gagner seuls avec moi une autre direction, et me soustraire ainsi à l'injuste et ridicule vengeance de *Mimirnak* et de ses fils.

C'était un plan excellent. Il venait au-devant de mes souhaits. Dans la compagnie de ces trois hommes résolus, notre vie ne courait aucun danger; j'aurais pu apprendre la langue esquimaude sérieusement, les instruire à fond et réaliser une triple conversion, qui eût été un excellent germe de changement pour l'avenir de la nation *innoït*.

Tornrark y mit encore obstacle. *Mimirnak* et ses fils, comme s'ils eussent deviné le projet de ces trois familles dévouées à mes intérêts, ne partirent pas et espionnèrent toutes nos démarches. Quelques instances que leur firent *Anhoutchinak* et *Inontakrark,* ils s'obstinèrent à demeurer auprès de notre feu, attendant et nous pressant eux-mêmes de partir les premiers. Alors je ne balançai plus ; je déclarai tout d'un coup à mes hôtes que j'allais m'en retourner, à cause de mon indisposition, ma palpitation et mes douleurs névralgiques ne cessant point. C'était une excuse.

Chose singulière, au lieu de se répandre en reproches, ou de me faire des instances pour que je poursuivisse mon chemin en leur compagnie, vu l'extrême proximité de leur village, ils respirèrent largement, comme délivrés d'un pesant fardeau, et me dirent :

— C'est très-bien pensé, cela, très-bien pensé. Mais attends, laisse-nous faire. Ils sont mauvais, ils te voleraient.

Aussitôt ils entrent tous deux dans leur pirogue, s'installent sur mon bagage, qu'ils couvrent de leurs mains, me font embarquer dans mon canot avec mes gens, puis le saisissant de chaque côté, ils crient à *Mimirnak* et aux siens :

— *Tayma, tayma, ké tsavitoratsé!* Assez, assez, vite, partez !

Mais les malveillants ne l'entendaient pas de cette oreille. Eux aussi entrèrent dans leurs *krayaït,* se jetèrent sur mon canot et commencèrent le pillage, malgré les cris et les protestations de mes protecteurs. Ces pirates me dérobèrent mon chaudron, nos gobelets, mon service de table, mes mitaines, les blouses en peau d'orignal de mes pauvres serviteurs, et plusieurs autres objets.

Tout cela en dépit des cris de mes trois hôtes et du tabac qu'ils m'invitaient à leur distribuer pour les ama-

douer. Chez les Esquimaux, le tabac, c'est le morceau de chair saignante que l'on jette au tigre ou au lion d'une ménagerie avant d'entrer dans sa cage.

Mon coffre et mes provisions eussent été mis au pillage comme tout le reste, si *Inontakrark* ne fût entré dans ma pirogue et ne se fût assis sur ces objets. En même temps, les *tayma! tayma!* redoublaient de plus belle, me prouvant que, s'il y a des pirates et des voleurs chez les Esquimaux, il est aussi d'honnêtes gens, des amis de l'ordre, des défenseurs de la propriété.

A la fin cependant les voleurs partirent. *Kroanark* s'en alla arracher mon chaudron des mains de sa vieille femme, à laquelle son fils, le louche et boiteux Miphiboseth l'avait donné. La mégère en poussa des cris de rage accompagnés de larmes d'enfant. Le reste ne me fut pas rendu. N'importe! je jugeai que je m'en tirais encore à peu de frais.

Inontakrark et *Anhoutchinak,* craignant que leurs compagnons ne revinssent à la charge, demeurèrent auprès de moi jusqu'à ce qu'ils se fussent tous éloignés. Puis ils me serrèrent la main avec une effusion qui me toucha.

— Ils sont mauvais, me dirent-ils, ils ne t'aiment point; mais tous ne leur ressemblent pas. Toi, tu es bon, nous le savons. Patience, nous nous reverrons dans de meilleures circonstances. Et ils pleuraient en me disant ces paroles d'adieu!

Hélas! je ne devais plus les revoir.

Quand nous les eûmes perdus de vue, nous allâmes reprendre notre dépôt de provisions cachées dans les saules du chenal à sec; puis, le vent de mer nous étant favorable, nous tendîmes notre voile et nous en revînmes tristement sur nos pas. Nous avions atteint l'extrémité de la chaîne Richardson. Le mont Grifford était loin derrière nous, et la chaîne Romanzoff bleuissait à l'horizon.

Je partis le cœur brisé de n'avoir pu faire autre chose pour ce peuple que semer quelques enseignements touchant les grandes vérités chrétiennes ; mais ces vérités dogmatiques et morales, pour la prédication desquelles des Français entreprennent d'aussi longs et périlleux voyages, n'avaient été accueillies que par des rires moqueurs et des plaisanteries de mauvais goût. J'eus autant de succès parmi les Esquimaux qu'en aurait un bonze qui viendrait prêcher Bouddha en plein Paris.

Si je ne fus pas plus heureux que lors de ma première expédition sur le fleuve Anderson, je ne perdis rien toutefois à faire ce second voyage. J'appris à discerner les bons Esquimaux d'avec les mauvais, à mieux connaître la trempe de leur caractère, la nature de leurs sentiments à notre égard, leur degré de moralité, quelques-unes de leurs coutumes; mais surtout je pus me livrer à l'étude de leur langue, dont je possédais déjà, au retour, deux mille cinq cents mots ou verbes.

Je ne pus voir leur village d'*Ikotsik,* bien que je n'en fusse pas éloigné d'une demi-journée, quand je m'en retournai; mais j'atteignis au moins le 68° 35' de latitude nord, car les sapins avaient à peu près disparu, et il ne restait sur les rivages que des saules assez bas, surtout l'*orpik* ou *salix speciosa*.

D'ailleurs, mon voyage n'aura pas été inutile aux Esquimaux, car je ne leur laissai que de bonnes impressions, des exemples salutaires que le calme, le temps et la réflexion rappelleront à leur esprit farouche, en dissipant tous les faux soupçons que les dernières calamités avaient laissés dans l'esprit du plus grand nombre. J'eus toujours avec eux des manières paternelles. J'en avais aussi les sentiments, ainsi que je le leur manifestai en compatissant à leurs maux, en soulageant leurs infortunes de mon faible pouvoir. Il n'avait pas fallu moins que ces fâcheuses cir-

constances, et surtout la présence parmi eux d'un *anrégok* fanatique, pour neutraliser mon action, balancer mon influence et me faire échouer au port.

En me retirant bravement, sans fuir ni sourciller devant leur attitude hostile, je leur avais prouvé que je n'avais pas besoin d'eux, que je ne tenais nullement à m'imposer à eux, ni à leur inculquer par force la religion qui était le mobile de ma démarche. Mais, au moins, je ne leur montrai point les talons comme le fit, peu d'années après, un officier qui se sauva, plein d'épouvante, lui et ses gens, abandonnant entre les mains des Esquimaux armes et bagages, après avoir laissé piller sa barque.

Ma retraite, motivée d'ailleurs par mon état de souffrance, fut digne et autorisée par mes hôtes. C'était une partie remise à un moment plus favorable; voilà tout.

Favorisés par le vent du nord-ouest (*Onhanlark*) au souffle impétueux, nous mîmes à la voile et remontâmes le courant de la Peel avec une rapidité telle qu'en trois jours et une nuit de voile, vent arrière, nous atteignîmes la pointe Séparation, station de pêche des Dindjié en été.

Il ne s'y trouva personne.

Mes jeunes Peaux-de-lièvre s'estimaient très-heureux d'être sortis à si bon marché des mains des farouches *Innoït;* toutefois, comme nous nous étions attendus à rencontrer en route une autre bande, celle de *Kouninane,* frère d'*Oupik,* ils s'étaient bien gardés de chasser, de chanter ni de faire du bruit. Je sus plus tard que leur projet avait été de ne point prendre de repos que nous ne fussions arrivés à la pointe Séparation, où était notre *cache* de provisions. Malheureusement, le temps nous avait mal servis. Le soir du premier jour, il survint une pluie torrentielle qui nous obligea de chercher un refuge sous la tente, de sorte que nous dûmes camper vers minuit. Nous

avions vogué depuis le matin à la voile sans nous arrêter.

Mes jeunes gens ne fermèrent pas l'œil de toute la nuit. Je ne m'expliquais leur état nerveux que par cette réaction qui suit tout danger passé. Ils se montraient maintenant plus craintifs qu'avec les Esquimaux. Jean *Oulla,* surtout, son fusil chargé à balle à son côté, ne se proposait rien moins que de tuer le premier Esquimau qu'il verrait paraître à notre portée. Ils échangeaient entre eux des conversations comme celle-ci :

— Il est évident, ami, que ce sont ces chiens de Têtes-Rasées qui produisent ce vent et cette tempête, afin de pouvoir nous courir sus et nous égorger.

Là-dessus, leur imagination surexcitée leur représentait maint fantôme, leur faisait entendre maint bruit insolite qui les tenaient éveillés et pleins d'alarmes toute la nuit. Quand il fallut repartir, le lendemain, mes deux Jean étaient aussi défaits que s'ils eussent soutenu un siége en règle.

Fort heureusement, le vent n'avait en rien diminué de sa force; nous hissâmes la voile, je pris le gouvernail et les fis dormir dans le canot.

A *Tsi-kka-tchig* nous trouvâmes la majeure partie des Dindjié. Là, j'appris que le chef de poste du fort Mac Pherson, stimulé par mon voyage à la mer en compagnie des Esquimaux, se proposait, lui aussi, d'y descendre avec une barque nagée par des Loucheux, afin d'y traiter les fourrures de ces sauvages avant de remonter au fort Simpson. C'était un voyage bien inutile et que la jalousie seule pouvait expliquer ; mais il servait mes intérêts. J'avais le cœur serré à la pensée de mon échec avec les Esquimaux de l'Ouest ; je voulus prendre ma revanche d'un autre côté, et pris le parti de redescendre de nouveau à la mer avec de nouvelles provisions, après être allé aux informations au fort Mac Pherson.

Jean *Trou-Kkwéyé* s'engagea bravement à m'accompagner encore. Quant à Jean *Oulla-Yan*, bien que depuis notre arrivée parmi les Dindjié il fît son jeune coq, qu'il m'accusât d'avoir eu peur des Esquimaux et d'avoir résisté à toutes les instances qu'il m'avait faites, lui Jean, pour demeurer avec eux, lorsque je lui proposai de retourner à la mer par le chenal oriental, le *Nalron*, avec la barque du fort, il refusa lâchement de me suivre et céda sa place à un autre Indien Peau-de-lièvre qui se trouvait là, Hyacinthe *Dzan-you*.

Si le chef du poste Mac Pherson me refusait le passage pour la mer Glaciale, dans sa barque, mon projet était de me rendre par le *Nalron* jusqu'à l'île Sacrée (*Krikerk-tayoark*), qui est affectée par les *Tchiglit* à la sépulture de leurs morts, d'y vivre de pêche et de chasse jusqu'à l'arrivée des Esquimaux, vers la fin de juillet; de passer avec ceux-ci l'automne au village *Tchénérark*, où ils se réunissent pour la pêche de la baleine blanche, et de m'en revenir avec eux au fort Mac Pherson au commencement d'octobre.

Je repartis donc de *Tsi-kka-tchig*, plein d'un nouveau courage, et, le 4 juillet à deux heures du matin, j'atteignais pour la seconde fois ce poste, au grand étonnement de celui qui le gouvernait.

Mon étonnement ne fut pas moindre, lorsque ce commis m'assura qu'il n'avait jamais eu le dessein d'envoyer une barque à la mer et qu'il n'en enverrait certainement pas. Il mentait en me donnant cette assurance; car je sus plus tard qu'une barque était effectivement descendue à la mer Glaciale pour y traiter les fourrures des Esquimaux. Mais le commis s'était bien gardé d'y aller; il n'était pas assez brave pour cela.

Je voulus alors y descendre seul avec mes deux jeunes gens, qui consentirent à m'y accompagner; mais *Kraraya-*

lok-Pabian, qui attendait à Mac Pherson le départ de la barque pour le fort Simpson, chef-lieu du Mackenzie, où il devait voir sa sœur, madame B***, *Krarayalok* mit tout en œuvre pour me détourner de ce projet, qu'il considérait comme téméraire et périlleux.

— Tu t'égareras dans les bouches du fleuve, chef, me dit-il. Tu ne réussiras qu'à aller mourir de faim sur quelque plage déserte ou au fond d'un faux chenal sans issue. Tu ignores les lieux de rendez-vous de mes compatriotes. C'est très-vaste, les berges de la mer, c'est vaste, très-vaste. Tu y perdras ton été à courir sans succès, et si, par hasard, tu découvres des Esquimaux, tu en seras pillé et massacré, parce que tu seras seul et sans protecteur (*illoualaralou*).

Ce raisonnement était ébranlant. Je ne pouvais en apprécier la justesse, faute de connaître les plages arctiques ; mais je vis que s'il m'arrivait malheur, ainsi qu'à mes gens, on m'accuserait de témérité. Je voulus décider *Pabian* à me suivre. Il avait aussi grand désir de voir le fort Simpson que moi de me rendre à la mer Glaciale. Il refusa.

Il régnait d'ailleurs un temps affreux ; cette journée du 4 juillet vit une chute de grêle d'abord, puis de neige abondante qu'un cyclone, parti de la mer et longeant les montagnes Rocheuses, vomit sur nous comme en hiver.

Rien de si triste que la vue de la neige en plein été. *Krarayalok* en profita pour me prendre d'assaut.

— Tu le vois, chef, me dit-il, nous sommes dans l'*été froid*. Il faut que nous le subissions. Il n'y a rien à y faire. Tu ne pouvais pas plus mal choisir pour descendre à la mer. Attends donc l'été prochain. Je te promets de venir te chercher ici moi-même, pour te conduire auprès du Bon (*Nakoyork*), qui sera ton protecteur et ton pourvoyeur parmi mes compatriotes. *Nakoyork* est le premier soldat de *Navikan ;* avec lui tu seras en sûreté.

Crois-moi, ni toi ni tes jeunes gens n'êtes assez chaudement vêtus pour affronter la mer, couverte de glaces comme elle l'est dans *l'année froide*. Si tu veux m'en croire, tu abandonneras ton projet pour cette année.

Le commis du fort me proposa de passer plusieurs jours en sa compagnie, si je tenais à augmenter mon vocabulaire esquimau. J'y acquiesçai tout d'abord; mais, n'étant pas assez libre pour travailler, je proposai à *Pabian-Krarayalok* de me suivre au fort Bonne-Espérance, où la barque le prendrait, au mois d'août, pour le conduire au fort Simpson.

Ma proposition plut à cet homme et à la femme qu'il s'était procurée pour le voyage, cette *Aoularéna* que j'avais soignée dans sa maladie, au fort Anderson, en novembre 1865. Le chef du poste lui-même fut satisfait de ma détermination, parce qu'elle le débarrassait de ces deux bouches inutiles, sans compter la mienne et celles de mes deux jeunes Peaux-de-lièvre.

La neige, qui continua à tomber les 5 et 6 juillet, m'empêcha seule de partir aussitôt; mais le 7, je quittai Mac Pherson en compagnie de mes deux Esquimaux et vins camper de nouveau à la pointe Séparation, non sans avoir employé vainement toute mon éloquence pour persuader *Pabian* et sa vice-femme de descendre avec moi le Mackenzie jusqu'à la mer.

Ils ne voulurent jamais y consentir, et je dus reprendre le chemin du fort Bonne-Espérance avec la seule fiche de consolation de m'exercer à la langue esquimaude pendant tout l'été, avec ce jeune couple *tchiglerk*.

CHAPITRE VIII

KRARAYALOK.

Portrait de *Krarayalok* et d'*Aoularéna*. — Rencontre de pêcheurs dindjié. — Un mauvais plaisant. — Méfiance réciproque. — Un complot déjoué. — Mes Peaux-de-lièvre se rebellent. — A la voile. — La Grande-Vue. — Une terrible demoiselle. — Rencontre des Peaux-de-lièvre. — Séjour au fort Bonne-Espérance.

Le 8 juillet, nous quittâmes l'estuaire du fleuve par un temps splendide, et entrâmes dans les remparts naturels nommés *Kreyrotchouk*.

Aussitôt mes deux hôtes esquimaux se recueillirent. Ils s'inclinèrent et entonnèrent à voix basse un chant de médecine préservatrice, une sorte de prière à *Tornrark*. Dès lors, leur front se rembrunit, et ne se dérida complétement que lorsqu'ils se virent tous deux en sûreté, dans ma résidence de Bonne-Espérance.

Seuls, sans armes, dans un pays ennemi et inconnu, la démarche de ce couple esquimau témoignait que leur cœur, quelque accessible qu'il fût à la crainte, était susceptible de la dominer, et que, de plus, ils avaient en moi une entière confiance.

Krarayalok était un gros garçon de vingt-huit neiges, grand, massif comme un Caraïbe de l'Orénoque, découplé comme un hercule, mais un hercule à visage d'enfant, gai, souriant des yeux et de sa bonne grosse bouche, chantant tout le long du jour en battant la mesure avec son couteau.

C'était son occupation la plus ordinaire, quand il ne mangeait ni ne dormait.

Aoularéna N° 4, veuve de *Krénertork* en 1865, et devenue depuis femme omnibus, était plus petite et plus fluette, mais aussi bien plantée que son vice-mari. Un petit nez kalmouk arrogamment retroussé, une bouche lippue qui lui faisait faire une grosse bèbe, complétée d'yeux assez beaux et d'un front haut et large : telle était sa physionomie. Une figure d'enfant à demi ébauchée et un peu méfiante.

Dès qu'elle se vit seule avec nous, elle adressa son plus gracieux sourire à chacun de mes pagayeurs peaux-de-lièvre, dans l'espoir de capter leurs bonnes grâces.

— Si tu crois que je t'aime, tu te trompes bien, méchante stercoraire. Il y en a de plus belles que toi dans ma nation.

Tel fut le compliment que lui adressa *Dzan-you*. Heureusement pour la malheureuse qu'elle ne le comprit pas.

Elle et son homme, installés devant moi, dans ma large pirogue tchippewayane, pouvaient y dormir à l'aise, étendus dans leurs fourrures, sans nuire à notre marche. Jamais je ne commandai à *Pabian* de faire sa touée, quelques remontrances que me fissent mes pagayeurs. Jamais je ne souffris qu'*Aoularéna* s'attelât au grelin, bien que ce soient les femmes ou les chiens qui remplissent cet office chez les *Innoït*.

Grâce au vent du nord-est (*niyerk*), nous arrivâmes à *Tsi-kka-tchig* à l'heure du dîner. Nous n'y vîmes pas un seul Dindjié. Ils en étaient partis.

Un peu avant minuit, nous rencontrâmes deux cabanes de pêcheurs loucheux, et atterrîmes pour leur donner la main. Aussitôt mes deux Esquimaux bondissent hors de la pirogue et se précipitent tête baissée dans la première cahute, avec un mouvement de terreur qui ne m'échappa point.

— Qu'est-ce que cela signifie? demandai-je aux Dindjié; ont-ils peur de moi, maintenant?

— C'est de nous, au contraire, qu'ils ont peur, me répondit le Loucheux *Ttatsédé*. Et de crainte que nous n'attentions à leur vie, ils cherchent un asile à mon foyer. Ils nous prêtent leurs idées extravagantes. Ils nous pensent aussi méchants qu'eux. *Nachi kouttchin!* peuple de fous! ajouta-t-il par manière de compliment à l'adresse de ses hôtes intrus.

Je fus loin de partager l'appréciation du Dindjié sur ce droit d'asile. Rien ne peut honorer davantage le foyer domestique. Seulement, la réflexion discourtoise de ce chrétien m'apprit que, grâce à la mansuétude du Christ, que nous leur prêchons, d'ennemis des Esquimaux, les Dindjié en sont devenus les amis, quoique à leur insu.

Au confluent de la *Tsi-tcha-tchig*, un mauvais plaisant nommé *Vinijié*, parfait chrétien d'ailleurs, mais original fieffé, et que je ne savais pas si bien connu de *Krarayalok* pour un caractère excentrique, voulut rire aux dépens de l'Esquimau ou bien me donner le change pendant quelques instants.

— Te rappelles-tu, dit-il à *Pabian*, que ton père a assassiné le mien? Eh bien! maintenant, c'est à mon tour de venger sa mémoire.

Et froidement, l'insensé vous le couche en joue.

L'Esquimau eut le bon esprit de rire de cette saillie sans s'en émouvoir; mais *Aoularéna* fit entendre un cri perçant qui provoqua les rires de l'assistance.

Je mis fin au jeu de l'Indien en le tançant un peu vertement de sa légèreté.

— Je badine, me répondit *Vinijié;* mon frère la Tête-Rasée le sait bien, parce qu'il n'ignore pas que jamais son père n'a eu de démêlés avec le mien. Mais c'est toi qui prends au vif une simple plaisanterie.

Sur ce il me quitta, prit les deux Esquimaux par la main, les introduisit dans sa boucanière et leur servit à manger

d'excellente viande d'orignal, ce qui les mit en belle humeur.

A partir de ce moment, l'esprit des deux Esquimaux présenta des alternatives de terreur et de joie immodérée, qui firent naître plusieurs incidents comico-héroïques d'un grand intérêt pour moi, qui les étudiais.

Ils débutèrent dans cette voie par appeler mes serviteurs *kreymirt* (chiens), parce qu'ils touaient le canot. Je défendis aux Esquimaux d'insulter mes gens, disant que j'étais leur père. Ils pouffèrent de rire sous mon nez, en murmurant :

— *Kreymirb apanwork !* Le père aux chiens !

Sitôt que les deux Peaux-de-lièvre s'aperçurent qu'on les raillait, ils ne se firent pas défaut d'échanger avec les Esquimaux un feu roulant de quolibets. Ils se mirent à en rire aussi, les appelant bons à rien, paresseux, mangeurs de lard, *and so forth*.

Piqués au vif dans leur amour-propre, *Krarayalok* et sa compagne voulurent à toute force touer la pirogue à leur tour. Mais, la graisse en faisant de mauvais marcheurs, ils étouffèrent dans leurs pelissons, s'ensanglantèrent les pieds sur les galets du rivage, et, finalement, ils s'assirent sur une pierre et se mirent à sangloter comme de petits enfants.

Je les rappelai vers moi, les consolant comme une mère. Mais dépeindre les rires et le mépris par lesquels les accueillirent captain Ball et Hyacinthe est chose impossible.

Je passais mon temps à les mettre d'accord, comme un pion de collége, gourmandant les uns, encourageant les autres d'une manière impartiale. Ce n'était que par ce moyen que je pouvais avoir la paix.

Au bout de la troisième journée, les Esquimaux, qui ne s'attendaient pas que le fort de Bonne-Espérance fût si loin des bouches du Mackenzie, furent pris de nostalgie et de crainte. Ils se mirent à tirer des plans et à se concerter.

Sur le soir, captain Ball vint me dire à l'oreille:

— Méfie-toi, père, j'ai entendu *Krarayalok* dire à sa maîtresse qu'ils feraient bien de s'en retourner, parce que le fort Good Hope est trop loin. Ils vont se défaire de nous, s'emparer de tout notre avoir et s'en retourner à la mer. Tel est leur complot. Aie l'œil ouvert.

Je me mis à rire de cette déclaration, n'en croyant pas un traître mot.

Donc, ce soir-là, il régnait une méfiance mutuelle entre mes quatre compagnons. La tente mâtée, mes chrétiens (dont j'étais aussi sûr que de moi-même) refusèrent d'y prendre place.

— Nous ne coucherons plus avec les *Kfwi dèkhèri* (les Têtes-Rasées), firent-ils. Nous ne voulons pas être égorgés.

De leur côté, les Esquimaux me signifièrent qu'ils n'iraient pas plus loin, par la frayeur que leur causaient tous les Dindjié que nous rencontrions en route. Ils demandaient à grands cris d'être ramenés à la mer.

Malheureusement, il n'était plus temps. Mais, comme je comprenais parfaitement les terreurs de ces deux braves cœurs, je mis tout en œuvre pour leur rendre la confiance et la gaieté.

Je pris toutes nos armes, j'en fis un faisceau et les plaçai sous le chevet de l'Esquimau.

— Tiens, mon fils, lui dis-je, tu vois bien que tu t'inquiètes pour rien. Voici toutes nos armes; gardes-les toute la nuit par devers toi. Nous n'avons pas peur de vous, parce que nous vous aimons. De ton côté, tu ne saurais nous craindre, puisque nous voilà désarmés.

Il sourit à travers ses larmes, mais avec tristesse, et se coucha.

Pour inspirer la même confiance aux Peaux-de-lièvre, je leur fis décharger et tirer à terre ma lourde pirogue, que deux personnes seules ne pouvaient renflouer. Par ce moyen, le plan de *Krarayalok* était déjoué.

Tous quatre, mutuellement rassurés, dormirent sur leurs deux oreilles.

A cause de la chaleur, nous nous couchions à huit heures du matin et nous remettions en marche à quatre heures de l'après-midi. Le lendemain, les deux Esquimaux s'assirent sur un rocher, la tête basse, refusant de déjeuner, et le jeune homme me dit :

— Je ne puis manger, parce que je n'ai pas de couteau.

— Et ceci, qu'est-ce donc? fis-je en lui montrant son couteau fermant.

— Celui-ci est trop petit. C'est un *tsaviratsiark* (une longue dague) que je veux, comme ceux de tes jeunes gens.

Je compris à demi-mot et ajoutai avec douceur :

— Allons, *Pabiana,* abandonne ces mauvaises pensées. En nous, tu n'as que des amis. Bois, mange, dors, ris à ton aise et montre, de ton côté, que ton cœur est blanc. Regarde-moi donc. Est-ce que j'ai la figure d'un homme qui t'en veut?

Il grogna en boudant, comme un enfant gâté. Mais madame *Aouldréna,* les lèvres pincées par le dépit, l'œil faux et farouche, lui glissa :

— Dépêche-toi donc de nous débarrasser d'eux, et commence par *la barbe*. Il n'y a que lui d'homme ici.

Captain Ball n'entendit que trop bien le conseil perfide que cette femme effrayée donnait à son homme; il s'écria :

— Tu le vois, père, ils sont vicieux comme le diable. Ils en veulent à notre vie. Me crois-tu, à la fin? Si tu ne les abandonnes pas ici, ni moi ni *Dzan-you* ne nous rembarquerons avec toi.

— Les laisser sur le rivage? Êtes-vous devenus fous? répondis-je à Jean, en perdant un peu patience. Pour qui donc me prenez-vous? Demeurez en paix et faites votre devoir; je réponds d'eux. Mais ne les agacez plus.

Après le déjeuner, qu'ils ne purent avaler, je fis remonter

les deux Esquimaux en canot. Leur grosse tête dolente, enlaidie par la terreur et la nostalgie, dodelinait sur leurs épaules avec un air d'abjection vraiment piteux.

Alors ce fut au tour des Peaux-de-lièvre de refuser leur tâche. Assis sur le rivage, ricanants, ils ne voulaient plus traîner, disaient-ils, « ces deux meurtriers tonsurés ».

— Nous ne sommes pas les chiens des stercoraires, dirent-ils. Qu'ils s'en aillent, et nous te suivrons.

— S'ils doivent s'en aller, ce sera avec ce canot et moi dans le canot, répliquai-je avec modération. Il n'y a pas de milieu : ou les suivre à la mer, ou bien les conduire chez moi. Choisissez.

Ils se décidèrent à repartir, firent une diligence inouïe et nous conduisirent, à minuit, au confluent de la *L'é-ota-la-délin* pour y bivouaquer.

Les deux Esquimaux, maintenant rassurés, y furent si revêches, si railleurs, si insupportables, que Hyacinthe arma tout à coup son fusil et les coucha en joue.

Je poussai un cri terrible et m'élançai vers l'ombrageux Peau-de-lièvre, qui, par sa mauvaise humeur, pouvait compromettre mon ministère pour la vie.

— Maintenant, dis-je aux Esquimaux, nous ne sommes plus en pays dindjié; nous sommes chez ces gens-ci, des Dènè. Ce sont des hommes doux, bons et chrétiens. Ils n'ont jamais été en hostilité avec vos parents. Soyez donc gais, francs et aimables avec eux, ou bien je ne réponds plus de rien.

Nous pûmes souper en paix. Puis, comme il s'éleva tout à coup un vent violent de la mer, nous mîmes à la voile, voguâmes toute la nuit, — mes quatre compagnons dormant dans la pirogue pendant que je gouvernais, — et ne mîmes plus à terre que le lendemain, à dix heures du matin, à l'entrée de la vaste expansion du fleuve appelé la Grande-Vue.

Avant de s'endormir, *Pabian* avait dit à sa compagne :

— Le *Krablouna* est bon, il nous aime; c'est nous qui sommes mauvais.

Elle fronça le nez en signe d'assentiment.

En débarquant, les Esquimaux, auparavant si craintifs, si pusillanimes, firent paraître tout à coup une joie si excessive et recommencèrent a être si agaçants, que Hyacinthe leur dit :

— Vous ferez mieux de fermer la gueule, Têtes-Pelées enragées, si vous ne voulez attraper un caillou-mordant (une balle).

Nous nous trouvions sur une belle plage sablonneuse, en vue de la rivière des Plongeons, à laquelle je donnai le nom de Grouard, en l'honneur de mon meilleur confrère.

Le soleil rutilant, l'air tiède et accalmé, la douce chaleur que nous renvoyaient les hautes dunes de la *Chaussée du Castor* nous invitaient au plaisir du bain. Nous nous procurâmes ce délassement avant de savourer un copieux déjeuner, auquel tout mon monde fit honneur avec joie et bonne harmonie.

Aoularéna était redevenue vive et alerte comme un jeune vanneau des rivages. L'immensité du fleuve, la teinte azurée qui le faisait ressembler à la mer, et la vue des petites marmottes *artomix,* qui nous saluaient de leurs cris joyeux du haut des écores argileuses dans lesquelles elles avaient leurs clapiers, transportaient la pauvre femme de bonheur.

Tout cela lui rappelait, disait-elle, d'autres lieux en tout semblables à ceux-ci, mais situés là-bas, tout là-bas, au bord de *Taréork,* la grande Eau salée.

La joie de l'Esquimaude ne fut pas de longue durée. Pendant que nous faisions un peu de sieste, le vent étant tombé, elle poussa un cri déchirant, comme si un ours ou un loup eût sauté sur elle, et, se levant d'un bond, elle s'enfuit en criant avec horreur :

— *Mana! mana!*

— Qu'est-ce donc encore? demandai-je. Qu'a donc cette femme?

— *Illatkroutchitortork!* répondit *Kraraγalok* avec un effroi mal comprimé.

Illatkroutchitortork? Un nom long comme un mille-pattes pour désigner quoi? Un de ces gracieux, sveltes et aériens névroptères qui, durant les chaleurs estivales, font une guerre bienfaisante aux cousins, dans les pays où ils pullulent. Oui, une libellule, une gentille demoiselle à la capote de velours vert, au fin corsage, aux ailes diaphanes comme un rayon de soleil, s'obstinait à tourner autour de la figure d'*Aoularéna* pour la débarrasser des maringouins qui la piquaient.

Et l'Esquimaude poussait les hauts cris chaque fois que le pauvre insecte effleurait sa tête; elle repoussait des deux mains cette harpie d'un nouveau genre, à laquelle sa superstition d'enfant attribuait une maligne influence.

Grave, superbe d'indignation et de bravoure, se leva *Kraraγalok*. Il saisit sa lourde blouse de pelisson, pourchassa l'insecte malencontreux, et ne se rassit que lorsqu'il l'eut étendu sans vie à ses pieds.

Le soir de ce même jour, nous atteignîmes le premier camp de Peaux-de-lièvre *Kha-tra-gottiné* ou Gens du fleuve. Ils nous accueillirent avec les démonstrations de la joie la plus vive, et firent aux deux Esquimaux une réception aussi bienveillante qu'inattendue de ces pauvres voyageurs.

Dès lors, nous continuâmes à marcher à la voile par un bon vent arrière; de sorte que le 14 juillet, le septième jour depuis la pointe Séparation, nous pûmes arriver au fort et à la mission de Notre-Dame de Bonne-Espérance. C'était un prompt voyage.

Installés dans ma tente, que je mis à leur disposition, à quelques pas de ma fenêtre, afin que je pusse leur rendre

service au premier signe, *Pabian* et sa compagne purent manger, boire, dormir, fumer et chanter tant qu'il leur plut, sans qu'il leur en coutât autre chose qu'une heure de classe par jour, qu'ils me donnaient alternativement, matin et soir, en leur langue.

A l'exception d'une seule scène de colère que *Krarayalok* fit à *Aoularéna* pour un motif futile, jamais on ne vit de couple plus gai et plus heureux. Nul ne les raillait, nul ne les menaçait. Tout un chacun leur faisait bon visage. On les invitait à dîner, on leur donnait gratuitement du tabac; les femmes dènè conduisaient l'Esquimaude dans les bois pour y ramasser des airelles et des raisins d'ours. L'une d'entre elles lui prêta même une de ses robes d'indienne, parce que l'Esquimaude étouffait dans sa pesante chasuble en fourrure, que je lui avais défendu de dépouiller hors de sa tente.

Enfin, le 6 août, la barque du fort Mac Pherson étant arrivée et celle de Bonne-Espérance étant prête, je me remis en voyage, pour accompagner mes deux protégés jusqu'au fort Simpson, deux cent cinquante lieues plus au sud, d'où nous ne revînmes qu'à la fin du mois de septembre.

Avec le départ de ces deux jeunes gens pour la mer Glaciale se terminèrent mes rapports avec les *Innoït,* en 1868.

CHAPITRE IX

KRÉVOUKTARK ET NAKOYORK.

L'année chaude. — Mes pagayeurs. — Rencontre des Esquimaux. — *Nakoyork*. — Attaqués par des amazones. — Vil assassinat d'une femme. — Danse bizarre de *Kréyouktark*. — *Polygonum ellipticum*. — Jalousies mutuelles.

Nous étions en l'*année chaude* 1869. Plus hâtif que l'année précédente, le printemps avait balayé de ses lourds glaçons la *Télini-Dié*, déversoir du grand lac des Ours, et le fleuve Mackenzie lui-même, longtemps avant le temps accoutumé. Le 1er juin, je quittais le grand lac; le 7, je m'éloignais du fort Bonne-Espérance, me dirigeant de nouveau vers les plages esquimaudes. Trois peuples avaient tour à tour part à ma sollicitude, et, bien qu'ennemis entre eux jadis, ils me voyaient sans aigreur passer d'un camp à un autre, et épouser successivement leurs intérêts divers, sans en éprouver autre chose que le regret de ne point me posséder toujours, que la tristesse d'une séparation de plusieurs mois. De méfiance ils n'en éprouvaient aucune. Excellentes gens!

Tels étaient les Flancs-de-chien du grand lac des Ours, les Peaux-de-lièvre de Bonne-Espérance, les Dindjié d'Anderson et du Mackenzie.

Depuis quatre années, j'avais ajouté une quatrième nation à ces ouailles hétérogènes et disséminées : les Esquimaux. Les trois autres, déjà imbues d'idées chrétiennes

et ayant intérêt à n'avoir que des voisins commodes, convenaient qu'il était bon et charitable que je m'arrachasse à leur amour filial pour aller convertir ces farouches ennemis du Pays-Plat. Mais les Esquimaux ne voyaient pas sans méfiance que des Dènè ou des Dindjié leur envoyassent un de leurs prêtres, à titre de civilisateur. Cela froissait leur amour-propre, éveillait leurs soupçons, choquait leur supériorité.

J'avais pris avec moi deux pagayeurs entièrement étrangers aux Esquimaux et qui ne comprenaient pas un mot de leur langue : le Peau-de-lièvre Jean-Marie *Yénawétloun,* et le Flanc-de-chien Paul *Klélé* Gadbois, un métis d'origine française qui ne connut jamais son père et qui avait été élevé par sa mère en pur sauvage, dans les bois.

Sur le fleuve, pas l'apparence d'un glaçon ; dans le ciel, pas l'ombre d'un nuage ; sur terre, toute la nature rajeunie, gaie, pimpante, pleine de chants d'oiseaux, de vagissements d'arbres, de bourdonnements d'insectes, de murmures de ruisseaux.

C'était l'année chaude.

En passant à *Tsi-kka-tchig,* les bons Loucheux mirent tout en œuvre pour me détourner des Esquimaux. Leur éloquence ne put m'émouvoir, et je passai outre. Aussitôt, plusieurs canots dindjié profitèrent de mon voyage au fort Mac Pherson pour s'y rendre en ma compagnie.

A la pointe Séparation, je fis une cachette de provisions, comme l'année précédente, et je saluai en passant quelques Esquimaux campés à *Kour-lounériar-Kourk,* malgré les remontrances des Dindjié.

Tsapoutaytok, frère cadet de *Navikan,* était campé là avec *Oalik,* fils aîné de ce dernier, qui y était bien malade. Je pénétrai sous sa tente et trouvai un homme nu, assis jambes croisées et ayant le ventre d'une grosseur énorme. Était-il hydropique? Ce qui me frappa le plus dans son état, c'est

que la peau de son abdomen était entièrement couverte de sétons d'où sortaient de petits bouquets de poil de lièvre blanc. On aurait dit une volaille lardée. Il me parut que le remède était pire que le mal. Cependant *Oalik* se rétablit de ce mal... ; je veux dire de son traitement. Je le revis l'année d'après, à Bonne-Espérance, plein de vie et de santé.

Sur la Peel, je fis tout à coup la rencontre d'une flottille de barques et de canots esquimaux. C'étaient les deux frères *Navikan* et *Tsapoutaytok,* Henri IV et François Ier, pour le physique.

— Comme tu viens tard, cette année-ci; tu ne trouveras plus personne au fort, me dit le grand-homme.

— Je viens bien plus vite que l'année dernière, répondis-je aux chefs; mais c'est l'année chaude, voilà.

— Eh bien ! hâte-toi de descendre à la mer avec nous, ou bien tu n'en auras pas la possibilité.

— Je vais chercher d'abord des provisions au fort, et je retourne aussitôt. Je voudrais demeurer avec le bon *Nakoyork*.

— Il est encore campé sur l'*Arvéron*. Tu vas le rencontrer en route. Hâte-toi.

Mes deux serviteurs, qui n'avaient pu voir sans la plus grande épouvante cette horde, vraiment effrayante sous les oripeaux de la sauvagerie, nous entourer en furetant hardiment dans mon canot, furent stupéfaits de voir qu'ils étaient inoffensifs et nous laissaient passer d'un air pacifique, sans même nous rançonner, ce que ne font pas même les peuples civilisés. Car, après tout, que sont-ce que les douanes et les octrois, sinon des rançons imposées de gré ou de force aux étrangers et aux passants? Et que font les douaniers à l'égard du bagage des voyageurs, sinon renouveler ce que nous appelons des attentats inouïs, de la part des pauvres Esquimaux?

Le Flanc-de-chien *Klélé* ne revenait pas de me voir si plein d'assurance parmi ces hommes à l'aspect terrible.

— En vérité, notre père est puissant, disait-il. Tous ces voleurs le respectent. Hé! si nous eussions été seuls, que serait-il advenu de nous!

Le lendemain, nous rencontrâmes, dans le voisinage de deux tentes où tout le monde dormait, un homme d'un âge mur, au visage grave et à la chevelure bouclée et soyeuse, ce qui est un indice de sang européen. Mais il avait, nonobstant cela, tous les caractères d'un Esquimau pur sang. Je lui appris mon nom et lui dis ce qui m'attirait au fort Mac Pherson.

— J'y vais chercher des provisions de bouche, pour aller ensuite rejoindre le petit chef *Nakoyork,* et me rendre avec lui à la mer.

— Je suis moi-même *Nakoyork-Irkroyork,* me dit-il avec bonhomie. Hâte-toi donc de revenir ce soir même. Je t'attendrai jusqu'à demain.

Je fus satisfait de la physionomie de mon nouvel ami. Son air honnête et doux, dénué de forfanterie, de rudesse et d'effronterie, nous gagna tous les trois. Aussi jouâmes-nous de la pagaie avec un nouveau courage. Quelques instants après, nous rejoignîmes les deux canots dindjié qui nous avaient suivis depuis *Tsi-kka-tchig,* mais qui, à l'aspect des Esquimaux, s'étaient prudemment séparés de moi. Maintenant que tous étaient passés, ces Dindjié étaient bien aises d'arriver au fort avec moi, afin de pouvoir se glorifier de m'avoir protégé.

Deux milles avant d'atteindre la première bifurcation de la Peel, nous fûmes hélés de la rive droite par plusieurs hommes qui sortirent d'un groupe de loges. Le hurlement du loup arctique retentit sur l'eau. C'était le cri des Esquimaux. Je lui répondis, mais sans me déranger de ma route. On nous intima l'ordre de nous rendre aux tentes.

Comme nous n'avions rien à y faire, nous ne prîmes pas garde à ces gens-là et passâmes outre.

Alors des imprécations retentirent. Ces hommes poussèrent un *oumiak* à l'eau, y prirent place et se mirent à nous poursuivre. Nous ne tenions pas à perdre de temps; nous n'avions rien à leur acheter ni à leur vendre; nous nous efforçâmes donc de les devancer, non par crainte, mais pour n'en être pas ennuyés ni retardés.

Mais ce fut de la part des Esquimaux une obstination ridicule. Leurs ordres nous arrivaient en ricochant sur l'eau, impérieux, menaçants. Aussitôt Loucheux et Peaux-de-lièvre furent pris d'une belle panique.

— Voilà qu'ils viennent nous piller, s'écrièrent-ils. Que ferons-nous? comment nous en tirerons-nous?

— Que ferons-nous? Nous ferons bonne contenance. Et s'ils sont assez osés pour vouloir nous piller, eh bien! nous nous défendrons.

Sans ressentir autre chose que de l'ennui et un commencement de mauvaise humeur, je n'étais cependant pas content de nous voir ainsi poursuivis.

Cependant l'*oumiak* gagnait visiblement du terrain sur nos canots pesamment chargés. Bientôt il nous talonna, il nous joignit.

Mais quoi! au lieu de guerriers farouches et hideux, nous reconnûmes dans ces prétendus hommes de jeunes femmes et des filles. Elles nous avaient aperçus de loin; aussitôt, pour nous jouer un bon tour, elles avaient revêtu des costumes d'homme, avaient enflé leur voix rauque et éraillée de courtisanes, afin de nous en imposer, et nous avaient poursuivis avec cette impudence et ce cynisme qui ne se rencontrent que chez les Esquimaudes de la mer Glaciale et leurs émules du trottoir.

A leur vue, colère ou terreur se résolurent en un vaste éclat de rire.

Néanmoins, comme ces femmes effrontées continuaient à se croire terribles, qu'elles voulaient nous en imposer et s'apprêtaient à fouiller nos canots pour nous voler, elles poussèrent à bout la patience des sauvages, qui, levant leurs avirons, les menacèrent de leur en donner sur la tête si elles ne repartaient au plus vite.

Il y eut alors un assaut de bravoure de part et d'autre, aux ordres et aux objurgations ayant succédé les prières, les œillades lascives et les demandes de tabac.

On leur répondit par des injures et des menaces. Autant Dindjié et Dènè avaient été couards à fuir devant les prétendus Esquimaux, autant ils se montrèrent braves et intraitables en présence de leurs femmes et de leurs filles.

Finalement, ils l'emportèrent sur ces véritables amazones, et celles-ci durent céder, non sans avoir salué les Peaux-Rouges de l'épithète de *chiens* et autres encore moins parlementaires.

Au fort Mac Pherson il n'y avait plus que deux *oumiak*. L'un appartenait à cet Esquimau à poils roux que je tiens avec raison pour un métis russe, et que je trouvai avec étonnement en possession de madame *Aoularéna* de l'année dernière. L'autre était la propriété d'un Esquimau nommé *Kréyouktark,* réputé très-doux et d'un caractère débonnaire.

Sitôt arrivé au fort, j'allai rendre visite au chef du poste. J'en obtins les provisions qui m'étaient nécessaires pour mon voyage à la mer, et je m'entendis avec les Esquimaux pour repartir du fort le soir de ce même jour, afin de ne point manquer *Nakoyork.*

Dans la matinée, *Kréyouktark* vint me prier de l'interpréter auprès du commis pour ses affaires, vu que je me passais déjà de truchement avec les Esquimaux et pouvais leur en tenir lieu vis-à-vis des Anglais. En me demandant ce service, *Kréyouktark* éprouvait un saisissement tel que tout son corps tremblait et que ses joues et la peau de sa

face étaient secouées comme la peau d'un cheval qu'une mouche pique. J'avais pourtant accueilli ce brave homme avec mon plus gracieux sourire. J'eus donc, en cette occasion, la preuve que les Esquimaux sont aussi accessibles à la crainte que les autres sauvages.

Il vient pourtant de se passer à la mer, ce printemps, parmi les Esquimaux de l'Ouest, un de ces drames de sang qui, fort heureusement, n'ont pas lieu chez les Dindjié ni chez les Dènè. Le lecteur connaît déjà *Toulerktsen,* ce beau jeune homme que j'avais vu malade, l'an dernier, et auquel le conjureur *avanéméork* avait pratiqué une entaille sous le sein gauche. *Toulerktsen* avait pour femme la plus jolie personne de sa tribu. J'avais admiré, l'année dernière, la délicatesse de ses traits et son air distingué. Il y avait évidemment du sang de Blanc dans les veines de cette femme, une jeune fille de dix-huit ans.

Toulerktsen étant demeuré malade tout l'hiver, un Esquimau de sa bande entreprit de faire la conquête de sa chère moitié. Il n'y réussit pas, parce que la jeune Esquimaude aimait et craignait son mari. J'ignore le nom du séducteur, mais je ne serais pas étonné que ce fût le conjureur lui-même. Quoi qu'il en soit, cet Esquimau méprisé fut tellement transporté de rage qu'il résolut de se venger. Il s'introduisit dans la tente du malade, qu'il savait incapable de se mouvoir ni de donner l'alarme, et sur le trépas duquel il comptait probablement, passa un lacet autour du cou de la malheureuse femme endormie, puis, jetant l'extrémité de la corde par-dessus le faîte de la loge et la tirant ensuite fortement à lui, il réussit à pendre ou à étrangler sa victime, non sans lui avoir fait subir en cet état les derniers outrages.

Incapable de défendre sa bien-aimée compagne ni même d'appeler au secours, *Toulerktsen* vit qu'il n'avait qu'une chose à faire : affecter de n'avoir rien vu ni entendu, de

crainte de subir le même sort. Puis, lorsqu'il fut guéri, qu'il se sentit fort, il s'en alla, non point nuitamment, mais de jour, ostensiblement, dans la tente de l'infâme meurtrier, et le poignarda devant la multitude, vengeant ainsi noblement sa malheureuse femme et lavant l'injure qui lui avait été faite à lui-même.

Avouez, amis lecteurs, que le meurtrier l'avait bien mérité. C'est la loi du talion. Dans un tel pays, elle a toute sa vigueur; elle est juste et avouable.

Kréyouktark (la Cuiller) est un Esquimau gentleman à la voix douce, au sourire bienveillant, aux traits spirituels. Sa physionomie, simple et noble à la fois, me rappelait un de mes amis d'enfance. Des yeux clairs et droits, un nez aquilin, la bouche large, mais non point sardonique, quelque chose de la timidité d'une jeune fille dans le regard et l'allure me plurent aussitôt dans cet homme, que Loucheux et Anglais m'avaient recommandé comme un honnête homme et un bon père de famille. Il est bigame et n'a cependant que trois enfants, des garçons, dont deux ont de quatorze à seize ans.

A peine fûmes-nous partis de Mac Pherson que *Kréyouktark* mit tout en œuvre pour gagner ma confiance, capter ma bienveillance et exciter notre hilarité par la comédie la plus excentrique.

Debout dans son *oumiak,* après avoir laissé la conduite de son *krayak* à *Manark* son fils, il saisit son tambour de basque et nous régala d'abord d'un chant de mariniers esquimaux dont les femmes gardèrent le rhythme en jouant de la rame.

Puis il se livra à une performance théâtrale des plus singulières, imitant à ravir dans sa danse les allures, les petits sauts, les contorsions bizarres, les battements d'ailes et jusqu'aux cris du corbeau. C'était à s'en tenir les côtes de rire.

Le chant était à l'unisson avec la danse. On aurait dit le langage d'un corbeau auquel d'autres corbeaux auraient répondu.

A la vérité, l'idiome esquimau se prête à cela à merveille, à cause de la fréquence des diphthongues *kra* et *ark*.

Se voyant applaudi et admiré, maître Corbeau ne se sentit plus de joie; il secoua son plumage et modifia son langage. Avec une facilité admirable et une mimique parfaite, il varia le thème de sa danse et de ses chants pour représenter une chasse au marsouin ou au cachalot. Sans avoir encore assisté à aucun de ces exercices cynégétiques, il me fut aisé d'en reconnaître le caractère : la nage en krayak, le coup de harpon, les mouvements de douleur du cétacé, ses soufflements du liquide ensanglanté par ses évents, tout était fidèlement rendu. Le chant et le rhythme répondaient à l'action.

J'admirais cet artiste de la nature et je ne le lui cachai nullement. Il aurait intéressé des Parisiens eux-mêmes, quelque difficiles qu'ils soient.

Alors mon homme, ne se contenant plus et agissant sous l'influence de l'enthousiasme, passa à une suite de postures et de contorsions grotesques du plus haut comique, en se livrant à toutes les lubies de son imagination. Tout à coup, son *oumiak* faisant de l'eau, il lui prend envie de vider l'eau de sa barque tout en dansant, et de faire de cette action le sujet d'une figure spéciale qu'il invente. Et le voilà battant du tambour d'une main, vidant la sentine de l'autre, bondissant, cabriolant tout le temps, en se livrant à des évolutions si drôles, si burlesques, que les larmes nous en vinrent aux yeux, et que je fus obligé de le prier de cesser, s'il voulait nous permettre de pagayer pour continuer notre voyage.

Nous n'arrivâmes que la nuit au camp de *Nakoyork*. *Kréyouktark* planta sa tente tout à côté, et je couchai chez lui, parce que le logis de *Nakoyork* était bondé de dormeurs.

J'étais bien loin de me douter que je posais, dans cet acte si simple et si indifférent, la cause d'une foule de querelles et d'une mutuelle jalousie entre ces deux Esquimaux, qui devait amener une nouvelle scission. Avec des gens qui s'aiment et s'estiment si peu les uns les autres, il faudrait que le missionnaire ou l'explorateur fussent indépendants et qu'ils pussent se passer de ces protecteurs intéressés et envieux.

Dès la première nuit, *Krarayalok,* que j'avais protégé et choyé, l'année précédente, me déroba de la viande dans mon canot.

Kréyouktark, qui m'en avertit le lendemain matin, m'engagea à l'accompagner, m'assurant que lorsque ses compatriotes sont en nombre, les méchants, qui sont de beaucoup les plus nombreux, ont trop beau jeu pour ne pas mal faire ; mais que lui comptait passer l'été tout seul sur les monts Caribou avec ses deux femmes et ses fils, et qu'il ne gagnerait la mer que plus tard.

Mes serviteurs étaient aussi du même avis.

Pourquoi m'en coûta-t-il autant de revenir sur la parole que j'avais donnée à *Krarayalok,* l'année dernière, et à *Nakoyork,* en montant au fort? Pourquoi ne suivis-je pas le conseil du bon *Kréyouktark?* Ce fut là une grande faute de ma part. Elle devait être irréparable.

Je ne donnai aucune espèce d'assurance à ce sauvage, me contentant de lui dire que j'avais promis à *Nakoyork,* et cependant continuant à demeurer avec lui. J'espérais qu'ils demeureraient ensemble et que je les aurais tous deux pour amis.

Plus tard, je vis que chacun d'eux, se jalousant mutuel-

lement à cause de moi, désirait le départ de son rival pour me conserver. *Kréyouktark* aurait voulu que pendant notre sommeil *Nakoyork* décampât tout de bon ; en ce cas je lui aurais appartenu. Mais *Nakoyork* ne lâchait pas pied devant les prétentions de son rival ; il demeurait dans ses couvertures, de sorte que la journée se passa dans une attente vaine et paresseuse.

Une seconde nuit s'écoula, et ni l'un ni l'autre ne voulait lever le camp le premier, de crainte que son rival ne demeurât en arrière.

Une seconde journée s'écoule, et rien ne change dans la singulière tactique de mes Esquimaux. Ils s'observaient mutuellement, s'encourageaient réciproquement à partir; mais ni l'un ni l'autre ne voulait céder le premier. Si cela n'avait été aussi ennuyeux, il y aurait eu de quoi se divertir.

Nakoyork profita de ce repos prolongé pour m'inviter à aller manger du poisson chez lui, ce que j'acceptai de bon cœur. Ils étaient quatre hommes et quatre femmes dans cette tente; mais il n'y avait point d'enfant. Rares sont les *Innoït* qui ont de la famille. Mauvaise note. Il se trouvait là encore un homme boiteux des deux jambes. C'était le fils aîné de *Nakoyork,* nommé *Kwitkwina,* un excellent garçon, bien doux, bien serviable, comme tous les membres de sa famille.

Après le déjeuner, *Kréyouktark* me pria de donner un médicament à sa femme, qui avait à la cuisse un ulcère phlegmoneux. Je lui apposai un petit emplâtre de baume opodeldoch.

Enfin, à cinq heures du soir, les Esquimaux levèrent le camp tous ensemble et allèrent camper à l'embouchure de la Peel. J'attribue ces petites étapes à leur apathie naturelle et à l'horreur qu'ils ont de tout labeur pénible. Ces gens-là ne savent pas souffrir ; ils ne connaissent pas

la fatigue, les longues marches forcées, les jeûnes de plusieurs jours. Ce sont les sybarites de l'Amérique du Nord.

A dîner, je leur donnai un morceau de viande sèche à chacun, et eux, en retour, me firent présent d'une botte de polygonée elliptique, sorte de rhubarbe sauvage dont les tiges creuses et charnues sont juteuses et aigres comme l'oseille. Elles sont très-rafraîchissantes pendant les chaleurs de l'été. Cette plante croît partout, le long du fleuve et aux lieux exposés au soleil, depuis les remparts du fort Bonne-Espérance jusqu'à la mer Glaciale.

Les Esquimaux trempent ces tiges dans de l'huile de phoque, leur sauce omnibus.

Après le dîner, la même hésitation, les mêmes disputes s'élevèrent de nouveau parmi mes compagnons, et chacun d'eux parut se mettre sur le qui-vive. Je ne les interrogeai pas, mais je demeurai neutre, ignorant ce qui les divisait. A la fin cependant, *Nakoyork* coupa court à l'incertitude générale en me disant tout à coup :

— Mais enfin, auquel de nous tous appartiens-tu donc? Ne vois-tu pas que nous sommes prêts à te piller sans pitié, si tu ne te décides, parce que tu es sans protecteur? Viens-tu avec moi, ou bien avec un de ceux-ci?

Je ne me doutais pas, en vérité, que je fusse la cause de toute cette hésitation de trois jours. Je répondis donc avec étonnement :

— Mais il me semble que je n'ai promis qu'à toi seul de te suivre à la mer. Aux autres, je n'ai fait aucune promesse. Je n'ai point pour habitude de violer ma parole.

Le visage de *Nakoyork* s'illumina de joie. Il dit quelques mots à *Krialokana,* le métis russe, qui se frappa sur la cuisse en me regardant et dit : « *Kratsia!* Voyez donc ça! » Il me supplia de nouveau de ne suivre que lui ; mais, me voyant bien décidé à demeurer fidèle à ma parole, il donna

incontinent le signal du départ, et partit par le chenal occidental du Mackenzie, avec *Aoularèna* et *Nérovana*.

Tous les autres remontèrent le fleuve jusqu'à la pointe Séparation, où nous campâmes de nouveau.

J'avais été, certes, loin de me douter que l'Esquimau roux, lui aussi, se flattait d'avoir la préférence. Je ne lui en avais pas dit un seul mot. Ceci me confirma dans l'opinion que cet homme était un métis russe. Il se savait à demi Européen et était persuadé qu'à ce titre je lui accorderais toute confiance.

Toutes ces gens sont excellents pris séparément. Réunis en corps, ils ne valent pas les cornes du diable. Ce n'est pas autre chose que le respect humain et la gloriole du vice qui les poussent ainsi à se surpasser en malice.

Au camp, je fis tendre mes filets par *Kréyouktark*, comme tous mes compagnons, et ce fut une seconde faute. Après la déclaration que j'avais faite à *Nakoyork*, je n'aurais plus dû avoir de rapports intimes avec son rival. Mais j'ignorais encore tout ce qu'il y a de puéril dans le caractère des Esquimaux. Aussitôt que *Krarayalok* s'aperçut que *Kréyouktark* avait mes filets et qu'il les tendait avec les siens, il me fit observer que lui aussi, *Krarayalok*, m'avait engagé à m'adjoindre à lui, l'année passée, et que mon manque de parole lui était fort injurieux.

Au fond, je comprenais que tous ces gens-là se moquaient bien de l'honneur de posséder ma personne. C'étaient mes richesses dont ils se disputaient ainsi la possession. A leurs yeux, j'étais riche, puisque j'avais des filets en fil de caret, un ballot de viande de 35 kilogrammes, des armes à feu et des munitions de chasse, des ustensiles de ménage, du tabac, et un instrument de musique dont les accords les jetaient dans le ravissement.

Il me fallut de nouveau faire entendre à *Pabian* que ses

avances n'engageaient nullement ma parole, puisque je ne lui avais rien promis, à lui en particulier, et que, quant à ce qui était du produit de ma pêche, ils en auraient chacun leur part.

Ces rivalités m'étaient nuisibles.

CHAPITRE X

SECOND ÉCHEC.

Un *Illoua-laralou*.— Merveilles européennes.— Je choisis *Nakoyork* pour protecteur. — Furie de *Krarayalok*. — Projet sinistre. — *Kwitkwina*. — Escapade de mes serviteurs. — Terreur inexplicable des *Innoït*. — Seconde fuite de mes gens. — Le canot est abandonné.

Toujours sans m'en douter, j'avais commis une troisième faute. J'avais appelé *Kréyouktark : Illoua-laralou*, ma doublure, mon ami!

Je n'eus pas plutôt prononcé cette malheureuse parole, qui parut le flatter immensément, que l'Esquimau courut à la loge de *Nakoyork* pour faire part à ses compatriotes de l'honneur que je venais de lui faire.

Quelques instants après, étant entré moi-même chez *Nakoyork* pour y déposer mes couvertures et mes effets, le bon vieux me dit d'un air triste :

— Pourquoi viens-tu coucher ici? Moi, je ne suis pas ta doublure, *Illoua-laralou tchouïtor*.

Leur jalousie s'étendait jusqu'aux mots.

— Voilà ce qui te trompe, répondis-je en souriant. Tu es plus que mon ami. Je te considère comme mon père, *apanha kraouna*. Quant aux autres, ils sont tous mes amis, et aussi mes enfants.

— Tes enfants ! interrompit un Esquimau d'un air sardonique. Tu es bien jeune pour avoir tant de famille.

— Je suis jeune, il est vrai, mais j'éprouve pour vous tous les sentiments d'un père, et c'est pourquoi je m'exprime de la sorte.

Ma réponse leur plut. Mais *Kréyouktark* se crut rabaissé au rang du premier venu. Sa vanité en fut offensée. Ainsi, lui et *Nakoyork* étaient comparables aux deux plateaux d'une balance. Quand l'un montait, l'autre descendait, et réciproquement.

Il ne vit pas sans peine que j'allasse faire élection de domicile chez *Nakoyork*, puisque j'avais déjà accepté l'hospitalité qu'il m'avait offerte. Ce sont là des choses que les sauvages eux-mêmes considèrent comme offensantes, et dont ils se gardent bien ; pourquoi un Blanc agissait-il d'une façon aussi indépendante à leur égard ?

Cette expérience devait me servir pour l'avenir. Mais alors je subissais les conséquences de mon manque d'étiquette. Pour les avoir traités trop en sauvages, je passais pour un homme qui ne savait pas vivre. Mais aussi comment aurais-je pu deviner que ces prétendus sauvages ne le sont pas plus que les gens de nos campagnes ? Qui d'entre nous, d'ailleurs, se formaliserait de ce qu'un étranger refusât de manger et de coucher chez nous, ou bien de ce que, après avoir accepté notre hospitalité pour un jour ou deux, il s'en allât ensuite chez le voisin ? Sans doute cette délicatesse leur fait honneur, parce que nous ne la connaissons plus.

Leur mécontentement prouvait qu'ils attachaient le plus grand prix à l'honneur que je leur faisais. Et de fait, chez les peuples sauvages, un simple Européen est considéré à l'égal d'un fils de dieu. Par là on peut juger de ce que sont pour eux un commerçant, un bourgeois, un prêtre.

Dès ce moment, je demeurai chez le petit chef *Nakoyork*, ou le Bon, sans toutefois cesser de fréquenter et de visiter *Kréyouktark*, qui avait le soin et l'entretien de mes filets.

Kraráyalok, qui avait passé l'été dernier en ma compagnie et qui, à son retour, leur avait rapporté les *miracles* que je faisais, sans pourtant en être cru, *Krarayalok* ne fut pas fâché de pouvoir sauver son honneur en démontrant à ses compatriotes la vérité de ses assertions.

Chez moi, au fort Bonne-Espérance, que de choses merveilleuses et incompréhensibles n'avait-il pas vues? Pendules, montres, thermomètre, baromètre, boussole, aimant, allumettes chimiques, boîte à musique, attirail de peintre, esprit-de-vin, diapason, harmonium, photographies, et une foule d'autres raretés qui l'avaient plongé dans le ravissement et que les Esquimaux n'avaient jamais vues chez les officiers de la Compagnie d'Hudson-Bay.

Assurément, il n'y avait qu'un grand magicien qui pût posséder de telles diableries.

Il me fallut donc, à sa prière, donner une séance telle que celle que j'avais donnée à *Noulloumallok*. J'en variai le thème. A l'aide d'un aimant magnétique, je fis danser des aiguilles à travers une planchette, une feuille de papier; je leur montrai l'effet contradictoire des deux pôles sur l'aiguille du compas. J'allumai leurs pipes avec des allumettes, et ils me demandèrent sur quel arbre poussaient ces petites branches inflammables qui déroutaient leurs conjectures.

Mais leur stupéfaction redoubla lorsque *Pabian* leur dit que, au moyen de ces petits bois brûlants, de ces petits frotteurs (*ikitaotit*), je faisais brûler de l'eau. Brûler de l'eau! ça ne s'était jamais vu. Pour leur prouver qu'il ne mentait pas, *Krarayalok* s'élança vers le fleuve et en revint avec une tasse de belle eau claire.

— Tiens, allume cela devant eux, me dit-il d'un air triomphant et assuré.

Je me mis à rire.

— Cette eau-là ne brûle pas, leur dis-je. Dieu ne l'a

pas voulu, sans quoi les méchants feraient périr le monde en un clin d'œil, l'eau enveloppant toute la terre. L'eau que je fais brûler, c'est de l'*eau de feu*.

— De l'*eau de feu !* répétèrent-ils avec incrédulité. Est-ce qu'il y a de l'eau dans le feu? Ces deux choses sont incompatibles.

— Voilà ce qui vous trompe encore, leur dis-je. Alors, tirant de ma pharmacie un petit flacon d'alcool camphré bouché à l'émeri (une autre merveille que ce récipient en *glace!*), j'en répandis dans une soucoupe. C'était bien de l'eau, liquide, incolore. J'y trempai le bout de mes doigts et, les passant subitement dans le foyer, je les leur montrai flamboyants de lueurs bleues et blanches, sans que je me brûlasse. Puis avec mes doigts je mis le feu à la soucoupe.

C'en était beaucoup trop pour ces ignorants sauvages. Leur stupéfaction ne put pas même s'exprimer par des mots. Le cœur devait leur battre bien fort, car subitement et tous ensemble ils firent entendre un long et profond soupir, qui disait avec éloquence :

— C'est écrasant, renversant !

Albert le Grand, Nostradamus, Julius Agrippa et Cagliostro ne furent pas plus stupéfiants à leur époque. Aujourd'hui, Bosco et Robert Houdin ne le sont plus.

Le 14 juin, le temps était d'une splendeur sans pareille, l'air calme ; le ciel, d'un bleu de Provence, n'était terni d'aucune nuée ; la chaleur était intense. Le Mackenzie, dans sa vaste expansion semblable à la mer, était rayé comme elle de ces rubans sinueux et pâles qui indiquent à l'extérieur la direction intérieure des courants. Des martins-pêcheurs rasaient l'onde en craquelant comme des crécelles, tandis que de gros eiders, mi-partis de noir et de blanc, se promenaient silencieusement sur l'eau en compagnie d'une flottille de macareux au plumage de corbeau et au bec jaune.

Quel beau temps pour se mettre en route! Ce fut une excellente raison pour que les Esquimaux passassent la journée à ronfler le ventre en l'air, dans la fraîcheur des huttes, n'interrompant leur sommeil que pour manger et fumer. Sybarites!

Ils paraissaient très-contents de ce que je partageais leur loge, et les femmes ne cessaient de me sourire et de me tirer la langue en signe d'amitié et de salutation.

Les filets en lanières des Esquimaux ne furent pas fructueux; mais les miens firent merveille. *Kréyouktark* y prit plusieurs énormes inconnus, ainsi que de beaux poissons-blancs. Je lui fis la plus large part, envoyai un poisson à chaque ménage, et m'en réservai deux, que je fis apprêter par mes jeunes gens.

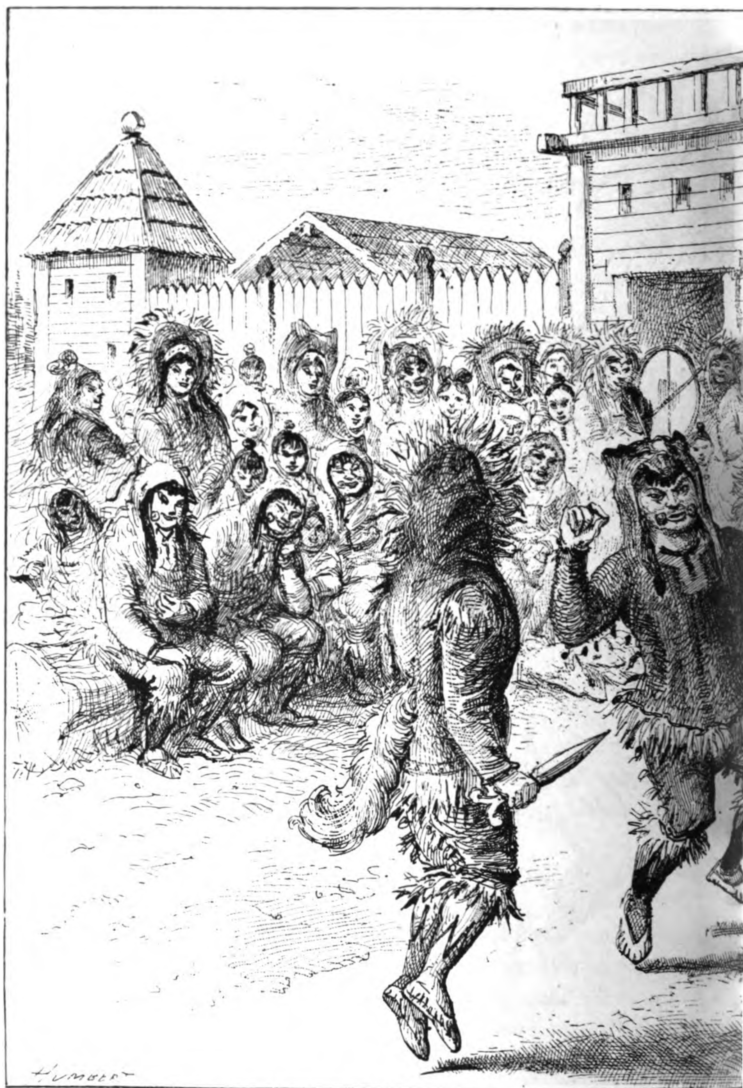
Kréyouktark ne laissa pas passer cette occasion sans revenir à la charge pour que je demeurasse avec lui. Il me vanta ses qualités de pêcheur, de chasseur, sa bonté, sa douceur. Il m'assura qu'en sa compagnie je ne manquerais pas de viande de tout l'été, et mit tout en œuvre pour m'ébranler.

Mais je m'étais déjà décidé pour *Nakoyork*, et je n'aurais pu revenir sur ma détermination sans paraître ridicule. Je dus donc m'excuser de ne point accepter son offre pour cette fois, en alléguant la raison déjà citée.

Il en fut vexé, et dès ce moment il manifesta par son langage, son air et ses manières, qu'il était mécontent de moi, parce qu'il s'en croyait méprisé. Je lui faisais cependant aussi bon visage qu'aux autres.

Kréyouktark aurait dû comprendre que je ne pouvais pas appartenir à plusieurs hôtes à la fois. *Krarayalok* était aussi mécontent que lui; mais il manifesta son déplaisir par une scène violente qui me fit connaître l'homme.

Le soir, pour souper, mes jeunes gens me servirent de la viande sèche et deux grosses crêpes au sucre. Je donnai



DANSE DES ESQUIMAUX TCHIG

D'après une aquarell



VI

LIT AU FORT MAC PHERSON.

e de M. Petitot.

un morceau de viande à chacun des trois Esquimaux que je connaissais. Les deux premiers acceptèrent; *Pabian* refusa la viande, en disant avec mauvaise humeur que mon chaudron était empoisonné.

Je considérai ce refus comme une déclaration de guerre. Tel était le résultat des bontés que j'avais eues pour cet homme.

Je sais que, chez les Esquimaux, manger avec quelqu'un ou accepter un morceau choisi est considéré comme un gage de cordialité et d'entente amicale. Tous les peuples ont attaché une idée de fraternité au repas pris en commun. En refusant de manger avec moi, *Krarayalok* se déclarait donc ouvertement mon ennemi.

Je fis part à ce jeune homme de la peine qu'il me causait.

La viande consommée, je partageai une des deux crêpes entre mes serviteurs et les deux premiers Esquimaux, sans rien donner à *Pabian,* auquel je dis en riant :

— Je ne t'offre pas de ce mets doux, *Pabian,* parce que je suppose que ma poêle est aussi bien empoisonnée que mon chaudron.

Si j'avais piqué un petit mulet de Provence sous la queue, je ne lui aurais pas causé un emballement semblable à celui qui plongea *Krarayalok* dans la plus épouvantable des colères. Tout à coup son visage s'injecta de sang, ses yeux s'égarèrent, sa face prit un aspect hideux et repoussant; il se mit à trembler de tous ses membres, se jeta sur la crêpe, en arracha un morceau qu'il lança contre terre au loin, renversa du pied poêle et fourneau, enfin manifesta la boutade d'un grand enfant en colère.

Cette scène, qui effraya beaucoup mes pagayeurs dènè, d'ordinaire si calmes, me fit sourire de pitié. Mais elle laissa *Pabian* dans une tristesse et une humeur noire dont il ne sortit plus du tout.

Avec des gens aussi irascibles que méfiants et soupçonneux, des gens qu'une innocente plaisanterie faisait entrer en fureur, il suffisait de l'ombre d'un soupçon pour leur faire tirer la dague ou décocher une flèche, dans un moment de crainte puérile ou d'ire incontrôlable. Ma position au milieu d'eux m'exposait donc journellement à de grands dangers, et je ne pouvais être certain qu'il ne nous arriverait rien de funeste.

Comme nous nous trouvions encore en pays neutre, fréquenté par les Blancs et les Dindjié, les choses s'étaient bien passées entre nous jusque-là, mais elles changèrent au moment du départ. La même hésitation que j'avais remarquée par deux fois chez eux, les jours précédents, se renouvela encore, bien que j'eusse chargé mon canot et que je fusse tout prêt à les suivre.

Pabian s'obstina à demeurer sur le rivage, l'air sombre, l'œil morne et fixé en terre, laissant échapper de gros soupirs. Comme je ne savais si c'était de regret ou de colère concentrée, j'allai me placer près de lui. Il se détourna de moi avec dédain, en boudant.

Nakoyork, qui se méfiait probablement de son gendre, vint aussi se placer à côté de lui, jusqu'à ce qu'il le vît en canot. Puis alors il me dit, en entrant dans le sien : « *Ké! tsaviktoren!* Pars vite! »

J'entrai dans mon canot, et nous nous éloignâmes.

Nous remontâmes le fleuve jusqu'à sa sortie des remparts du Détroit, puis, faisant force de rames, nous le traversâmes en biaisant et entraînés dans le *Tiglarvé toupalouk* ou chenal central-est, que nous descendîmes avec une vitesse prodigieuse.

Son courant extrêmement rapide nous conduisit bien vite à travers les grandes îles du delta, où nous chassâmes le gibier aquatique. Sur une de ces îles où nous débarquâmes, mes serviteurs et moi, nous recueillîmes quantité

d'œufs frais de canards, d'oies, d'eiders et de goëlands. Les Esquimaux ne touchèrent pas à ces œufs. Ils prétendaient qu'il leur était défendu d'en manger. Il y avait un *tabou*.

Du chenal central-est nous passâmes dans le *Nalron* ou chenal oriental, le plus sinueux des quatre et non moins rapide que les autres.

Aussitôt en pays esquimau, mes compagnons jetèrent entièrement le masque. Je crus comprendre que *Krarayalok* voulait se venger de ce qu'il avait souffert, l'été d'auparavant, de craintes chimériques et de quolibets de la part de mes Peaux-de-lièvre, et qu'il se proposait de prendre sa revanche.

Quoi qu'il en fût, de doux et de convenables qu'ils avaient été jusque-là, mes compagnons devinrent irrespectueux, sardoniques, goguenards, ricaneurs et même menaçants.

Tout leur devenait un sujet de méfiance et de soupçon. Je ne pouvais rien faire, rien dire, sans que tout fût interprété en mal. Si je chantais en m'accompagnant de la concertina, si je récitais mes heures, si je prenais une note de voyage, si je dessinais un point de vue, je les entendais aussitôt se permettre les commentaires les plus injurieux pour mon honneur et mes intentions. Je n'étais plus à leurs yeux qu'un meurtrier (*torkorta*), un menteur (*irkroyork*), un sorcier (*oroloyouark*), un homme vicieux et mauvais (*tchouïnark*). Des Esquimaux sans pudeur, sans honnêteté, sans conscience, me prodiguer ces épithètes sanglantes ! C'était un peu sévère.

Jusqu'à *Kréyouktark*, le bon et simple *Kréyouktark*, et son doux *Manark*, qui, eux-mêmes, m'adressaient les mêmes invectives ! Mon cœur y fut très-sensible. Il en fut serré. Je les aimais tant et leur voulais tant de bien !

Nous descendîmes le *Nalron* jusqu'au surlendemain. Le courant y était si rapide que je ne pus apprécier la dis-

tance que nous parcourûmes. A un détour du rivage, les Esquimaux abordèrent et prirent terre pour chercher l'*oumiak* de *Kwitkwina,* qu'ils y avaient laissé *en cache,* l'automne dernier. Nous en trouvâmes l'enveloppe en peau de marsouin couverte d'une quantité de ces insectes carnassiers que l'on nomme boucliers (*sylpha*), et que les Dènè appellent des têtes-noires (*thiéklœdh*). Néanmoins ils n'avaient pu la perforer, et on put mettre la barque à l'eau après l'avoir nettoyée et lavée.

Je profitai de ce répit pour faire préparer mon repas. Je ne sais si cela porta les Esquimaux à croire que j'hésitais à les suivre (tout leur étant une occasion de méfiance et de soupçon non fondés), mais ils se concertèrent et parurent hésiter de nouveau.

La viande cuite, je leur en donnai, ainsi que je le faisais toujours. Tous la refusèrent obstinément avec insolence, me riant au nez et me disant qu'il n'y aurait que le petit *Talerk,* un enfant de deux ans, qui osât manger de mes *viandes ensorcelées*.

Alors *Paotciné,* la vieille femme du petit chef, s'avança et me dit bien doucement :

— J'en mangerai bien de ta viande, moi. Donne-m'en donc.

Je la remerciai de me témoigner plus de confiance que sa famille, et je lui donnai à manger. Elle me considéra avec affection, murmurant d'un air de pitié :

— *Nana! nana!*

Son fils *Kwitkwina* s'approcha aussi et m'engagea à entrer dans son *oumiak,* et, pour me convaincre de ses bonnes intentions, il m'offrit un *torkloalik* ou chalumeau servant à boire en canot, par-dessus le bord.

Mais les allures de toute la bande étaient si soupçonneuses, si menaçantes, que je ne voulus pas me fier à eux jusqu'à abandonner mes serviteurs et mon canot.

— Écoutez, leur dis-je. Quand je vous ai dit que je désirais vous accompagner à la mer et demeurer avec vous, je l'ai fait bien volontiers, mais aussi bien volontairement. Rien ne m'y contraignait. Eh bien! j'entends jouir de la même liberté. Je veux bien vous suivre, mais je n'entends pas être esclave. J'ai un canot comme vous en avez; je cheminerai avec vous, je logerai dans ma tente à côté des vôtres et sous votre protection, je mangerai avec vous; mais j'entends jouir de ma liberté. Je suis un *chef*. Plutôt renoncer à vous suivre que d'être traité en esclave ou en ennemi.

Ils se retirèrent à l'écart et délibérèrent vivement pendant que mes serviteurs et moi déjeunions. Je ne sais ce qu'ils se proposaient; j'entendis seulement un Esquimau demander à *Krarayalok :* « A-t-il des armes? » Ce à quoi il répondit: « Non, rien que les fusils de ses serviteurs. » Et ils se remirent à parlementer.

J'ignore absolument ce qu'ils se proposaient de faire alors. Mais ce ne dut pas être chose très-licite, car la vieille femme de *Nakoyork* et sa belle-fille, femme de *Kwitkwina,* qui les entendaient, mirent tout à coup les bras sur la tête en criant de nouveau: *Nana! nana!* et me regardèrent d'un air de commisération avec des yeux pleins de larmes.

— Toi, tu es bonne, lui dis-je. Tu es ici comme ma mère. Que disent-ils donc, dis-moi?

Elle ne me répondit rien, mais elle se mit à fondre en larmes.

Ce manége m'ennuyait. J'étais bien simple, pensais-je, de me donner tant de trouble pour des gens aussi méfiants. Mes serviteurs, bien qu'ils ne comprissent pas un seul mot d'esquimau, sentaient bien qu'il y avait des menaces et du péril dans l'air. Ils étaient plus morts que vifs.

— Ça devient périlleux, père, n'est-ce pas? me dirent-ils.

— On le dirait, répondis-je. Mais je n'en comprends pas la raison. Ces gens-là veulent me séparer de vous. Ils veulent à toute force que je m'embarque dans un *oumiak*, et que vous continuiez à les suivre dans mon canot.

— Garde-t'en bien, père, garde-t'en bien. Demeure avec nous, me dirent-ils.

— Telle est aussi mon intention. Nous filons aussi vite qu'eux. Nous pouvons les suivre sans nuire à leur marche. Je veux être maître de mon bien chez eux, comme je le suis chez vous.

— C'est juste. Il ne faut pas leur céder.

La barque de *Kwitkwina* chargée et notre repas achevé, *Nakoyork* se rapprocha de moi et me dit :

— Chef, embarque dans mon *oumiak* et couche-t'y.

— J'ai une grande pirogue, vous ai-je dit, dans laquelle je tiens à demeurer et avec laquelle je vous suivrai pas à pas. D'ailleurs nous avons dormi pendant trois jours consécutifs, et je n'ai pas sommeil maintenant. Je veux examiner le pays en descendant le courant.

— Mais nous allons voguer jour et nuit jusqu'au village *Tchénérark*.

— Je suis résolu à vous imiter.

— Mais nous n'aborderons pas à terre pour prendre de nouveaux repas.

— J'ai des provisions sèches dans mon canot; nous mangerons en canot.

— Ton canot fait de l'eau.

— Nullement. Avant-hier, il a été regommé de frais pendant votre sommeil.

— Alors c'est inutile, il n'y a rien à faire! conclut le petit chef en se tournant vers les Esquimaux. Car telle est la lâcheté des sauvages qu'ils n'attaquent jamais en face,

fussent-ils vingt contre un; mais ils séparent leurs adversaires les uns des autres, et, à leur insu et dans l'ombre, ils se défont de ceux qu'ils croient être leurs ennemis.

Autant que je pus en juger par ce qui m'arriva dans l'Alaska, sur le fleuve Youkon, l'année suivante, les Esquimaux, après m'avoir séparé et isolé de mes deux serviteurs dènè, les auraient intimidés; pendant mon sommeil, ils les auraient dépouillés et contraints de s'enfuir; puis, maîtres de ma personne, ils s'en seraient débarrassés, si j'eusse montré de l'effroi, ou bien ils m'auraient retenu prisonnier parmi eux pour être leur prêtre, à eux seuls, et sans espoir de retour chez les *Irkréléït,* qu'ils haïssent et méprisent.

Par charité, j'aime à croire que c'est la seconde de ces alternatives qu'ils se proposaient d'exécuter. Mais je ne pouvais consentir même à cela. Avant tout, vive la liberté!

J'ai dit que mes jeunes gens, bien qu'ils n'entendissent rien de ces propos, comprenaient aussi bien que moi que les Esquimaux avaient de mauvaises intentions. Ils n'essayaient plus de nous déguiser leurs desseins. Pendant que je parlais à *Nakoyork,* ils prirent donc ce que les Anglais appellent, injurieusement pour nous, *french leave,* et disparurent dans les bois.

Quand je me retournai vers eux pour leur dire d'embarquer, les deux Dènè n'étaient plus là. Ils s'étaient enfuis follement, me laissant seul au milieu des Esquimaux. Je les appelai; ils ne répondirent seulement pas. Je les poursuivis dans les saules, les atteignis et eus toutes les peines du monde à les décider à continuer leur route.

Ils voulaient s'en retourner, et, qui plus est, s'en retourner à pied, en abandonnant mon canot. C'était insensé. Je les tançai vertement et leur ordonnai de me suivre.

Quand je revins seul au canot, tous les Esquimaux étaient repartis, à l'exception de *Nakoyork* et de *Kraraya-*

lok, qui étaient demeurés au bord du fleuve avec leurs *krayak*. Je me dirigeai droit sur eux, les mains dans mes poches vides.

Que se passa-t-il alors dans leur esprit? Je l'ignore absolument. Les gens vicieux et à mauvais desseins ont de ces craintes chimériques que leur donne une conscience tarée. Ils jetèrent des yeux hagards autour d'eux. Ils se levèrent avec agitation. Eux, tantôt si insolents, témoignaient maintenant d'une crainte abjecte. La peur faisait trembler la peau de leur visage. Leurs yeux cherchaient une arme, sans qu'ils se communiquassent leur pensée. *Pabian* passa la main dans sa botte droite et en retira un long couteau. *Nakoyork,* dépourvu de dague, ramassa un gourdin qu'il trouva à deux pas, et, debout, ils me regardèrent ahuris, en arrêt.

J'avançais toujours, ne sachant ce que tout cela signifiait.

— Que font donc tes jeunes gens? demandèrent-ils.

— Je n'en sais rien. Ils se sont sans doute écartés pour quelque besoin, répondis-je. Mais les voici qui reviennent, partons!

Les deux Dènè avaient leur fusil à la main.

— Oui, oui! dirent les deux Esquimaux, partons vite. Puis, avec hâte et tremblement, ils s'enfoncent dans leurs *krayak*, saisissent leur pagaie double, et en un clin d'œil ils ont tourné une pointe et sont hors de vue.

Cette fuite, cette panique m'avaient abasourdi. C'était comme l'année dernière : Esquimaux et Dènè avaient peur les uns des autres, mais une peur incontrôlable et déraisonnée.

Mes jeunes gens auraient dû se remettre, en voyant l'effet prodigieux qu'ils avaient produit. Il n'en fut rien.

« Ils sont mauvais, ils nous haïssent, dirent-ils, il est difficile d'aller vivre chez ce peuple. »

Telle fut leur réflexion. Cependant ils se rembarquèrent,

et nous continuâmes notre route à la suite des Esquimaux.

Je cherchai alors à m'expliquer l'effroi que les deux Esquimaux avaient manifesté à ma vue. Je sais bien que je n'ai pas reçu du ciel le don d'inspirer de la terreur à qui que ce soit. Tout ce que je pus donc m'imaginer fut que ces pauvres hères, me voyant revenir du bois avec assurance et gaieté, les mains dans les poches, crurent que j'étais allé charger des revolvers dans les saules, et que je les tenais cachés sous mon vêtement. Or ils ont une frayeur extrême et bien juste de ces terribles instruments de mort. Voilà tout ce que je pus imaginer, et je crois que mon pronostic était fondé.

La seule chose qui nous restât à faire pour dissiper leurs injustes soupçons, que j'avais à cœur de ne pas voir s'accréditer sur mon compte, était de nous hâter de les rejoindre et de ne plus nous séparer d'eux. J'employai tous mes efforts à le persuader à mes serviteurs. J'étais convaincu que les Esquimaux, un moment épouvantés par une fausse préoccupation, et qui maintenant nous fuyaient évidemment, reviendraient à de plus justes sentiments dès lors qu'ils nous reverraient parmi eux avec notre simplicité et notre aménité d'autrefois, et qu'ils déposeraient alors tout soupçon injurieux contre nous.

A cette déclaration, mes sauvages opposèrent un : « *Etinhou!* A-t-on jamais vu? » qui me montra qu'ils ne l'entendaient pas de cette oreille.

— Moi, dit *Klélé,* le métis franco-flanc-de-chien, élevé dans les forêts, moi, je les aurais bien suivis, s'ils avaient continué à être convenables. Je les considérais déjà comme mes parents. Mais combien ils ont changé depuis que nous avons traversé le fleuve! Maintenant j'en ai trop peur. Il vaut mieux que nous nous en retournions que d'être tués.

— En vérité, je te le dis! *Ekkwi déti hellé!* me dit le second, Jean-Marie *Yénawétloun,* quand bien même tu

doublerais mes gages, je t'assure que je ne te suivrais pas parmi ces meurtriers.

Tout en parlant ainsi, cependant, nous continuions à descendre le *Nalron,* et j'espérais qu'ils changeraient encore de sentiment. J'ignorais alors ce que ces deux jeunes gens se proposaient de faire. Mais une petite rivière, affluent du Mackenzie, s'étant présentée sur la rive droite, ils y lancèrent le canot avec force, malgré mes remontrances et mes protestations, y nagèrent encore pendant quelques centaines de mètres, sans que je susse ce qu'ils voulaient faire; puis, apercevant une berge vaseuse, inclinée en pente douce et à peine verdie par les prêles naissantes, ils y poussèrent le canot de manière à le caler dans ce fond meuble, saisirent chacun leur fusil, un paquet de viande sèche et leur fourniment de chasse, et se sauvèrent sous bois en me criant de les suivre.

Cet ahurissement me pétrifiait, sans me laisser le temps de réfléchir. Il n'y avait pas à hésiter; il fallait que je fisse comme eux, en me hâtant, sous peine de perdre tout à fait leurs traces et de mourir seul dans la forêt. Quant à rejoindre les Esquimaux, je ne le pouvais pas avec un si grand canot.

Je fis donc de nécessité vertu, et, tout en criant à mes Indiens de modérer leur allure de lièvre, je m'efforçai de les suivre à travers la forêt.

Tel fut le résultat de mon expédition de 1869 chez les Esquimaux des bouches du Mackenzie, expédition qui fut un peu parente avec celle que, quelques années auparavant, deux officiers de la Compagnie de la baie d'Hudson avaient tentée dans ce même chenal du Nalron, non pas avec des sauvages, mais avec des Canadiens et des métis, et qui fut si peu glorieuse pour eux, que ces messieurs durent, dit-on, tirer leur pantalon et demeurer en caleçon afin de mieux courir, après avoir fait abandon de tout ce qu'ils possédaient!

CHAPITRE XI

UN RETOUR PEU GLORIEUX AMÈNE DÉCOUVERTE.

Fuite à travers bois. — Souffrances et privations. — Nous fabriquons un radeau. — Encore les Esquimaux. — Sites riants. — La rivière *Kfwi-kra-djiltchit*. — Mes jeunes gens perdent la tête. — Le grand lac des Esquimaux. — Marche forcée dans la forêt. — Erreurs géographiques de Richardson. — Canal Napoléon III. — Retour heureux au *Nalron*. — Le canot est retrouvé.

Ce fut un retour peu glorieux que le nôtre; oui, ma foi! fort peu glorieux.

Abandonnant à la merci des rapaces Esquimaux un canot chargé de provisions, d'une tente, de couvertures, d'une malle pleine de munitions de chasse, tabac, filets, souliers de rechange, etc., nous dûmes jouer des jambes pour échapper à une position peu honorable qui, de périlleuse qu'elle avait été peut-être, était devenue lamentable, sinon burlesque.

La seule chose qui me consolât dans le malheur que m'imposait la défection de mes deux Dènè était, je l'ai déjà dit, le souvenir d'exploits semblables jadis accomplis par des Blancs. Je ne veux pas y revenir; mais, ayant été abandonné par mes deux compagnons Dènè et m'étant vu contraint de les suivre à travers les bois pour sauver ma vie, j'ai cité cet exemple afin de montrer au lecteur que les craintes de ces Indiens étaient d'autant plus compréhensibles et justifiables que des Blancs éduqués

avaient eux-mêmes cédé les premiers à ces mouvements de terreur incontrôlable qu'inspire la vue des farouches Esquimaux. Il ne faut pas oublier que sir John Franklin avait été pillé et dévalisé par ces mêmes Tchiglit, que M. Liwingstone en fut massacré avec son parti; que l'amiral Back, sir John Richardson, Pullen et Hooper en avaient été poursuivis et attaqués. Il faut se mettre dans l'esprit que, depuis 1865, je tentais une quasi-impossibilité, que j'étais comparable à Martin, ce fameux dompteur qui le premier eut l'audace de pénétrer dans la cage des lions pour se faire un jeu de leurs rugissements et de leur colère; que mon compagnon n'avait dû d'échapper aux Esquimaux, en 1867, deux ans après que j'eus débuté avec tant de succès à Anderson, qu'à sa voix de stentor, à ses grands yeux noirs hardis, et à son énergie bilieuse de Celte.

Ce qui me désespérait dans la détermination de mes deux serviteurs, c'était ce parti pris d'abandonner mon canot et mon bagage pour se sauver à pied, dans une contrée inconnue, à peine sortie du sein des ondes, toute couverte du limon de l'inondation périodique du printemps et hérissée de forêts quasi impraticables.

— Mais, au nom du ciel, écoutez-moi donc, leur criai-je en faisant tous mes efforts pour suivre et arrêter la course de ces daims fugitifs; ne serait-il pas plus simple de remonter ce cours d'eau en canot, de nous cacher quelque temps, jusqu'à ce que les Esquimaux se soient éloignés, puis de nous en retourner tranquillement par le Mackenzie, en sauvant les apparences? Que diront les Loucheux, que diront vos parents et les Blancs, lorsqu'ils apprendront cette retraite déshonorante?

Mais, bah! je parlais aux arbres de la forêt. Ni l'un ni l'autre ne voulaient m'entendre. La rivière! se sauver par la rivière! Est-ce que les Esquimaux ne sont pas tous d'ha-

biles bateliers? N'avaient-il pas des *krayaït* bien supérieurs en vélocité à mon grand canot? Ne se trouvaient-ils pas dans leur pays, que nous ignorions? Est-ce que je n'étais pas un Blanc, inapte à juger de ces choses? Est-ce que je prétendais leur en apprendre, à eux, des hommes des bois, qui connaissaient bien mieux que moi les Têtes-Rasées, au moins de réputation? Ce que j'avais de mieux à faire, c'était de les suivre en silence, ou bien... on se passerait de moi.

Voilà les réponses qui m'accueillirent. Et alors, rongeant mon frein en silence et acceptant ma destinée, je dus bravement prendre mon parti de cette fuite sotte, déraisonnable.

Redirai-je maintenant les souffrances qui m'attendaient à travers ces forêts encore humides du séjour des eaux et dépourvues de toute espèce de sentiers? Dépeindrai-je nos pauvres corps trempés de pluie, souillés de vase, déchirés par les ronces, les tiges piquantes des framboisiers et les buissons d'églantines, dévorés par des nuées de cousins et de moustiques? Redirai-je cette longue course en plein air, sans couvertures, sans tente, sans manteau; ces traversées de rivières à la nage ou en radeau, ces marais où nous enfoncions jusqu'à mi-jambe, ces sapins au sommet desquels nous grimpions, comme le Petit Poucet, pour découvrir notre route, passant les nuits sans sommeil et dans l'anxiété, et les jours à battre l'estrade en nous égarant vingt fois en trois jours? Et à quelle distance de tout lieu habité, de tout être civilisé!

Eh bien! oui, quelque humiliantes qu'aient été pour moi ces péripéties de ma troisième expédition arctique, je les crois encore assez dignes de l'intérêt des voyageurs, des amis des découvertes géographiques et de la religion pour les leur raconter. Ils apprendront, par l'exposé de ma misère, à apprécier l'étendue et la constance de

mes efforts pour instruire et civiliser les farouches Esquimaux.

Je suivis d'abord en courant mes deux Indiens à travers une forêt humide, des sapins hauts et larges dont les troncs, distants les uns des autres, nous offrirent des abords aisés et faciles. Pendant que nous arpentions cette voûte sombre, je ne cessais de crier après mes serviteurs, les suppliant de modérer leur allure, que j'avais peine à suivre. Tout ce que je pus obtenir fut qu'ils s'arrêtassent une heure après notre départ et consentissent à se reposer quelques instants, afin de tenir conseil sur ce qu'il serait expédient de faire.

— Il est inutile, leur dis-je, de nous enfoncer toujours plus dans les profondeurs des bois, puisque les Esquimaux ne s'y aventurent jamais à plus de quelques toises du rivage. Demeurons donc ici jusqu'au milieu du jour; nous retournerons ensuite au canot pour voir ce qu'il en est advenu, et, s'il est à la même place, nous nous en retournerons avec lui.

Ce plan était le plus sage, vu les circonstances présentes et la sottise qu'ils avaient faite d'abandonner le canot et de s'en éloigner. Il fut rejeté par les jeunes gens, sans examen. La course, l'agitation de leur sang avaient tellement accru leur panique qu'ils ne purent fermer l'œil ; ils croyaient toujours entendre les Esquimaux à leurs trousses.

Tandis que j'étais tout en nage, par suite de cette course échevelée, eux tremblaient de froid et de peur, me conjurant de continuer mon chemin vers l'est.

— Nous ne serons en sûreté, me disait *Yénawétloun*, que lorsque, ayant traversé cette rivière bourbeuse, nous nous sauverons sur les terres hautes qui bordent le fleuve à distance.

Traverser la rivière, je le voulais bien, mais gagner la chaîne *Kwatlédi*, plateau sablonneux qui forme la paroi

droite de l'estuaire du Mackenzie, c'est ce que je ne voulais pas entendre. A quoi bon?

Ne pouvant les décider à demeurer ni à faire du feu, je dus les suivre, parce qu'ils grelottaient. Nous cheminâmes encore l'espace d'une demi-heure, cherchant un gué. La petite rivière était si tortueuse que nous n'avancions à rien; nous tournions sur nous-mêmes. Nous résolûmes alors de construire un radeau. Mais comment faire? Nous n'avions pas de corde pour unir entre elles les pièces de bois.

En furetant dans mes poches, j'y trouvai un peloton de ficelle. Nous la doublâmes; elle fut assez longue pour maintenir ensemble la première assise de rondins que nous alignâmes sur l'eau. Ceux-ci assujettis, nous leur en superposâmes une autre assise en travers; nous nous munîmes chacun d'une gaule pour diriger notre plancher flottant, et nous y embarquâmes debout.

Mais notre navigation ne fut pas longue. Les pièces de bois étaient trop courtes, mal assujetties; elles basculèrent, et patatras! nous voilà dans la rivière jusqu'à la ceinture, les jambes enfoncées dans une vase noire et visqueuse, jusqu'aux genoux. Que de mal nous eûmes pour nous tirer de ce bourbier et sauver provisions, munitions et fusils!

Trempés comme des canards, crottés comme des buffles, alourdis par nos vêtements mouillés, nous nous apprêtions à recomposer notre radeau, lorsque de grosses voix retentirent non loin de nous.

— *Tsitlé! tsitlé! Mitchi Pitchitork!*

C'étaient les Esquimaux qui nous cherchaient.

Éperdus, ahuris, mes jeunes Dènè ressaisirent leurs paquets, laissèrent le radeau à l'eau et se sauvèrent à toutes jambes dans la forêt, pour échapper aux Esquimaux, qui nous poursuivaient en canot.

Les attendre après notre escapade, me mettre seul à leur merci après leur avoir prouvé que nous avions eu peur d'eux, me parut trop humiliant, sinon téméraire. Je suivis mes Peaux-de-lièvre, qui coururent cette fois tant et si loin que nous n'entendîmes jamais plus de voix esquimaudes.

Mais comme je voulais absolument que nous nous dirigeassions vers le sud, afin de regagner les bords du fleuve, au lieu d'aller inutilement dans l'est, sur le soir nous construisîmes un second radeau avec de plus grosses pièces de bois, et cette fois la machine, quelque peu solide qu'elle fût, nous soutint assez pour nous permettre d'effectuer heureusement la traversée de la petite mais boueuse et profonde rivière qui n'était autre que la *Kfwi-kra-djiltchit*, ou rivière Onion.

Après avoir encore cheminé dans la forêt pendant une heure en gardant une direction orientale, malgré tous mes efforts pour persuader du contraire mes sauvages, nous arrivâmes dans un site ravissant. C'était une savane spacieuse, couverte d'un tendre gazon diapré de renoncules aux pétales d'or, de tussilages aux fleurons jaunes, et des corolles argentées de la parnassia de Kotzebüe.

Sa forme ovale, ses bords élevés et entourés d'une épaisse ceinture de bois, un petit ruisseau limpide et gazouillant qui s'y promenait dans l'herbe fleurie, attestaient que la savane était un ancien lac desséché. Rien de plus semblable, que ce séjour enchanteur, à la poétique peinture faite par le Cygne de Mantoue :

Aquæ strepentis vitreus ambit liquor,
Sulcoque ductus irrigat rivus sata :
Flores nitescunt discolore gramine,
Pinguntque terras gemmeis honoribus.

Sitôt entrés dans ce petit paradis, j'allai me coucher au soleil, en déclarant à mes compagnons d'infortune que

nous nous reposerions pendant quelques heures pour faire sécher nos vêtements.

Mais ils poussèrent les hauts cris. Entourés d'ennemis comme nous l'étions, disaient-ils, ils avaient juré de ne point se coucher que nous ne fussions arrivés à la montagne *Kwallédi,* d'où seulement ils pourraient s'orienter.

Je m'opposai formellement à ce projet, leur déclarant que je n'avais nul besoin de gravir une montagne pour m'orienter dans les bois et que, s'ils voulaient m'écouter, je me faisais fort de les conduire au Mackenzie.

Ils ignoraient le phénomène de la boussole, instrument dont j'étais muni.

Ils n'ajoutèrent aucunement foi à mes paroles, me répondant qu'un Blanc n'a pas d'esprit, dans les bois. Tout ce que je pus en obtenir, ce fut qu'ils prendraient une heure de repos. Après quoi je dus encore me résigner à les suivre, puisqu'ils étaient chargés des provisions, quelque folle que fût leur idée de se diriger dans l'est.

Je mangeai un morceau de viande sèche toute crue, mais eux ne purent avaler une bouchée ; leur gorge était trop serrée. Ils ne voyaient qu'ennemis autour d'eux.

A l'extrémité orientale de la savane, le petit ruisseau que nous y avions rencontré roulait dans le lit aride et desséché d'un torrent. A la fonte des neiges, ce torrent doit être un large cours d'eau qui transforme la prairie en étang. Il nous offrit une route naturelle que nous remontâmes vers les terres hautes jusqu'à ce que le sommeil, la fatigue et la chaleur nous accablant, nous dûmes céder à la nature et nous jeter parmi les rochers qui parsemaient le fond du torrent alors à sec et dont il ne restait qu'un mince filet d'eau.

Ainsi se passèrent notre première journée et notre première nuit dans le désert.

Quand je me réveillai, ma montre marquait neuf heures.

Grand embarras pour nous. Était-ce neuf heures du matin ou neuf heures du soir? Cela était d'autant plus difficile à préciser que, dans cette saison et à cette latitude, le soleil demeure constamment sur l'horizon. De nuit, il n'y en a pas l'ombre. Une discussion s'éleva parmi mes serviteurs, l'un prétendant que c'était le soir et que nous n'avions pas dormi plus d'une heure, l'autre soutenant que c'était le matin et que nous avions ronflé bel et bien pendant huit heures!

Je consultai ma boussole. Le soleil était au nord-nord-est. Il était bien neuf heures du matin. Notre somme avait été long, et nous nous sentions tout ravivés par la fraîcheur des lieux où nous avions passé la *nuit;* je me trompe... Mais comment s'exprimer, puisqu'il fait continuellement jour?

Un déjeuner de viande sèche crue fut bientôt fait. Dans la persuasion où étaient toujours mes compagnons qu'il nous fallait aller à l'est, nous remontâmes encore le torrent; à onze heures avant midi nous atteignîmes sa source. Quel charmant site! Il aurait fait les délices d'un Robinson ermite et chasseur.

Encore une belle savane, mais quatre fois plus grande que celle que nous avions parcourue la veille; puis un lac tranquille et argenté, réfléchissant une ceinture de grands et verts sapins, entrecoupés de bouleaux pleureurs et de saules aux feuilles luisantes. Des gerbes de ces arbustes surgissaient de ci de là du sein des ondes bleues, que ridaient les promenades incessantes de plusieurs familles de canards aux yeux d'or et de canards arlequins. Ces oiseaux, familiers comme ceux qui ne sont point habitués à l'homme, voguaient paisiblement, semblables aux génies tutélaires de ce beau séjour.

Ce spectacle réjouit mon âme en reposant ma vue. Mes sauvages eux-mêmes, surtout l'habitant des steppes arides du grand lac des Ours, n'y furent point insensibles.

— Quel beau pays, en vérité! s'écrièrent-ils.

J'aurais désiré qu'ils fussent plus sensibles à la perspective du succulent déjeuner que nous promettaient les volatiles qui nous narguaient sur le lac; mais ils ne purent se décider à tirer un seul coup de fusil. C'eût été, dirent-ils, d'une imprudence rare.

— Tu veux donc attirer sur nous les Esquimaux? firent-ils d'un ton plein de reproche.

Les Esquimaux! ils étaient bien loin de nous, en ce moment, et ne pensaient plus à nous poursuivre.

*
* *

Laissant le beau lac à notre droite, nous traversâmes la savane, qui était très-humide et où il se trouvait même un ou deux pouces d'eau; puis nous rentrâmes de nouveau sous bois, le lit du torrent ne se poursuivant pas beaucoup plus loin de l'autre côté du lac. Par contre, le terrain devint montueux, très-sec, couvert de bruyères, de lichens; les sapins y étaient grands et beaux; ils ne portaient plus sur leur tronc aucune trace de l'inondation qui, au printemps, transforme le vaste estuaire du Mackenzie en un golfe dans lequel on ne discerne ni îles, ni affluents, ni chenaux. Les arbres propres, le sol accidenté, l'abondance de saules, d'aunes et de bouleaux entourant de leurs vertes précinctes le miroir d'un chapelet d'étangs, tout cela me frappa.

Tout à coup nous aperçûmes des traces de campement dindjié, des empreintes humaines sur le gazon, des tronçons de bouleau rongés et sciés par les castors, des os de ces amphibies calcinés dans les foyers éteints, ou blanchis par l'ébullition.

— Savez-vous où nous sommes, mes enfants? m'écriai-je.

— Non assurément. Et toi, le sais-tu?

— Oui, je le sais. Nous venons de remonter la *Kfwi-kra-djiltchit,* dont nous avons contourné le lac, et ce chapelet de lagunes que voici va nous conduire tout droit et en peu de temps au grand lac des Esquimaux. Mais enfin, où voulez-vous en venir, en vous dirigeant toujours dans l'est?

— Je veux m'en aller dans mon pays, répondit imperturbablement Jean-Marie. Mon pays est là-bas. Du haut de la terre haute nous le verrons.

Le pauvre garçon divaguait.

— Par là, lui dis-je, nous nous en allons tout droit au lac des Esquimaux. Ton pays est bien loin de là, dans le Sud, pauvre enfant. Quand donc me croiras-tu?

— Eh bien! allons toujours sur la montagne. De là nous examinerons.

— De montagne il n'y en a point, absolument point sur ce rivage; les monts *Kroteylorok* ou des Cariboux ne sont eux-mêmes que des collines sablonneuses, des dunes, et elles commencent un peu plus au nord. Mais du Mackenzie au grand lac des Esquimaux, en remontant la *Kfwi-kra-djiltchit,* je t'assure qu'il n'y a pas de montagne. Tu ne verras pas de terres plus élevées que ce plateau que nous avons gravi dans notre course.

Quant à moi, je ne vais pas plus loin, ajoutai-je. Quel que soit mon désir de faire des découvertes, je n'ai que faire d'aller m'égarer au grand lac des Esquimaux, dont nous ne sommes pas loin d'ailleurs.

— C'est à croire!.. Et toi, comment connais-tu ce pays que tu n'as jamais vu?

— Parce que je me rends compte des contrées où je passe; parce que j'interroge sans cesse les sauvages sur la topographie de leur pays. Sidajen m'a fait la carte de cette partie du Mackenzie, avec *Edjil'i,* qui la connaît aussi.

— Nous sommes donc en pays dindjié, par ici?

— En pays mixte, mais plutôt loucheux qu'esquimau. Ce sont les Dindjié qui ont ravagé toutes ces loges à castors, au mois d'avril dernier; je l'ai entendu dire à *Tsi-kka-tchig*.

Les deux jeunes sauvages examinèrent avec soin toutes les empreintes, les balayures et les déchets laissés sur l'emplacement des camps abandonnés. Plus de doute, nous étions sur un terrain battu par des Dindjié et où ils n'avaient pas laissé un seul castor.

Aussitôt, mes deux compagnons ne se possédèrent plus de joie, et ils reprirent leur folle course vers l'est, le pays montant toujours.

— Mais enfin, de grâce, où voulez-vous en venir? finis-je par leur dire, aux trois quarts courroucé. Voulez-vous donc aller périr au lac des Esquimaux?

— Nous gravirons la montagne *Kwatlédi,* et nous la suivrons jusqu'à *Tsi-kka-tchig*. Ils ne sortaient pas de là.

— Êtes-vous fous? Quand je vous dis que de montagne, il n'y en a pas. Et pourquoi vouloir cheminer en pleine forêt, alors que notre canot nous attend au bord du Mackenzie, que nous remonterons en toute sécurité?

Leur montrant le sud-ouest :

— Là est la seule voie à suivre; au sud-ouest est le fleuve.

— Comment peux-tu savoir que c'est le sud-ouest, alors que le soleil tourne jour et nuit sur nos têtes?

— Je le connais par ce petit instrument qui m'indique le chemin et qui ne se trompe jamais, la boussole.

Ils branlèrent la tête d'un air de doute et de découragement.

— Assez de folies, leur dis-je. Nous voici au point culminant. Que l'un de vous monte dans un sapin; il verra les montagnes Rocheuses et le Mackenzie dans cette direction, et dans l'autre probablement le lac des Esquimaux.

— Voilà bien vingt fois que nous grimpons sur des sapins, et nous ne découvrons jamais rien. Mais c'est égal.

Et *Yénawétloun,* avisant le sapin le plus chenu, fut bientôt au sommet.

— Je ne vois pas le Mackenzie, nous cria-t-il. Je ne vois que la forêt qui s'étend loin, bien loin. Mais là-bas, tout là-bas à l'horizon, je distingue la chaîne des montagnes Rocheuses dentées en scie. Elles sont pâles et brillantes, mais bien éloignées; à peine si on les voit. Dieu, que c'est loin!

— Vous voyez ce que vous avez gagné à agir à votre tête...! Et de ce côté-ci?

— De ce côté-ci, il y a aussi des montagnes, mais pas bien hautes, et un peu plus loin au nord. Puis tout à fait derrière, dans l'est, je vois encore d'autres montagnes isolées et coniques, et puis la mer ou bien un grand, grand lac.

— Le lac des Esquimaux! m'écriai-je. Je veux aussi le voir à mon tour.

Et je grimpai dans le sapin.

La description de l'Indien était exacte, et mes yeux n'ajoutaient presque rien au tableau, tant étaient immenses ces horizons. Le lac des Esquimaux s'étendait bien devant nous, au nord-est, avec son bout de rivière, la *Natowdja,* et deux ou trois points saillants, à gauche du lac, les monts *Kija* et *Vœkkrag-ékkè-ñilrin;* mais il me fut impossible de me faire une idée approximative des dimensions du lac, son extrémité orientale étant pour moi invisible et perdue dans la buée bleuâtre qui s'élevait des eaux. Toutefois, je me convainquis que ce bassin est loin, bien loin d'avoir les dimensions que lui ont prêtées les navigateurs anglais.

— Tu vois, d'après le cours des montagnes Rocheuses,

le cours du Mackenzie, n'est-ce pas? dis-je à Jean-Marie. Ce sillon dans la forêt t'indique la rivière que nous avons suivie puis laissée pour venir ici. Eh bien! nous allons retourner là-bas. Les Esquimaux sont bien loin maintenant. Que vous le vouliez ou non, je m'en irai seul dans cette direction.

Sur ce, je descendis de mon poste d'observation, saisis sur mon dos le paquet de viande que portait Jean-Marie, et m'en revins sur mes pas.

Ma résolution déconcerta mes compagnons. Mais comme je voyais clair comme le jour qu'ils perdaient la tête, je jugeai qu'il était temps d'affirmer ma supériorité sur eux. Je leur avais assez longtemps obéi. *Yénawétloun* s'obstinait à vouloir suivre la montagne. *Klélé* voulait suivre son compagnon, parce que, étant un sauvage, il devait, disait-il, en savoir plus que moi, dans les bois.

— C'est bon, leur dis-je; vous avez de la viande et un fusil, allez où vous voudrez.

Quand ils me virent bien déterminé à me passer d'eux et à revenir sur mes pas, d'après ma boussole, ils se rangèrent à mon avis.

Je changeai donc notre cap de route et me dirigeai aussitôt vers le sud-ouest, pour aller reprendre notre canot à l'embouchure de la rivière où nous l'avions laissé.

Afin de s'assurer de ma science, mes compagnons affectèrent de ne pas vouloir passer devant, se contentant de me suivre. Mais, comme cela m'était déjà arrivé en mainte occasion, sitôt qu'ils virent que j'avançais avec résolution et sans hésiter, ils ne voulurent pas avouer leur inhabileté, et *Yénawétloun* reprit bravement sa place en tête de ligne, *Klélé* fermant la marche avec son fusil sous le bras.

Nous marchâmes ainsi depuis deux heures après midi jusqu'à dix heures du soir, sans nous arrêter que quelques minutes, une ou deux fois, pour nous reposer. A cette heure

avancée de la soirée, des nuées que la chaleur amoncelait crevèrent et distillèrent sur nos têtes une douche froide et abondante, dont nous nous serions d'autant plus passés que nous étions baignés de sueur.

Cette pluie nous obligea à nous arrêter. Nous trouvâmes une sorte d'abri sous un vaste sapin au pied duquel nous nous couchâmes, sans avoir trouvé le moyen d'allumer du feu.

Je ne redirai pas nos souffrances en cette cruelle nuit. Trempés par l'eau du ciel, les jambes et les pieds baignés par l'eau des savanes, dévorés par des myriades de cousins contre lesquels ne nous défendaient ni moustiquaire ni couvertures, nous ne pûmes prendre que quelques lambeaux d'un sommeil peu réparateur et bientôt interrompu.

Avant d'aller plus loin, je dois rectifier ici une inexactitude sérieuse que portent les cartes de l'Amérique septentrionale, depuis l'expédition de sir John Franklin en 1826 jusqu'à mon expédition de 1869.

Dans le rapport du docteur Richardson, qui fit partie de cette expédition et qui explora les côtes de la mer Arctique situées à l'est du Mackenzie, on trouve la description d'un lac immense, problématique, que le docteur appelle *lac des Esquimaux* et auquel il prête des dimensions colossales et une entité phénoménale. Je traduis :

« Considérant, écrivit-il, considérant comme certaines et correctes les données que nous reçûmes des naturels (il voulait dire sans doute : de Baptiste Boucher, son interprète), et autant que nous avons pu en juger par nos propres observations, le lac des Esquimaux est une très-vaste et très-curieuse pièce d'eau. Les Indiens disent qu'elle s'avance jusqu'à près de quatre journées de marche du fort Bonne-Espérance, et les Esquimaux nous informèrent que ce lac s'étend de la pointe Rencontre jusqu'au

cap Bathurst (!!), lui donnant ainsi une étendue de plus de 114 milles (125 kilom. 400 m.) du nord au sud, et 185 milles (203 kilom. 500 m.) de l'est à l'ouest [1]. »

Sir John ajoute qu'il suppose que les eaux de Browel Cove (70° lat. N., 132° 29′ long. O. de Paris) sortent de ce gigantesque bassin, dont il considère les entrées Hutchinson, Russel et Mackinley comme des issues naturelles dans la mer salée. Et toutefois, il assure que le lac des Esquimaux est un bassin d'eau douce !

D'après les indications de son interprète Baptiste Boucher, ce lac paradoxal s'étendrait donc de l'embouchure du Mackenzie à celle du fleuve Anderson, alors inconnu, en communiquant avec ces deux fleuves, ainsi qu'avec la mer, sans cependant que leurs eaux perdissent rien de leur douceur ! Un vrai phénomène.

Sur ce témoignage, les cartes portent, depuis cette époque, et en pointillé, le grand lac des Esquimaux dans d'aussi fabuleuses conditions d'existence.

Cependant vingt-deux ans après, c'est-à-dire en août 1848, sans doute sur les représentations de géographes et d'hydrographes compétents, le docteur Richardson retira ce qu'il avait avancé en 1826.

« Si j'avais pu me convaincre moi-même, dit-il, que les pics isolés que je vis de la pointe Rencontre, d'où l'on voit surgir un pic conique, fussent réellement des îles, j'aurais pu penser que je me trouvais sur la limite du vaste lac des Esquimaux, inscrit comme problématique dans la carte de sir John Franklin, mais que je crois maintenant *ne point exister*.

« Les Indiens, sur les rapports desquels ce lac fut indiqué, entendaient, fort probablement, désigner la mer

[1] *Relation of a journey from Montreal to the Arctic sea*, 1825, by captain sir John Franklin, p. 228.

ou quelque sinus de la baie Liverpool, qui est située plus loin dans l'Ouest [1]. »

Voilà qui est pire que ce que sir John avait écrit en 1826. Il lui aurait suffi de prier un Dindjié de lui dessiner sur du papier la configuration des côtes et du lac des Esquimaux, pour que le docteur fît la découverte réelle de ce beau lac, de son fleuve et du canal naturel dont je vais parler. Il n'est point d'Indien qui ne connaisse son pays assez foncièrement pour en dresser une carte très-satisfaisante, et suffisante à un Européen érudit pour retrouver parfaitement les lieux qu'elle mentionne.

Richardson avait gravi une colline d'où il lui avait semblé, dit-il, apercevoir une sorte de canal ou de bras de mer, ou bien encore un grand lac. Il ne put le préciser. Il aima mieux croire à un mirage (!) et préféra dénier tout simplement l'existence du lac des Esquimaux que de consulter plus amplement les sauvages. Il ne lui vint pas même à la pensée qu'il pouvait avoir mal compris son interprète ; ce qui était pourtant le cas.

Tout ceci dépeint au naturel le caractère tranchant et autoritaire de Richardson, caractère si différent par sa légèreté et son défaut d'examen de celui de la nation anglaise. Il lui a fait commettre une foule de bourdes dont son livre est illustré.

M. Mac Farlane, fondateur du fort Anderson, avait eu connaissance de l'existence *d'un canal naturel* ou *ikaratsark* d'eau salée et navigable qui unit les bouches du Mackenzie à celles de l'Anderson. C'est même par ce canal que cet officier se proposait d'alimenter et de pourvoir de toutes choses le fort Anderson, si les Esquimaux eussent été un peuple honnête et moins perfide. Je crois même que ce gentleman a visité ce canal, bien que je ne le garantisse pas.

[1] *Arctic searching expedition,* 1850, t. I, p. 250.

En novembre 1865, je m'assurai de son existence. Les Tchiglit qui arrivèrent au village de *Noulloumallok* venaient du Mackenzie par cette voie naturelle de communication, et ne mettaient pas plus de dix jours pour franchir la distance qui sépare les estuaires des deux fleuves. Or les Esquimaux sont de très-mauvais marcheurs.

Ce canal, ou *ikaratsark,* auquel je donnai le nom de Napoléon III, a plusieurs ouvertures sur la grande mer, ce qui revient à dire que la grande île Nicholson est, en réalité, un archipel composé de plusieurs îles formées par ce même canal.

Richardson remarque qu'il lui sembla apercevoir un courant dans l'entrée de Copland Hutchinson; et cela n'est pas étonnant, cette entrée se trouvant en face d'une large rivière qui se jette dans le canal Napoléon III, et à laquelle j'ai imposé le nom de Wiseman.

C'était donc bien ce canal que le docteur avait vu du haut de la colline Kroteylorok, et que, en dépit du témoignage de ses yeux, il affecta de prendre pour un mirage! Est-ce compréhensible? Quant au lac des Esquimaux, effectivement il ne pouvait le voir de ce point, ce lac étant trop éloigné de la mer Glaciale. Mais ce n'était pas une raison pour en nier l'existence.

Outre la Wiseman, le canal Napoléon III reçoit encore un débouché du fleuve Anderson, la *L'étlen nillen* ou rivière du *Bout de la terre,* que je reconnus en mars 1865, ainsi que le fleuve *Natowdja,* qui y déverse, par un courant direct, aussi large que le Mackenzie, les eaux du lac des Esquimaux.

Par la rivière *Kfwi-kra-djilchit,* dont j'ai parlé dans le cours de ce chapitre, on atteint l'extrémité occidentale du lac des Esquimaux en deux journées de marche, au lieu où la *Natowdja* entre dans le lac. Je donnai à la *Kfwi-kra-djilchit* le nom de M. Onion, un officier de la baie

d'Hudson qui avait eu le dessein de construire un fort à son confluent et l'avait visité.

Quant au lac des Esquimaux, que nous aperçûmes parfaitement de la hauteur des terres, son nom vrai est *Sitidji-l'an* ou lac de *Sitidji,* en dindjié J'ignore le nom que lui donnent les Esquimaux. Je doute même qu'ils le fréquentent, et je suspecte Richardson d'avoir inventé le nom de lac des Esquimaux comme il inventa celui de la *Béroullèdèssè*. La chaîne des monts ou collines *Ohyin* (l'Écluse), qui entoure le lac à l'est et au nord, borde aussi la *Natowdja* jusqu'à une certaine distance de la mer. A partir du lac, ce fleuve n'a pas plus de 30 milles géographiques de cours. Quant au lac, les Dindjié m'ont assuré qu'il mesure trois journées de longueur en canot, ce qui lui donne environ 99 kilomètres ou 25 lieues.

La contrée qui entoure le lac *Sitidji* est entièrement stérile et couverte de steppes de lichen et de bruyères. Entre son extrémité occidentale et la petite rivière Onion se trouve une série de quatre ou cinq lagunes peuplées de castors, à travers lesquelles les Dindjié font le portage de leurs canots.

A l'embouchure de la *Natowdja,* à la pointe Rencontre, où Franklin fut pillé, en 1825, se trouve le village esquimau de *Tchénérark* (l'Atelier) rendez-vous général des Tchiglit, au mois d'août, pour la pêche du *kralalouk* ou marsouin, qu'y attirent le mouvement des eaux douces et l'abondance du poisson.

Les Esquimaux comparent les quatre branches du Mackenzie, qu'ils nomment *Kour-vik*, ou Grande Rivière, aux doigts de la main. En conséquence, le canal Napoléon III, qui sépare l'île Richard (*Tounounark,* terre des Rennes) de la terre ferme, y prend le nom de *koublou-oyark,* le pouce.

Voilà tous les renseignements que j'avais pu prendre avec mes compagnons esquimaux avant notre séparation.

Les Dindjié *Ikllatchi*, *Kotsédinttchou* et *Sidajen* m'ont fourni ceux qui ont trait au lac Sitidji et à la contrée qui l'entoure.

Je retourne maintenant à mes deux jeunes Indiens, que nous avons laissés endormis sous la pluie, dans les forêts qui avoisinent la rivière Onion.

*
* *

Depuis le point culminant d'où nous avions vu le lac des Esquimaux et la *Natowdja*, nous avions déjà marché pendant huit heures, on s'en souvient, lorsque cet orage nous obligea de chercher un abri.

Un quatrième soleil éclaira notre infortune et nos souffrances. Le temps était redevenu beau, mais il était froid, ainsi qu'il ne pouvait qu'être après une pluie venue de l'océan Glacial. Nous fîmes un déjeuner sommaire et reprîmes notre marche vers le Mackenzie à travers les lagunes où le castor avait laissé des traces indélébiles de son passage. Le paysage était, de partout, enchanteur, séduisant. C'était un vrai paradis, comme j'étais loin de m'attendre à en trouver dans ces régions si voisines de la mer.

Nous nous étions écartés de la rivière, que nous avions laissée à notre droite. Peu confiants en la véracité de la boussole, mes serviteurs montèrent jusqu'à vingt-cinq fois dans des sapins, cette journée-là, pour s'assurer que la route que je leur faisais tenir était correcte.

La dernière fois qu'ils y grimpèrent, c'était au bord d'un joli lac, allongé comme un boyau. Ils s'écrièrent qu'ils voyaient un long canal bordé d'herbes, et plus loin une rangée de grands sapins.

Qu'est-ce que cela pouvait être? Quelque autre lac sans doute, ou l'un des méandres de la rivière Onion. Mais alors comment ce canal était-il transversal par rapport à

notre route, la rivière Onion ayant un cours à peu près direct et fort court?

Parvenus au bord dudit canal, nous fûmes surpris de voir que l'eau en était stagnante, sans aucun courant. Mon avis fut que c'était un ancien chenal oriental du Mackenzie, obstrué peu à peu par les sédiments ou fermé par les castors.

Nous construisîmes un radeau, le traversâmes sans encombre, et arrivâmes après midi au bord du *Nalron,* exténués de fatigue, mais désormais assurés de notre route et délivrés de cette angoisse qui étreint le cœur du voyageur égaré dans une contrée inconnue.

Aussitôt, nous allumâmes du feu à côté d'un gai et clair ruisseau, dînâmes d'une oie grise que j'abattis d'un coup de fusil, et nous livrâmes à un repos bien nécessaire, le ventre au soleil, après avoir lavé et fait sécher nos hardes souillées de boue et dans un état pitoyable. J'étais un curieux spécimen de voyageur : chapeau à la Robert Macaire, bottes à la Bertrand, avec orteils passant au travers et une des semelles dans ma poche. Mes serviteurs indiens n'avaient plus de chaussures ; elles étaient en lambeaux.

Le lendemain 18 juin, nous allâmes chercher mon canot. Je ne redirai pas les craintes de mes Dènè quand nous arrivâmes au lieu de la scène. Mais, Dieu merci, mon canot était encore là. Les Esquimaux, qui étaient venus le visiter en notre absence, avaient même eu l'amabilité de l'amarrer au rivage, en pensant que nous viendrions le quérir; ils l'avaient seulement allégé de tous les objets qui se trouvèrent à leur fantaisie. Ils avaient fait main basse sur les provisions, la tente, les filets, les chaudrons, les couvertures, ma moustiquaire. Ils avaient défoncé mon coffre et en avaient retiré tous les ferrements, ainsi que la serrure. Ils n'avaient laissé que les

objets qu'ils considéraient comme des *médecines,* tels que mon bréviaire, tous les objets du culte, mes écrits en leur langue (ce dont je les bénis de tout mon cœur), mon journal de voyages, du thé et un peu de farine.

Comme nous avions de la viande sèche en suffisante quantité, et que nous trouvâmes dans le fond du canot des mocassins mouillés et souillés de boue, mais non déchirés, nous pûmes effectuer notre retour facilement. Les îles du delta nous fournirent des œufs frais en abondance; nous tuâmes aussi du gibier aquatique et même un castor. Mais, *Klélé* l'ayant tué roide, il tomba au fond de l'eau comme un morceau de plomb. Enfin les Loucheux que nous rencontrâmes le long du fleuve nous vendirent du poisson; de sorte que nous ne souffrîmes pas de la faim.

Ce furent ces Loucheux qui achevèrent de m'édifier au sujet du lac des Esquimaux et de la *Natowdja*.

Le 29 juin, à huit heures du matin, nous rentrions au fort Bonne-Espérance. Dès lors, ma résolution fut prise de ne plus évangéliser les *Innoït* qu'au fort Mac Pherson, jusqu'à ce qu'ils eussent appris à nous connaître et à nous estimer, jusqu'à ce que nous eussions conquis leur confiance de manière à n'en être plus espionnés, suivis, traqués, soupçonnés et pillés comme des ennemis.

CHAPITRE XII

ARVIOUNA.

Famille d'*Arviouna*. — Ses exploits précoces. — Portrait physique et moral. — Génie artistique des *Innoït*. — Caractère volontaire d'*Arviouna*. — Sa propension au meurtre. — Sa sensibilité. — Trépas inopiné de *Tchia-wétlô*. — Immoralité et impiété des jeunes Esquimaux.

Sous ce titre, je résume en quelques lignes mes appréciations sur un jeune Esquimau que je m'étais attaché le 11 juillet 1870, au fort Mac Pherson, à mon retour de l'Alaska, que je conduisis avec moi à ma résidence du fort Bonne-Espérance, et que je gardai jusqu'en automne de la même année.

Je présente ce portrait à la méditation des lecteurs comme un spécimen de la nation esquimaude. J'avais pu étudier *Arviouna* tout à mon aise, car il avait été mon pupille, mon commensal et mon hôte pendant deux mois, en même temps que mon maître de langue esquimaude.

Les apologistes de l'*homme de la nature,* pas plus que les partisans du progressisme darwinien, ne pourront me reprocher d'avoir offert à leur examen un homme mûr, dévoré de passions, perdu de vices, estampillé par le stigmate des crimes ; car *Arviouna* était un enfant de quatorze à quinze ans, fils d'un chef décédé de la rougeole en 1865, élevé par sa tante, qui était mariée à *Tsapoutaytok*, un autre chef, n'ayant reçu aucune notion de religion et sevré des

VII

CAMP ESQUIMAU

SUR LA RIVIÈRE NIROKIROVALOUK.

D'après une aquarelle de M. Petitot.

mauvais exemples de ses compatriotes depuis trois ans, par l'interprète peau-de-lièvre du fort Mac Pherson, Joseph *Tchia-wétlô* (le Garçon apathique).

Maintenant, comparez cet enfant avec n'importe quel petit paysan de nos campagnes, — le gavroche des grandes villes excepté, car il ne vaut guère mieux qu'un Esquimau, — et vous me direz, de bonne foi, s'il est permis d'admirer le prétendu *homme de la nature,* et surtout de le placer au-dessus du chrétien.

Arviouna (le Baleinier) appartenait à la tribu des *Taréorméout* ou Gens de la haute mer, qui habitent à l'ouest des bouches du Mackenzie. Orphelin à dix ans, sa tante, ou plutôt la femme de son oncle paternel, le recueillit et l'éleva.

A douze ans, on devait lui faire subir la perforation des joues et du cartilage des oreilles, opération qui donne l'admission parmi les guerriers à titre d'émancipation. L'enfant conçut une si grande appréhension de cette opération douloureuse, qu'il quitta sa famille adoptive et demeura avec l'interprète *Tchia-wétlô,* refusant dès lors d'avoir aucune communication avec ses compatriotes.

— Si je retourne avec eux, me disait-il, ils me perceront les joues, ils me fendront les oreilles. Mieux vaut que j'abandonne mes parents.

Pendant l'été de 1870, *Tchia-wétlô* devant s'absenter du fort Mac Pherson pour se rendre au fort Simpson, il consentit volontiers à me confier son protégé, qu'il devait me reprendre à son passage à Bonne-Espérance, en automne. C'était pour moi une excellente occasion de continuer la composition de mon dictionnaire esquimau, de traduire des prières et des hymnes en cette langue, enfin de recevoir des leçons que je ne pouvais obtenir au fort Mac Pherson.

La crainte que manifestait ce jeune homme pour une

opération que tous les Esquimaux mâles subissent courageusement, m'étonnait d'autant plus qu'*Arviouna* était loin d'être un lâche. Dès l'âge de neuf ans, il avait déjà fait ses preuves de guerrier en lardant à coups de couteau un enfant de son âge, à l'épaule droite. De son côté, il montrait avec fierté une large boutonnière que ce petit camarade lui avait amoureusement pratiquée sous le sein gauche, à l'aide de son *tsaviratsiark*.

Quels furent ses autres exploits d'enfance? *Arviouna* se garda bien de me les raconter. Il avait ceci de commun avec les hommes de la libre pensée qu'il ne se reconnaissait coupable d'aucune faute, tout en voulant que chacun se mît à ses pieds.

— Qu'entends-tu par péché? me disait-il souvent. Moi, je ne sais pas ce que c'est. Je n'ai jamais commis de péché.

Et quand je lui faisais l'énumération de toutes les fautes dans lesquelles l'homme tombe si fréquemment : mensonges, actes de colère, impudicités, intempérance, rixes, railleries, larcins, fornications, et autres plus grands encore qui sont le pain quotidien des pauvres infidèles, *Arviouna* n'avait qu'une réponse :

— *Nalouïyounha, nalouïyounha*. Je n'en sais rien, je n'en sais rien. Et cependant il changeait de couleur, prenait un air d'épouvante et s'enfuyait aussitôt.

Gras, replet, fortement membré, ainsi que tous ses compatriotes en général, *Arviouna* avait les épaules larges, carrées, le col court et épais, la tête carrée aussi, informe; les jambes droites, musclées et bien faites, les pieds et les mains extraordinairement petits; tous les indices d'un tempérament herculéen. Sa démarche n'était ni traînante comme celle du Peau-Rouge, ni dégingandée comme l'allure du nègre; mais aisée, noble, alerte comme celle de l'Européen. A voir marcher cet enfant sans prétentions,

on aurait dit un fantassin bien dressé, plein de résolution et d'énergie.

De l'énergie, oh! certes, il en avait.

Quant à ses charmes juvéniles, ils étaient tels qu'on ne pouvait nullement l'accuser d'avoir dans ses veines un mélange de sang européen. C'était du malais tout pur. Teint de café au lait animé encore un peu de cet incarnat qui leur passe à douze ou treize ans; de petits yeux obliques, noirs, pétillants, mais point du tout méchants, et accompagnés de ce renflement de la paupière inférieure qui caractérise la race esquimaude, ce renflement vicieux de l'œil qui, à Paris, ne se rencontre que dans cette classe qui hante fréquemment Saint-Lazare. Quoique large, sa bouche, point encore déparée par les ouvertures des *toutaït,* n'était ni béante ni pendante comme celle des adultes de sa nation; et ses dents n'avaient point été limées. Des cheveux noirs, frisant comme les dents d'une herse, coupés carrément au-dessus des sourcils comme ceux des moudjiks, recouvraient un front un peu oblique et déprimé vers le haut, signe d'entêtement et de dégradation.

Il y avait certainement de la laideur dans cette face lunaire, et il m'était bien difficile de le trouver beau garçon, quand le sourire, ce rayon de soleil de la face humaine, ne venait pas illuminer son visage. Cependant, grâce précisément à la rotondité de sa large et bonne figure, *Arviouna* passait pour un joli garçon parmi les Peaux-de-lièvre du fort Bonne-Espérance, parce que, aux yeux de ces sauvages, c'est dans la rondeur que consiste le *nec plus ultrà* de la perfection. Pourquoi pas? Hogarth n'est-il pas de leur avis? La ligne courbe, dit-il dans son *Traité du beau,* est la caractéristique de la beauté. Or quoi de plus courbe que la circonférence?

Voilà ce qu'était *Arviouna* au physique.

Je ne l'avais pris et gardé avec moi que dans l'unique

dessein de me perfectionner dans l'étude de la langue esquimaude, tout en sondant les dispositions religieuses d'un individu de cette race mécréante d'instinct.

Dans ce double but, je le traitai beaucoup mieux que je ne le faisais des Peaux-de-lièvre et autres Indiens à mon service. Je ne lui demandai jamais d'autre travail que deux heures de classe d'esquimau par jour, l'une le matin, l'autre le soir. Il ne s'en acquittait jamais sans une reluctance manifeste. Il fut nourri des restes de notre table, qu'il prenait dans notre vaisselle, sur la même table que nous, mais après nous; ce qui, dans ce pays, est un honneur que l'on ne fait qu'aux métis d'origine européenne ou aux serviteurs canadiens ou européens. Les purs sauvages mangent toujours à la cuisine et des mets qu'ils se sont apprêtés eux-mêmes.

Tant qu'il fut avec nous, *Arviouna* ne manqua jamais de rien; il n'eut jamais ni faim ni froid, ne ressentit aucune fatigue, n'éprouva de notre part aucune contrainte, aucun obstacle à sa liberté; et, bien qu'il n'eût jamais travaillé, nous l'habillâmes de neuf, à son départ, et mîmes tout en œuvre pour le garder avec nous.

De son côté, il était à l'aise, gracieux, avenant, effronté même et tracassier comme le sont les enfants gâtés et tous ses chers compatriotes. Au demeurant, *Arviouna* était un enfant insupportable, un vrai *maringouin,* comme l'appelaient les Peaux-de-lièvre. Par cette épithète, qui désigne le petit insecte que nous nommons *cousin,* ces Indiens veulent dépeindre cette importunité tenace, ces harcèlements de mendiant que les Esquimaux mettent dans leurs incessantes demandes, ces chansons sempiternelles, ces danses, ces grimaces dont ils vous obsèdent sans cesse, à l'instar des cousins qui assaillent l'humain bipède, pour obtenir de lui ce qu'il ne peut ni ne veut leur donner : son sang.

— *Erakhé kkwi lakhintlé :* les Esquimaux sont semblables aux cousins. Jamais proverbe n'a mieux dépeint le caractère quémandeur, tracassier et irritant d'un peuple.

La paresse est le défaut dominant du sauvage. Tous ses vices découlent de là. Un sauvage laborieux n'a presque pas de défauts ; c'est un stoïque. Mais les Esquimaux sont paresseux à leur manière. Rien ne leur coûte à faire lorsqu'il s'agit d'eux-mêmes ; par contre, travailler pour autrui est un labeur auquel ils ne se prêtent point. En d'autres termes, ils ne sont paresseux que par égoïsme, non par nature ; tandis que le Peau-Rouge l'est si foncièrement qu'il préfère manquer du nécessaire que de travailler.

Il nous fut donc impossible de rien obtenir d'*Arviouna* sous le rapport du travail. Dès qu'on essayait de lui faire faire quelque tâche, qui d'ailleurs lui aurait été rétribuée, il allait trouver Basile *Tsiontran*, notre plus jeune serviteur, un Dindjié de même âge que lui et fils de chef comme lui, et lui disait dans un jargon ineffable qu'il avait inventé :

— *Tchiglerk* (homme), tu vas faire ceci pour moi, entends-tu ? Et lorsque Basile s'en défendait, comme ayant déjà reçu sa tâche de notre part :

— Ah ! tu ne veux pas ? lui disait-il, eh bien ! tiens... tiens... tiens... ! Il vous le saisissait par la chevelure, le renversait, lui mettait un genou sur la poitrine, et frappait à coups redoublés, jusqu'à ce que le petit Dindjié eût obtempéré à ses désirs.

Nous surprîmes souvent Basile pleurant, se lamentant d'un air découragé. A nos questions, il répondait invariablement : — *Anakren tsell se dhelr'en !* Le petit stercoraire m'a tué !

De lui-même, il ne se plaignait pas.

Je dus menacer bien souvent *Arviouna* de le renvoyer de chez nous, s'il continuait à *tuer* son camarade. Mes menaces avaient pour but de le porter à s'amender durant

quelques jours; puis il recommençait de plus belle. Contre ses coups, Basile, le doux enfant, n'avait que des larmes.

Quant au travail, *Arviouna* n'y mordait pas davantage. Sitôt qu'on lui commandait la moindre chose pour le service de la maison, il avait toujours la même réponse prête :

— Moi, je ne suis point un esclave; je suis un homme (*tchiglerk*) comme le sont les Blancs. Commandez cela à ce pouilleux de Basile.

Une fois son refus motivé et exprimé, il s'y entêtait comme un vrai mulet. Rien ne pouvait le faire revenir sur sa décision.

Il ne faut pas croire, cependant, qu'*Arviouna* demeurât inoccupé. Il travaillait sans cesse, mais pour lui-même, selon les goûts, les aptitudes et les idées des Esquimaux. Il faisait ce qu'il avait vu faire à ses compatriotes, bien qu'il n'eût aucun espoir ni aucun désir de retourner parmi eux, de crainte d'en avoir les joues percées et les oreilles fendues.

Tantôt il cherchait des clous et de vieilles ferrailles autour des maisons et en faisait provision dans un sac; tantôt il dérobait quelque vis, quelque lime, dans l'atelier, et se hâtait d'ajouter l'outil à son petit trésor. Puis il fabriquait des flèches, il forgeait des dards de lance ou de zagaie. D'autres fois, c'était une pipe à plateau, une arbalète, un arc, une blague à tabac qu'il façonnait.

Et quand je le taquinais :

— Mais, *Arviouna,* à quoi passes-tu ton temps, voyons? Qui donc, sur la terre! pense ici à se servir de ces engins d'un autre temps et d'une autre époque?

— Tais-toi, *Ayontey* (mon oncle), tais-toi. Ce que je fais n'est pas inutile : c'est pour le vendre aux pouilleux.

Il désignait ainsi les Dènè et les Dindjié, infiniment moins pouilleux que lui.

Faire du commerce, c'était toute sa pensée, sa seule

préoccupation. Son habileté émerveillait mes sauvages, qui étaient la plupart très-maladroits, et bien vite il eut des commandes. On lui demandait des dards de flèche, des pipes en plomb ou en bois sculpté ; les femmes voulaient en avoir des boîtes à ouvrage. Pour les Dènè, ces objets étaient de vraies curiosités, des chinoiseries qu'ils se disputaient. Et *Arviouna* était rétribué en vieux clous, en tabac, en verroteries, en souliers de peau de renne et autres objets utiles.

Nous le laissions faire, puisque c'était dans son ordre.

Ce petit phénomène comprenait bien sa supériorité sur les autres sauvages, au point de vue du génie, de l'art. Il en prenait des airs d'importance, quelque chose de l'homme fait qui ne nous plaisait pas dans un enfant. Involontairement, je pensais à ces petits Yankees de douze à treize ans que j'avais vus sur les bateaux à vapeur du Mississipi, le cigare au bec, le poing sur la hanche et l'air ravageur, s'en allant gagner leur vie dans les fermes lointaines *and make money*.

Arviouna nous tenait tête; il se cabrait contre nous comme s'il eût eu trente ans. Il raisonnait, s'obstinait, sans montrer plus de crainte ni de déférence que si nous eussions été ses égaux. Lorsqu'on le contrariait dans ses volontés, souvent absurdes, je l'ai vu quelquefois larmoyer, mais c'était de rage. Je ne l'ai vu pleurer de crainte qu'une fois qu'il ressentit je ne sais quelle légère indisposition. Dans ce cas, où le Peau-Rouge manifeste un stoïcisme qui ressemble à de l'insensibilité, *Arviouna* se désolait, il pleurait à chaudes larmes, il demandait avec supplications qu'on le guérît bien vite, tout de suite, mais tout de suite.

Tels sont tous les Esquimaux, placés dans le même cas que cet enfant.

J'ai dit que nous étions dans l'habitude de donner à *Arviouna* les restes de notre table, alors que le pauvre et

doux Basile *Tsiontran* avait à faire griller ou bouillir la viande ou le poisson qu'il recevait pour ses repas. Cette déférence, qui n'était point due à l'Esquimau, aurait dû le rendre reconnaissant; elle ne servit qu'à le faire plus prétentieux et exigeant. Il était convaincu que cet honneur était dû à la supériorité de sa race, à la noblesse de son rang. Un fils de chef!

Un jour, il arriva, par hasard, que le mets servi sur notre frugale table arctique fut moins abondant que de coutume, et qu'il n'en resta point pour *Arviouna*. Notre repas fini, on lui donna donc un morceau de viande crue avec le conseil de l'apprêter lui-même. Dans son pays, il l'eût mangée toute crue avec autant de délices que si elle eût été cuite. Chez nous, ce fut tout autre chose. L'Esquimau se crut méprisé; il refusa cette viande d'un air hautain, et, avec un beau mouvement de noble indignation, il jeta la viande dans un coin et alla se jeter lui-même sur son lit en murmurant :

— Je le raconterai à mes parents, va!

Cette menace était le *nec plus ultrà* de la fatuité, à cent trente lieues de la mer Glaciale, seul au milieu d'étrangers qui eussent pu en faire leur esclave. Ah! il savait bien, le petit, à qui il s'adressait.

Personne d'entre nous n'y fit attention.

Se voyant dédaigné, *Arviouna* se mit alors à pleurer. Des pleurs il passa aux cris; des cris, aux coups. Et voilà une tempête effroyable qui remplit la maison de clameurs et rassemble les voisins. Il était entré dans un de ces accès de rage indicible que l'on ne rencontre que dans les cabanons de fous et chez les Esquimaux, frappant du pied contre les portes et les cloisons, hurlant, vociférant, enrageant. Il en était bleu.

Malheureusement, de la part d'un enfant et chez nous, cette scène était plus propre à exciter l'hilarité qu'à nous

inspirer de la crainte ou de la commisération. Nous rîmes et le laissâmes continuer à son aise, mais sans le toucher ni l'invectiver.

De guerre lasse, *Arviouna* avise Basile, qui apprêtait son dîner, et lui dit d'un ton altier et bourru :

— *Kreymirk* (chien), tiens, fais cuire ma viande!

L'Indien refuse, naturellement, et alors mon Esquimau le prend par les cheveux, le terrasse et le foule aux pieds. Aux cris du petit Loucheux, nous accourons et nous trouvons l'Esquimau qui lui dansait sur le ventre en vociférant. Il était hors de lui, hideux.

Le prendre par les oreilles, lui donner deux taloches (cette fois seulement) et le pousser sur son lit fut l'affaire d'un instant. Les pleurs et les clameurs recommencèrent de plus belle, avec accompagnement de tambourinades aux portes et aux cloisons.

On le laissa seul.

Tout à coup *Arviouna* se présente à la porte de ma chambre, dans laquelle j'étais occupé à écrire :

— *Ayontey* (mon oncle), je veux m'en aller.

Je dois dire ici, entre parenthèses, qu'il n'avait jamais voulu m'appeler : mon père, parce que, disait-il, ce titre, il ne le devait qu'à Joseph *Tchia-wétlô,* qui l'avait adopté. Tout ce qu'il pouvait m'accorder, ajoutait-il, c'était de m'appeler son oncle. Il était roide, le petit.

— *Ayontey*, je veux m'en aller.

— C'est bien, va-t'en.

— Mais je veux m'en aller pour tout de bon, loin, bien loin, pour ne plus revenir.

— Eh bien, c'est entendu; va-t'en pour tout de bon! loin, bien loin, pour ne plus revenir.

— Tu ne me suivras pas?

— Certes non! Tu es maître de tes actes. Tu le fais assez voir en dansant sur le ventre de ton camarade, méchant!

— Oh! ça, c'est un pouilleux, ce n'est pas un homme.

— Assez d'injures. Tu veux t'en aller, eh bien! va-t'en.

Arviouna fait un paquet de ses effets, il ramasse son sac à ferrailles, son arc et son carquois, et, sans prendre autrement congé de nous, il s'en va droit au fort Bonne-Espérance, qui était distant de trois cents pas seulement de notre demeure.

De temps à autre, il se retournait pour voir si je ne ferais pas mine de courir après lui pour le retenir. S'apercevant que nul n'en faisait de cas, le pauvre enfant s'en revint piteusement; il se réinstalla à la cuisine et recommença son tapage de plus belle. Rien ne fit écho à cet appel du dépit, de la colère et de l'amour-propre froissé. Ni rires, ni menaces, ni remontrances; rien, absolument rien que le silence.

Une heure après, *Arviouna,* après avoir fait lui-même rôtir sa viande et avoir bien dîné, retourne chez moi tout souriant et en chantant. Il s'assied à côté de ma table de travail et me dit du ton le plus doux et le plus câlin possible :

— Mon oncle, *kraléouyartowouk!* travaillons tous deux aux écritures!

Il venait me donner ma leçon d'esquimau, après en avoir reçu une autre de savoir-vivre. Nul ne fit allusion à cette scène; je ne lui en parlai pas, je le traitai comme si rien ne s'était passé.

Dès ce jour, *Arviouna* fut dompté; mais il ne mangea plus à table, dans mon assiette et après nous. Il reçut sa part de viande ou de poisson crus, comme Basile, et, comme lui, apprêta lui-même ses repas.

Très-enjoué, comme le sont ses compatriotes, *Arviouna* était vu avec plaisir par un chacun, et traité, certes, par les Peaux-de-lièvre et les Dindjié, avec beaucoup plus d'affection et de bienveillance qu'il ne les traîtait lui-même. On avait pitié de son isolement, de sa jeunesse, de

sa faiblesse d'orphelin. La religion a tant adouci et fondu l'âpreté de cœur des sauvages!

Bien loin de reconnaître et d'apprécier la charité de ces bons procédés, l'enfant s'attira bientôt la malveillance générale par son dévergondage, ses attaques vis-à-vis du sexe, ses facéties mordantes, ses railleries déplacées, ses injures même. Son immoralité devint notoire; les enfants de son âge et les jeunes gens se virent par lui poussés à des querelles et à des rixes qui auraient pu devenir sanglantes. Bref, on ne l'appela plus, au bout de quelques jours, que *Enakhé tsintè*, le méchant petit stercoraire.

Un jour, il s'oublia même gravement à l'égard d'un Canadien à cheveux blancs qui l'aimait, homme très-fort d'ailleurs et qui aurait pu le pulvériser. Le Canadien était occupé, au fort, à varloper et à embouveter des planches pour une cloison, lorsque *Arviouna* alla le voir dans son échoppe. Le taquiner, le turlupiner, manipuler et essayer ses outils, voilà ce que fit le jeune gars, en digne maringouin d'Esquimau. Le bonhomme lui ordonne de laisser ses outils. Au lieu de lui obéir, l'Esquimau prend un couteau-croche et se met à taillader les planches déjà préparées. Il est facile de comprendre la mauvaise humeur de l'ouvrier. Il donne une taloche au jeune homme et veut le mettre à la porte de sa boutique; mais l'Esquimau entra de nouveau dans une de ses colères bleues; il reprit le couteau et essaya d'en frapper le Canadien dans le ventre. Celui-ci ne put se débarrasser de ce forcené petit bonhomme qu'en se barricadant dans son atelier.

Depuis lors, *Arviouna* ne manqua pas de parler de son ami d'autrefois, le Canadien Jérôme Saint-Georges de Laporte, comme d'un *très-méchant homme*.

Une autre fois, j'aperçus mon protégé aux prises avec deux Peaux-de-lièvre âgés de vingt-cinq ans. Malgré ses quatorze ans, l'Esquimau leur tenait tête. Ceux-ci, qui ne voulaient

que se payer un petit spectacle de la vaine colère du jeune garçon, le tenaient éloigné d'eux à bout de bras, se jouant avec lui et de lui, sans le frapper ni l'insulter. *Arviouna* s'élançait sur eux avec une rage inconcevable. Repoussé, il se jetait de nouveau en avant, comme s'il eût voulu les dévorer. Il poussait des cris rauques, inarticulés, où se traduisait une colère poussée jusqu'à la frénésie; puis il fouillait dans ses poches pour en tirer son couteau. Mais aussitôt ses bras étaient retenus captifs et ses forces paralysées par les efforts de ses deux partners, qui lui riaient au nez. Il fallait voir alors comme ces rires, cette pitié qu'il leur inspirait excitaient en lui de haine, de dépit, de désespoir. Il jetait sur le ventre de ses adversaires des yeux de tigre altéré de sang. Il aurait voulu que ses regards fussent des épieux acérés pour les y enfoncer.

Je fus obligé de faire cesser ce jeu des deux Peaux-de-lièvre, dont les effets auraient pu devenir funestes pour celui qui en était l'objet. Mais les deux amis d'*Arviouna* allèrent rejoindre le vieux Canadien, ainsi que mon compagnon, qui lui avaient tiré les oreilles, dans la liste de ceux pour lesquels l'Esquimau avait conçu une aversion et une rancune désormais indélébiles.

La colère est certainement la passion dominante des Esquimaux; mais elle tient à leur sensibilité, qui est plus développée que chez les Peaux-Rouges et qui est accompagnée d'une plus grande dose d'amour-propre.

La sensibilité d'*Arviouna* éclata surtout lorsque, à l'arrivée des barques du fort Simpson, le 5 septembre suivant, nous apprîmes la mort subite de Joseph *Tchia-wètlô,* son père adoptif. Cet homme tomba dans le fleuve en gouvernant sa barque et s'y noya malheureusement, en se rendant au chef-lieu du district Mackenzie. Interprète des Esquimaux depuis nombre d'années, il avait été une véritable puissance dans les forts fréquentés par ce peuple. Il

était sincèrement attaché à la religion et baptisé depuis quelque temps ; mais il s'était fait des ennemis, et on attribua sa mort à la haine ou à la vengeance des Dindjié, comme cela a toujours lieu dans ces cas de mort inopinée.

Sitôt qu'*Arviouna* apprit cette perte, il se mit à pleurer à chaudes larmes et ne cessa de se lamenter toute la journée. Les parents dènè de l'interprète défunt n'en firent pas autant. En vain j'essayai de déterminer mon protégé à demeurer avec nous, en vain le comblâmes-nous de présents que nous savions être de son goût ; je ne pus en venir à bout. Je lui offris de l'adopter en lieu et place de *Tchiawètlô ;* il branla la tête d'un air découragé. Il n'était pas assez indépendant, à la mission ; il lui fallait trop se contraindre, affecter des vertus qu'il ne possédait pas. Il redoutait cependant de retourner parmi ses compatriotes, pour ses joues et ses oreilles, qu'il tenait à conserver intactes ; mais sitôt que le nouveau chef du poste Mac Pherson l'eut assuré de sa protection, il se sépara de nous sans aucun regret et même avec un plaisir sensible.

Au point de vue du sens moral, cet enfant, qui était presque un jeune homme, n'était qu'un épicurien. Notre contact ne lui apprit que l'art de dissimuler ses vices sous le masque de l'hypocrisie. Il ne blessa jamais la modestie sous nos regards, de crainte d'être grondé. Il condamnait ouvertement le déportement des mœurs de ses compatriotes et affectait une moralité qui n'était ni dans sa nature, ni de son âge, ni de son éducation. Toutefois, nous savions, par les gens qui nous entouraient, qu'il ne valait pas mieux que les autres Esquimaux.

A la peinture que je lui fis plusieurs fois de l'état de ruine auquel le mal réduit une âme, de la laideur du vice, de la méchanceté de l'esprit malin et de la bonté infinie de Dieu, des châtiments qui attendent les pécheurs à leur mort et des récompenses réservées aux justes, etc., sa

jeune âme s'ouvrait et s'attendrissait, son émotion se peignait sur sa face et il s'écriait avec une sorte d'enthousiasme :

— Mon oncle, vite, baptise-moi !

Mais lorsque je lui disais qu'il fallait pour cela qu'il se repentît de sa vie passée, qu'il avouât ses fautes, qu'il réformât sa conduite, qu'il fût décidé à vivre désormais en chrétien, il s'assombrissait et répondait d'un air effrayé :

— C'est bon, je t'écouterai une autre fois.

Ou bien :

— Mon oncle, ne me parle plus de telles choses, je ne les comprends pas. Je n'ai jamais péché ; je ne sais ce que c'est que de commettre des fautes. Et son esprit, épouvanté par la vérité qu'il ne comprenait que trop, se repliait sur lui-même et se replongeait aussitôt dans cette torpeur propre aux coutumiers de fait.

Tel fut *Arviouna*. Il nous donna, en petit, un échantillon de ce que sont les Esquimaux adultes, en grand, individuellement aussi bien que comme nation. Il partit de chez nous tel qu'il y était venu, à l'exception d'une certaine instruction religieuse qu'il retint suffisamment pour pouvoir en rendre compte dans sa langue, au besoin. Puissent les germes de vérité qu'il y reçut s'être gravés dans son jeune cœur, y avoir fructifié et l'avoir régénéré!

Une foule de circonstances m'empêchèrent de retourner visiter les Esquimaux, de 1870 à 1873, époque où je quittai le fort Bonne-Espérance pour retourner en France. Je ne revis plus *Arviouna* qu'au mois de septembre 1876, au fort Simpson, où il avait accompagné M. Murdoch Mac Leod, alors commis du fort Mac Pherson. Le jeune homme m'apprit qu'il était devenu chrétien et se nommait Georges, qu'il avait épousé une jeune fille dindjié et n'avait pas quitté le fort Mac Pherson, dont il était l'interprète, parlant assez bien l'anglais et le dindjié pour servir de

trucheman entre ces deux langues et sa langue maternelle.

— Malheureusement, me dit-il, les Dindjié ne m'aiment pas, parce que je ne suis pas *circoncis*. Mon oncle, prends-moi en pitié; tu as dans ta trousse tous les instruments nécessaires pour cette opération; viens me circoncire.

Je n'aurais pas hésité à satisfaire le pauvre garçon; je considère la circoncision comme une excellente chose, au point de vue hygiénique; mais notre conversation fut interrompue par des visites. Je remis l'opération au lendemain, et le lendemain il partit sans que je l'eusse revu. Depuis lors, j'appris que la majorité des Esquimaux Tchiglit avaient adopté la circoncision à l'exemple des Dindjié, tout en faisant les plus grandes instances pour qu'on leur envoyât des prêtres catholiques qui pussent les instruire et les faire chrétiens.

CHAPITRE XIII

DERNIÈRE VISITE AUX ESQUIMAUX.

Cinquième voyage au fort Mac Pherson. — Moulinets produisant du calme. — Bonnes dispositions des Esquimaux. — Le grand-homme *Tsapoutaytok*. — Nouveaux assassinats. — Le chef *Terter*. — Opposition systématique des Dindjié chrétiens. — Fourberie de *Zjen*. — Douleur touchante des Innoït. — Fausseté d'*Arviouna*. — Retour au fort Bonne-Espérance. — Liste des fossiles recueillis le long du Mackenzie.

C'était en 1877 et le 5 juin, c'est-à-dire six longues années après ma dernière visite aux Esquimaux, que je prenais place dans une barque que le chef du district Mackenzie envoyait au fort Mac Pherson, dans l'espérance de pouvoir lui faire franchir les montagnes Rocheuses, par le portage qui sépare la rivière aux Rats de la rivière Bell, afin de doter le fort Lapierre de cette embarcation. Vain espoir, que les difficultés des lieux empêchèrent de réaliser.

Huit Peaux-de-lièvre du fort Bonne-Espérance et deux Loucheux prirent place à bord de cette barque pour la conduire à destination, à la rame ou à la voile; un matelot écossais nommé Angus Macdonald s'assit au timon, et nous partîmes.

Je n'avais pu devancer ce bateau et partir en canot d'écorce. Défense m'en avait été faite par mon supérieur. On ne voulait plus entendre parler de me voir suivre les

Esquimaux chez eux. Toute la mission devait consister à m'aboucher avec eux au fort Mac Pherson, dans un local que le nouveau chef de poste, bien autrement complaisant et tolérant que l'ancien, devait mettre à ma disposition.

Bien que le printemps eût été actif, la température était froide et triste; le vent soufflait de la mer et entravait notre marche, en dépit de toutes les conjurations et de tous les exorcismes des Indiens contre ce vent intempestif. Les Loucheux s'évertuaient à fabriquer de petits moulinets d'écorce qu'ils exposaient au vent pour les faire tourner. Les Peaux-de-lièvre confectionnaient de petits poissons en bois qu'ils suspendaient dans les airs, à l'extrémité d'une ligne de pêche, afin que le vent les fît osciller. C'étaient là leurs *médecines* pour conjurer le vent et en pallier la violence. Mais le vent se riait de leurs puérils jouets renouvelés des Thibétains. Nous n'arrivâmes au fort Mac Pherson qu'une heure avant le 11 juin.

Le fort était bondé d'Esquimaux. Ils y étaient au nombre de cinq cents. Je comptai quarante-deux grandes tentes et près de quatre-vingts *oumiaït*. Les Loucheux n'étaient guère que cent cinquante à deux cents. Depuis dix jours, les *Innoït* étaient arrivés. Ils me revirent avec une satisfaction des moins équivoques. C'était la première fois que je leur voyais un peu d'enthousiasme. J'en fus assailli comme je l'étais ordinairement par les Peaux-de lièvre au fort Bonne-Espérance et au grand lac des Ours, par les Dindjié à Anderson et à *Tsi-kka-tchig*.

Ils m'assurèrent qu'ils n'avaient attendu si longtemps que dans l'espérance de me revoir et avec la ferme confiance que je les accompagnerais à la mer Glaciale, afin d'y construire une maison de prière pour eux seuls. Ah! si l'on ne m'avait pas fait une défense absolue de me rendre au désir de ces pauvres abandonnés !

Ils étaient bien changés, ces malheureux, depuis les

six longues années de silence de notre part! Ah! que n'étais-je maître de mes actes! que ne pouvais-je les accompagner et satisfaire leur faim de la parole de Dieu, leur soif du baptême et d'instruction!

Toute la satisfaction que j'eus, à Mac Pherson, fut d'être entouré jour et nuit (une nuit où il fait beau soleil, à la vérité) de ces catéchumènes, qui prenaient enfin le parti de se déterminer à embrasser la religion, après avoir tant hésité, après s'en être moqués si longtemps. Maintenant ils s'enquéraient de la signification des images religieuses, ils admiraient la doctrine chrétienne, ils étaient avides d'enseignement catholique, ils m'assuraient qu'ils ne voulaient pas des ministres protestants, qu'ils n'avaient confiance qu'en celui qui, le premier, les avait visités chez eux. Le moment de Dieu était venu.

Afin de me convaincre de leur véracité, ils me parlaient avec confiance, ils m'amenaient leurs malades, ils me demandaient des médicaments. J'en étais vivement touché, et je déplorais encore plus la prohibition qui m'empêchait de satisfaire, pour le moment, le désir bien légitime de ce peuple.

Hélas! il avait été cruellement éprouvé. De tous mes amis d'autrefois, peu, bien peu, vivaient encore, *Anhoutchinak, Inontakrark, Kroanark, Toulerktsen* étaient morts. *Kréyouktark,* le bon et doux *Kréyouktark,* s'était gelé à mort avec toute sa famille, dans un affreux moment de famine qui l'avait obligé de se mettre en route pour le fort Mac Pherson. Un même suaire de neige les avait recouverts tous les six, ces pauvres faméliques. *Navikan* aussi était mort, ainsi que *Nakoyork*. Mais le frère du grand chef, *Tsapoutaytok,* au nez barré comme son frère, et guère meilleur que lui, lui avait succédé dans ses fonctions de grand-homme, *Innoktoyok*.

Ce chef au *facies* de François I[er] vint me rendre visite

par deux fois, dès la première journée. Il se donnait des airs de grand seigneur et de souverain que ne prenait pas *Navikan,* quelque méchant qu'il fût. Il s'enquit aussitôt si je ne devais pas aller construire une maison de prière à la mer Glaciale, afin que j'eusse pour son peuple les mêmes sollicitudes que pour les Peaux-Rouges.

— Nous mourons tous, me dit-il, nous nous éteignons de jour en jour, et nul n'a souci de nous; nul ne nous soigne dans nos maladies, nul ne compatit à nos malheurs.

J'eus grande envie d'acquiescer à sa demande, à la condition que lui ou son peuple me nourriraient pendant que je travaillerais à construire une maison; mais le souvenir de la prohibition traversa mon esprit, et je n'osai l'enfreindre. Des militaires seuls auraient apprécié ma position.

— Nous avons appris à aimer le prêtre et la religion, continua *Tsapoutaytok;* nous n'aurons pas d'autres prêtres que vous. Je ne comprends pas pourquoi vous hésitez à venir vous fixer chez nous; nous ne sommes venus en aussi grand nombre que pour bénéficier de ta visite, que le commis du fort nous avait promise.

Je ne voulus pas blesser ses susceptibilités en lui rappelant la conduite de ses compatriotes à notre égard. Je n'osai pas lui dire qu'il nous fallait d'autres preuves de leur bonne volonté que de simples paroles que rien ne confirmait. Je prétextai seulement la défense transitoire de mon évêque, ou plutôt le manque d'ordre d'agir de sa part. Il ne put goûter ni estimer cette raison, qui lui parut entachée de faiblesse et de timitidé. Il murmura du bout des lèvres d'un air dépité :

— Raisons de femme! Et il me tourna le dos.

Ah! si j'avais connu en ce moment les deux meurtres affreux qui venaient d'être commis par eux, je n'aurais pas

manqué de raisons à alléguer à ce chef vaniteux. Son propre fils, un beau jeune homme blanc et rose, à l'air mâle, venait de tuer par derrière, en lui plantant sa dague dans le dos, un pauvre vieillard de l'Anderson qui s'était refusé à lui vendre une ceinture!

Le meurtrier, coi dans sa tente, ne paraissait pas au milieu du fort, tant il redoutait la colère et la juste vengeance des Esquimaux d'Anderson. Et c'était pour avoir, dans ma présence, une garantie contre la vengeance des gens du chef *Terter*, que *Tsapoutaytok* s'efforçait de m'entraîner avec lui à la mer Glaciale.

Mais dans la bande de *Terter* également le *tsaviratsiark* avait joué des siennes. Sans parler du double meurtre que ce chef lui-même avait commis en tuant les deux assassins de son unique frère, ce qui, après tout, dans l'état de nature, n'était qu'un acte de justice selon la loi du talion, d'autant plus excusable que les deux assassins avaient poussé à bout sa patience et sa mansuétude, *Terter* avait aussi un assassin parmi ses guerriers, et c'était justement *Tchiatsiark* au grand nez, mon compagnon de hutte sur l'Anderson, en 1865. Mais lui n'avait pas peur; il se promenait partout, le nez au vent et l'air vainqueur, narguant tous les *Tchiglit* du Mackenzie, que cet assassinat avait offensés à juste titre.

Conséquemment, *Terter* vint m'adresser les mêmes instances que son rival du Mackenzie, et il n'y eut pas jusqu'à *Kouninana,* présentement chef des Esquimaux de l'Ouest, qui ne me fît les mêmes demandes à titre de pacificateur, parce que tous redoutaient une collision entre les trois peuplades de l'Est, de l'Ouest et du Centre.

M. Murdoch Mac Leod, qui connaissait les Esquimaux depuis quinze ans qu'il séjourne parmi eux, m'avoua ne s'être jamais trouvé dans des circonstances si peu rassurantes. Une jalousie invétérée, une rivalité sans nom

régnaient entre ces peuplades de même race et les rendaient mutuellement ennemies, telles que l'étaient les tribus Dènè et Dindjié avant la venue des Européens.

Beaucoup de dames esquimaudes vinrent me voir dans la pièce que le commis avait mise à ma disposition, et qui n'était autre que l'ancien appartement d'un ministre anglican. Elles me tirèrent la langue de la façon la plus gracieuse, s'agenouillèrent même devant moi pour que je leur fisse faire le signe de la croix et réciter des prières, chose que je ne leur avais jamais vu faire auparavant. Tant il est vrai que les efforts des hommes sont vains lorsque Dieu n'a pas parlé au cœur. En toutes choses, il faut attendre, mais savoir prendre à la volée, le moment de Dieu, cet appel de l'Esprit qui souffle où il veut et quand il veut. Les hommes furent encore plus nombreux que les femmes à venir me visiter, et je n'eus à déplorer et à repousser que bien peu de ces avances et de ces propositions galantes que les malheureuses Esquimaudes n'ont aucun scrupule de faire aux Blancs et aux Indiens, par un mobile d'intérêt.

Ces infortunés Esquimaux, et même les Dindjié protestants ont, d'ailleurs, de la religion et de la morale des idées si confuses et si mal assises, que ces avances criminelles n'empêchaient nullement leur empressement à se faire instruire. La seule chose qu'hommes et femmes n'aimassent pas plus que les Parisiens, c'était de se mettre à genoux pour prier; affaire de douilletterie et de soins pour la blancheur immaculée de leurs belles culottes en basane.

Tout aurait marché admirablement pour cette peuplade, sans la jalousie des Dindjié ou Loucheux, que je n'avais pas encore vus si bien dénommés *Quarellers* que dans cette occasion. L'opposition tantôt secrète, tantôt ouverte, qu'ils me firent auprès des Esquimaux, par simple jalousie

et absence de jugement, mais aussi par absence d'esprit chrétien et de charité, me chagrina beaucoup. Aux yeux de ces Dindjié, les Esquimaux ne valent guère mieux que leurs chiens. Ils s'indignaient que je prodiguasse mes soins à leurs ennemis, que je les entourasse de ma sollicitude, comme s'ils eussent été déjà chrétiens. Tel est le sauvage, si exclusif, si méprisant, si envieux de tout ce qui n'est pas de sa petite peuplade, qu'il ne goûte et n'admire que ce qui est à lui et ne saurait comprendre qu'on puisse aimer et admirer quelqu'un, à part lui.

La plupart du temps, ce sont ces petites ligues, ces rivalités mesquines, suscitées par l'envie, de peuplade à peuplade, qui font avorter nos travaux et qui entravent notre œuvre. Toutefois, jamais encore une telle opposition ne m'avait été faite par des chrétiens réputés fervents. Il y avait donc là un fanatisme que je ne pouvais ni approuver ni tolérer.

Un nommé Firmin *Zjen* (le Rat musqué), que j'avais baptisé au mois de novembre 1865, fut le principal instigateur de cette ligue antichrétienne. Ce malheureux commença par casser la bouteille dans laquelle je tenais le vin du sacrifice, de sorte que je ne pus célébrer une seule fois pendant mon séjour à Mac Pherson. Après l'arrivée des Dindjié de *Tsi-kka-tchig* dans ce fort, au nombre de deux cents environ, ces Indiens prétendirent au monopole de ma personne. Ils m'entourèrent comme des bébés, voulurent absolument que je leur donnasse, matin et soir, les exercices d'une mission auxquels ils refusèrent impitoyablement l'accès aux Esquimaux. Jamais Yankees ne bannirent d'un ostracisme plus absolu les gens de couleur de leurs assemblées. MM. les Loucheux affirmaient devant ces pauvres hères une supériorité qu'ils n'ont que du côté de la moralité, de la douceur et du bon sens, mais qu'ils me parurent abdiquer en cette circonstance par leur

jalousie et leur manque total de charité chrétienne. Avec cela remuants, outrés, tapageurs et pleins d'esbrouffe. De temps à autre, pendant la journée, ils me conduisaient quelques Esquimaux, leur montraient les gravures qui représentent l'enfer, la mort du réprouvé, et leur disaient :

— Voyez-vous, voilà ce qui attend votre méchanceté, vos impudicités, vos meurtres, tas de brigands que vous êtes !

Et c'était à moi de mitiger cette véhémence par quelques regards paternes, de modérer ce zèle aigre de huguenot par des paroles de bienveillance à l'adresse des pauvres Esquimaux, et par un coup d'œil de reproche à l'adresse de ces prédicants intrus.

Cette vogue, cet empressement des Dindjié catholiques à profiter des enseignements de la religion, stimula la jalousie de leurs frères anglicans. Ceux-ci, à leur tour, vinrent me voir et me serrer la main ; ils me demandèrent des médicaments, me convièrent à visiter leurs malades, me remercièrent d'être revenu les visiter ; mais, en général et à l'exception de cinq familles, ils s'excusèrent d'embrasser la prière des catholiques à cause de leurs antécédents anglicans. Je fus loin de les presser.

J'avais le *Rat musqué* pour m'interpréter auprès de ses compatriotes de la rivière Plumée, croyant à sa bonne foi et à son orthodoxie. Quel ne fut pas mon étonnement de découvrir que j'avais affaire à un fourbe, à un faux frère, et que je réchauffais un serpent dans mon sein ! J'entendais dire par cet homme aux pauvres Dindjié qui venaient se faire inscrire au rang des catéchumènes :

— Que venez-vous faire auprès de ce prêtre ? Il ne vous comprend pas, il ne vous aime pas même ; toute son affection, tous ses soins sont pour les Esquimaux, nos ennemis. Et d'ailleurs, avez-vous besoin du prêtre ? Est-ce que je ne

vous suffis pas? Est-ce que je ne prie pas pour vous, moi, chaque printemps, quand je viens ici?

Stupéfait d'entendre sortir de tels discours de la bouche d'un homme que je ne priais de m'interpréter auprès des Dindjié qu'afin d'être bien sûr que ces nouveaux catholiques me comprendraient bien, je les pris à part et leur en demandai l'explication.

— Tu ne sais donc pas que le *Rat musqué* est un voyant, me dit *Schækoutahyiw*, le principal d'entre les convertis. Voilà deux ou trois ans qu'il a reçu, dit-il, des révélations. Il se dit prêtre; il prie et chante pour nous, chaque printemps.

Alors tout s'expliqua. J'étais en présence d'un de ces fous théomanes comme toutes nos missions en ont vu; les plus dangereux de tous les fous, parce qu'ils sont convaincus qu'ils reçoivent du ciel des avertissements, des révélations, et qu'ils jouissent du don de prophétie.

J'avertis *Zjen*, je le tançai de sa mauvaise foi à mon égard; mais, voyant qu'il niait tout, je dus lui signifier que je me passerais désormais de ses services, parce que j'étais capable d'instruire les Dindjié sans son concours.

Ainsi donc l'œuvre de Dieu souffre violence de partout; et c'est toujours l'envie, la jalousie, source initiale des maux de l'humanité, qui est le principal obstacle à la prospérité et au progrès du bien sur la terre. Contre de telles difficultés, que l'esprit humain ne saurait prévoir, la meilleure volonté se cabre vainement, les efforts du zèle sont paralysés, la charité est dénigrée, la vérité redescend dans son puits, et son ministre est bienheureux de se contenter de coups de chapeau, de marques d'une déférence et d'un respect qui ne sont qu'extérieurs.

Les Esquimaux reprirent leur vol vers la mer, le 15 juin, non sans m'avoir accablé de prières et d'instances pour me posséder. Depuis deux jours il n'était question, au fort Mac

Pherson, que de la prise et du sac de ce poste que complotaient les *Innoït.* C'était du moins la rumeur qui courait parmi les Dindjié, tandis que jamais les Esquimaux ne furent plus calmes ni plus paisibles. C'était toujours la même rengaine d'il y a dix et douze ans. En présence de ces paniques annuelles et périodiques, on ne sait sur qui déverser le blâme, qui accuser de mensonge. Les Esquimaux se vantaient-ils de vouloir accomplir cette prouesse, afin de maintenir Rouges et Blancs dans la crainte et de les dominer? Ou bien était-ce une accusation calomnieuse intentée aux Esquimaux par les Dindjié, dans le but de se rehausser aux yeux des Européens et de capter leurs bonnes grâces? C'est ce que, jusqu'ici, il m'a été impossible de discerner. Quand j'ai parlé à des Esquimaux de la stupidité et de l'injustice de leurs menaces, ils les ont toujours déniées, accusant les Loucheux de les diffamer, par la peur qu'ils ont conçue de leurs ennemis. Lorsque je reprochais aux Loucheux de calomnier les Esquimaux, ils m'assuraient que « ces chiens-là avaient réellement tenu ces méchants propos, et que je ne les connaissais pas. »

Le commis anglais lui-même, bien qu'il eût l'air de mépriser ces rumeurs, m'en parla encore la veille du départ des *Innoït.* Il avait l'air soucieux, il fermait soigneusement le fort aux verrous chaque soir; il me blâma d'avoir laissé un libre accès aux Esquimaux dans mon appartement, ainsi que je le faisais pour les autres Indiens; il était agité. Bref, il me prouva qu'il ajoutait foi lui-même à ces bruits injurieux, et qu'il connaissait trop bien la bravoure des *Innoït* pour ne les point appréhender.

Pendant la dernière nuit, il devait y avoir la danse générale du départ. Mais vainement les Dindjié y convièrent-ils les Esquimaux. Les gens de *Terter* seuls exécutèrent quelques figures sans entrain et en se faisant prier. La

joie, l'élan, l'enthousiasme en étaient bannis. Les Esquimaux se tenaient à l'écart, par petits groupes, chuchotant; ou bien ils demeuraient cois dans leurs tentes.

Voulaient-ils, par ce moyen, détruire les soupçons qui s'étaient élevés contre eux et faire comprendre aux Blancs qu'ils ne machinaient aucun projet sinistre? Ce fut ce que je pensai.

Mais les Dindjié étaient convaincus du contraire. Ils voyaient des conspirateurs partout; ils surprenaient des complots et des embûches dans chaque groupe, sous chaque taille de saules, dans chaque loge paisible et fermée. En conséquence, ils ne dansèrent pas; ils se promenèrent toute la nuit, armés de leurs fusils chargés et de longs couteaux qu'ils brandissaient avec ostentation, se posant comme les défenseurs-nés des Anglais et de leurs forts de traite, prêts à tout événement, et faisant plus de tapage, au nombre de trois cents, que les cinq cents Esquimaux ensemble.

Mes huit ou dix Peaux-de-lièvre avaient eu la fièvre que cause la peur, pendant tout leur séjour au fort. Ils m'avaient emprunté ma tente et m'avaient demandé de leur permettre de la planter contre mon appartement, dans l'intérieur des stockades. Cela leur avait été accordé, et néanmoins ils n'étaient pas rassurés. Ils avaient fait l'acquisition de longs couteaux qu'ils n'avaient pas même eu le courage de porter en public. Après les leur avoir vendus, les Esquimaux les leur volaient. En conséquence, ils vinrent les cacher dans mon lit, pour les reprendre, disaient-ils, quand besoin serait.

Ces figures sinistres, fiévreuses ou méfiantes, ces gens qui ne pouvaient se rencontrer sans se sourire et se caresser du regard et de la parole, alors que leurs cœurs ulcérés étaient pleins de haine, de soupçons et de colère les uns contre les autres; ces hommes au couteau tiré qui,

tout en parlant, faisaient scintiller leur arme sous les yeux de leur interlocuteur, prêts à s'entr'égorger au premier signal; ces portes gardées de jour, verrouillées la nuit : tout cet appareil de siége que présentait le fort Mac Pherson était un spectacle plein de tristesse et qui serrait le cœur. Il faut être accoutumé dès l'enfance aux démonstrations belliqueuses, à l'appareil guerrier de ce poste, pour n'en être ni étonné ni péniblement impressionné.

Les Esquimaux, pour la première fois, se séparèrent de moi avec une douleur muette et sombre. Leurs démarches pour m'obtenir n'avaient abouti à rien. J'avais dû respecter l'ordre qui m'avait été donné, ou plutôt la défense qui m'avait été faite. La veuve du grand chef *Navikan* fit une dernière tentative qui n'eut pas plus de succès. Leurs instances m'arrachaient des larmes. Ils partirent en me manifestant un regret et une déception qui furent pour moi plus poignants que l'insuccès que *Zjen* m'avait préparé auprès des protestants bien disposés et ébranlés.

— *O Perk Pitchitork! ô innok-toyok!* ô Père Petitot, ô grand-homme, grand-homme! me disaient-ils en me donnant la poignée de main des adieux.

Jamais l'obéissance ne me coûta autant. Jamais je n'en fus plus mal récompensé. Entravé dans mon action et trahi par un néophyte fanatique, je devais être, de plus, trompé par un Esquimau auquel j'avais témoigné de l'intérêt. *Arviouna* se chargea d'être cet adversaire.

Devenu interprète aux lieu et place de *Tchia-wètlô*, *Arviouna* était une espèce de célébrité à Mac Pherson, bien qu'il fût très-impopulaire auprès de ses concitoyens. Le dernier jour, je le priai de m'interpréter, parce que, ayant des avis importants à leur donner pour leur conduite, je tenais à être bien compris d'eux. Je me servis donc de l'anglais auprès de ce jeune homme, pour qu'il traduisît mes phrases en bon esquimau. Eh bien, le

malheureux imita le *Rat musqué* au point de dire à ses parents tout le contraire de ce que je lui dictais. A l'air sombre, aux têtes baissées, aux visages mornes des Esquimaux qui m'écoutaient, ainsi qu'aux discours d'*Arviouna* lui-même, je jugeai aussitôt que ce jeune homme leur débitait quelque tirade déplaisante à entendre et qu'il inventait. Les mots *torkro* (mort), *torkrola* (meurtrier), revenaient trop souvent dans son discours; or je ne les avais point prononcés. Aussitôt je l'interrompis :

— Que dis-tu donc à tes gens pour qu'ils soient si attristés? Jamais ma parole ne leur cause de peine.

Il sourit en répondant d'un air candide :

— Mais, mon oncle, je ne leur répète que ce que tu viens de me dire en anglais.

— Un bien long discours, pour si peu de paroles! Mais alors pourquoi leur visage s'est-il assombri? Rien dans mes paroles ne saurait les attrister.

— C'est, me dit-il, que leur cœur est mauvais. La vérité ne leur plaît pas. Quand on leur dit : « Il faut que vous rejetiez le mal », ils s'indignent en disant : « Nous sommes d'honnêtes gens, qui ne faisons que du bien. »

— Ce que tu dis m'étonne. Je leur ai déjà fait les mêmes reproches, et ils n'en ont pas été froissés. Ils m'ont dit que c'était pour leur apprendre à devenir meilleurs qu'ils voulaient m'avoir chez eux; car, plus ou moins, ils sont tous voleurs et meurtriers. On ne saurait être de braves gens en agissant ainsi.

Mais des Loucheux fidèles, qui avaient assisté à ce colloque, m'assurèrent qu'*Arviouna* avait fait peur aux Esquimaux, les menaçant de la maladie et de la mort s'ils priaient avec moi, parce que ce jeune homme était vendu aux ministres anglicans, et que c'était la principale raison qui le faisait tant mépriser de son peuple.

Après le départ des Esquimaux, tous les Dindjié, les

protestants aussi bien que les catholiques, affluèrent de nouveau chez moi, quoique je ne fisse aucune démarche pour avoir les premiers. Cinq familles d'entre les anglicans passèrent au catholicisme d'elles-mêmes et par pure conviction. L'hiver suivant, ce nombre se tripla.

Le factotum Baptiste Boucher, ancien interprète de sir John Franklin et du Dr Richardson, vint me prier, sur ces entrefaites, de passer de nouveau dans le territoire d'Alaska, l'ancienne Amérique russe, parce que les Dindjié *Rhâne-Kouttchin,* ou Gens du fleuve, ainsi que les *Kouchâ-Kouttchin,* ou Gens géants, m'y faisaient demander. Le vieillard m'amenait un homme de cette dernière tribu qui venait d'arriver d'Alaska dans ce but unique. Quel ne fut pas son étonnement de m'entendre éluder ses offres comme j'avais décliné celles des *Innôït*. L'obéissance, l'obéissance seule qu'un soldat doit à son chef, me faisait un devoir de revenir directement du fort Peel sans aller au delà.

Voilà ce que l'on ne fera jamais comprendre aux sauvages. Le vieux métis lui-même en fut scandalisé, et me quitta en disant avec mépris :

— C'te Père-là, c'est un vrai z'Esquimau!

Enfin je quittai le fort Mac Pherson, le 21 juin, pour rentrer au fort Bonne-Espérance, le 30, l'âme parfumée des excellentes dispositions que j'avais trouvées chez les deux peuples, mais le cœur serré d'avoir été dans la nécessité de leur déplaire à tous deux pour satisfaire à un devoir qui, en me condamnant à l'immobilité et en remettant à plus tard la réalisation de mes espérances, m'était devenu plus dur que s'il m'eût ordonné le dévouement le plus sublime.

X

NOTE

Spécimens de fossiles recueillis au lieu dit *le Grand Remou*, sous le cap *Etatchôkfwéré*, dans le bas Mackenzie, le 29 juin 1877 :

Atrypa aspera, dévonien.
Atrypa reticularis, —
Spirifer arenosus, haut silurien.
Cyrtina Hamiltonensis, silurien supérieur et dévonien
Orthis striatula, silurien inférieur.
Orthis grandæva, — —
Orthis costalis, — —
Orthis lynx, — —
Carcharodon angustidens (dent).
Cedroxylon (bois).
Nautilus Koninckii, carbonifère.
Amplexus cornubovis, dévonien. }
Zaphrantis buceros, — } coraux.
Cyathophyllum turbinatum, dévonien. }

D'après la classification de M. le professeur Hébert et la géologie de Dana.

ERRATA

Page 9, ligne 13, au lieu de : *and may God serve*, lire : *and may God preserve*.

Page 25, ligne 12, et page 46, ligne 21, au lieu de : *Tchikreynark miyayé*, lire : *Tchikreynarm iyayé*.

Page 28, ligne 5 en remontant, *au lieu de* : mer solaire, *lire :* mer Polaire.

Page 43, ligne 5 en remontant, *au lieu de :* Elles s'écartèrent pour me faire passer, *lire :* pour me faire placer.

Page 59, ligne 2, *au lieu de :* distendre, *lire :* détendre.

Page 71, ligne 8 (vers), au lieu de : *tehouïtor*, lire : *tchouïtor*.

Page 125, ligne 11, *au lieu de :* leurs légers oumiaks, *lire :* oumiaït.

Page 127, ligne 7 en remontant, *au lieu de :* la mâle heure, *lire :* la maleheure.

Page 130, ligne 6, *au lieu de :* Maneul, *lire :* Manuel.

Page 185, ligne 5 en remontant, *au lieu de :* placées à l'arrière, *lire :* placées à l'avant.

TABLE DES MATIÈRES

LIVRE PREMIER

EXCURSIONS D'HIVER.

LIVRE SECOND

EXCURSIONS D'ÉTÉ.

TABLE DES GRAVURES

PARIS. — TYP. DE E. PLON, NOURRIT ET Cie, 8, RUE GARANCIÈRE.

UX
ÈME

UX, DE ÉMILE PETIT

ÈME

C. Lyon

rnley

124

L. Luégu

L. Naodeltue

tchig

L. T'atchiné

L. Naté-Kotcho

L. T'atchin

Mt. Tatow-t'auni'a

L. Bedzi-mi

L. Yadekkon

TDHA TSE

Rivière Plumée

135 Longitu

es

A LA MÊME LIBRAIRIE

Paris. Typographie E. Plon, Nourrit et Cie, rue Garancière, 8.

